

R. P. RIBOULLEAU
MONTFORTAIN

MA VIE DIVINE

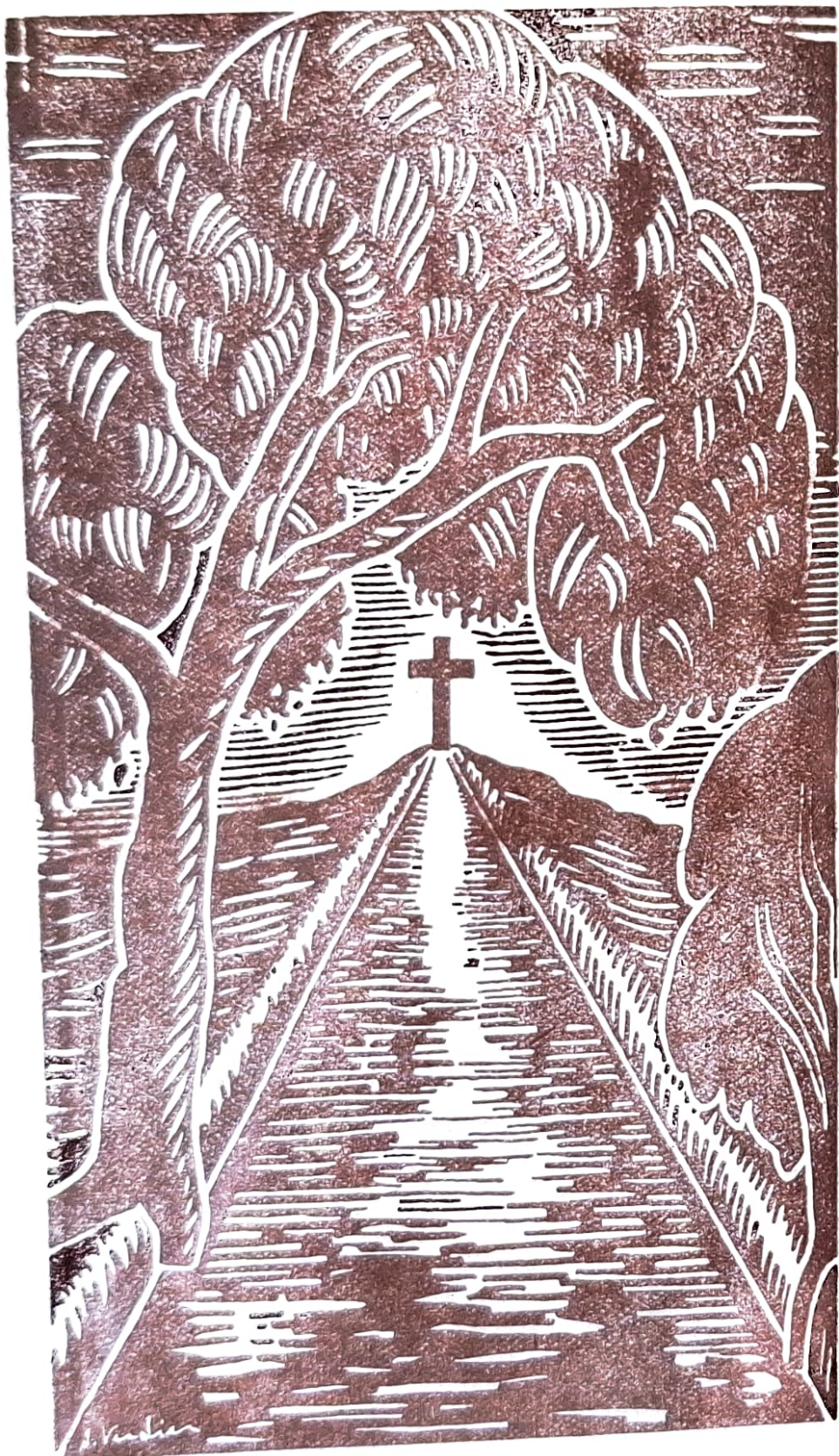
4^e ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE
AVEC QUESTIONNAIRES POUR CERCLES D'ÉTUDES

27^e MILLE

ILLUSTRATIONS DE A. VERDIER

*« Tout le Baptême
est oublié. »
(Bossuet)*

MA VIE DIVINE



« C'est par la rédemption qui est en Jésus-Christ que nous
sommes justifiés gratuitement par la grâce ».
(St Paul)

R. P. RIBOULLEAU
MONTFORTAIN

MIA VIE DIVINE

Quatrième édition illustrée, revue et augmentée
avec questionnaires pour cercles d'études

VINGT-SEPTIÈME MILLE

Illustrations de A. VERDIER

ÉDITEUR :
« Les Traditions Françaises », TOURCOING (Nord)

EN VENTE :
Librairie Mariale, Calvaire Montfort, PONT-CHATEAU (L.-Inf.)

LETTRE

de Son Excellence Mgr RONCALLI,

Nonce Apostolique en France,

à l'auteur

Paris, le 14-4-45

Très Révérend Père,

Merci de votre si beau volume « *MA VIE DIVINE* ». J'en ai déjà goûté quelques pages et je les ai trouvées **justes, claires, prenantes, savoureuses.**

Que le Saint-Esprit vous soit toujours propice dans votre apostolat de la diffusion de ce feu, qui a été le cri du Bienheureux de Montfort ! J'ai entendu la première fois ce cri à REDONA, où j'ai consacré la belle église à Marie, reine des cœurs. Oh ! souvenir délicieux de ma jeunesse épiscopale !

Mon Cher Père, prions ensemble. Je vous bénis.

† A.-J. RONCALLI,
N. A.

RAPPORT

de Monsieur le Chanoine L. MAHIEU,
Doyen honoraire de la Faculté de Théologie de Lille,
sur la quatrième édition de "Ma Vie Divine"

L'ouvrage du R. P. Riboulleau, Montfortain, se recommande par la solidité de ses thèses, comme par l'agrément avec lequel elles sont présentées. Et il est moins aisé qu'on ne le croit de réunir les deux mérites.

Certains auteurs, soucieux à bon droit de faire connaître la doctrine, l'énoncent en termes techniques et négligent de la rendre attrayante ; elle demeure abstraite, incapable de fixer l'attention de quantité de lecteurs. D'autres, au contraire, aiment le pittoresque et les fleurs, mais on ne sait s'il faut prendre à la lettre leurs métaphores et ainsi leurs ouvrages élèvent l'âme ou la charment, plutôt qu'ils ne l'instruisent. Ne parlons pas de ceux qui n'ont pas de la doctrine une connaissance assez profonde ; ils ne peuvent, de toute évidence, communiquer une

science qu'ils n'ont pas, ni faire comprendre ce qu'ils n'ont point parfaitement saisi.

On n'adressera au P. Riboulleau aucun de ces reproches. Son ouvrage, pour ne point souligner d'autres chapitres, a très particulièrement le mérite de faire saisir ce qu'est l'essentiel de la vie surnaturelle, dans cette vie comme dans l'autre, à savoir, la participation analogique à la nature divine. L'homme, dit Saint Pierre, est par la grâce consors divinæ naturæ. Il est semblable à Dieu, dit saint Jean, parce qu'il le verra tel qu'il est. Dés maintenant la filiation divine n'est pas pour lui une simple appellation ; c'est une réalité, que le terme d'adoption, juste en un sens, n'exprime pourtant que de manière insuffisante. Cette thèse capitale, trop peu connue, est exposée par le R. P. Riboulleau de façon à la fois claire et pénétrante ; et il n'hésite pas à y insister pour en faire bien voir tous les aspects, comme aussi tout le rayonnement à travers le dogme et la morale du christianisme.

Tous les théologiens apprécieront aussi les développements de l'auteur sur ce qu'on peut appeler l'organisme spirituel, c'est-à-dire cet ensemble de secours divins que constituent la grâce sanctifiante et les vertus. Il indique bien aussi (ce n'est pas si banal) le rôle précis des grâces actuelles soit quand l'homme possède la grâce sanctifiante, soit quand il en est encore dépourvu ou qu'il l'a perdue par le péché.

Les pages consacrées aux dons du Saint-Esprit ont autant de précision que d'utilité pour une âme soucieuse de la perfection. Très lumineuses aussi et très théologiques celles qui traitent du saint sacrifice de la Messe. Mais il faudrait tout citer.

L'agrément de l'ouvrage provient en partie de la clarté même de l'exposé, en partie aussi d'un heureux choix de traits, de mots bien frappés, de comparaisons à la fois poétiques et exactes, de citations des meilleurs auteurs. Le P. Riboulleau donne vo-

l'ontiers la parole à des convertis de notre temps : quand ils ont rencontré la vérité chrétienne, l'accent qui exprime leur joie semble avoir quelque chose de plus impressionnant. Mais il n'ignore pas, on le pense bien, les grands auteurs spirituels, comme Saint Alphonse et le Bienheureux Grignon de Montfort, ni les grands théologiens comme Bossuet et très particulièrement Saint Thomas d'Aquin ; et il ne les cite pas pour des bouts de phrase pris au hasard, mais vraiment pour des textes caractéristiques, qui importent à la doctrine et qui reflètent le fond de leur pensée.

Ajoutons que le titre même de l'ouvrage est aussi heureux que sa conception d'ensemble. La nature aspire à la vie et c'est cet aspect que notre époque aime à mettre en relief dans le christianisme. La mortification même n'est qu'un moyen de mieux vivre de la vie véritable. L'on a vu comment cette vie est divine. Et cependant elle nous est personnelle. Le Sauveur s'identifie en quelque sorte à chacune des âmes qu'il a agrégées à son corps mystique ; chacune, grâce à Lui, se trouve divinisée.

L. MAHIEU,

Doyen honoraire de la Faculté
de Théologie de Lille.



AVANT-PROPOS

« Il n'y a rien de plus grand, de plus auguste, de plus magnifique qu'un chrétien, disait M. Olier : c'est un Jésus-Christ vivant sur la terre. »

Le livre du R. P. Riboulleau, qui a déjà connu un tel succès, illustre cette vérité. « Ma vie divine », c'est la vie de Jésus-Christ en mon âme, en mon être, en mon existence. « Non, je ne vis plus : ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. »

Qu'un homme, qu'un chrétien prenne conscience de l'ineffable réalité que l'apôtre saint Paul a réussi à traduire mieux que personne parce qu'il l'avait étreinte mieux que personne — et voilà que tout se transforme à son regard : et le monde, et l'existence humaine, et lui-même. Comment laisser prendre racine en soi à l'amour des choses périssables ? Comment préférer ce qui peut paraître seulement un reflet de la beauté et de la bonté divine ? Comment se refuser à la participation de la divinité, en s'assimilant à la vanité de l'éphémère et à la misère du fini ?

« Etat admirable de l'âme, précise M. Olier, intérieurement rendue conforme et entièrement semblable à Dieu et, comme disent les saints, parfaitement déiforme, c'est-à-dire toute ardente d'amour et lumineuse de la clarté de Dieu. » On comprend un peu moins mal l'importance de l'état de grâce, quand on a pesé chacun de ces mots riches de vérité divine.

C'est ce que nous aide à faire le R. P. Riboulleau dans les pages doctrinales que nous lui devons. Il les a rendues aussi pleines de sens théologique qu'accessibles à la pénétration des âmes attentives et des cœurs fidèles. Mais il faut demander à l'Esprit-Saint Lui-même de guider notre lecture et de nous ouvrir le sens de ces mystérieuses réalités qui ont en Dieu seul leur principe et leur fin. D'ailleurs, « pour être vrai chrétien, il faut avoir en nous le Saint-Esprit qui nous fait vivre intérieurement et extérieurement comme Jésus-Christ. »

Tout dépend donc de notre docilité à l'Esprit créateur. Il appartient à notre Mère du Ciel, la Très Sainte Marie, de nous livrer à Son action pour que nous connaissions le prix de la vie divine et que Sa présence en nous soit précisément « notre vie divine ».

ANDRÉ BAUFINE, P. S. S.,
Supérieur du Séminaire Saint-Sulpice.
Issy, 15 Août 1946.



CHAPITRE PREMIER

CREDO !

« La foi est la tête et la racine
du Chrétien. »

(S. Jean Chrysostome.)

Quand le petit enfant est présenté à l'Eglise pour le Baptême, le prêtre l'interroge ainsi : « Que demandez-vous de l'Eglise de Dieu ? »

— La foi, répondent pour l'enfant le parrain et la marraine, **qui** le représentent officiellement devant l'Eglise.

C'est en effet par la foi que l'homme est enraciné dans les choses divines. C'est par Elle qu'un être humain est rattaché à tout cet Invisible qui nous entoure. C'est par elle que nous sommes introduits dans ce magnifique domaine de la grâce sanctifiante (1).

(1) La vertu infuse de foi, émanant nécessairement de la grâce sanctifiante, est présente en l'âme de tout baptisé. Toutefois, lorsqu'on parle de la valeur de la foi pour nous introduire dans la vie éternelle, il s'agit de la vertu de foi **en** tant qu'elle s'exerce par un acte. Voilà pourquoi nous ne parlerons, dans ce chapitre, que de l'acte de foi.

I. — QU'EST-CE QUE LA FOI ?

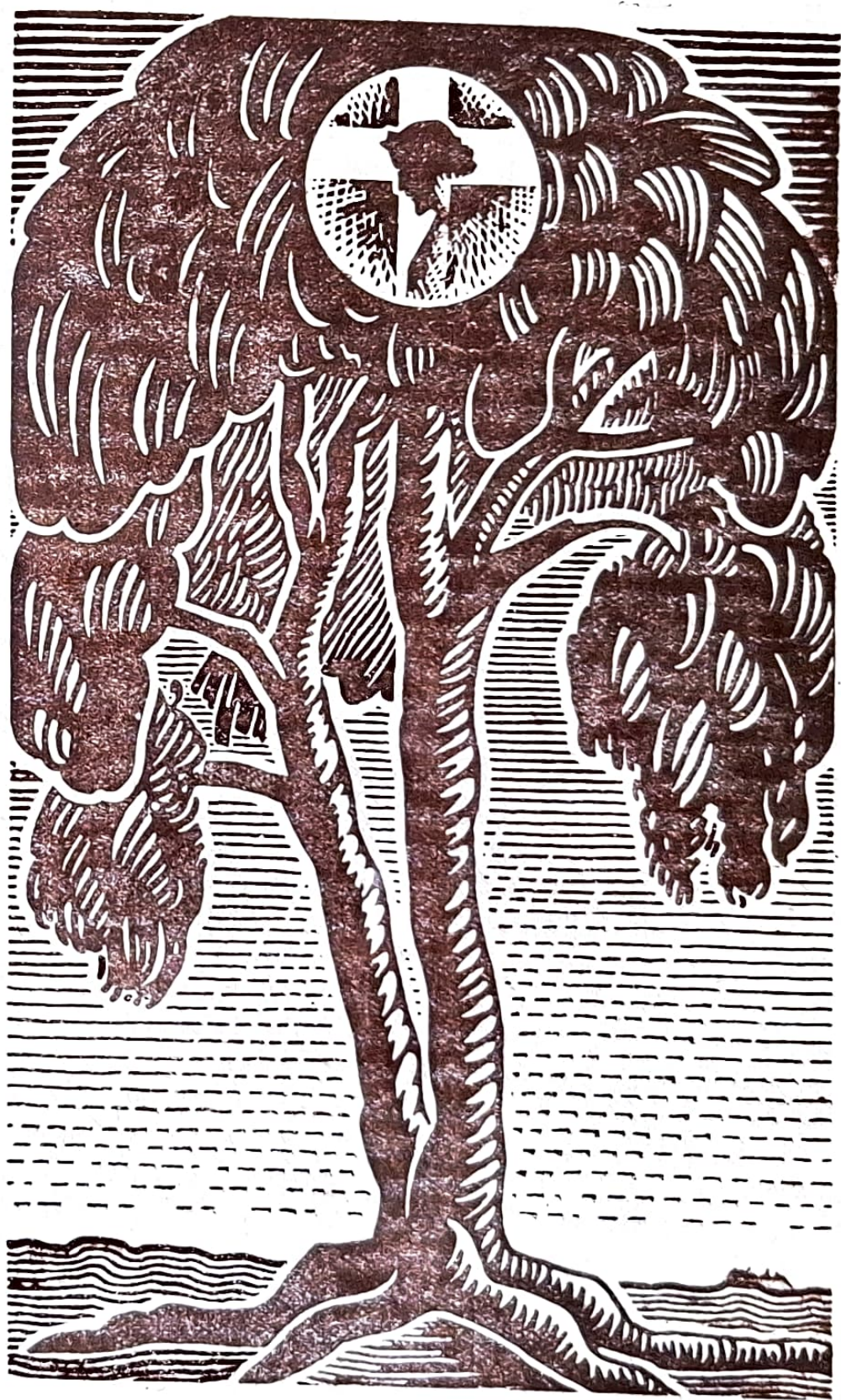
D'une manière générale, la foi est la croyance à la parole d'un autre. Quand un homme loyal, intègre nous dit une chose, nous l'admettons, nous avons foi en sa parole. En d'autres termes, quand devant l'affirmation de quelqu'un en qui nous avons confiance, nous disons « oui » à ce qu'il nous raconte, nous faisons un acte de foi à sa parole. Nous admettons, en effet, une chose, un fait, une vérité que nous n'avons nullement constatés par nous-mêmes.

Dans nos relations quotidiennes avec nos semblables, nous avons à chaque instant l'occasion de faire de tels actes de foi à leur témoignage humain. Un ami revient de voyage et nous raconte la conversation qu'il a eue avec tel personnage important, nous le croyons sur parole, nous faisons un acte de foi. Quand nous lisons un ouvrage d'histoire, même de la plus récente histoire, nous faisons à chaque ligne un acte de foi aux dires de l'historien et ainsi de suite... nos journées sont toutes tissées d'actes de foi.

Et l'enfant à l'école, et le lecteur du journal et l'auditeur de la T. S. F. donnent leur assentiment à une foule de notions, de faits et d'événements qu'il leur est impossible de vérifier jamais : ils font autant d'actes de foi. Les savants eux-mêmes ne peuvent se dispenser de la foi ; car ils acceptent les conclusions de ceux qui ont travaillé avant eux, sans chercher à se les démontrer.

Ainsi l'acte de foi — de foi humaine, entendons-nous bien — est la chose la plus habituelle du monde, c'est un fait indéniable.

Ce fait est-il raisonnable ? Cette foi donnée à la parole de nos semblables est-elle légitime ? — Oui elle est légitime si la parole de notre semblable mérite cet assentiment. Et cela se réalise lorsque celui qui nous parle nous rapporte avec sincérité



La Foi est la tête et la racine du chrétien.

(*St Jean Chrysostome*)

les choses telles qu'il les a vues se passer. Nous n'avons pas de raison de douter de la parole d'un homme loyal qui nous raconte ce qu'il a vu de ses yeux. Si un missionnaire nous arrive de Madagascar et nous raconte les scènes dont il a été le témoin attentif et sincère, quel motif aurions-nous de rejeter ce qu'il nous apporte ? De même quand un historien impartial et bien renseigné nous fait connaître les événements qu'il a étudiés avec grand soin, nous n'avons pas de raison de lui refuser notre foi et nous pouvons légitimement croire tout ce qu'il nous dit. En tous ces cas et dans une foule d'autres, l'acte de foi que nous faisons à une parole humaine est fort légitime et la raison l'approuve.

Au point de vue religieux, la foi c'est la croyance à la parole de Dieu. Car Dieu nous a parlé.

Il le *pouvait* bien : Le Maître des intelligences créées pouvait bien les instruire, puisque nous, les humains, nous pouvons enseigner nos semblables.

Bien plus, Il *devait* parler pour que le genre humain tout entier puisse connaître facilement, complètement et avec certitude non seulement les vérités surnaturelles qui dépassent l'intelligence humaine, mais aussi les simples vérités naturelles et les préceptes moraux naturels. La preuve en est que les philosophes les plus sages de l'antiquité réduits aux seules lumières de la raison, sont tombés dans les plus grossières erreurs. Socrate, le sage des sages, qui enseignait, dit-on, l'unité de Dieu, n'a-t-il pas eu la faiblesse de sacrifier, avant de mourir, un coq à Esculape, dieu de la médecine ? Il donnait ainsi à penser qu'il doutait de ses propres doctrines. Si le sage des sages a fait preuve d'une telle inconséquence, on peut facilement imaginer ce qu'il devait en être des autres hommes peu habitués à penser et à réfléchir. Vous connaissez le cri angoissé de Platon : « Je ne sais qui je suis, je ne sais d'où je viens, ni où je vais : Etre infini, aie pitié de moi ! »

C'est précisément pour nous éviter ce désarroi et cette ignorance que *Dieu a décidé de parler* : c'est un fait historique. Comment Dieu a-t-il parlé ? Par les Patriarches, les Prophètes et en dernier lieu par son divin Fils Jésus et les apôtres qui, tous, nous ont parlé en son nom (2).

Et tout ce que Dieu nous a communiqué ainsi par la bouche de ces hommes privilégiés se trouve consigné, d'une part dans *l'Ecriture Sainte*, qui contient la parole de Dieu telle qu'elle a été dictée par le Saint-Esprit aux auteurs des Livres saints, et d'autre part dans la *Tradition*, qui est l'enseignement oral transmis d'âge en âge depuis les apôtres jusqu'à nous (3).

Mais alors une question se pose nécessairement. *Qui donc nous garantira que ces vérités transmises par écrit ou oralement viennent bien de Dieu ?* La Sainte Eglise, qui s'impose à nous par son caractère divin.

Voyez donc ses premiers chefs, les apôtres, hommes pauvres, sans puissance et sans ressources. Ils parcourent le monde et, à leur parole, les âmes se convertissent en grand nombre. Ils versent leur sang pour affirmer la vérité de ce qu'ils ont vu. « Je crois volontiers les histoires dont les témoins se font égorger », disait Pascal. Pour détruire cette Eglise naissante, César touf-puissant déchaîne les plus cruelles persécutions. Mais l'empereur romain qui est le maître du monde ne peut rien contre

(2) *Les révélations particulières authentiques*, comme celles de Sainte Marguerite-Marie, n'ajoutent rien de nouveau au dépôt de la foi, mais mettent l'accent sur un pōint révélé déjà connu : par exemple, à Paray-le-Monial, le culte du Sacré-Cœur... à Lourdes, la pénitence. Cela ne fait que nous rappeler par l'intermédiaire d'un Saint ce que Dieu nous a déjà dit dans l'Evangile par les Apôtres.

(3) Cette Tradition orale est consignée surtout dans les écrits des Pères de l'Eglise (écrivains chrétiens des premiers siècles qui se sont distingués par leur science et leur sainteté), dans les décisions des Conciles, dans les symboles et la liturgie de l'Eglise.

elle. Des millions de martyrs affirment leur foi et l'Eglise grandit chaque jour en nombre au milieu des persécutions. Et voici vingt siècles que l'Eglise fondée par Jésus existe. Malgré la faiblesse des hommes qui la composent, elle demeure, une, sainte, universelle, comme le Christ l'a fondée. Elle ne cesse de produire à chaque âge de l'histoire des saints qui s'imposent à la vénération de tous, et qui témoignent avoir puisé dans l'Eglise la source de leur sainteté. Et les miracles continuent de se produire dans l'Eglise. Et malgré les hérésies et les schismes qui la menacent, elle demeure une, et immuable et tout ce qui se sépare d'elle dépérit, se divise et se disperse.

Voltaire disait en 1758 : « Encore vingt ans ! et c'en est fait de l'Eglise catholique ». Voltaire mourait en 1778. Et l'Eglise, plus jeune et plus vivante que jamais tient toujours. Qu'est-ce que cela prouve ? Sinon qu'elle est divine. — *Etant divine, elle ne peut se tromper quand elle transmet la doctrine de son chef.* L'enseignement de l'Eglise est donc l'enseignement même de Dieu.

Dès lors, on ne peut avoir de certitude plus grande. Si, en effet, les hommes, même sincères, sont sujets à l'erreur, Dieu ne peut ni se tromper ni nous tromper. « Je crois hardiment ce que je ne vois pas, disait Bossuet, parce que je crois au Dieu qui voit tout. »

Voilà pourquoi, si nous ne devons accepter que sous bénéfice d'inventaire ce que disent les hommes, nous devons, par contre, adhérer à la parole de Dieu sans réserve et d'une manière absolue.

Nous pouvons donc définir la foi : *La soumission absolue de notre intelligence à toutes les vérités que Dieu nous a fait connaître et qu'Il nous enseigne maintenant par son Eglise.*

Pour justifier la vérité de cette définition, il nous sera très utile de relire le magnifique passage du Concile du Vatican sur les rapports de la foi et de

l'Eglise. Il est dû au Cardinal Déchamps, Archevêque de Malines, qui, ayant été missionnaire Rédemptoriste, en a profité pour nous donner tout un plan d'apologétique populaire. Cette apologétique est fondée sur un double fait qui entraîne la conviction :

Fait *extérieur* : l'Eglise, élevée comme un étendard parmi les nations ;

Fait *intérieur* : l'action du Saint-Esprit qui incline l'âme à donner sa confiance.

« On doit croire de foi divine et catholique toutes les vérités qui se trouvent contenues dans la parole de Dieu écrite ou traditionnelle et que l'Eglise propose comme devant être crues, en tant que divinement révélées, qu'elle fasse cette proposition par un jugement solennel ou par son magistère ordinaire et universel.

« Comme il est impossible, sans la foi, de plaire à Dieu et d'entrer en partage avec ses enfants, jamais personne n'a été justifié sans elle, et à moins d'avoir persévéré dans la foi jusqu'à la fin, aucun homme n'obtiendra la vie éternelle.

« Or, pour que nous puissions satisfaire au devoir d'embrasser la foi véritable et d'y persévérer constamment, DIEU, par son Fils unique, a institué l'Eglise et Il l'a revêtue de signes manifestes de son institution afin qu'elle puisse être reconnue de tous comme la gardienne et la maîtresse de la parole révélée. Car, c'est à l'Eglise catholique seule qu'appartiennent toutes ces notes si nombreuses et si frappantes par lesquelles Dieu a rendu évidente la crédibilité de la foi chrétienne. Bien plus, à cause de son admirable propagation, de sa sainteté éminente et de son inépuisable fécondité en toute espèce de biens, à cause de son unité catholique et de son invincible stabilité, l'Eglise est par elle-même un grand et perpétuel motif de crédibilité, en même temps qu'un témoignage irréfragable de sa mission divine.

« Il en résulte que, comme un étendard levé sous les yeux des nations, elle appelle à elle ceux qui n'ont pas encore cru et elle donne à ses enfants une assurance plus certaine que la foi qu'ils professent repose sur un très ferme fondement. A ce témoignage s'ajoute le secours efficace de la vertu d'En-Haut. Car, par sa grâce, le Seigneur très miséricordieux excite ceux qui sont dans l'erreur et les aide à parvenir à la connaissance de la vérité ; Il donne aussi sa grâce à ceux qu'Il a fait passer des ténèbres dans son admirable lumière, pour les confirmer dans une persévérante fidélité à cette lumière, n'abandonnant que ceux qui l'abandonnent.

« C'est pourquoi, rendant grâce à Dieu le Père qui nous a faits dignes de partager le sort des saints dans la lumière, ne négligeons pas un si grand bonheur ; mais, les yeux fixés sur Jésus, l'auteur et le consommateur de la foi, gardons le témoignage inébranlable de notre espérance. » (4).

Est-il nécessaire d'attendre de comprendre pour croire ? Evidemment non. Car ce qui existe n'attend pas pour exister et fonctionner d'être compris de nous. De plus il est patent que la réalité nous déborde et nous échappe de partout. Il serait donc déraisonnable de subordonner notre croyance à notre compréhension. C'est ce qu'exprimait le professeur Nicolle, directeur de l'Institut Pasteur à Tunis : « Puisque les sciences sont incapables de résoudre les questions profondes de la vie, il n'y a pas de raison de s'écarter de la tradition. Pour ma part, j'y reviens et je n'éprouve aucune difficulté à m'incliner devant le Maître. » Le Maître, étant Dieu, ne peut ni se tromper ni nous tromper... Nous devons donc le suivre en toute sécurité. C'est alors que l'on pourra nous appeler des « fi-

(4) Denzinger, n° 1792-1794.

dèles » (5), c'est-à-dire ceux qui se fient, qui croient aux révélations de Dieu.

II. — QUELS SONT NOS DEVOIRS A L'ÉGARD DE LA FOI ?

La foi n'est pas facultative. *Elle est absolument nécessaire.* « Sans la foi, dit saint Paul, il est impossible de plaire à Dieu. » (6). La foi, enseigne le Concile de Trente, est « le commencement du salut des hommes, le fondement et la racine de toute justification. » (Sess. VI, C. VIII.)

De fait, quand Jésus, avant de remonter au Ciel, envoie ses apôtres continuer sa mission à travers le monde, c'est la foi qu'Il exige avant tout : « Allez, enseignez toutes les nations... Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé... Celui qui ne croira pas sera condamné. »

Evidemment, la foi sans les œuvres n'est pas un complet moyen de salut. C'est en vain que certains esprits aventureux et mal équilibrés ont essayé d'inventer le dogme du salut « par la foi sans les œuvres ». Contre la doctrine de Luther et de ses disciples se dressent les déclarations formelles du Christ : « Demeurez dans mon amour, mais pour demeurer dans mon amour, gardez mes commandements ». La pratique des sacrements et l'observation des commandements sont donc également nécessaires.

L'apôtre saint Jacques met vigoureusement en relief cette vérité dans son Epître : « Que sert, mes frères, à quelqu'un de dire qu'il a la foi, s'il n'a pas en même temps les œuvres ? — Est-ce la foi qui pourra le sauver ? Si un frère ou une sœur sont réduits à un état de nudité et d'indigence, n'ayant présentement rien à manger et que l'un de vous

(5) Du latin *fides*, foi.

(6) Hébr. XI, 6.

leur dise : « Allez en paix, chauffez-vous, mangez à votre faim », mais sans donner à leur corps les choses nécessaires, à quoi cela sert-il ? Ainsi en est-il de la foi ; sans les œuvres, elle est vraiment morte. » (7).

Puisque la foi est d'une absolue nécessité, *l'incroyant* a le devoir de s'éclairer. Il le peut d'autant plus facilement que nous habitons un pays de civilisation chrétienne. D'ailleurs Dieu ne refuse jamais sa lumière à l'homme loyal qui la lui demande. Le refus de s'éclairer serait de la part de l'incroyant une manière de pécher contre la lumière. Son incroyance serait alors coupable parce que déloyale.

A ces incroyants indifférents, comment ne pas rappeler la vigoureuse apostrophe de Pascal :

« Cette négligence, en une affaire où il s'agit d'eux-mêmes, de leur éternité, de leur tout, m'irrite plus qu'elle ne m'attendrit. Elle m'étonne et m'épouvante. C'est un monstre pour moi...

« Entre nous et le ciel, l'enfer ou le néant, il n'y a que la vie, qui est la chose du monde la plus fragile...

« Rien de plus réel que cela, ni de plus terrible. Faisons tant que nous voudrions les braves ; voilà qui attend la plus belle vie du monde... Anéantis ou malheureux, voilà un doute d'une terrible conséquence !... Le repos dans cette ignorance est une chose monstrueuse, et dont il faut faire sentir l'extravagance et la stupidité à ceux qui y passent leur vie...

« Qu'ils reconnaissent enfin qu'il n'y a que deux sortes de personnes qu'on puisse appeler raisonnables : ou ceux qui servent Dieu de tout leur cœur parce qu'ils le connaissent, ou ceux qui le cherchent de tout leur cœur parce qu'ils ne le connaissent pas encore. »

Pour nous qui avons la foi, nous avons le devoir de la *préserver* — de la *cultiver* — et de la *pratiquer*.

1° Vous devez préserver votre foi... car hélas ! la foi peut se perdre et ils ne sont que trop nombreux ceux qui ont fait naufrage dans la croyance religieuse. Tant de choses et tant de gens viennent contester notre foi !

Nous portons en nous de très mauvaises tendances. Si nous ne les mortifions pas, elles obscurciront le regard de notre foi : « Bienheureux les cœurs purs, dit le Christ, car ils verront Dieu. » Oui, la pureté du cœur permet de voir Dieu, dès ici-bas, dans l'obscurité de la foi. Voilà pourquoi il faut *se défier des passions du cœur et de la chair*. « C'est la vertu qui fait peur de la foi » disait le Père Lacordaire. — C'est très juste : beaucoup redoutent la foi et la rejettent parce qu'ils ne veulent pas se plier aux conséquences pratiques qu'elle impose pour la conduite de la vie. Ils se forgent des raisons de douter. Ce qui faisait dire à Pascal : « Si les théorèmes de géométrie avaient des conséquences pour la conduite, ils trouveraient des contradicteurs ». C'est pourquoi celui qui est l'esclave de ses sens s'écarte tout naturellement d'une Religion qui exige impérieusement la chasteté. Il abandonne peu à peu les pratiques religieuses... C'est bientôt la mort de la foi.

Le divin Maître nous l'a dit : « Quiconque fait le mal, hait la lumière, de peur que ses œuvres soient blâmées. » Nous pouvons ajouter : « Quiconque fait le mal, s'il est dans la lumière, la fuit. »

Il est une autre passion dont il faut se défier aussi : c'est *l'orgueil* qui nous porte à discuter facilement les ordres de Dieu et les directions de ses représentants sur la terre. Rappelons-nous donc que devant Dieu nous sommes bien petits et que nous n'avons qu'à nous soumettre en toute simplicité et humilité.

Enfin très souvent le *milieu* où nous vivons n'est guère favorable à la croyance religieuse. « C'est la crise générale des esprits et des consciences » disait le Pape Pie XII, dans sa première encyclique. Le laïcisme a, en effet, contaminé les esprits et les cœurs.

Et cette peste du laïcisme se propage par des moyens très puissants : l'école neutre, les œuvres laïques post-scolaires, la presse, le cinéma, la radio-phonie... Si l'on ne réagit pas énergiquement contre cet entraînement anti-religieux, l'empoisonnement est fatal. Le tempérament chrétien s'anémie peu à peu, et un jour vient où l'on se surprend n'ayant plus qu'une foi vacillante, doutant de tout et ayant l'esprit faussé. D'où nécessité d'une grande vigilance pour soi et pour ceux dont on a la responsabilité.

2° Vous devez cultiver votre foi.

Vous ne devez pas vous contenter du trop pauvre bagage d'un catéchisme élémentaire. Vous devez avoir à cœur *d'approfondir* la doctrine catholique. Plus vous aurez des idées lumineuses et claires, et plus vous serez à même de devenir meilleurs. Ce sont les idées, en effet, qui mènent les individus comme les sociétés.

« A l'époque de vos ancêtres, disait dernièrement le Pape Pie XII, en s'adressant à l'Action catholique féminine, chacun était comme porté par le grand torrent de la vie religieuse qui l'entraînait à se montrer catholique et à agir comme tel. Aujourd'hui, sauf pour quelques pays et quelques régions, en beaucoup d'endroits *l'influence publique de la foi a diminué*. Il convient donc que la jeunesse ne soit pas ignorante, mais bien pénétrée de sa foi et qu'elle sente ainsi fortement dans sa conscience la dignité d'être catholique et de vivre sa foi. Alors l'âge mûr pourra dire : « *Scio cui credidi* », « je sais en qui j'ai mis ma foi ».

Plus que jamais l'instruction religieuse s'impose. Si tant de chrétiens pratiquent mal leur religion et se trouvent désarmés devant les objections qu'ils entendent un peu partout, c'est qu'ils ne sont pas suffisamment instruits. Ils se contentent trop facilement de la foi... du charbonnier, d'une foi pas assez éclairée. Ce minimum ne saurait suffire aux chrétiens dont l'Eglise veut faire des apôtres et dont elle a besoin pour rechristianiser le pays.

Assurément la foi est un don de Dieu. La raison et l'étude ne suffisent pas à l'engendrer. Mais elles sont nécessaires pour la fortifier et lui assurer résistance, victoires et conquêtes.

Il faut donc, dans votre vie, donner à l'instruction religieuse la place qui lui revient. D'où nécessité, dans toutes les paroisses, des cercles d'études pour toutes les catégories de fidèles ; nécessité de bien suivre l'enseignement donné chaque dimanche, du haut de la chaire chrétienne ; nécessité de faire des lectures appropriées qui complètent cet enseignement dominical, nécessité de revenir à la lecture de l'Evangile qui nous met directement à l'école du Christ. Ainsi, au dire de saint Augustin : « Vous nourrirez en vous la *passion de comprendre* ».

C'est alors que vous aurez un catholicisme éclairé, une conviction ardente qui vous donnera plus d'énergie dans le service de Dieu. Votre foi étant ainsi raisonnée, résistera au souffle du scepticisme ambiant, aux rafales de l'impiété, à l'ouragan des passions non moins qu'à l'usure pitoyable du temps.

Hélas ! le grand mal du jour est l'absence de curiosité religieuse chez trop de nos contemporains : « Quelle triste réponse nous donneraient certains hommes... s'ils voulaient nous dire sérieusement combien de temps l'étude de Dieu prend dans leur vie !... Ils n'ont ni amour pour Lui, ni haine contre Lui. Ils ont commencé par l'oubli, ils finissent par l'ignorance. Ils n'offrent aucune prise à l'argumentation ni à la réplique : ils ne sont ni athées ni

croyants ! Si vous n'avez pas la force virile de conquérir ou d'exprimer la vérité, ayez au moins le courage de formuler des opinions fausses mais précises. Nous pourrions discuter et finirons par nous entendre. Dans l'erreur il y a encore de la vie, mais l'indifférence, c'est la mort. » (8).

3° Vous devez pratiquer votre foi... car la foi n'est pas seulement une conviction intérieure. Il faut l'affirmer au grand jour. « La foi qui n'agit pas, est-ce une foi sincère ? »

De plus, le Christianisme est une vie, la vie surnaturelle conférée au baptême. Si cette vie n'est pas entretenue, développée par la prière et les sacrements, elle s'éteindra rapidement. Pratiquer sa foi n'est donc pas une affaire de goût et de sentiment, un exercice facultatif et bienfaisant, c'est une question de vie ou de mort pour le temps et pour l'éternité.

Jésus a proclamé cette obligation en termes menaçants : « Celui qui aura rougi de moi devant les hommes, je rougirai de lui devant mon Père. »

Votre foi doit donc rayonner sans affectation, mais aussi sans honte.

Comment l'affirmerez-vous ? D'abord par la *pratique religieuse* : Prières de chaque jour — Messe de chaque dimanche — Communion au moins à Pâques et même le plus souvent possible.

De plus, en face des attaques, des moqueries contre votre Religion, *vous ne resterez pas neutres*. Vous devez marquer votre désapprobation par votre attitude ou votre parole. En gardant le silence, en souriant complaisamment et lâchement, vous trahissez votre devoir. Mauvais calcul qui, en définitive, ne satisfait ni Dieu, ni les hommes ! Car nos adversaires ne nous reprochent pas d'être trop chrétiens, mais plutôt de *ne pas l'être assez*.

Voilà pourquoi il faut en venir à une foi totale,

(8) *Foi et bon sens*, par Robert Mialhe, page 27.

c'est-à-dire qui prenne votre vie tout entière. Chez le chrétien conscient, la pratique religieuse doit se confondre toujours avec son existence, avec sa vie privée, publique et professionnelle. N'ayez donc en vous aucun dédoublement. Tels gens qui vont à la messe du dimanche, font leurs prières, n'en restent pas moins des mondains qui jugent selon les principes du monde, qui s'ingénient à trouver des combinaisons leur permettant de faire prévaloir leurs intérêts personnels, même s'ils risquent ainsi d'agir contre les intérêts de l'Eglise et de la foi.

Vous devez être des chrétiens tout d'une pièce. Le mot de « Polyeucte » résume la formule sublime de la foi totale :

« Je suis chrétien, Néarque, et le suis tout à fait. » Je le suis dans mes désirs, dans mes pensées, dans ma volonté, dans ma conduite, et c'est ma foi qui règle toujours mes désirs, mes pensées, ma volonté et ma conduite. « Croire fermement et se montrer chrétien dans les moindres actes de la vie, là est tout l'honneur, toute la vérité, tout le bonheur et le repos de l'homme. » (9).

Ainsi nous aurons une vie dont la foi sera l'âme. Nous conformerons nos vues aux vues même du Christ.



Vers la fin de sa vie, Sully Prud'homme reçoit dans son ermitage de l'Hay-les-Roses la visite de François Coppée récemment converti, par la « bonne souffrance ». Les deux amis échangent quelques propos d'amitié... Sans tarder, François Coppée exprime sa joie d'être revenu à la foi chrétienne. Sully Prud'homme lui répond avec une expression d'infinie tristesse : « Ah ! Coppée, vous ne savez pas combien vous êtes heureux ! Que je vous envie de croire et de pratiquer votre religion ! »

(9) R. Bazin, *Etapes de ma vie*.

N'est-il pas suggestif cet autre aveu d'Anatole France : « Quand on a repoussé les dogmes, il ne reste plus aucun moyen de savoir pourquoi on est sur ce monde, et ce qu'on est venu y faire... Il faudrait vraiment ne penser à rien pour ne pas sentir cruellement la tragique absurdité de vivre. C'est là... qu'est la racine de notre tristesse et de nos dégoûts. » Comme le note finement Loti, « cette parole de vie que Lui seul (le Christ) sur notre petite terre perdue a osé prononcer, si on nous la reprend il n'y a plus rien ; sans cette Croix et cette promesse éclairant le monde, tout n'est plus qu'agitation vaine dans la nuit ».

Nous qui avons le grand bonheur de croire, *remercions* Dieu de nous avoir donné ce bien précieux de la foi, — *Prions-le* souvent d'augmenter notre foi. Répétons la prière de ce père de l'Evangile qui implorait Jésus pour son enfant malade : « Seigneur, je crois, mais venez au secours de mon manque de foi. »

Recourons au crédit de la sainte Vierge : « La sainte Vierge, déclare le Père de Montfort, vous donnera part à sa foi qui a été plus grande sur la terre que la foi de tous les patriarches, des prophètes, des apôtres et de tous les saints... Plus donc vous gagnerez la bienveillance de cette auguste Princesse et Vierge fidèle, plus vous aurez de pure foi dans votre conduite. » (10).

Prions aussi pour que la lumière divine tombe doucement irrésistible dans le cœur de ceux qui sont encore assis dans les ténèbres de l'ignorance et de l'erreur. « Catholiques, s'écrit René Bazin, qui savez pourquoi l'on vit, qui savez pourquoi l'on meurt, ayez pitié de vos frères de misère et de travail qui ne savent rien. »

Puissions-nous, au soir de notre vie terrestre, nous rendre le même témoignage que saint Paul

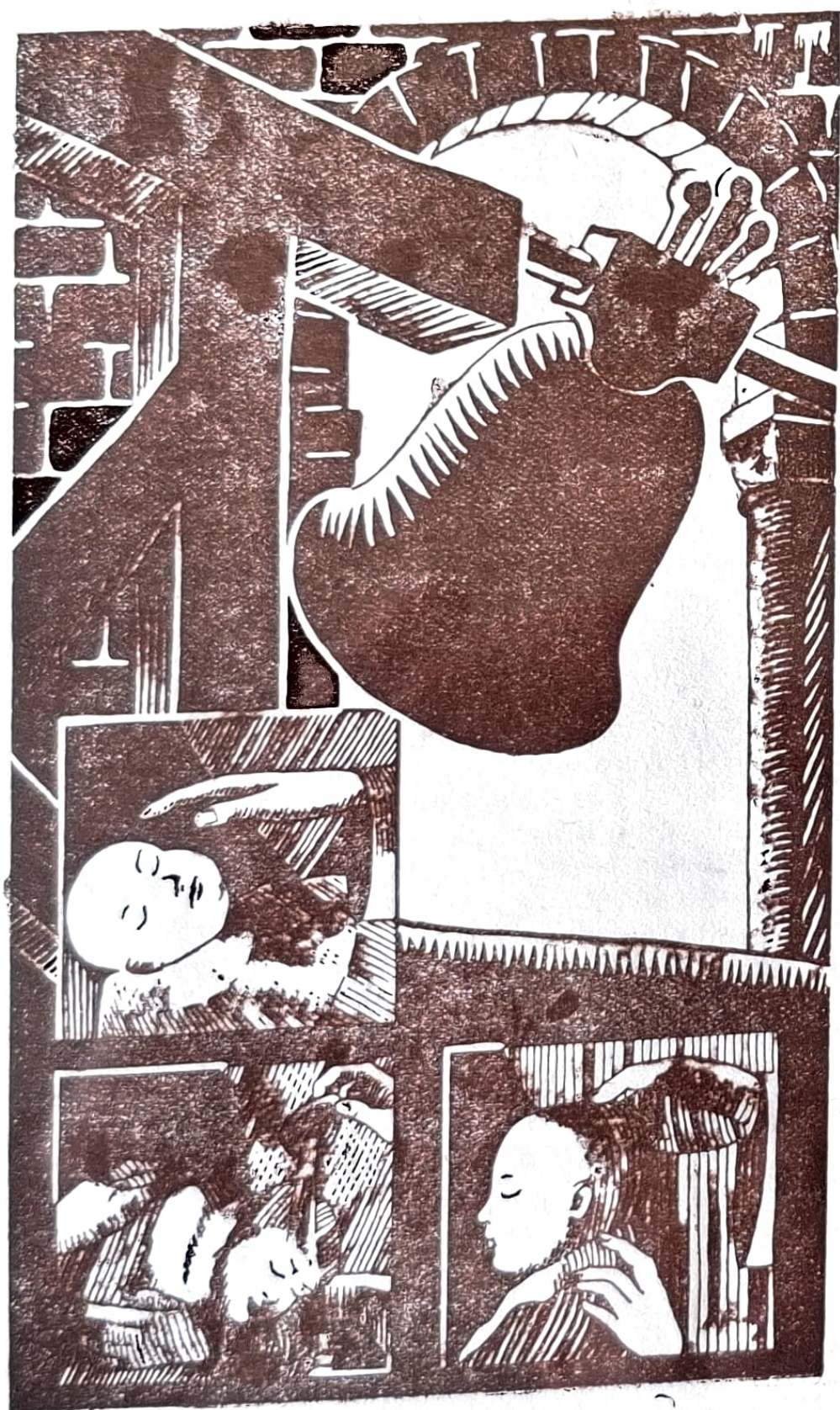
se rendait vers la fin de sa vie : « J'ai combattu le bon combat, j'ai conservé la foi, je n'ai plus qu'à attendre la couronne de justice que me donnera le Seigneur, le juste Juge. »

Il faut croire avec grand courage
Malgré la chair, malgré les sens,
Malgré le démon et sa rage,
Malgré le monde et ses tyrans.

(Bx DE MONTFORT.)

QUESTIONNAIRE

1. Quel est le premier mot de notre sainte Religion ?
2. Qu'est-ce qu'un acte de foi humaine ? — En faites-vous fréquemment ? — Cette manière d'agir est-elle légitime et raisonnable ?
3. Qu'est-ce que la foi au point de vue religieux ? — Dieu pouvait-il nous parler ? — Ne le devait-il pas ? — L'a-t-il fait ? — Comment ? — Où sont consignées ses paroles ? — Qui nous en garantit l'authenticité ? — Montrez la divinité de l'Eglise.
4. Quelle certitude possède la parole de Dieu ? — Quel assentiment devez-vous y donner ?
5. Comment définissez-vous la foi ?
6. Quels sont les devoirs envers la foi ? — Est-elle facultative ? — Quel est le devoir de l'incroyant ? du croyant ?
7. Votre foi doit-elle être préservée ? — Pourquoi ? — Comment ?
8. Devez-vous cultiver votre foi ? — Pourquoi ? — Comment ?
9. La foi est-elle seulement une conviction intérieure ? — Alors que devez-vous faire ? — Comment pratiquez-vous votre foi ? — Allez-vous jusqu'à la foi totale ?
10. Avez-vous songé à remercier Dieu du don de la foi ? — Comment pouvez-vous augmenter votre foi ?



« Le jour de Notre baptême, c'est le plus grand jour de Notre
vie »
(Plc XI)

CHAPITRE II

CHRÉTIEN !

« Vous êtes participants de la nature divine. »
(II Pierre, 1, 4.)

Nous lisons dans les notes intimes du grand universitaire catholique Ollé-Laprune, ces réflexions bien dignes de retenir notre attention : « Je suis chrétien par la grâce de Dieu. Est-ce que je sais bien ce que c'est qu'être chrétien ? Ce n'est pas assez d'être chrétien par habitude, par sentiment. Je veux l'être *dans la lumière*, avec réflexion. Je veux bien penser à ce que je suis, le bien voir, m'en bien pénétrer » (1).

Bien peu d'âmes possèdent cet esprit sérieux qui veut se rendre compte des trésors surnaturels qu'elles possèdent. Beaucoup confondent dans la religion l'essentiel avec l'accessoire. Ils demeurent sur le seuil du christianisme et ne vont pas jusqu'au fond de leur baptême.

(1) *La vitalité chrétienne*, p. 317.

Voilà pourquoi, dans l'existence d'une foule de chrétiens, l'état de grâce alterne avec l'état de péché. L'heure de la tentation les trouve sans défense; ils succombent parfois sans avoir opposé la moindre résistance et ils persévèrent dans cet état de déchéance, des semaines, quelquefois des mois entiers, des années entières, sans aucun souci de se relever, comme si rien d'extraordinaire n'était survenu en eux. *Ils n'ont qu'une vie de grâce à éclipses !*

Cette négligence déplorable, cette légèreté d'esprit sont dues principalement à l'ignorance de la sublimité de la vie chrétienne. Si nos chrétiens comprenaient mieux leur éminente dignité, ils seraient plus soucieux de ne pas céchoir. Leur vie serait une longue fidélité. Plus conscients de leurs richesses divines, ils seraient aussi mille fois plus conquérants.

« Hélas ! depuis cinquante ans, les âmes ont été vidées méthodiquement de tout esprit surnaturel par la mauvaise presse, par l'école sans Dieu, par la politique sectaire, *triple machine pneumatique infernale* pour étouffer dans les cerveaux et dans les cœurs la pratique religieuse !... Tout en gardant certaines apparences de piété, de nombreux baptisés ne tiennent que par un fil au vrai christianisme. » (2).

Puissions-nous, au cours de cette étude, acquérir et développer en nous *le goût des réalités surnaturelles*, de ces réalités dont parlait le Christ avec un accent si pénétrant à la femme de Samarie : « Si tu connaissais le don de Dieu ! » (3).

Qu'est-ce donc qu'un chrétien ? Nous verrons tout d'abord ce qu'il n'est pas, pour pouvoir ensuite mieux mettre en relief ce qu'il est.

(2) Mgr Flynn, Lettre pastorale de 1937.

(3) Jean, iv, 10.

I. — CE QUE N'EST PAS LE CHRÉTIEN.

Le chrétien n'est pas l'homme d'une race. Le christianisme n'est pas attaché à une race ou à une nation, si glorieuse soit-elle. « Allez, enseignez toutes les nations », disait Jésus-Christ à ses apôtres. Il n'y a aucune restriction, et le commandement continue à retentir et à obliger la Sainte Eglise appelée pour cela du nom de catholique, c'est-à-dire universelle. « C'est ainsi que l'on trouve dans la Sainte Eglise une société vraiment internationale ou plutôt supra-nationale qui réunit les fidèles au-dessus des frontières et des territoires, dans une participation aux mêmes croyances, au même cœur et au même esprit de famille. » (4).

Le chrétien, dans un même pays, n'est pas l'homme d'un parti ou d'une classe de la société. On peut être chrétien dans tous les partis qui ne vont pas contre les principes mêmes du christianisme et dans toutes les classes de la société. Aucune caste, aucun groupement terrestre ne peut accaparer l'Eglise : elle appartient à tous.

Le chrétien n'est pas directement l'homme qui prie, bien que la prière soit indispensable dans sa vie. De fait, le musulman prie aussi, du moins à sa manière. La prière n'est donc pas la note distinctive du chrétien.

Le chrétien n'est pas purement et simplement celui qui va à la messe le dimanche et qui se confesse et communie à Pâques. *C'est ce qu'il doit faire et non ce qu'il est.* C'est le dehors de la vie chrétienne, ce qui paraît aux regards.

Charles Gay, à vingt-deux ans, écrivait à sa sœur Céline : « Vois-tu, chère sœur, les esprits inaccoutumés aux vérités religieuses croient toujours que le christianisme est un vêtement que l'on prend à certaines heures et que l'on laisse ensuite... Le chré-

(4) Lamoot, *La vraie vie*, p. 10.

rien, au contraire, fait et doit toujours faire du christianisme, parce qu'il ne consiste pas en certaines pratiques déterminées, bien qu'il ordonne ces pratiques, mais en *une manière de vivre.* » (5).

Bourdaloue insiste sur cette idée : « Ce ne sont point deux choses qu'on soit en pouvoir de séparer, le chrétien d'avec le négociant, le chrétien d'avec l'ouvrier et l'artisan, le chrétien même d'avec l'officier de guerre, le chrétien d'avec le prince et le monarque ; parce que cela et tout autre état, si j'ose m'exprimer de la sorte, doit être *christianisé* en nos personnes. »

L'esprit chrétien doit donc animer tous les actes de notre vie.

Hélas ! trop de chrétiens de nos jours n'ont pas cette pleine intelligence de leur religion.

Pour beaucoup, la religion n'est qu'un ensemble de multiples défenses. Ainsi considérée, elle devient toute négative, perpétuellement restrictive de la liberté et, par le fait même, elle paraît facilement maussade, attristante.

Pour d'autres, la religion n'est qu'un ensemble de pratiques cultuelles à côté de leurs occupations journalières. Ils ne cherchent même pas à les comprendre, et alors qu'arrive-t-il ? Ils subissent leur religion qui, bien comprise, devrait les enthousiasmer. Vite, ils en rougissent, et bientôt ils la cachent. Ils n'ont qu'un *christianisme-pancarte* ! Leur croyance n'est qu'un vernis plaqué par le dehors. « Habitues à pratiquer des rites sublimes... ils n'ont pas encore reconnu sous ces signes le Christ qui veut vivre en eux. L'habitude ! ce brevet de facilité qui porte à son revers la terrible routine ! L'habitude ! cette croûte qui recouvre notre vie religieuse et la condamne à la stérilité ! » (6).

(5) Mgr Gay, *Correspondance intime*, I, p. 24.

(6) Mgr Chevrot, *L'Homme nouveau*, p. 196

II. — CE QU'EST LE CHRÉTIEN.

Le chrétien est avant tout celui qui possède *une réalité intérieure*, une vie intime et profonde, la vie de la grâce sanctifiante.

Evidemment, c'est une réalité *invisible*. Mais les réalités invisibles sont aussi réelles que les visibles. Dans votre chambre, il y a des ondes très nombreuses que vous ne voyez pas et qui cependant existent réellement. Pour les capter et les faire entendre, il suffirait de brancher un poste de T. S. F. De même, regardez un rail électrique, vous n'y remarquerez rien d'extraordinaire et cependant une force puissante y passe. La grâce sanctifiante est également une *réalité certaine, bien que non perceptible aux sens*. C'est Dieu — la Vérité même — qui nous la fait connaître. Nous devons croire à cette parole divine, même si nos sens ne sont pas appelés à confirmer ce témoignage. La foi doit suppléer ce qui manque aux sens.

C'est cette réalité surnaturelle que je voudrais vous faire explorer et apprécier à sa magnifique valeur. Elle est si peu connue ! Mgr d'Hulst écrivait : « Combien d'âmes pousseront, un jour, un cri de surprise (au seuil de l'éternité) en découvrant tout ce dedans qu'elles portaient en elles et qu'elles ont ignoré ! » (7).

Une telle ignorance n'est pas permise. Car dans le christianisme tout est en fonction de la grâce, tout s'explique par la grâce. On n'y a rien compris, tant qu'on ignore la grâce.

« Oh ! oui, disait le vénéré cardinal Mercier à ses prêtres, dites-vous à vous-mêmes, dites à votre peuple fidèle qu'il n'y a que les richesses de la grâce qui importent, car, sans la grâce sanctifiante, point de salut. » (8).

(7) Lettres de direction.

(8) *Vie intérieure*, 6^e Entret., p. 401.

Si nous réfléchissons tant soit peu, nous remarquons en nous la coexistence d'une double vie naturelle à laquelle s'ajoute dans le chrétien, nous le savons par la foi, une vie supérieure. D'où une hiérarchie de dignité.

C'est, d'abord, *la vie des sens*, qui nous est commune avec les animaux.

Puis, c'est *la vie de la raison*, qui fait de nous des êtres intelligents et, si nous en usons bien, des sages.

Enfin, c'est *la vie de la grâce*, par laquelle nous sommes chrétiens dans le sens plénier du mot.

Dieu aurait pu se contenter de donner à l'homme, avec son corps, la raison, l'intelligence et la liberté. La nature humaine eût possédé alors tout ce que comporte sa définition et, certes, l'œuvre eût été déjà magnifique, puisque les dons reçus auraient suffi à distinguer l'homme de tout le reste de la création et à le placer au-dessus de tous les êtres matériels qui l'entouraient.

Mais Dieu est le souverain Bien et, « comme il est dans la nature du souverain Bien de se communiquer à la créature d'une souveraine manière » (9), il a plu à Dieu de donner gratuitement à ses créatures, douées d'intelligence, une certaine participation à sa nature et à sa vie divine.

C'est au baptême, — appelé par le Rituel « *porte d'entrée de la religion chrétienne et de la vie éternelle* » —, que s'opère cette merveille. Jésus prend soin de l'expliquer nettement dans son entretien avec ce docteur en Israël qui s'appelait Nicodème (10) : « En vérité, en vérité, je te le dis, nul, s'il ne naît de nouveau, ne peut voir le royaume de Dieu. » Nicodème lui répondit : « Comment un homme, quand il est déjà vieux, peut-il naître ? Peut-il entrer une seconde fois dans le sein de sa

(9) S. Thomas d'Aquin, III^a, q. 1, a. 1.

(10) Jean, III, 1-11.

mère, et naître de nouveau ? » Jésus répondit : « En vérité, en vérité, je te le dis, nul, s'il ne renaît de l'eau et de l'Esprit, ne peut entrer dans le royaume de Dieu... » Avant tout, il faut donc recevoir une seconde naissance par l'eau et par le Saint-Esprit.

Le Concile de Trente nous a donné l'interprétation authentique de ce passage. Il a défini qu'on devait l'entendre de la régénération spirituelle par le baptême. L'eau en est le signe visible, le rite extérieur ; l'Esprit-Saint est désigné comme la cause qui nous donne cette vie nouvelle.

Le baptême est donc comme une seconde création. Il fait de nous, selon le langage des Saintes Ecritures, une créature nouvelle « *nova creatura* » (11), un homme nouveau « *novus homo* », fruit d'une génération spirituelle « *natus... ex Deo* ».

La Sainte Eglise proclame cette vérité en des accents particulièrement poétiques dans la bénédiction des fonts baptismaux, le Samedi Saint : « Que par une impression secrète de sa vertu divine, le Saint-Esprit rende féconde cette eau destinée à la *régénération* des hommes, afin que, cette divine fontaine ayant conçu la sanctification, on voie sortir de son sein très pur une race toute céleste, *une créature renouvelée* et que la grâce, comme une mère, leur donne une *nouvelle vie* !... Que descende sur tous ces fonts la vertu de l'Esprit-Saint ! Qu'Il féconde de son action *régénératrice* la substance de cette eau !... et que tout homme incorporé dans ce sacrement *renaisse* dans une nouvelle enfance faite d'innocence et de sainteté. »

En quoi consiste cette « renaissance » ? Saint Pierre nous le dit clairement : « Dieu nous a mis en possession de grandes et précieuses promesses, afin de nous rendre ainsi participants de la nature divine. » (12). Vous entendez bien : il s'agit d'une

(11) Gal., vi, 15.

(12) II Ep., I, 4.

participation mystérieuse, certes, mais *réelle*, à la nature de Dieu. Et comme cette participation à la vie même de Dieu, c'est toute la beauté, toute la noblesse, toute la sainteté de notre âme, elle a reçu le nom de « *grâce sanctifiante* », c'est-à-dire un don qui « fait saint ».

Que faut-il entendre par cette expression « *participer à la nature de Dieu* » ?

Veut-on dire que, par la grâce sanctifiante, on possède la nature divine en commun avec les trois Personnes de la Sainte Trinité ? Certainement non ! car il y aurait alors autant de Personnes divines que d'âmes en état de grâce.

Veut-on dire que l'on a une partie de la divinité ? Non, puisque la divinité est simple et indivisible.

On veut dire que, par la grâce sanctifiante, nous recevons une perfection, une qualité surnaturelle et réelle qui demeure dans l'âme et qui la rend non pas égale mais *semblable* à Dieu. « L'âme reçoit une *certaine similitude* avec Dieu » (13).

Déjà, quand Dieu nous créa, il mit en nous une ressemblance avec lui. « Faisons l'homme, dit-il, à notre image et ressemblance. » Dieu est, en effet, l'Intelligence infinie qui épuise toute science, et Il mit en nous l'intelligence qui nous fait comprendre les choses à la manière humaine. Dieu est aussi la Volonté toute-puissante, qui se détermine souverainement elle-même, et Il mit en nous une volonté libre, par laquelle, entre plusieurs biens nous choisissons celui qui nous plaît. Cette ressemblance fonde la dignité de la créature raisonnable, en fait une personne, la distingue essentiellement des animaux et des choses.

Mais, par la grâce sanctifiante, Dieu imprime en notre âme une ressemblance autrement complète avec Lui, une ressemblance qui dépasse tout ce que peuvent désirer ou simplement entrevoir des créa-

(13) Saint Thomas d'Aquin, opus. 51, De sac. C. 26.

tures humaines et les créatures les plus élevées. Il met en notre âme une ressemblance avec sa vie intime qui est la vie même de la Sainte Trinité. *Il nous donne la capacité de pouvoir, dans une mesure finie sans doute, mais réelle, poser des actes d'ordre divin.*

Et, en effet, par la grâce sanctifiante, notre âme devient capable de connaître Dieu, directement, sans raisonnement, sans intermédiaire, comme Il se connaît Lui-même. C'est bien la pensée de saint Jean, quand il écrit : « Nous serons semblables à Dieu parce que nous Le verrons tel qu'Il est. » (14). Nous Le verrons, ajoute saint Paul, non plus à travers le miroir des créatures, mais « face à face » (15) avec une clarté lumineuse. Voir Dieu tel qu'Il est, c'est Le voir comme Il se voit, sans intermédiaire, c'est participer, d'une façon finie, mais réelle, à la vie même de Dieu.

De cette vision jaillira un amour tel que nous aimerons Dieu comme Il s'aime, sans partage, sans réserve, sans crainte de Le perdre. Cette vision et cet amour de Dieu feront naître en nous une joie sans borne : « *Gaudium Domini* », la joie même du Seigneur, la béatitude divine. Quelle merveille !

Evidemment, ce bonheur ineffable n'est que pour l'autre vie. « Ce que nous serons un jour, dit saint Jean, n'a pas encore été manifesté. » (16).

Cependant, dès ici-bas, par la foi et la charité qui accompagnent la grâce sanctifiante, *nous commençons* à connaître Dieu comme Il se connaît et à L'aimer comme Il s'aime.

Par la foi, en effet, toutes ces vérités mystérieuses que nous croyons fermement sur l'autorité de Dieu nous font connaître un peu la vie intérieure de Dieu : Un en Trois Personnes. Nous apercevons

(14) I Jean, III, 2.

(15) I Cor., XIII, 12, 13.

(16) I Jean, III, 2, 3.

quelques lueurs sur sa nature intime et sur ses opérations, que Lui seul peut connaître. Nous participons donc déjà à la connaissance que Dieu a de Lui-même. « La lumière de la foi, dit Suarez, est une participation de l'intelligence divine. » C'est, dit saint Thomas d'Aquin, « le commencement en nous de la vie éternelle » (17).

De même, par la vertu de charité, nous pouvons déjà aimer Dieu, à la façon dont Il s'aime, c'est-à-dire d'une manière intime, qui correspond à la connaissance surhumaine que nous avons de Lui par la foi. Il n'est plus pour nous un Dieu froid et abstrait, mais un Dieu vivant, aimant, un véritable Père. Sans la foi, on ne connaît Dieu que comme créateur et on ne peut l'aimer que comme créateur. Par contre, la charité est un amour *surnaturel* de Dieu tel qu'Il est en lui-même. Ce n'est donc pas l'amour naturel de Dieu créateur, mais l'amour de Dieu *Père*, qui nous fait enfants d'adoption vivant de la vie divine elle-même. En un mot, cette vertu de charité nous fait aimer Dieu *filialement*.

Elle nous Le fait aimer comme nous L'aimerons dans le ciel, mais non avec la même intensité : en voyant Dieu dans toute sa beauté, nous L'aimerons alors nécessairement et ne pourrons plus nous détacher de Lui. Mais c'est la même charité ici-bas et dans la vie éternelle. « La charité ne passera jamais », dit saint Paul (18). Elle ne change pas de nature ; elle change seulement d'*état* ou de *condition*. « Ici-bas, dans la nuit et l'espérance, elle procède de la foi ; après la mort, dans la lumière et la possession, elle procède de la vision ; ici-bas elle désire ; après la mort elle réjouit. Mais c'est la même charité dans la foi et dans la vision. » (19).

Il est donc bien vrai que par la grâce sanctifiante

(17) II^a, II^æ, q. 4, a. 1.

(18) I Cor., XIII, 8.

(19) Daujat, *La vie surnaturelle*, p. 136.

nous participons à la vie de Dieu, puisque *nous devenons des êtres capables de faire, un jour, des actes proprement divins* (connaître Dieu comme Il se connaît et L'aimer comme Il s'aime) et, dès maintenant de les ébaucher. « La grâce et la gloire, dit saint Thomas d'Aquin, sont du même genre, car la grâce n'est pas autre chose qu'un commencement de gloire en nous. » (20). Et il ajoute : « La grâce que nous possédons ici-bas contient en germe tout ce qu'il faut pour la gloire, comme le germe de l'arbre contient tout ce qu'il faut pour faire un arbre parfait. » (21).

Suivant le mot poétique d'un évêque théologien du xix^e siècle, Mgr Berteaud : « *Les chrétiens sont des dieux en fleurs.* » Mais cette fleur doit produire son fruit, c'est-à-dire doit se transformer dans une vision, dans un amour, et dans un bonheur total, au Ciel.

La gloire du Ciel ne sera donc que le développement de la grâce sanctifiante. Le Seigneur Jésus l'enseigne formellement, dans le IV^e Evangile : « L'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source qui jaillira jusqu'à la vie éternelle. » (22). La vie éternelle ne sera que l'épanouissement en lumière de gloire de la grâce qui est en nous.

« Il n'y a pas deux vies, dit Jean Daujat, il n'y a qu'une seule vie, la vie de la grâce commencée dans la nuit de la foi sur le chemin de cette vie terrestre, épanouie en lumière de gloire dans l'éternité. » (23).

Oh ! sans doute, même avec la grâce sanctifiante, nous ne perdons pas notre propre nature. Nous demeurons des créatures avec notre tempérament, nos qualités, nos défauts, tout comme le fer devenu rouge dans un brasier ardent ne demeure pas

(20) II^a, II^æ, q. 24, a. 3, ad. 2.

(21) II^a, II^æ, q. 114, a. 3, ad. 3.

(22) Jean, iv.

(23) *La vie surnaturelle*, p. 134.

moins fer, mais nous devenons des créatures *divinisées*, c'est-à-dire *divinement transformées* qui — retenons-le bien — participent à la vie même de Dieu. Voilà ce qui constitue essentiellement le chrétien.

En vérité, elle est sublime la revanche du Christ sur le démon qui, au paradis terrestre, avait trompé nos premiers parents en leur promettant qu'ils seraient des dieux s'ils mangeaient du fruit défendu. Le divin Sauveur a repris la promesse et l'a réalisée, en nous rendant *semblables* à Dieu par la grâce sanctifiante.

Notre catholicisme n'est donc pas un simple ensemble de pratiques cultuelles ou une adhésion morte à quelques vérités mystérieuses. C'est une participation magnifique et, si nous le voulons, sans cesse grandissante, à la vie même de Celui qui est le grand Vivant. « Nous sommes des infirmes habités par une énergie divine dont la vertu se parfait en leur faiblesse, et nous portons dans de fragiles vases de chair et de sang un trésor plus précieux que l'univers et sa beauté. » (24).

*
**

Elle est donc très grande notre dignité de chrétien.

Saint Léon le Grand le rappelait au v^e siècle aux nouveaux baptisés de Rome, en la nuit de Noël : « O chrétien, connais donc ta dignité et, devenu participant de la nature divine, ne retourne pas à la bassesse de ta condition première. » (25).

Saint Louis estimait que son titre de chrétien dépassait de beaucoup en valeur sa qualité de roi. Dans ses écrits privés, au lieu de signer : « Louis, roi de France », il signait : « Louis de Poissy », du

(24) Maritain, *Réflexions sur l'intelligence*.

(25) Sermon I de *Nativitate Domini*.

nom de la petite paroisse de la banlieue parisienne où il avait reçu le baptême. Il ajoutait : « Je ne crains qu'une chose, c'est le péché mortel. Ce serait la suppression de la vie reçue à Poissy, la seule qui compte pour moi ! »

De même, Louis-Marie Grignion de La Bacheleraie, « prédicateur illustre de la Croix et du très saint Rosaire » (26), n'a voulu porter d'autre nom que celui de la ville de son baptême : le Père *de Montfort*.

Il comprenait parfaitement l'éminente dignité du chrétien ce père de famille qui, prié par la direction d'un pensionnat de remplir une fiche d'admission pour sa fillette, s'arrêta interdit devant cette étrange question : « Titre de noblesse ». Après quelques minutes de réflexion, d'une plume fière et courageuse, il écrivit en face « chrétienne ».

Imitons ces exemples ! Soyons conscients de notre dignité de chrétiens ! « Disce sanctam superbiam ! » Soyez saintement fiers, écrivait saint Jérôme à l'un de ses correspondants. La fierté n'est pas de l'orgueil... et, dans le cas présent, elle est bien conforme à la vérité.

Saint Jacques nous fait la même recommandation : « Que le frère de condition méprisable se glorifie de sa grandeur » (27), non pas pour mépriser qui que ce soit, mais pour se respecter lui-même, pour respecter les autres et s'en faire respecter.

Sois fière, ouvrière, et relève les yeux !
Tu n'es pas esclave ou machine.
Toi la sœur du Christ et la fille de Dieu,
Ta race est la race divine ! (28).

De plus, n'oublions pas que « Noblesse oblige ».

(26) Oraison de la Messe du Bx de Montfort.

(27) I, 9.

(28) Chant de la J. O .C. F.

Si vraiment nous sommes persuadés que, par la grâce sanctifiante, nous participons à la vie de Dieu, nous devons être prêts à tous les sacrifices pour garder en nous cette vie divine. Nous aurons *le culte de l'état de grâce* et nous voudrons faire rayonner autour de nous cette vie divine par nos bons exemples.

Je me souviens d'un étudiant qui manifestait le désir d'être baptisé. Le prêtre auquel il s'adressait lui dit : « Vous me demandez le baptême parce que vos amis ont dû discuter religion avec vous ? — Jamais. — Mais, alors, quels motifs vous ont décidé ? — Je les ai vus ! »

Méditez cette réponse à loisir. L'exemple d'une vie vraiment chrétienne vaut mieux que toutes les défenses scientifiques de la religion. A lui seul il suffit à ramener à Dieu les âmes de bonne volonté.

Faisons nôtre la prière de l'Eglise : « O Dieu... donnez à tous ceux qui sont placés dans les rangs de la profession chrétienne la grâce de rejeter tout ce qui est contraire à ce nom et d'embrasser tout ce qui lui convient. » (29).

Ainsi nous réaliserons cette dernière recommandation du prêtre qui nous baptisa : « Gardez intacte la grâce de votre baptême. Observez les commandements de Dieu, afin que vous puissiez aller au-devant du Seigneur quand Il viendra pour les noces éternelles, avec tous les saints de sa cour céleste, pour y vivre dans les siècles des siècles ! » (30).

Alors, on pourra graver sur notre tombe ces mots qu'on lit sur celle d'Ampère, au cimetière Montmartre : « *Vrai chrétien* ».

Connaissions donc notre excellence,
Ne rampons point ici-bas.
Ne nous y trompons pas :
Les biens n'y sont qu'en apparence.

(Bx DE MONTFORT.)

(29) Oraison du troisième Dimanche après Pâques.

(30) Rituel : Cérémonies du Baptême.

QUESTIONNAIRE

1. *D'où vient la déplorable négligence de beaucoup de chrétiens ?*
2. *Est-ce que le chrétien est l'homme d'une race ? d'un parti ? d'une classe de la société ?*
3. *Un chrétien doit-il se contenter des pratiques religieuses ?*
4. *Qu'est-ce qu'un chrétien au sens plénier du mot ?*
5. *Combien y a-t-il de vies dans tout homme ? et dans le chrétien ?*
6. *En quoi consiste exactement la grâce sanctifiante ? Quand la recevons-nous ?*
7. *Devenons-nous des dieux ?*
8. *Déjà par la création que sommes-nous ?*
9. *Qu'ajoute en nous la grâce sanctifiante ?*
10. *Expliquez la parole de saint Jean : « Nous devenons participants de la Nature divine. »*
11. *Quand et comment participerons-nous pleinement à la vie de Dieu ?*
12. *Y participons-nous dès ici-bas ? Comment ? — Montrez le rôle de la foi et de la charité, dans notre vie spirituelle.*
13. *Quelles sont les conclusions que vous pouvez tirer de cette doctrine pour votre vie personnelle ?*



CHAPITRE III

SI TU CONNAISSAIS LE DON DE DIEU !

« La grâce est la souveraine et la reine de la nature. »

GERSON.

Les hommes ont un déplorable mépris de la grâce sanctifiante. Une foule de chrétiens sont absolument comme des enfants royaux élevés dans l'ignorance de leur origine et du sang princier qu'ils ont dans les veines. Pourquoi une telle aberration ? Parce que nos sens nous donnent une estime trop grande des biens périssables et notre connaissance des biens éternels est trop superficielle.

Voilà pourquoi nous devons souvent contempler les richesses de la grâce sanctifiante... Ces richesses nous raviront et nous détacheront des biens de la terre. Nous apprendrons ainsi à mieux estimer la grâce sanctifiante et nous emploierons tout notre zèle à la conserver et à la développer. « Celui qui vénère et loue la grâce, dit saint Jean Chrysostome, en sera le gardien zélé et vigilant (1) ».

(1) In Ephes., Homil., I, n° 3.

Quelle est donc l'excellence de la grâce sanctifiante ?

I. — LA GRACE SANCTIFIANTE SURPASSE TOUS LES BIENS DE LA NATURE MATÉRIELLE ET SPIRITUELLE RÉUNIS ENSEMBLE.

Vous vous rappelez ce magnifique éloge que le Sage, inspiré de Dieu, fait de la sagesse et, partant, de la grâce, dont la sagesse est le fruit : « Je l'ai préférée, dit-il, aux royaumes et aux trônes... à côté d'elle tout l'or du monde n'est qu'un peu de sable, et l'argent n'est que de la fange. Je l'ai aimée plus que la santé et la beauté ; par elle, je suis entré en possession de tous les biens et de richesses incalculables... c'est pour les hommes un trésor infini (2). »

Saint Thomas d'Aquin fait écho à cette parole divine quand il écrit : « Le bien de la grâce d'un seul homme a plus de valeur que le bien de la nature de tout l'univers (3). »

Parole qui trouve un commentaire éloquent dans cette sentence de Pascal : « Tous les corps ensemble et tous les esprits ensemble avec toutes leurs productions ne valent pas le moindre mouvement de la charité (et par conséquent le moindre degré de la grâce). »

Ainsi donc, c'est la foi qui nous oblige de l'admettre, ce qu'il y a de plus précieux dans la nature ne compte pas auprès de la grâce sanctifiante.

Tous les biens naturels, quel qu'en soit l'éclat, s'éclipsent devant la grâce et ne sont, sans elle, qu'une illusion et un pur néant.

C'est la raison pour laquelle Dieu ne fait aucune difficulté de les abandonner à ses ennemis, même les plus acharnés, « comme un présent de nul prix », selon l'expression de Bossuet.

(2) Sag., vii, 74.

(3) II^a II^æ, q. 113, a. 9, ad 2.

Voyez, par exemple, le Prince des Ténèbres, le chef des ennemis de Dieu : quelle force prodigieuse ! quelle puissante intelligence ! quelle habileté inconcevable ! Comment se fait-il que, malgré tous ces avantages de sa nature angélique, il soit le plus misérable et le plus vil des êtres, et, en quelque sorte, l'incarnation du mal et de l'infortune ? C'est évidemment que tous les privilèges naturels ne sont rien pour notre bonheur sans cette grâce dont Satan est privé à jamais.

« Ces gens-là qui ne veulent pas de l'ordre surnaturel sont infiniment moins que nous. Ils ont comme nous un corps et une âme qui leur font dire avec assurance qu'ils nous valent bien, mais dans leur âme il y a la place d'un Dieu qu'ils ont chassé, et dans la nôtre il y a le trône d'un Dieu qui en a fait son temple (4). »

En un mot, la grâce sanctifiante est un bien *surnaturel*, c'est-à-dire tel qu'aucune nature créée ne peut le posséder d'elle-même ni l'exiger, car de soi il ne revient qu'à la nature divine. Elle est aussi élevée au-dessus de toutes les choses créées que Dieu lui-même. Elle est, dit le pieux docteur Gerson : « la souveraine et la reine de la nature (5) ».

II. — LA GRACE SANCTIFIANTE SURPASSE TOUS LES DONS MIRACULEUX (DONS DES LANGUES, DE PROPHÉTIE, DES MIRACLES, ETC...) DÉPARTIS AUX APOTRES ET AUX PREMIERS CHRÉTIENS.

Ces grâces exceptionnelles, extérieures, étaient fréquentes au début de l'Eglise. C'étaient des dons surnaturels, gratuits, transitoires, conférés pour l'utilité du prochain en vue de l'édification de l'Eglise. Avec insistance, saint Paul déclare qu'ils

(4) Mgr Berteaud, œuvres par Breton, p. 11.

(5) Serm. de Circumc.



Au puits de Jacob...

étaient donnés en vue de l'utilité générale, pour favoriser l'apostolat. Ils ne sont plus qu'à l'état d'exception chez les Saints.

Certes, ces dons miraculeux étaient excellents. Cependant, la Sainte Ecriture et la Tradition nous disent qu'ils ne peuvent soutenir la comparaison avec le moindre degré de grâce sanctifiante.

Vous connaissez l'hymne de saint Paul à la charité et par conséquent à la grâce qui en est l'unique source : « Quand je parlerais toutes les langues des hommes et des anges, dit-il, si je n'ai pas la charité et, partant, la grâce, je ne suis qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante. Et quand j'aurais le don de prophétie et la connaissance de tous les mystères et de toutes les sciences, et quand j'aurais une foi à transporter les montagnes, si je n'ai pas la grâce je ne suis rien et tout ne me sert de rien (6). »

Voilà pourquoi les plus illustres Docteurs de l'Eglise, tel que saint Thomas d'Aquin, nous affirment que rendre la grâce sanctifiante à une âme, c'est faire œuvre plus grande que de créer le ciel et la terre, ou que de ressusciter un mort.

Convertir un pécheur, c'est donc un acte plus relevé que de rappeler un mort à la vie ou même de tirer un homme du néant.

De même, toutes les fois que nous attirons la grâce sanctifiante sur nous ou sur le prochain, nous coopérons à un ouvrage plus noble et plus glorieux que les plus grands miracles.

La raison en saute aux yeux. Comment ne pas voir, par exemple, qu'élever une âme par la grâce à une vie surnaturelle et immortelle est bien autre chose que rendre à un corps une vie naturelle et périssable ? Evidemment, un acte dont l'objet est éternel et divin l'emporte sans mesure sur un acte dont le terme est terrestre et passager.

(6) I Cor., XIII, 1-3.

III. — MÊME LES GLOIRES DE LA MATERNITÉ DIVINE DE LA SAINTE VIERGE LE CÈDENT A CELLES DE LA GRACE SANCTIFIANTE.

Sans doute, si l'on se représente la dignité de Mère de Dieu, conjointement avec la grâce qu'elle appelle nécessairement, on ne peut rien penser de plus élevé ; mais si on fait abstraction de la grâce qui lui est due pour la considérer exclusivement en elle-même, alors on peut affirmer en toute sécurité que la grâce est encore un don plus précieux et nous investit d'une dignité plus haute que la maternité divine...

Un jour, nous dit l'Évangile, on vint avertir le Sauveur que sa Mère et ses frères (7) désiraient lui parler. « Qui est ma mère et qui sont mes frères ? » reprit Jésus ; puis, étendant la main sur ses disciples, Il ajouta : « Voilà ma mère, voilà mes frères, car quiconque fait la volonté de mon Père qui est aux cieux, celui-là c'est mon frère, c'est ma sœur, c'est ma mère (8). »

Ces paroles étonnantes nous font clairement entendre que le Sauveur met la parenté spirituelle que la grâce nous confère à son égard bien au-dessus de sa parenté selon la nature.

En une autre occasion, une femme, ravie à la vue des grandes choses opérées par Jésus, s'était écriée du milieu de la foule : « Heureuses les entrailles qui vous ont porté, heureux le sein qui vous a allaité. » « Dites plutôt, répartit le Seigneur, heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique. » Admirable langage qui équivaut à celui-ci : « Vous appelez ma mère bienheureuse parce qu'elle m'a enfanté ; elle est bien plus heureuse parce qu'elle écoute la parole de Dieu et y conforme sa conduite et, par là, possède la grâce

(7) Les frères de Jésus étaient des « cousins » ou même des parents plus éloignés.

(8) Matth., XII, 48 sq.

dans son cœur ; c'est cette fidélité à suivre la voix de Dieu qui la rend vraiment digne d'être appelée bienheureuse. » Saint Augustin, à qui j'emprunte cette remarque, ajoute que la qualité même de Mère de Dieu n'aurait servi de rien à Marie si, par impossible, elle n'avait eu le bonheur de porter Jésus dans son cœur, aussi bien que dans son sein virginal.

Force nous est donc de conclure que les gloires de la maternité divine elle-même le cèdent à celles de la grâce.

**

A la pensée de ce bien précieux de la grâce sanctifiante, remercions le bon Dieu qui en est si prodigue à notre égard. Le Seigneur Jésus disait un jour à sainte Thérèse d'Avila : « Si tu voyais la beauté d'une âme en état de grâce, ton corps se briserait comme un vase d'argile, ne pouvant contenir la joie dont tout ton être serait inondé. »

Que la grâce sanctifiante soit donc *tout* pour nous et qu'à nos yeux le reste ne soit rien, ou du moins ne soit quelque chose qu'autant que nous y trouverons un moyen de l'accroître en nous !

La grâce est la pierre précieuse d'un prix inestimable que Dieu nous donne avec grande libéralité. Le démon nous donne par haine une monnaie étincelante mais vile. Quelle folie d'abandonner la pierre précieuse pour acheter cette fausse monnaie et pour aller à sa ruine !

Que notre unique crainte ici-bas soit donc de perdre un trésor si précieux ! Ayons la noble ambition de l'augmenter sans cesse en nous et en autrui par la fidélité à bien remplir nos devoirs d'état et à nous conformer au bon plaisir divin !

Oh ! si nous connaissions le don de Dieu, que notre vie serait bientôt toute transformée !

Je loue et glorifie
Dieu qui m'a fait chrétien,
Et je l'en remercie
Comme d'un très grand bien.
(Bx DE MONTFORT.)

QUESTIONNAIRE

1. *Estimez-vous bien la grâce sanctifiante à sa juste valeur ? Pourquoi tant de chrétiens la mésestiment-ils ?*
2. *Est-ce que les biens naturels comptent auprès de la grâce sanctifiante ? Justifiez votre réponse par la conduite de Dieu à l'égard de ses ennemis.*
3. *Et les dons miraculeux dont parle saint Paul l'emportent-ils sur la grâce sanctifiante ? Sont-ils cependant excellents ?*
4. *Les gloires de la maternité divine de Marie surpassent-elles la grâce sanctifiante ? Pourquoi et en quel sens ?*
5. *Quelle sera votre résolution personnelle ?*





« Vous n'êtes plus des étrangers... »

(St Paul)

CHAPITRE IV

FILS DE DIEU !

« Vous êtes tous fils de Dieu par
la foi dans le Christ Jésus. »
(Gal. III, 26.)

Tous les chrétiens savent que le baptême les fait « enfants de Dieu ». Mais combien comprennent de façon très imparfaite le sens de ces mots !

Dieu n'est pas seulement le Père commun de tous les hommes, parce qu'Il les a créés et parce qu'Il continue de veiller sur eux avec grande sollicitude.

Il est le Père des baptisés en un sens beaucoup plus *strict*, en ce sens que par la grâce sanctifiante Il les fait participer à sa propre nature, à sa propre vie en vue de leur faire partager plus tard son propre bonheur.

Voilà pourquoi nous devons dire que, par le baptême, un fils de Dieu vient de naître... Naissance invisible, comme est invisible le Dieu qui l'opère, mais cependant naissance *réelle*... La famille divine s'est accrue d'un nouveau membre. C'est si grande chose que l'on sonne les cloches à toute volée pour annoncer à tous l'heureuse nouvelle.

Nous allons étudier ce premier et précieux effet de la grâce sanctifiante. Nous en établirons d'abord la vérité et ensuite nous en tirerons quelques conclusions pratiques.

I. — LA GRACE SANCTIFIANTE NOUS REND ENFANTS DE DIEU.

C'est une vérité de foi, clairement affirmée dans la Sainte Ecriture.

Dieu, avons-nous dit, a voulu nous donner une vie supérieure qui est une participation à sa propre vie. Nous recevons cette vie divine au baptême, par une nouvelle naissance : « En vérité, disait Jésus au docteur de la loi juive, Nicodème, nul, s'il ne *renaît* de l'eau et de l'Esprit-Saint, ne peut entrer dans le royaume de Dieu (1). » C'est évidemment le baptême que Notre-Seigneur a ici en vue. Le Concile de Trente (Sess. VII, c. II) ne permet pas d'en douter. Cette naissance spirituelle, dit saint Jean, nous fait « naître de Dieu : *ex Deo nati sunt* (2) ». Or, naître de quelqu'un, c'est devenir son fils. Par le baptême, nous sommes donc les fils de Dieu.

Aussi, dans l'unique prière que Jésus nous apprend, le seul titre qu'Il nous fait donner à Dieu, c'est celui de Père : *Pater noster*. C'est la caractéristique du nouveau culte qu'Il vient établir sur la terre. Le Christ l'a dit et répété maintes fois dans l'Evangile. Dans le célèbre Sermon sur la montagne (3), où il promulgue les points principaux de la foi et de la Loi nouvelle qu'Il apporte au monde, Il emploie jusqu'à *seize fois* cette expression : « Votre Père... Votre Père qui est dans les cieux. » Voyez plutôt : « Aimez vos ennemis... afin que vous soyez *les enfants de votre Père* qui est dans les

(1) Jean, III, 5.

(2) Jean, I, 13.

(3) Matth., v, 48 ; VII, 11.

cieux... Soyez parfaits comme *votre Père* céleste est parfait. Prie *ton Père* qui est présent dans le secret, et *ton Père*, qui voit dans le secret, te le rendra... *Votre Père céleste* nourrit les oiseaux du ciel ; n'êtes-vous pas plus qu'eux ? Ne vous inquiétez pas pour votre vie... Ce sont les païens qui recherchent toutes ces choses. *Votre Père céleste* sait que vous en avez besoin. » Les païens se font du souci parce qu'ils ignorent la paternité divine. La connaître et y croire est le privilège et la caractéristique des chrétiens. Pour eux, Dieu n'est pas seulement le Maître tout-puissant, Il est surtout le Père aimant qui entoure ses enfants d'une tendresse et d'une sollicitude toutes paternelles.

L'entretien qui suivit la Cène est plein de l'idée de cette paternité divine. Jésus n'y donne d'autre nom à Dieu que celui de Père. Il en parle avec une affectueuse insistance. « Personne ne vient au *Père* que par moi. » « Celui qui m'a vu, a vu aussi le *Père* (4). » C'est toujours ce titre de *Père* que Jésus donne à Dieu plus de *cinquante fois*.

Résumant, en quelque sorte, le message de son Maître, saint Jean écrit dans le magnifique prologue de son Evangile : « Il (le Christ) est venu chez lui, et les siens ne L'ont pas reçu. Mais, à tous ceux qui L'ont reçu, Il a donné le pouvoir de devenir *enfants de Dieu* (5). »

Saint Paul développe la même idée, pour détourner les Romains et les Galates des pratiques juives : « Vous devez les abandonner parce que vous n'êtes plus esclaves, mais *filis*... (6) » Esclaves, voilà notre titre propre comme créatures ; fils, voilà celui qui nous est conféré gratuitement par la grâce sanctifiante.

Même procédé chez saint Pierre : « Comme des *enfants* obéissants, ne vous conformez plus aux con-

(4) Jean, xiv, 6, 9.

(5) Jean, i, 11, 12.

(6) Rom., viii, 14 ; Gal., iv, 5.

voitises que vous suiviez autrefois. »

Et saint Jean de conclure dans l'admiration : « Voyez donc quel amour nous a témoigné le Père, que nous soyons appelés enfants de Dieu et que nous le soyons en effet (7). »

Donc, par la grâce sanctifiante reçue au baptême, nous sommes les enfants de Dieu, non seulement de nom, mais de fait.

Les premiers chrétiens, si proches des Apôtres, avaient été frappés, plus que de tout le reste, de cette vérité. Ils se glorifiaient d'être les fils de Dieu. Rien de plus fréquent dans les catacombes (premiers cimetières des chrétiens), que des expressions comme celles-ci : « Fils renés de Dieu, fils régénérés par Dieu », et autres de même sens.

Et ces écrivains chrétiens des premiers siècles, que nous appelons « les Pères de l'Eglise », parce qu'ils l'ont, en quelque façon, formée et nourrie de leur forte doctrine, reviennent souvent dans leurs écrits sur la dignité du chrétien devenu fils de Dieu.

Saint Athanase énonce magnifiquement cette vérité dans ses écrits contre les Ariens : « Telle est la bonté de Dieu que de ceux dont il est le créateur il se fait aussi, par la grâce, le Père. » Et il ajoute : « Le Fils de Dieu s'est fait le fils de l'homme pour que les fils de l'homme, c'est-à-dire d'Adam, deviennent les fils de Dieu. »

Saint Léon le Grand écrit cette phrase qui résume son admiration devant la paternité divine : « Le don qui surpasse tous les dons, c'est que Dieu appelle l'homme « son fils », et que l'homme appelle Dieu « son Père » (8).

Mais, alors, direz-vous, *quelle différence y a-t-il entre le Christ, Fils unique de Dieu, et nous, fils de Dieu par le baptême ?* Certes, la différence est grande !

(7) I Jean, III, 1.

(8) Sermon VI de Nativitate.

Le Christ, Fils unique de Dieu fait homme, est le seul, de la race humaine, qui soit Fils de Dieu *par nature* : seul Il jouit, vis-à-vis du Père, de la filiation naturelle. Il est engendré par le Père de toute éternité. Il est le « Fils unique ». Même devenu homme, Il reste le Fils de Dieu *par nature*.

La grâce sanctifiante c'est la communication de la nature divine à la nature humaine. Mais, dans le Christ, la nature humaine appartient totalement à la Personne divine. Le Christ n'a jamais été une personne humaine. Voilà pourquoi, même devenu homme, Il reste Fils de Dieu *par nature*.

Par contre, en nous créatures rachetées, la participation à la nature divine est un don surajouté à notre personne humaine. Par nature, nous sommes hommes. Après comme avant le don de la grâce sanctifiante, nous restons naturellement des personnes humaines. Au baptême, la participation à la nature divine nous est très réellement communiquée, mais nous restons personnellement hommes. La grâce sanctifiante est donc un don surajouté qui nous fait réellement fils de Dieu, mais fils de Dieu *par adoption*, dit saint Paul.

Au début de sa lettre sublime aux fidèles d'Ephèse, quand il leur expose le plan divin sur le monde, il écrit : « Le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ nous a élus avant la création du monde, pour que nous soyons prédestinés à être « *ses fils adoptifs* » par Jésus-Christ, selon sa libre volonté, en faisant ainsi éclater la gloire de sa grâce (9). »

Que signifie cette expression « *fils adoptifs* » ? Elle veut dire que nous sommes fils de Dieu d'une manière purement gratuite, *sans aucun droit*. Nous participons à la nature divine par un don gratuit et libre du divin Amour. Mais, cependant, dit saint Jean, nous sommes *réellement* les enfants de Dieu.

Cette adoption divine est donc de beaucoup su-

(9) Ephés., I, 4-5.

périeure à toutes les adoptions de la terre. L'adoption humaine est une pure convention, une pure dénomination extérieure. L'enfant adopté est considéré par ses parents adoptifs comme s'il était leur enfant, mais en réalité, il ne l'est pas. Et pourquoi ? Parce que l'homme en adoptant un enfant peut bien lui donner son nom, ses titres, sa situation sociale, son héritage, mais il ne peut pas lui infuser son sang. Tandis que Dieu, par le baptême, ne se contente pas de nous donner un titre et un droit à son héritage. « Il nous a engendrés », dit saint Jacques (10) ; Il nous fait participer réellement à sa propre vie, à sa propre nature. Il nous donne une vie nouvelle semblable à la sienne. Au baptême, dit saint Jean, nous recevons la « *semence de Dieu* ». Admirable expression qui traduit la plus sublime des réalités ! Dieu vit en se connaissant et en s'aimant et ainsi jouit de Lui-même. Par la foi et la charité qui émanent nécessairement de la grâce sanctifiante, nous *commençons* à connaître et à aimer Dieu comme Il se connaît et s'aime Lui-même... Oui, c'est la semence divine qui doit grandir de plus en plus sur la terre et se transformer au Ciel dans une vision, dans un amour et dans un bonheur total.

C'est en raison de cette communication de la nature divine faite au chrétien, que saint Paul appelle le baptême « *un bain de régénération* (11) ». De même, les Pères de l'Eglise comparent l'eau baptismale au sein maternel « *Vulva matris aqua baptismatis* (12). Le sein maternel, ici, c'est l'eau baptismale.

Notre filiation divine se fonde donc sur une *génération*. « Dieu, dit saint Léon le Grand, a donné à l'eau la même fécondité qu'à sa Mère. La puissance du Très-Haut et l'action cachée de l'Esprit-Saint qui

(10) I, 18.

(11) Tit. III, 5.

(12) *Saint Augustin*, sermon CXIX,

ont fait que Marie a engendré le Sauveur, font que l'eau régénère le croyant. (13) »

En résumé, l'adoption divine confère une *réalité intérieure*, à la différence de l'adoption humaine qui n'opère que des *changements extérieurs*.

Le Cardinal Pie développe magistralement cette vérité dans sa troisième « Instruction synodale ».

« On ne saurait trop affirmer la réalité de notre qualité d'enfants de Dieu. Sans doute, Jésus-Christ seul possède ce titre par nature et nous n'y participons que par adoption. Mais combien cette adoption dépasse toutes les adoptions humaines !... A cette filiation factice et conventionnelle, il manquera toujours le lien d'origine, le cri du sang. Il n'en va pas ainsi dans l'ordre de notre filiation surnaturelle. Le jour où nous devenons chrétiens, notre initiation ne nous confère pas seulement le nom, elle ne nous agrège pas seulement à la maison, elle ne nous engage pas seulement envers la doctrine de Jésus-Christ : elle imprime dans notre âme un sceau de ressemblance, un caractère indélébile ; elle nous communique intérieurement « l'Esprit d'adoption des enfants dans lequel nous crions : Père » ; enfin, par l'action sacramentelle du baptême et des autres signes, et mieux encore par la liqueur eucharistique, elle insinue au plus intime de notre être le sang de celui en qui nous sommes adoptés. Par là, nous entrons authentiquement dans sa race : « *Ipsius enim genus sumus* ». Et parce que nous sommes de la race de Dieu, « *Genus ergo cum simus Dei* », parce que notre filiation n'est pas purement nominale, mais rigoureusement vraie et réelle, (I. Jean - III - 8) nous devenons héritiers de plein droit et à titre de stricte justice, (II - Tim - IV - 8) du Père commun que nous avons avec Jésus-Christ, co-héritiers, par conséquent, de l'aîné de notre race, « *Cohoeredes Christi* ». Et c'est ainsi que, demeu-

rant toujours le Fils unique du Père, Il est cependant le premier-né d'un grand nombre de frères : « *Primogenitus in multis fratribus* ». (Rom. VIII - 29) et qu'il ne déroge point à sa propre dignité en leur donnant cette glorieuse qualification : « *Propter quam causam non confunditur fratres eos vocare* ». (Hebr. II. 11).

Saint Paul conclut : « Vous n'êtes plus des étrangers ni des hôtes de passage ; mais vous êtes concitoyens des saints et membres de la famille de Dieu (14). »

II. — CONCLUSIONS PRATIQUES.

1° Nous devons avoir à l'égard de Dieu un véritable esprit filial. C'est le caractère distinctif du chrétien. « Vous n'avez pas reçu, dit saint Paul, un esprit de servitude pour être encore dans la crainte, mais vous avez reçu un esprit d'adoption en qui nous crions : Abba ! Père (15). » En nous adoptant, Dieu nous forme un cœur d'enfant.

Aimons à répéter souvent à Dieu ce beau titre de Père. « C'est si doux d'appeler le bon Dieu : Notre Père ! » disait sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus (16). L'abbé Brémond nous rapporte dans son « Histoire littéraire du sentiment religieux » (17), ce trait touchant d'une pauvre vachère qui ne pouvait achever son Pater « car, disait-elle, depuis près de cinq ans, lorsque je prononce ce mot Pater et que je considère que Celui qui est là-haut est mon Père, je pleure et je demeure tout le jour en cet état tandis que je garde mes vaches. »

Mais, c'est surtout *par nos actes* de chaque jour que nous témoignerons à Dieu nos sentiments filiaux. Ne Le regardons pas comme un être froid et

(14) Ephés., II, 19.

(15) Rom., VIII, 15. Abba ! Père ! Le second de ces deux mots est la traduction du premier.

(16) *Histoire d'une âme*, ch. XII.

(17) T. II, p. 66.

dur, sévère et exigeant, épiant toutes les occasions de nous trouver en défaut : bien au contraire, faisons-Lui confiance. « Il est essentiellement Père, c'est son nom, sa fonction, sa fierté, dirait-on (18). » Et si nous voulons voir jusqu'où va cette tendresse, cette délicatesse paternelle de Dieu à notre égard, *même malgré nos fautes*, relisons la parabole de l'enfant prodigue, dans laquelle Jésus a voulu exprimer la véritable attitude de Dieu notre Père, sous les traits de ce père qui attend, malgré tout, son fils ingrat et qui court au-devant de lui, avant même d'avoir entendu ses excuses et ses regrets. Il y a là quelque chose de formidable, d'incroyable, qui doit nous plonger dans la stupeur, mais aussi dans la joie. Nous ne pensons pas assez que Dieu nous aime comme un père très bon. D'où, conclut le Père Lallemand : « Plusieurs n'arriveront jamais à une grande perfection parce qu'ils n'espèrent pas assez. »

Je suis leur père, dit Dieu, « Notre Père qui êtes aux cieux. » Mon fils leur a assez dit que je suis leur père.

Je suis leur juge. Mon fils le leur a dit. Je suis aussi leur père.

Je suis surtout leur père.

Enfin, je suis leur père. Celui qui est père est surtout père. Celui qui a été une fois père ne peut plus être que père.

Ils sont les frères de mon fils ; ils sont mes enfants ; je suis leur père...

« Notre Père qui êtes aux cieux. » Mon fils leur a enseigné cette prière...

« Notre Père qui êtes aux cieux. » Il a bien su ce qu'il faisait ce jour-là, mon fils qui les aimait tant.

.. .. .

(18) Glorieux, *Sois fier ouvrier*, p. 80.

Quand il a mis cette barrière entre eux et moi, « Notre Père qui êtes aux cieux », ces trois ou quatre mots.

Cette barrière que ma colère, et peut-être ma justice, ne franchira jamais.

Heureux celui qui s'endort sous la protection de l'avancée de ces trois ou quatre mots.

Ces mots qui marchent devant toute prière comme les mains du suppliant marchent devant sa face...

(CHARLES PEGUY).

Le saint Curé d'Ars se plaisait à dire que toute sa spiritualité consistait à considérer Dieu comme un bon Père et à agir avec lui comme un véritable enfant. Ne disait-il pas : « Se savoir et se vouloir enfants de Dieu, c'est bien là tout le secret de la sainteté... Cet esprit filial a toujours caractérisé les saints, ou plutôt c'est là l'esprit qui fait les saints (19). » Et, en effet, celui-là est un saint qui, de façon constante, traite Dieu en Père et Lui témoigne toute la tendresse, toute l'estime, toute la confiance, toute la docilité, tout le dévouement, toute l'intimité joyeuse d'un enfant.

Un magnifique exemple de cet esprit filial à l'égard de Dieu nous a été donné aussi par sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

On a pu parler d'un message qu'elle avait apporté au monde, d'une doctrine que Dieu voulait rappeler aux hommes par ses lèvres innocentes. Ce message, cette doctrine, c'est ce qu'elle nommait « la petite voie d'enfance », l'esprit des petits enfants de Dieu. « La sainteté, disait-elle, consiste en une disposition du cœur, qui nous rend humbles et petits entre les bras de Dieu, conscients de notre faiblesse et *confiants* jusqu'à l'audace en sa bonté de Père. »

(19) Convers : *Le curé d'Ars et les dons du Saint Esprit*, p. 395.



Elle a magnifiquement réalisé cet idéal. « Si je mourais sans avoir reçu l'Extrême-Onction, il faudrait penser que *Papa le bon Dieu* est venu tout simplement me chercher. Sans doute, c'est une grande grâce d'être muni des Sacrements, mais quand le bon Dieu ne le veut pas, cela ne fait rien... *tout est grâce.* » « Oh ! ne craignez donc plus, ayez une confiance sans bornes en Celui qui vous aime si aveuglément. Vous savez ce qu'il disait à sainte Marguerite-Marie : « Tu ne manqueras de secours que lorsque mon cœur manquera de puissance ». Au milieu des épreuves les plus crucifiantes, elle redisait la parole de Job : « Quand même Dieu me tuerait, j'espérerais encore en Lui ». « Je l'avoue, j'ai été longtemps avant de parvenir à ce degré d'abandon : maintenant j'y suis, le Seigneur m'a prise et m'a posée là. »

Ainsi a vécu sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Imitons-la. Ayons pour Dieu un véritable esprit filial, faisons-lui toujours confiance !

Il sait, en effet, ce qu'Il fait... Il a son plan grandiose et sur les individus et sur les nations. Laissons-Le faire en toute confiance. « Dieu travaille. Comment ? Pourquoi ? Nous ne pouvons pas lire toutes les pages du livre. Ce qui est sûr, c'est que tout marche selon le plan divin. Que cela nous suffise et nous aide à voir les événements d'un regard plus neuf et plus libre... » (20).

De plus, Dieu sait mieux que nous ce qui nous convient. Il voit plus haut et plus loin que nous. Nous, nous ne voyons qu'un côté de la médaille. Lui, voit les deux côtés : présent et avenir, non seulement temporel, mais éternel.

Enfin, nous savons que tout ce qu'Il fait, tout ce qu'Il permet à notre égard, même les plus grandes épreuves, c'est en définitive pour notre plus grand bien, peut-être pas pour notre bonheur temporel,

mais certainement pour notre sanctification qui est notre véritable bien. La volonté de Dieu est toujours bienfaisante. Dieu est amour et agit toujours par charité. « A ceux qui aiment Dieu, tout tourne à bien » (21), dit saint Paul, et saint Augustin ajoute : « même les péchés ». Sainte Thérèse d'Avila disait toujours à Dieu : « Seigneur, vous savez tout, vous pouvez tout et vous m'aimez ». Alors pourquoi nous laisser envahir par le trouble ? « Ce que je sais de demain, disait le Père Lacordaire, c'est que la Providence se lèvera plus tôt que le soleil. »

Relisez la vie de la Très Sainte Vierge. On a fait la guerre à son divin Enfant. Elle a été obligée de fuir rapidement... la nuit... au travers du désert... sans moyen de locomotion... sans ravitaillement... Et son exil a duré longtemps.

A-t-elle accusé le ciel ? A-t-elle exprimé quelques plaintes ? A-t-elle discuté les ordres de Dieu ? Certes non ! Elle a accepté généreusement le sacrifice demandé. Elle a suivi aveuglément les desseins de Dieu, car elle pensait que Dieu était infiniment sage, qu'il savait mieux qu'elle ce qui convenait, qu'il ne pouvait agir que par bonté pour elle et pour le monde. Elle a ainsi honoré Dieu par sa docilité. Elle s'est montrée « sa véritable fille ».

A l'exemple de la Très Sainte Vierge, ayons plus que jamais foi et confiance en la grande bonté de notre Père.

Ayons la simplicité filiale, même à travers la douleur, de nous abandonner à sa sainte volonté. Ainsi nous garderons toujours dans notre âme le calme et la paix, et nous pourrons redire, avec sainte Thérèse de l'Enfant Jésus :

Entre ses bras divins, je ne crains pas l'orage !
Le total abandon, voilà ma seule loi (22).

(21) Rom., VIII, 28.

(22) *Histoire d'une âme*, p. 400.

Imitons cette grande chrétienne, Madame Elisabeth de France, la sœur du roi-martyr Louis XVI, emprisonnée iniquement, qui redisait souvent cette prière sublime : « Que m'arrivera-t-il aujourd'hui, ô mon Dieu ? Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est qu'il n'arrivera rien que vous n'ayez prévu de toute éternité. Cela me suffit, ô mon Dieu, pour être tranquille ! J'adore vos desseins éternels, je m'y sou mets de tout mon cœur ; je veux tout, j'accepte tout ; je vous fais un sacrifice de tout ; j'unis ce sacrifice à celui de votre cher Fils, mon Sauveur, vous demandant par son Sacré-Cœur et par ses mérites infinis la parfaite soumission qui vous est due pour tout ce que vous voudrez et permettrez. »

Quelque part en un pays où les hommes ont de l'audace, un père voulant éprouver la force de résistance de son fils, le prit par la ceinture, à bout de bras et le suspendit dans le vide du haut d'un cinquième étage. L'enfant ne réagit pas, ne cria pas et, quand l'expérience faite, l'enfant fut remis sur le plancher, quelqu'un lui demanda : « Tu n'as pas eu peur ? » — « Non, dit l'enfant, c'est papa qui me tenait ! »

C'est « Papa le bon Dieu » qui nous tient ! Confiance ! Soyons tranquilles entre les bras de notre Père.

Cela ne veut pas dire que nous devons rester inertes et attendre tout de la Providence. Parce qu'elle veille sur nous et nous fait l'honneur de collaborer à son œuvre, nous devons nous donner sans compter à la tâche qui nous est réservée. « Dieu aide ceux qui s'aident », disait Jeanne d'Arc ; et saint Bède le Vénérable fait remarquer que le Seigneur Jésus Lui-même nous a donné l'exemple. Lui, qui était servi par les anges, voulut avoir une bourse pour subvenir aux besoins de sa communauté. Notre activité doit donc être ardente mais confiante. « *Jacta super dominum curam tuam et ipse te enu-*

triet » (23), remets ton sort aux mains du Seigneur, Il te soutiendra. Quand nous avons fait tout notre possible humainement, nous ne devons pas avoir d'inquiétude. Nous devons être confiants en la Providence divine, qui avec un soin affectueux s'occupe de ses enfants. « Que votre cœur ne se trouble pas, disait Jésus à ses Apôtres ; ayez confiance en moi. »

2° Etant enfants de Dieu, tant que nous avons en nous la grâce sanctifiante, *toutes nos bonnes actions sont les actions d'un enfant de Dieu*. Elles ne sont donc jamais banales. *Elles sont toutes méritoires*.

Quand, jadis, Jésus travaillait à Nazareth, aux côtés de Joseph, toutes ses actions étaient pleinement agréables à Dieu et méritoires pour nous. Car ces humbles travaux de chaque jour n'empêchaient pas que cet ouvrier fût, en toute réalité, le Fils unique de Dieu.

De même, quand nous sommes en état de grâce, toutes nos bonnes actions, fussent-elles très humbles et très ordinaires, ce travail quotidien aux gestes monotones et fatigants, nos allées et venues, nos repas, nos distractions honnêtes, grandes ou petites actions, joyeuses ou tristes, faciles ou non, tout revêt une valeur divine, tout est méritoire ; les moindres minutes de notre devoir d'état sont d'un prix infini. Même « se récréer, écrit saint Thomas d'Aquin, c'est mériter, si le divertissement est informé par la grâce ».

Cependant, nous augmenterons notre mérite en agissant pour un motif de charité.

On peut agir pour différents bons motifs, mais celui de la charité est le plus excellent. Plus nous agissons par *amour de Dieu* et plus nous mériterons une augmentation de vie divine.

Dès lors, ce qui fait le mérite, ce n'est pas tant l'acte pris en lui-même *que l'amour avec lequel nous*

(23) Psaume 54, v. 23,

le faisons. « La raison d'un grand mérite, note le Père Gardeil, c'est une plus grande charité. Accomplir un acte insignifiant, comme il y en a beaucoup dans la vie chrétienne, avec un grand amour est plus méritoire que d'entreprendre une œuvre difficile avec peu de charité. » (24) « Ce n'est pas par la grandeur ou la multiplicité de nos œuvres que nous plaisons à Dieu, dit saint François de Sales, mais par l'amour avec lequel nous les faisons ; et souffrir une chiquenaude avec deux onces d'amour vaut mieux que d'endurer le martyre avec une once du même amour. »

Cependant, pour certains actes, l'effort et le sacrifice sont d'ordinaire *le signe* d'une grande charité : on ne fait que par grand amour des choses difficiles. Mais la difficulté n'accroît le mérite qu'en tant qu'elle suscite plus d'amour.

Ainsi donc, nos actes valent d'autant plus que nous les accomplissons avec plus d'amour. « Vous serez récompensés, dit sainte Catherine de Sienne, non selon le temps et l'ouvrage, mais *selon le degré d'amour* : le mérite est à la mesure de l'amour. » « Sans l'amour, disait sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, toutes les œuvres ne sont que néant, même les plus éclatantes. »

Voilà pourquoi saint Paul nous dit avec insistance : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez toute autre chose, faites tout pour l'amour de Dieu. » (25).

Voyez comment Notre-Seigneur expliquait Lui-même cette règle de vie spirituelle à sainte Gertrude : « Quiconque s'étudie à prendre ses récréations et à satisfaire les besoins indispensables du corps, telle que la faim, la soif, le sommeil et autres semblables, avec cette intention secrète ou exprimée : « Seigneur, je prends cette nourriture, ce délasse-

(24) Le Saint-Esprit dans la vie chrétienne.

(25) I Cor. X, 31.

ment, ce repos, en union de cet amour par lequel, pour la gloire de votre Père et l'amour des hommes, vous avez consenti à être asservi aux mêmes nécessités — oui, quiconque agit ainsi, émeut ma tendresse. Et je fais à Dieu le Père une double offrande, unissant ma sainte humanité à celle de cet homme, afin d'obtenir pour lui une augmentation de la félicité éternelle. »

Pour réaliser cet idéal, il n'est pas absolument nécessaire d'agir pour l'amour de Dieu d'une manière toujours *actuelle*. Ayons au moins cette intention générale, formulée par exemple le matin à notre réveil et souvent renouvelée dans la journée. Plus elle exercera son influence sur nos actes et plus ils seront pénétrés d'amour et de mérites.

Cependant, il faut nous habituer à agir *explicitement* par amour, le plus fréquemment possible dans le détail quotidien. Nous nous y exercerons par le moyen des oraisons jaculatoires, qui sont comme des flèches d'amour lancées vers le cœur de Dieu. « En cet exercice, dit saint François de Sales, gît la grande œuvre de la dévotion. Il peut suppléer au défaut de toutes les oraisons ; mais le manque d'iceluy ne peut presque pas être réparé par aucun autre moyen. » (26).

En résumé, chacun de nos actes fait en état de grâce mérite une récompense divine. Mais le moyen et le secret d'un plus grand progrès spirituel sera d'agir le plus possible par amour. Ainsi, toutes nos actions ordinaires constitueront, selon la magnifique expression du Père Faber, « le trésor de notre pauvreté. »

Saint Paul nous rappelle magnifiquement cette portée d'éternité de nos efforts passagers lorsqu'il nous dit : « Notre légère affliction du moment pré-

sent produit pour nous, au delà de toute mesure, un poids éternel de gloire. » (27).

Grand sujet de consolation et de joie, au milieu des peines de cette vie : « Réjouissez-vous et soyez dans l'allégresse, disait le Christ, car votre récompense est grande dans les cieux (28). »

*
**

Elle est donc immense la dignité du chrétien, quel qu'il soit, pauvre, riche, apprenti, ouvrier, patron, ignorant, savant. Aux yeux de Dieu, les catégories sociales n'existent pas, ne comptent pas. Si les chrétiens vivent en état de grâce, ils sont tous, en vérité, fils de Dieu. C'est là un titre de noblesse inégalable auquel nous ne songeons pas assez.

L'Histoire signale que l'empereur romain Julien l'Apostat (ainsi appelé parce qu'après avoir été baptisé il retourna au paganisme) portait sans cesse la main à son front, comme pour y effacer la trace de son baptême. Nous, au contraire, gardons fidèlement le souvenir de notre baptême qui nous a faits enfants de Dieu. Si nous aimons à fêter l'anniversaire de notre naissance parce que la vie humaine est un bien, aimons aussi à célébrer, dans une reconnaissante piété, notre heureuse naissance à la vie divine, l'anniversaire du jour de notre baptême.

Hélas ! beaucoup ne pensent jamais à ce jour magnifique qui les a vu naître « enfants de Dieu » et dont ils ont même oublié la date... Comment donc pourraient-ils en fêter le souvenir, au jour précis ?

Et cependant le Pape Pie XI, qui avait connu les joies de l'ordination sacerdotale, les splendeurs de la consécration épiscopale et le triomphe du couronnement pontifical, disait que cet anniversaire de son baptême était *bien plus précieux* que tous les autres. Le 1^{er} juin 1930, jour anniversaire de son

(27) II Cor., iv, 17.

(28) Matth., v, 12.

baptême, il disait à quinze cents jeunes Romains :
« Le jour de Notre baptême, c'est le plus grand jour de Notre vie... de même que le jour de votre baptême restera le plus grand jour de la vôtre. »

Ayons cette même conviction... et allons faire de temps en temps un pèlerinage d'action de grâces au baptistère de notre église où, de « fils de colère », nous sommes devenus enfants de Dieu. Quelle sublime réalité !

De plus, approfondissons la *doctrine* catholique du baptême. Cette admirable doctrine de notre régénération baptismale nous aidera non seulement à prendre conscience de notre dignité de chrétien, mais aussi à juger toutes les erreurs modernes. Par exemple, le *nationalisme* exagéré, qui place la valeur humaine non dans la noblesse de l'âme, vraie fille de Dieu, mais dans l'appartenance à un peuple réputé supérieur. Par exemple, le *communisme*, qui voit cette valeur comme l'apanage unique d'une classe sociale : celle du travail manuel. Par exemple, enfin, le *laïcisme* ou *matérialisme*, qui nie délibérément toute valeur surnaturelle et ne veut connaître que l'homme et la nature.

Il faut donc revenir *au culte du baptême*. « Il n'y a plus, dit saint Paul, ni Grec, ni Juif, ni circoncis, ni incirconcis, ni Barbare, ni Scythe, ni esclave, ni homme libre. Seul, le Christ est tout en tous (29). »

Il y a quelques années se trouvait à l'Université de Poitiers un étudiant âgé de vingt-trois ans et qui n'était pas encore baptisé. L'étude de certains auteurs classiques lui avait ouvert des horizons nouveaux. Très désireux de connaître la vérité, il parcourt, approfondit, médite avidement l'Évangile. Puis, il consulte, se fait instruire et finalement se convertit. La veille de son baptême, il demande à son directeur de conscience le texte des cérémonies

du baptême des adultes. Il s'en pénètre avec admiration et émotion. Et le grand jour arrivé, tandis que l'eau sainte coulait sur son front, ce jeune néophyte s'écria : « Enfant de Dieu ! je suis enfant de Dieu ! » La cérémonie terminée, il s'excusa de n'avoir pu retenir cette exclamation : « Ah ! dit-il, vous qui avez été enfants de Dieu depuis votre berceau, vous ne savez pas ce que c'est de se sentir tout d'un coup entrer dans la Famille divine, et de pouvoir dire pour la première fois à vingt-trois ans : Enfant de Dieu ! Enfin je puis lever les yeux vers le Ciel et dire : Notre Père ! »

Ce jeune étudiant converti, avait le sens du Christianisme. « Vraiment, disait Louis Veuillot, nous ne sommes pas peu de chose, nous autres, chrétiens, nous sommes les fils de Dieu ! »

Avec saint Paul, nous ajoutons : « *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus* (30). » Merci à Dieu pour son don inexprimable !

QUESTIONNAIRE

1. Quel est le premier effet de la grâce sanctifiante ?
2. Prouvez que, par la grâce sanctifiante, vous êtes enfants de Dieu.
3. Etes-vous fils de Dieu comme le Christ ?
4. Montrez la différence entre l'adoption divine et l'adoption humaine.
5. Comment devez-vous vous comporter à l'égard de Dieu ?
6. Pourquoi devez-vous lui témoigner une pleine et entière confiance ? Le faites-vous ?
7. Que valent les bonnes actions d'un fils de Dieu ? Sont-elles toutes méritoires ? Comment le seront-elles davantage ?
8. Montrez la dévotion que vous devez avoir à votre baptême.

(30) II Cor., ix, 15.

CHAPITRE V

FRÈRES DU CHRIST !

« Le Christ... le premier-né d'un
grand nombre de frères. »
(Rom., VIII, 29.)

Sous les yeux du chrétien, il faut placer souvent le tableau des grandeurs surnaturelles que lui confère la grâce sanctifiante, afin de l'inciter sans cesse à élever ses sentiments, ses vues et ses actes à la hauteur de sa dignité. C'est parce qu'ils les ignorent que tant de chrétiens font bon marché de la grâce et considèrent le péché comme une bagatelle.

Par le baptême, nous l'avons déjà vu, Dieu nous fait participer à sa propre vie, et nous sommes réellement ses enfants. Nous ajoutons : *étant fils de Dieu, nous sommes aussi les frères du Christ*. Notre fraternité avec Jésus est la conséquence directe de notre filiation divine.

Approfondissons cette belle doctrine qui, si nous le voulons, servira puissamment à notre **avancement spirituel**.

I. — LE CHRIST EST NOTRE FRÈRE.

Après la résurrection, Notre-Seigneur apparut à Marie-Madeleine. Que lui dit-il ? « Allez à mes frères et dites-leur : « Je monte vers mon Père et vers votre Père (1). » Ce mot « frères » n'est pas une image, il s'adresse aux apôtres et exprime une profonde réalité.

Jésus est notre frère, tout d'abord, *selon la nature humaine*, puisque, au jour de l'Incarnation, Il a pris un corps et une âme semblables aux nôtres... Et Il a voulu prendre cette nature humaine pour pouvoir connaître, par expérience personnelle, la souffrance des hommes. En ce sens, saint Paul peut parler « d'un perfectionnement du Christ par les souffrances ». Evidemment, Jésus étant Dieu ne pouvait acquérir aucune perfection nouvelle. Mais Il a voulu *expérimenter* la douleur humaine en son corps et en son âme, et cela prouve à quel point Il a voulu être notre frère.

Il est notre frère surtout par la grâce sanctifiante qui fait de nous les fils de Dieu et que *nous ont méritée ses souffrances et sa mort*.

Le péché d'Adam nous avait fait perdre la grâce sanctifiante. Certes, pour ce péché, Dieu ne pouvait pas nous condamner à l'enfer sans faute commise par nous, mais Il pouvait faire ce qu'Il a fait, nous priver de la vie surnaturelle... et rien ne l'obligeait à nous restituer cette vie.

Alors nous aurions vécu humainement, nous aurions travaillé à atteindre un idéal naturel. Si aucune faute personnelle n'avait été commise par nous, nous aurions joui dans notre âme séparée d'un bonheur naturel.

Dieu n'a pas voulu cela. Il a voulu nous rendre ce qu'Adam avait perdu, l'essentiel au moins, la grâce sanctifiante, et c'est pour cela que Jésus est

(1) Jean, xx, 17.

descendu sur la terre. Il entreprend Lui-même la grande œuvre de nous acheter la vie des enfants de Dieu au prix de son sang. « Quand fut venue la plénitude des temps, dit saint Paul, Dieu a envoyé son Fils, formé d'une femme, pour nous conférer l'adoption des fils (2). »

Vous savez avec quelle fraternelle tendresse Il nous a mérité cette adoption ; Il l'a payée de sa vie et de son sang. Pourquoi Bethléem, Nazareth, le désert, les fatigues de l'apostolat, les ignominies de la Passion, les atroces douleurs du Calvaire, la mort infâme de la Croix ? Pour nous acheter la grâce sanctifiante.

Cependant, étant fils de Dieu, toutes ses actions avaient un mérite infini... Par conséquent, une seule goutte de son précieux sang, un acte d'amour envers son Père céleste, une œuvre accomplie à la louange de sa gloire aurait pu nous reconquérir la grâce sanctifiante. Mais non, pour mieux nous faire comprendre la valeur de cette grâce, Il voulut nous montrer que même un Homme-Dieu ne pouvait pas trop faire ni trop souffrir pour elle. Il a souffert tout ce qu'un homme peut souffrir ; sa souffrance peut être dite *infinie*, non seulement à cause de sa dignité, mais aussi à cause de son intensité. Désormais, la faute d'Adam est effacée totalement. La réparation équivaut à l'offense. Nous pourrons vivre divinement. Le ciel pourra s'ouvrir devant nous ! « Grâces soient rendues à Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur, s'écrit saint Paul, car c'est par le moyen de la rédemption qui est en Jésus-Christ que nous sommes justifiés gratuitement par la grâce (3). »

Mais Jésus ne s'est pas contenté de mériter pour nous, il a voulu être *le modèle vivant* de notre vie surnaturelle.

(2) Gal., iv, 4, 5.

(3) Rom., iii, 24.

Nous avons un immense besoin d'un semblable modèle ; comme le remarque saint Augustin, « les hommes que nous avons sous les yeux étaient trop imparfaits pour nous servir de modèles, et Dieu, la sainteté même, était trop distant ».

C'est alors que le Fils éternel de Dieu, sa vivante image, se fait homme et nous montre par ses exemples comment on peut, sur la terre, se rapprocher de la perfection divine. Jésus pourra nous dire : « *Exemplum dedi vobis* : Je vous ai donné l'exemple afin que vous m'imitiez... (4) »

Il poussera sa condescendance fraternelle jusqu'à se réjouir, selon le beau mot de saint Paul, d'être *le premier-né d'une très nombreuse famille* : « *Primogenitus in multis fratribus* (5). »

Il est bien « *le premier* » parce qu'il a toujours été Fils et le sera toujours... tandis que nous, c'est librement que Dieu nous adopte, rien ne l'y oblige et, hélas ! nous pouvons toujours cesser de l'être par le péché mortel.

Il est « *le premier* » aussi parce qu'il est Fils de Dieu bien mieux que nous. Il dit à Madeleine : « *Mon Père et votre Père.* » Il est le sien avant d'être le nôtre et le sien plus que le nôtre. Dieu le Père et Dieu le Fils n'ont-ils pas, en effet, la même nature ? Tout leur est absolument commun. Que nous sommes loin d'une telle perfection ! La grâce sanctifiante nous fait seulement participer à la vie de Dieu et ainsi le baptisé devient, non pas égal, mais *semblable* à Dieu.

Voilà pourquoi, au dire de saint Paul, par la grâce sanctifiante « nous devenons conformes à l'image de Jésus-Christ », c'est-à-dire que la grâce sanctifiante nous donne avec Jésus-Christ une ressemblance fraternelle. En nous rendant fils adoptifs de Dieu, la grâce met en notre âme quelque chose

(4) Jean, XIII, 15.

(5) Rom., VIII, 29.

de commun au Christ et à nous : une merveilleuse ressemblance, une intime similitude.

Aux yeux de Dieu, nous apparaissions comme les cadets de son aîné Jésus, de ce Jésus qui, selon l'étonnante expression de saint Paul, « ne rougit pas de nous appeler ses frères ! (6) » Quelle admirable condescendance du Sauveur !

II. — CONCLUSIONS PRATIQUES.

1° *Nous devons intensifier, augmenter en nous cette vie divine* qui nous fait ressembler au Christ notre frère. Plus nous l'augmenterons et plus nous accentuerons notre ressemblance avec Jésus.

Cette vie de Dieu en nous peut croître sans mesure jusqu'à l'heure de notre mort. Du degré qu'elle aura atteint alors, dépendront, pour l'éternité, notre place et notre rang au ciel, la quantité de gloire et de bonheur dont nous jouirons.

Notre richesse devant Dieu, c'est donc la grâce sanctifiante qui peut être augmentée toujours. Ce qui faisait dire au saint Curé d'Ars : « Nous sommes plus heureux, à certain point de vue, que les habitants du ciel ; les bienheureux ne peuvent que jouir de leurs rentes, tandis que nous, nous pouvons à chaque instant augmenter notre capital. »

Comment se fait cette croissance ? Surtout par les sacrements. Car tout sacrement, par définition, est ordonné à la production ou à l'augmentation de la vie divine, pourvu que celui qui le reçoit n'apporte pas d'obstacles. C'est l'enseignement authentique de l'Eglise.

Par conséquent, les sacrements augmentent la vie divine en celui qui la possède. Cette augmentation est due, non au mérite de celui qui les reçoit, mais à la vertu propre du sacrement lui-même, d'après

(6) Hebr., II, 11.



Au matin^e de Pâques...

sa divine institution et l'application du rite sacramentel. Cependant, de meilleures dispositions valent au sujet qui les reçoit une plus abondante provision de vie divine. Aussi, pour bénéficier de ce précieux avantage, nous devons nous y préparer avec soin.

Parmi tous les sacrements, il en est un qui, de sa nature intime, tend à l'accroissement de la grâce sanctifiante en nous : c'est l'*Eucharistie*. Il contient, en effet, Jésus lui-même qui possède en plénitude, dans son âme, la grâce sanctifiante. Dans les autres sacrements, nous ne trouvons que des *canaux* de la grâce. Dans l'Eucharistie, nous atteignons la *source* même. « Mens impletur gratia » chante l'Eglise, « L'âme est remplie de la grâce. »

De plus, l'Eucharistie nous est donnée sous la forme de nourriture : « Car ma chair, disait le Christ, est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage. » Comme tout sacrement, l'Eucharistie produit ce qu'elle signifie. Or, la nourriture a pour but de conserver et d'augmenter nos forces physiques. Voilà pourquoi l'Eucharistie, plus que les autres sacrements, conserve et augmente notre vie divine.

Mais, pour que l'Eucharistie et les autres sacrements produisent en nous la *plénitude* de leurs effets, il faut nécessairement notre coopération personnelle. « Je puis tout en Celui qui est ma force », disait saint Paul ; à une condition toutefois : c'est que « sa grâce ne soit pas vaine en moi », et que je m'ouvre à son action et m'y rende docile. « Nous avons mille devoirs, dit Mgr Gay ; tous reviennent à l'obligation de correspondre à la grâce... Là est tout le secret de la sanctification et du salut. »

Si les sacrements *donnent* la grâce sanctifiante, la *prière* nous obtient des grâces actuelles et, comme toute bonne œuvre, nous vaut aussi une augmentation de vie divine. Voilà pourquoi celui qui prie bien se sanctifie.

L'acte de charité parfaite en particulier, en rai-

son de son mérite spécial, augmente en nous d'une façon intensive la grâce sanctifiante.

Enfin, les *bonnes œuvres* doivent être jointes à la prière. Elles produisent en nous un accroissement de grâce sanctifiante dans la mesure de notre pureté d'intention, de notre amour, de notre union à Dieu.

2° *Nous devons ressembler au Christ, notre Frère*, par la pratique de toutes les vertus. Qu'est-ce, en effet, que le christianisme, sinon l'imitation de Jésus ? C'est ce que note saint Paul lorsqu'il dit que nous devons « former le Christ en nous (7) ». Nous devons être d'autres Christs dans notre vie de chaque jour. Il est le divin Modèle que nous devons reproduire de telle sorte qu'on puisse dire de nous ce que saint Jean Chrysostome affirmait de saint Paul : « Le cœur de Paul, c'était le cœur du Christ. » Ayons donc en nous les sentiments du Christ et efforçons-nous de Le reproduire dans notre vie chrétienne.

Dans une belle page de ses *Ecrits spirituels*, le P. de Grandmaison commente ainsi ce programme : « Il faut nous configurer au Christ fondamentalement, par l'abnégation de nous poussée jusqu'à nous vider de nous-mêmes. Ces honneurs infinis qui lui étaient dûs, comme Fils de Dieu, égal au Père, Jésus y renonce délibérément et accepte la forme d'esclave, la condition d'esclave, en poussant l'humilité et l'obéissance jusqu'à la mort, la mort de la croix. Il faut nous résigner à servir. « Servir » est la devise de cette œuvre. Mais il y a service et service : le beau service, glorieux, récompensé, brillant, et le service humble, pénible, dur, servile, persévérant ; celui d'un beau soldat et celui d'un esclave. Eh bien ! il faut avoir l'esprit de celui-là et l'abnégation de celui-ci ; *il faut faire un travail d'esclave avec l'âme d'un héros*. Tel fut le service

(7) Gal., iv, 19.

du Christ... » Tel doit être par conséquent celui des chrétiens qui sont le Christ continué.

Evidemment, la reproduction d'une œuvre de maître ne se fait pas en un jour. De même cette ressemblance avec Jésus doit être l'œuvre de toute une vie. Mais il faut résolument s'y mettre, c'est-à-dire multiplier les *essais* et surtout les *efforts*.

Selon une très belle expression de M. Olier, ayons habituellement Jésus devant les yeux, dans le cœur et dans les mains : *devant les yeux*, c'est-à-dire en Le considérant comme le modèle que nous devons imiter et nous demandant souvent, comme saint Vincent de Paul : « Que ferait Jésus s'il était à ma place ? » ; *dans le cœur*, en ayant en nous ses dispositions intérieures, sa pureté d'intention pour faire nos actions en son esprit ; *dans les mains*, en exécutant avec générosité, énergie et persévérance, les bonnes inspirations qu'Il nous suggère.

*
**

Durant la guerre 1914-1918, sur une prolonge d'artillerie, des aumôniers, des brancardiers revenaient du front, épuisés, couverts de boue. Des ouvriers les regardaient passer, dans un silence ému, presque religieux. Alors, de la bouche de l'un d'eux sortit cette émouvante parole : « Regarde... on dirait des Christs... »

Fasse le ciel qu'on puisse le dire de chacun de nous !

Nous sommes la race choisie,
Nous sommes Prêtres et Rois
Tous conquis par la Croix,
Appelés Saints dès cette vie...

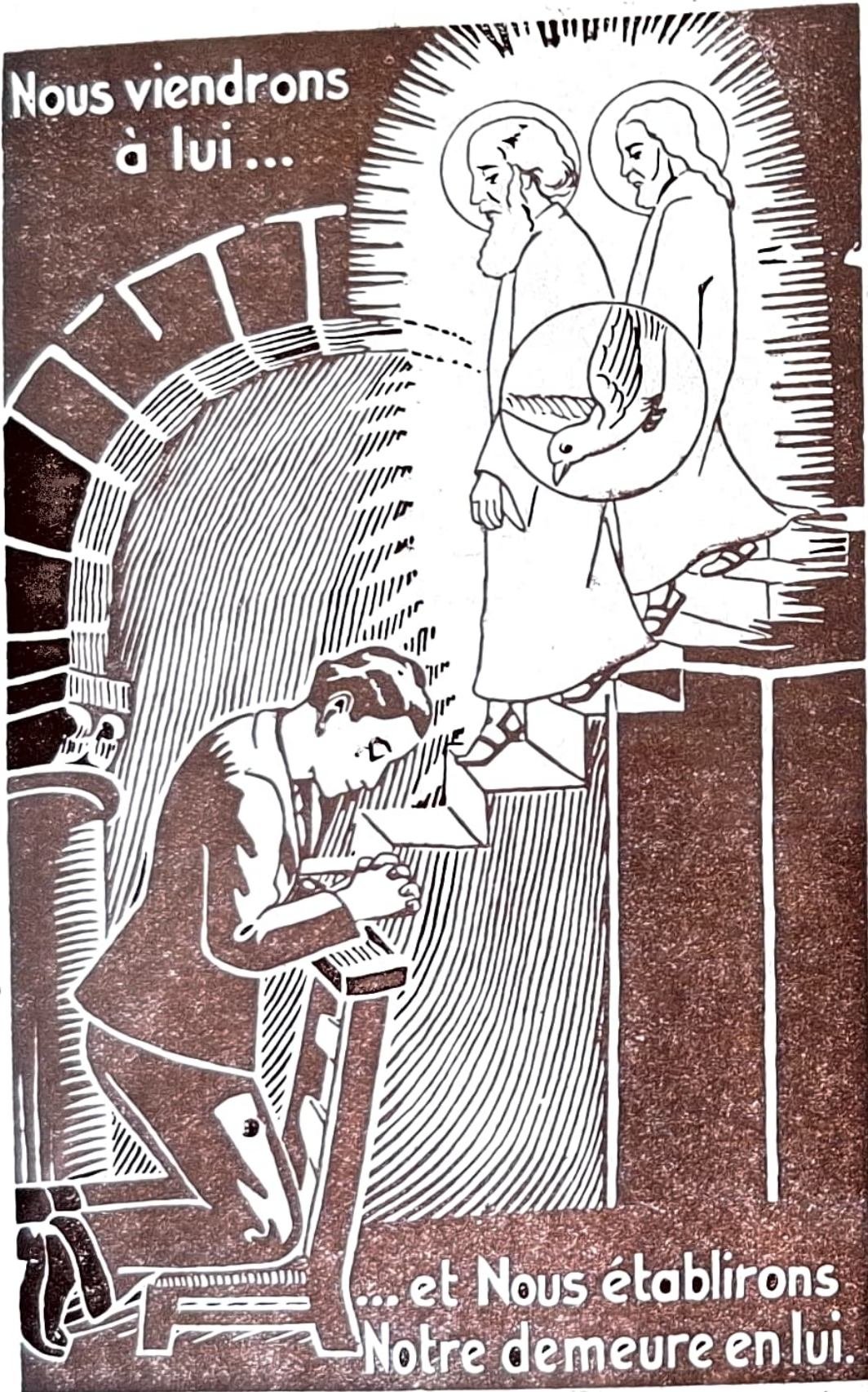
(Bx DE MONTFORT.)

QUESTIONNAIRE

1. *Par rapport au Christ que sommes-nous par la grâce sanctifiante ?*
2. *Montrez comment le Christ est notre frère ?*
3. *A quel prix l'est-il devenu ?*
4. *Aurait-il pu obtenir le même résultat par moins de souffrances ? Pourquoi cette souffrance « infinie » ?*
5. *S'est-il contenté de mériter pour nous la filiation divine ?*
6. *Justifiez le mot de saint Paul : « Le Christ, premier-né d'une nombreuse famille. »*
7. *Est-ce que la vie de la grâce est susceptible d'accroissement ? Comment se fait cette croissance ? Montrez la différence entre les sacrements et la prière ?*
8. *Comment ressembler au Christ notre frère ?*
9. *Ne pourriez-vous pas faire vôtre le mot d'ordre de Monsieur Olier ?*



Nous viendrons
à lui ...



... et Nous établirons
Notre demeure en lui.

« Le ciel c'est Dieu et Dieu est dans mon âme ! ».
(Sœur Elisabeth de la Trinité)

CHAPITRE VI

TEMPLES DE LA TRINITÉ SAINTE !

« Vous êtes une demeure où
Dieu habite. » (Ephés., II, 22.)

Nous aurions souvent tendance à nous représenter Dieu comme un être très lointain, qui réside au plus haut des cieux et qui, de là, voit tout, connaît tout et dirige toutes choses. De ces hauteurs inaccessibles, Il abaisserait sur nous des regards tout chargés de tendresse et de bonté, et Il écouterait avec une miséricorde inlassable les demandes de ses enfants. Cette façon de comprendre Dieu et ses rapports avec nous renferme une grande part d'imagination et n'est pas toujours exacte. Puisqu'Il est pur esprit, Dieu est partout. Rien ne peut ni limiter sa présence, ni épuiser son action.

Cependant, dans l'âme qui possède la grâce sanctifiante, Dieu se trouve et de façon très spéciale. Les baptisés sont par destination surnaturelle les temples de la Trinité Sainte. « Par la grâce, dit saint Thomas d'Aquin, la Trinité entière est l'hôte de l'âme. » Quelle splendeur ! et quelle lumière, quelle force, quelle fierté nous devrions trouver dans la méditation de ces vérités exaltantes !

Hélas ! ces merveilles semblent pratiquement ignorées de ceux qui devraient les mettre à la base de leur vie. Puissions-nous, de plus en plus, à l'exemple de Pierre Poyet, « avoir une âme tourmentée de la magie de l'absence divine ».

I. — PAR LA GRACE SANCTIFIANTE, NOUS SOMMES LES TEMPLES DE LA SAINTE TRINITÉ.

Au jour de notre *naissance*, nous n'étions pas des personnages divins. Etant privés de la grâce sanctifiante par le péché originel, nous étions morts à la vie divine, nous étions sous la domination de Satan.

Au jour de notre *baptême*, lorsque nous avons reçu la grâce sanctifiante par le signe visible de l'eau, « le démon s'est vu obligé de s'exiler de notre âme et la Sainte Trinité a fait son entrée silencieusement triomphale dans notre âme régénérée (1) ».

Depuis cet instant — le plus important de notre vie — la Trinité Sainte *habite* dans notre âme. Jésus nous l'a dit formellement au soir du jeudi saint, à la Cène : « Si quelqu'un m'aime, mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui et nous établirons notre demeure en lui (2) ». Analysons brièvement cette étonnante parole du Seigneur Jésus :

1° « *Si quelqu'un m'aime* », c'est-à-dire si quelqu'un observe bien mes commandements, au moins mes commandements graves. D'ailleurs, Jésus le dit explicitement : « Celui qui connaît mes commandements et les observe, voilà celui qui m'aime. » L'obéissance est, en effet, la véritable preuve de l'amour ; pratiquement, si quelqu'un n'a pas de péché mortel sur la conscience, s'il vit en état de grâce... que se passera-t-il ?

(1) Plus. « Poussière, souviens-toi que tu es splendeur ».

(2) Jean, XIV, 18-23.

2° « *Nous viendrons à lui* » ; qui, nous ? le Père, le Fils et le Saint-Esprit, les trois Personnes divines qui ne sont qu'un seul Dieu. Toute action divine extérieure, c'est-à-dire que Dieu accomplit en dehors de sa vie intime, est, en effet, commune aux trois Personnes divines.

Nous viendrons à lui pour y être présents d'une manière spéciale, toute intime, aussi réelle que par la Communion. « La différence entre ces deux présences est toute entière dans les modalités de la présence, non dans les réalités de la présence (3). »

En effet, tandis que la présence de Dieu par la grâce sanctifiante est *commune* aux trois Personnes divines, la présence qui résulte de la communion est plus *spéciale* à la seconde Personne : le Fils seul s'est incarné et prolonge cette incarnation dans le sacrement de l'Eucharistie, tout en restant inséparable du Père et du Saint-Esprit.

De plus, la présence de Dieu dans l'âme en état de grâce est toute *spirituelle* : Dieu n'a pas de corps. Il est présent en nous un peu comme notre âme est présente à notre corps. La présence de Dieu en vertu de la communion est d'abord une présence *corporelle* : c'est la présence en nous du « vrai corps du Christ né de la Vierge Marie : *Ave verum Corpus natum de Maria Virgine* », chante l'Eglise au salut du Très Saint-Sacrement. Evidemment, par la Communion, nous recevons également la Personne divine du Christ inséparable de son corps et donc aussi, la nature divine commune aux Trois Personnes. La présence du Christ entraîne celle du Père et du Saint-Esprit.

Enfin, l'Homme-Dieu par la communion n'entre en nous que *pour quelques instants*, aussi longtemps que les apparences du pain se conservent.

(3) Plus. « Comment toujours prier », p. 114.

Tandis que la présence de Dieu en nous par la grâce sanctifiante est de soi une *présence permanente*. La Trinité Sainte veut *toujours* rester en notre âme, à moins que, par le péché mortel, nous ayons l'audace de lui dire : « Partez ! » Alors seulement Dieu nous quitte. « Consentez donc à croire, dit le cardinal Mercier, que le bon Dieu ne vous quitte pas, aussi longtemps que, par le péché mortel, vous ne le forcez pas à désertier votre intérieur. »

3° Nous ferons mieux encore : Non seulement nous serons *présents* dans l'âme en état de grâce, mais « nous y établirons notre demeure », nous y *habiterons*. Chez elle, nous serons « chez nous ».

La présence de Dieu en nous par la grâce sanctifiante n'est donc pas une simple présence, mais une *habitation*.

L'habitation dit plus que la présence. Ainsi, nous sommes présents partout où nous allons et venons, mais nous n'habitons que notre maison. Là, seulement, nous sommes « chez nous ». L'idée d'habitation éveille donc l'idée de *famille*. De fait, ceux qui vivent sous un même toit ont, d'ordinaire, un lien de parenté naturelle ou spirituelle.

Dieu est déjà présent en nous et partout, à titre de Créateur et de Providence, pour maintenir ses créatures dans l'existence qu'elles tiennent de lui et qu'elles ne peuvent se conserver elles-mêmes (4). A tout instant, c'est Dieu qui la leur

(4) « Si, une fois créée, elle existait par elle-même, la créature deviendrait, dans le cours de sa durée, indépendante et absolue, ce qui ne répugne pas moins à son imperfection essentielle qu'à l'infinie perfection de son auteur, de qui tout doit dépendre partout et toujours... La conservation est donc une création continuée en ce sens que l'acte de la volonté divine qui a donné l'être à une créature demeure efficace. En Dieu qui est absolument simple, la création et la conservation sont un seul et même acte de sa volonté toute puissante... Mais la création regarde la créature en tant qu'elle commence d'être ; la conservation la regarde en tant qu'elle persévère dans l'existence. (Sortais, *Traité de Philosophie*, p. 637.)

communiqué et s'il venait à cesser son action conservatrice, ce serait l'anéantissement. Il faut donc que Dieu opère sans cesse en elles, c'est-à-dire qu'il y soit présent, car il est inséparable de son action. En Dieu, en effet, opération, puissance et substance ne font qu'un. Il est donc substantiellement partout où opère sa puissance. Il est nécessairement là où il agit. Il est donc présent à titre de Créateur et de Providence en toute créature. « En Lui, dit saint Paul, nous avons la vie, le mouvement et l'être (5).

Mais si Dieu est présent, partout, Il *n'habite pas* partout. « Ce qu'il y a d'admirable, dit saint Augustin, c'est que Dieu, qui est en chacun des êtres, n'habite pas en tous... Il faut le confesser : si Dieu est partout par la présence de sa divinité, il n'est pas partout par la grâce de l'habitation. » Il habite seulement au Ciel et dans l'âme en état de grâce, qui est pour Lui un autre Ciel. Il est donc « chez Lui » en nous, quand nous sommes en état de grâce. Il s'y trouve non plus seulement comme Créateur et Providence, mais comme Père et Ami pour nous donner un amour de choix. L'âme devient alors, selon le mot de saint Jean Damascène, « le lieu de Dieu, son lieu propre où Il se complaît ».

Pour mieux nous faire comprendre cette habitation « familière et familiale » de la Trinité Sainte en nous, Notre-Seigneur emploie la comparaison du banquet, qui est bien le signe de l'amitié : « Si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre sa porte (ce qui signifie : si quelqu'un m'obéit bien), j'entrerai chez lui et lui avec moi (6). » Tableau très suggestif de l'intimité évoquée par l'heure du repas en famille, avec ses confidences, sa joie et l'affection mutuelle des convives.

Une comparaison achèvera de vous faire comprendre ces notions un peu abstraites. Voici un

(5) Actes des Apôtres, xvii, 28.

(6) Apoc., iii, 22.

serviteur qui habite le palais d'un roi. Il sert son roi avec une fidélité respectueuse. Mais il n'a pas avec lui de relations affectueuses. Un jour, le roi fait appeler ce serviteur : « Je suis content de vous, lui dit-il. Votre dévouement est à toute épreuve. Jusqu'à présent, vous n'étiez, pour moi, qu'un serviteur. Désormais, vous serez un ami, bien plus, un fils. A partir de ce jour, vous appartenez à la famille royale. Vous partagerez avec nous notre vie, nos joies et nos peines. » Changement subit dans la vie de ce serviteur au palais royal ! Il a maintenant d'affectueuses relations avec la famille royale. Il a le droit d'entretenir avec elle une vie d'intimité.

De même, Dieu était en nous, en dehors de la grâce sanctifiante, comme Créateur et Providence pour nous conserver l'existence. Entre Lui et nous existaient les relations de maître à serviteur. Mais voici que la grâce sanctifiante nous est donnée. Une vie nouvelle commence.

Des liens nouveaux sont établis entre Dieu et nous. « Je ne vous appellerai plus serviteurs, dit Jésus, mais je vous ai appelés amis (7). » Nous appartenons désormais à la famille divine, et d'une manière très intime, puisque, nous l'avons déjà vu, nous participons à la nature de Dieu, nous devenons capables d'imiter, autant qu'il est possible à une créature, les opérations propres de Dieu : Connaître Dieu tel qu'il est en Lui-même et L'aimer d'un amour qui correspond à cette intime connaissance.

Nous sommes donc appelés à une sainte familiarité avec Dieu, à *une vie d'amitié* et de très sublime intimité avec Lui. Plus nous Le connaissons par la foi et L'aimerons par la Charité et plus nous serons unis à Lui. Il s'ensuit que Dieu n'habite pas au même degré dans toutes les âmes en état de grâce.

(7) Jean, xv, 15.

« In quibus habitat, non æqualiter habitat » dit saint Augustin. Il y habite plus ou moins intimement, suivant leur mesure de grâce sanctifiante.

Cette habitation de la Trinité en nous par la grâce sanctifiante, est, *de sa nature*, une habitation qui n'a rien de senti, à l'exception de certains saints qui avaient des faveurs spéciales que l'on appelle généralement des faveurs mystiques. Ils avaient « l'expérience sentie » de Dieu présent en eux. Par exemple, sainte Thérèse d'Avila qui disait : « Quelquefois, au milieu d'une lecture, j'étais tout à coup saisie du sentiment de la présence de Dieu. Il m'était absolument impossible de douter qu'Il ne fût au-dedans de moi » (*Vie* par elle-même, x).

Hélas ! il faut ajouter que, si beaucoup d'âmes fidèles n'éprouvent pas ce sentiment que Dieu habite en elles, la cause en est dans la *dissipation de leur vie*. Pour sentir Dieu présent dans l'âme, il faut éviter tout ce qui accapare l'attention et la détourne de Lui, tout ce qui trouble, tout ce qui encombre, tout ce qui vient de l'amour-propre, de la sensualité, de l'égoïsme. Il faut être docile à l'action divine. Or, c'est ce qui manque même à beaucoup de justes. Envahis par les préoccupations terrestres, ils vivent dans le tumulte incessant des passions et des soucis humains... Dans ces conditions, aucune perception de la présence divine n'est possible. Beaucoup pourraient parvenir à la vie mystique, c'est-à-dire à la vie de la grâce devenant consciente, s'ils se décidaient à en finir avec cette vie de dispersion et s'ils correspondaient plus généreusement à l'action de Dieu.

« Si nous aimions Dieu, dit Bourdaloue, je dis si nous L'aimions bien, notre cœur, aidé de la grâce et entraîné par le poids de son amour, se porterait de lui-même à Dieu... Nous en pourrions juger par une comparaison, si elle était convenable en matière aussi sainte que celle-ci. Qu'un homme soit possédé d'un fol amour et qu'il soit épris d'un ob-

jet profane et mortel, faut-il l'exhorter beaucoup et le solliciter de penser à la personne dont il est épris ? Que dis-je ? Peut-il même n'y penser pas et l'oublier ? Toute absente qu'elle est, il ne la perd en quelque sorte jamais de vue et elle lui est toujours présente. Hélas ! à quoi tient-il que nous ne soyons ainsi nous-mêmes dans une présence toute sainte et toute sanctifiante ? »

Sainte Thérèse de Lisieux disait : « Je n'ai jamais passé trois minutes sans penser au bon Dieu » et à ceux qui trouvaient cette continuité impossible, elle répondait : « Ce n'est pas difficile, on pense naturellement à quelqu'un qu'on aime. » C'est évident : plus nous aimerons Dieu et plus nous penserons à Lui.

Comment Dieu est-il dans notre âme par la grâce sanctifiante ? Mystère ! Nous savons seulement que Dieu est en nous comme objet de connaissance et d'amour. Ainsi nous sommes introduits dans son intimité pour vivre en société avec Lui. Mais si le comment nous échappe, le fait n'en reste pas moins certain : *être en état de grâce, c'est réellement posséder Dieu en soi.*

On peut donc dire de chaque fidèle en état de grâce ce que la liturgie dit de nos églises : « *Hic domus Dei est* : c'est ici la maison de Dieu. » « Vous êtes, dit saint Paul, une demeure où Dieu habite (8). »

Où, à tout instant et quel que soit l'endroit où vous êtes, se trouve en votre âme l'infailible Sagesse, le Tout-Puissant, l'Amour infini et la Sainteté parfaite, la Providence maternelle dont vous recevez à chaque minute, sans même le remarquer, avec l'être et la vie, des secours et des grâces pour le corps et l'âme. Il ne vous quitte jamais, *le Père divin*, prêt sans cesse à écouter toutes vos prières et à les exaucer. Il demeure avec vous *le Frère divin*

(8) Eph., II, 22.

dont l'amour fraternel vous poursuit sans cesse. Il habite en vos âmes *l'Esprit de lumière*, de force et de consolation. *Dominus vobiscum !*

Saint Bernard, dans sa cinquième homélie sur la Passion et la Résurrection du Sauveur, met sur les lèvres du Christ ces paroles à l'adresse de Marie-Madeleine : « Femme, pourquoi pleurez-vous ? Qui cherchez-vous ? Ne savez-vous pas que vous possédez Celui que vous cherchez hors de vous ? Vous êtes tout en pleurs devant ce tombeau ? Mais votre âme est une demeure ! J'y suis, non comme un mort, je m'y repose éternellement à l'état vivant. Votre âme est mon jardin : vous m'avez à bon droit qualifié de jardinier... vous me possédez au-dedans de vous, sans le savoir, et c'est pour cela que vous me cherchez au dehors... voici que je vous apparais également hors de vous, afin de vous faire recevoir en vous-même et vous y faire trouver celui que vous cherchez ici... je ne suis pas loin de vous. »

Les saints et les véritables chrétiens vivaient de cette pensée. Vous connaissez le beau geste de saint Léonide, le père d'Origène, qui baisait respectueusement la poitrine de son petit enfant nouvellement baptisé et répondait aux témoins étonnés : « J'adore Dieu présent dans le cœur de ce petit baptisé. »

Non moins chrétienne l'attitude de Botrel, le barde breton, qui, cité comme témoin devant un tribunal et n'apercevant pas de crucifix accroché à la muraille, refuse de lever la main, mais la place fermement sur sa poitrine en disant : « Au moins, Dieu est ici ! »

N'est-ce pas aussi Ernest Psichari, le petit-fils de Renan, qui, frappé par cette pensée de Dieu en nous, écrivait un jour à Paul Bourget : « C'est un tremblement que d'écrire en présence de la Sainte Trinité (9). »

(9) *Voyage du Centurion*, p. xxvi (préface).

Un jour, un brave paysan marchait près de sa charrette chargée de foin. Il fait un faux pas et tombe contre la roue qui le frôle. On le croit au moins blessé. Il n'en est rien. « Tout de même, vous avez dû avoir peur ? » — « Ah ! quand j'ai senti la roue contre mon visage et que j'ai cru qu'elle allait me passer sur le corps, j'ai failli perdre la présence de Dieu ! »

Et nous ? « Nous portons *sur* nous des scapulaires, des médailles, des reliques et nous croyons à juste titre d'ailleurs posséder des trésors ; mais nous portons *en* nous le Dieu vivant, la suprême réalité, et nous n'y pensons même pas (10) », alors que, selon la remarque du P. Gratry : « La vie avec l'Hôte divin du cœur est l'état *normal* où devraient se maintenir tous les baptisés. » Il ajoute : « Hélas ! que n'en est-il ainsi ? Un sur mille, peut-être sur dix mille, correspond au don de Dieu. Les hommes ont l'habitude de passer au milieu des merveilles sans s'en douter... La présence de Dieu dans les cœurs n'est-elle pas la plus grande des merveilles ? Qui s'en doute ? Qui s'en préoccupe ? »

On a peine à comprendre comment, selon l'expression de Newman, « l'essentiel demeure ainsi inaperçu ».

« Ne cherchez donc pas Dieu au dehors, disait le cardinal Mercier, mais là, *en vous*, où il habite pour vous, où il vous appelle, vous attend, là où il souffre de vos dissipations et de vos oublis. » Nous sommes des « porteurs de Dieu » disait saint Ignace d'Antioche.

II. — CONSÉQUENCES DE CETTE CONSOLANTE DOCTRINE.

Cette présence divine par la grâce nous impose deux grands devoirs : un devoir de pureté et un devoir d'intimité.

(10) Auffray *Le Christ en moi*, p. 33.

1° *Devoir de pureté.*

Par la grâce sanctifiante, nous sommes de vrais temples, non seulement dédiés à Dieu, mais *habités* par Dieu. Or ce temple, enseigne Tertullien, a une gardienne, c'est la chasteté, et elle en interdit l'accès à tout ce qui est impur et profane. Il en faut donc chasser toutes les idoles... et parfois, hélas ! elles sont très nombreuses. « Il y a des idoles vivantes, des idoles de plaisir, des idoles d'ambition, des idoles d'argent. Tout ce que l'on préfère à Dieu, tout ce qu'on aime plus que Dieu, tout ce que l'on veut garder ou obtenir même en offensant Dieu, est une idole (11). »

Et quand une idole entre dans une âme, Dieu en sort ; on l'en chasse honteusement et l'on profane son temple. Ecoutez saint Paul : « Ne savez-vous pas que vous êtes un temple de Dieu ? Si quelqu'un détruit le temple de Dieu, Dieu le détruira ; car le temple de Dieu est saint, et c'est vous qui êtes ce temple (12). » Il ajoute : « Fuyez l'impudicité... celui qui se livre à l'impudicité pèche contre son propre corps. Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint-Esprit, qui est en vous... et que vous n'êtes plus à vous-mêmes ? (13) »

On parle beaucoup, de nos jours, de la dignité humaine, d'autant plus peut-être qu'on la respecte moins. Nul plus que le chrétien ne doit se respecter lui-même, non par orgueil, non par une vaine admiration de ses propres mérites, mais parce qu'il est le temple de la Trinité Sainte dont il ne doit pas ternir la beauté : « *Domum tuam decet sanctitudo, Domine, in longitudinem dierum* : O Dieu, ta maison doit être gardée sainte à travers la longue durée des jours (14). »

(11) Cullaz, *Le juste*, p. 178.

(12) I Cor., III, 16.

(13) I Cor., VI, 18-19.

(14) Psaume xciii.

En raison de cette habitation de Dieu en nous, il faut respecter notre *cœur*, et j'ajoute : il faut respecter aussi notre *corps*..., ne pas l'abaisser à des manières grotesques, à des propos avilissants, à des actions dégradantes, mais, au contraire, lui donner une bonne tenue, des soins raisonnables, en un mot cette noble distinction chrétienne qui, hélas ! est battue en brèche de nos jours par une mode excentrique et païenne. « Le corps n'est pas pour l'impudicité, dit saint Paul, il est pour le Seigneur. Glo- rifiez donc Dieu (par la chasteté) dans votre corps (15). »

Ce n'est donc pas uniquement par crainte d'un juge qui voit et sait tout que nous devons nous surveiller, mais aussi et bien plus encore par respect pour l'Hôte divin de nos âmes.

L'Eglise, qui s'en souvient, honore le chrétien tout au long de sa vie. De quelle vénération elle entoure le corps de ses fidèles ! Au baptême, elle le bénit, le consacre avec l'huile sainte, le revêt de blanc. Ensuite, elle le défend contre le vice. Pourquoi réclame-t-elle sans cesse la modestie, exige-t-elle la pudeur, sinon pour sauver ce corps qu'elle arrache ainsi à de déplorables séductions, à de misérables servitudes et à d'irréparables hontes ? Puis, à la mort, elle le bénit encore, l'encense, l'environne de lumières, lui donne place au seuil du sanctuaire, l'accompagne avec révérence à sa dernière demeure, veut qu'on le mette en terre bénite et, comme pour le garder plus longtemps, elle interdit qu'on l'incinère à la manière des impies. Ainsi l'Eglise apparaît à tous, au dire de Guizot, comme « la plus grande, la plus sainte école de respect qu'ait jamais vue le monde ».

Si nous avons le *devoir* de nous respecter, nous avons aussi le *droit* de nous faire respecter, en raison même de cette habitation de Dieu en nous. A ce

(15) Cor., vi, 13, 20.

titre, nous devons, en conscience, protester contre les paroles aussi bien que contre les actes qui sont indignes d'enfants de Dieu, de quelque part qu'ils viennent.

2° Il ne suffit pas d'éviter tout ce qui pourrait déplaire aux regards très purs de notre Hôte divin. A notre effort de purification doit s'ajouter *un effort d'intimité qui sera pour nous tout profit.*

« Ce Dieu, objet de votre dévotion, n'est pas un être abstrait, dit le P. Joret, c'est quelqu'un, un être personnellement vivant, mais c'est au nombre de Trois qu'il vit personnellement. » (16).

Puisqu'il nous fait le très grand honneur d'habiter en nous, nous ne devons pas l'y laisser seul. Nous devons vivre dans son intimité. C'est l'essentiel de la vie chrétienne. « Le Royaume de Dieu est au-dedans de vous », disait Jésus aux Pharisiens.

D'ailleurs cette vie d'union avec l'Hôte saint de notre âme nous procurera d'immenses et multiples avantages. Cette intimité divine sera pour nous :

1° *Purifiante* : Ce souvenir affectueux de Dieu en nous sera une aide précieuse dans la tentation et un stimulant puissant au bien. Nous éviterons plus facilement tout péché pleinement volontaire. Car, dit le P. Lallemant « l'âme ne pourra rien vouloir, ni se souvenir de rien, ni penser à rien, ni rien entendre que par rapport à Dieu ».

2° *Sanctifiante* : Nous aurons à cœur de toujours faire plaisir à notre Hôte divin et pour réaliser pleinement ce noble désir, nous nous efforcerons de « tout observer par amour du Christ », selon l'expression de saint Benoît. Notre faiblesse native sera, aussi, puissamment aidée, car « je puis tout, disait saint Paul, en Celui qui me fortifie ».

3° *Pacifiante* : Avec la Trinité sainte vivant en nous, que pouvons-nous craindre ? Notre âme sera nécessairement apaisée. Nous serons plus forts pour

dominer nos impressions. Comment pouvoir être triste alors que l'on possède Celui qui remplace tout, mais que rien ne remplace ? Comment ne pas être joyeux, alors que notre âme est devenue un ciel, un tabernacle, la demeure de Dieu ?

Assurément, il y a des misères dans le monde et dans notre vie quotidienne. Mais quand on est en état de grâce, on souffre avec le Christ. L'épreuve devient plus légère, car on a cette consolation de pouvoir se dire : Il est là « mon » Dieu, témoin intelligent, compatissant de mes efforts, de mes luttes, de mes progrès, de mes chutes, toujours prêt à me relever, à me consoler, à me fortifier, toujours prêt à faire avec moi ce que j'ai à faire.

Le P. de Foucauld en avait fait la douce expérience, lui qui donnait ce conseil : « Quand vous sentirez fatigué, triste, seul, en proie à la souffrance, retirez-vous dans ce sanctuaire intime de votre âme, et là vous trouverez votre frère, votre ami, Jésus, qui sera votre consolation, votre soutien, votre force. » « Le bonheur de ma vie, disait sœur Elisabeth de la Trinité, c'est l'intimité au-dedans avec les Hôtes de mon âme. »

4° *Unifiante* : Les efforts que nous ferons pour nous maintenir dans cette intimité avec Dieu inclineront la Trinité sainte à nous faire participer toujours de plus en plus à sa vie divine. Notre vie intérieure s'intensifiera nécessairement.

Vivons donc dans notre « cellule intérieure » à l'exemple de sainte Catherine de Sienne. Tenons compagnie à la Trinité sainte par des retours très fréquents au-dedans de nous. Nous goûterons ainsi une paix profonde, avant-goût de celle du Ciel.

Ce fut la suprême recommandation de saint Thomas d'Aquin sur son lit de mort, au monastère cistercien de Fossa-Nuova. Au frère qui l'interrogeait sur « les moyens de se sanctifier, le saint ne donna pas d'autre conseil que de vivre en la présence de Dieu ».

C'est le même conseil que nous donne sœur Elisabeth de la Trinité : « Pensez à ce Dieu qui habite en vous, dont vous êtes le temple... Petit à petit, l'âme s'habitue à vivre dans sa douce compagnie ; elle comprend qu'elle porte en elle un petit ciel où le Dieu d'amour a fixé sa demeure ; alors elle respire comme en une atmosphère divine... Entrons en ce petit royaume pour adorer le Souverain qui y réside ainsi qu'en son propre palais. »

Comment pourrions-nous acquérir et développer en nous cette vie d'union à Dieu ?

Notons d'abord que cette intimité avec Dieu, à tous ses degrés, est une *grâce* avant d'être le fruit de nos efforts. Comme toute grâce, il faut la demander très souvent à Dieu, spécialement à l'oraison et au Saint Sacrifice de la Messe. Faisons donc nôtre la prière de sœur Elisabeth de la Trinité : « O mon Dieu, Trinité que j'adore... que je ne vous laisse jamais seule en mon âme ! Que je sois là tout entière, tout éveillée en ma foi, tout adorante, toute livrée à votre action créatrice. O Verbe Eternel... je veux me faire tout enseignable afin d'apprendre tout de vous ; puis, à travers toutes les nuits, tous les vides, toutes les impuissances, je veux vous fixer toujours... O Feu consumant, Esprit d'amour, survenez en moi afin qu'il se fasse en mon âme comme une Incarnation du Verbe... Et vous, ô Père, penchez-vous vers votre pauvre petite créature, ne voyez en elle que le Bien-Aimé en lequel vous avez mis toutes vos complaisances. »

Nous pouvons aussi solliciter l'aide de notre ange gardien. C'est son emploi de nous aider à progresser dans la vie intérieure.

Cependant la grâce n'agit pas sans notre coopération. Que devons-nous faire ? Nous efforcer de vivre unis à Dieu par le *souvenir* et par la *volonté*.

I. — PAR LE SOUVENIR.

Dans une journée il y a 1.440 minutes... Combien en vivons-nous avec Dieu qui habite à l'intime de nous ? Nous sommes de terribles inconscients ! Il faut nous efforcer de vivre au-dedans de nous.

Pour réaliser cet idéal, nous devons employer des moyens généraux et des moyens particuliers.

1° *Moyens généraux* : Le point capital est d'écarter les obstacles. Pour cela :

a) Il faut mortifier notre *activité naturelle* : désir de voir, d'entendre, d'apprendre des choses parfaitement inutiles ou qui ne nous regardent pas. La curiosité nous fait sortir au dehors et Dieu est au-dedans. Sachons donc régler notre empressement naturel. Soyons des actifs, mais paisiblement, en évitant ce qui gênerait notre union à Dieu.

b) Il faut tenir en bride notre *imagination*, ne pas la laisser vagabonder et lui soustraire tous les objets dangereux qui pourraient la dissiper ou l'échauffer.

c) Il faut discipliner notre *esprit*, ne pas lui permettre de revenir sans cesse sur le passé ou de vivre dans l'avenir, mais l'orienter et le fixer sur le présent, supprimer les réflexions inutiles, ne point se surcharger d'occupations et se ménager des moments pour revenir à soi.

d) Enfin il faut purifier notre *cœur*, n'y rien souffrir qui le trouble, qui le captive, qui l'enchaîne, qui le détourne de Dieu. Certaines natures vibrent à tout, pour tout et pour rien. Chacun doit se discipliner avec ses possibilités personnelles, qui ne sont pas les mêmes pour tous. N'oublions pas que l'exercice de la présence de Dieu est un exercice d'amour, et par conséquent être distrait de cette présence par les affections est beaucoup plus nuisible que d'en être distrait par les pensées.

2° *Moyens particuliers* :

a) Prendre l'habitude d'avoir sous les yeux des

objets qui nous rappellent Dieu : le crucifix, une statue de la Sainte Vierge, des images ou tableaux de dévotion.

b) Puisque le monde sensible est notre grand écueil, il faut nous ingénier à utiliser un détail de la vie matérielle pour penser à Dieu. Il sera entendu que tel geste profane (sortie de la maison, entrée dans telle chambre, changement d'occupations, sonnerie de l'heure) sera une provocation à nous rappeler Dieu présent. La mère du Curé d'Ars avait accoutumé ses enfants à « bénir les heures ». A chaque sonnerie de l'heure, ils récitaient une prière simple et courte. Usons de semblables industries pour rendre plus fréquents nos rendez-vous avec l'Hôte Saint de notre âme.

c) Multiplier les oraisons jaculatoires qui sont comme des flèches d'amour lancées vers le Cœur de Dieu. « Chaque oraison jaculatoire, dit le P. Faber, est plus grande aux yeux de Dieu qu'une bataille gagnée, une découverte scientifique, ou une révolution politique. A plusieurs de ces prières est attachée une indulgence ; ainsi, une seule et courte phrase nous servira à acquérir des mérites, à obtenir des grâces, à satisfaire pour nos péchés, à glorifier Dieu, à rendre hommage à Jésus et à Marie, à convertir les pécheurs et à adoucir par des indulgences les souffrances des saintes âmes du Purgatoire. » (17) — Cependant, dans la pratique de ces oraisons jaculatoires, il faut éviter la fatigue qui amènerait vite le dégoût ; il faut les employer sans aucune contrainte, ni effort spécial, et elles ne doivent gêner nullement notre travail quotidien.

Le Bienheureux de Montfort fait cette remarque importante : « Je ne crois pas qu'une personne puisse acquérir une union intime avec Notre-Seigneur et une parfaite fidélité au Saint-Esprit sans

(17) *Tout pour Jésus*, vi, 8.

une très grande union avec la Très Sainte Vierge et une grande dépendance de son secours. »

De fait, « quand on se rappelle le rôle de Marie dans la vie de la grâce, sa médiation universelle, sa maternité spirituelle, sa mission de former des saints, il faut forcément conclure : je dois trouver Marie pour arriver à l'union divine. Je dois m'attacher à Notre-Dame pour arriver rapidement et sûrement à l'intimité avec la Trinité Sainte. » (18).

Pour cela, il faut « marialiser » nos oraisons jaculatoires, y introduire la pensée de Marie. Par exemple : Bénie soit par Marie la Sainte Trinité, maintenant et toujours et dans la suite des siècles.

Nous pouvons aussi offrir à Dieu habitant en nous les actes d'adoration, de reconnaissance, de louange et d'amour que la Sainte Vierge, au Ciel, offre, en son nom et au nôtre, à la Trinité Sainte. Cela est à nous, car jamais Marie ne cesse d'être notre supplément auprès de Dieu. Nous n'avons qu'à nous unir d'intention à ces actes de la Sainte Vierge.

Ce qui est encore mieux, c'est de nous donner entièrement à Marie afin qu'elle nous pénètre de son esprit et qu'elle se serve de notre âme si imparfaite pour glorifier en nous et pour nous la Trinité Sainte que nous aimons et adorons.

« Voilà, dit le Bx de Montfort, un chemin aisé, court, parfait et assuré pour arriver à l'union divine qui est la perfection du chrétien. »

II. — PAR LA VOLONTÉ.

L'essentiel de la sainteté ce n'est pas tant la pensée constante de Dieu que l'union de notre volonté à la volonté divine. Par conséquent, notre travail quotidien — quel qu'il soit — loin de nous détourner de Dieu, peut et doit nous aider à nous unir à lui.

(18) Hupperts, S. M. M., *Tabernacle vivant de la Divinité*.

Que faut-il pour cela ? Il faut que nos occupations de chaque jour soient en réalité des actes d'amour de Dieu dans sa volonté.

Pratiquement, il faut chaque matin, dès notre réveil, nous offrir totalement à Dieu par l'intermédiaire de la Vierge Marie, adhérer pleinement à la volonté divine pour nous établir dans la disposition de faire et d'accepter avec amour ce que le Bon Dieu veut, en vue de sa gloire. — N'oublions pas de renouveler cette offrande à la Messe en l'unissant à l'offrande du Christ.

Toutefois, ce n'est là, pour ainsi dire, que le premier degré de notre vie intérieure. Cette offrande matinale doit devenir la disposition permanente de notre âme. Pour nous y aider, faisons très souvent au cours de la journée, des « retours à Dieu » au-dedans de nous.

Ce « retour à Dieu » comprend essentiellement trois temps :

1° On se met rapidement en présence de Dieu et on se demande : Qu'est-ce que Dieu veut de moi en ce moment ? Sa volonté nous apparaîtra facilement ;

2° Est-ce que j'y réponds ? Est-ce que je coopère à l'action de Dieu ?

3° Si non, je redresse et rectifie mon intention en la rendant conforme à la sienne. Si oui, je maintiens mon intention et je l'intensifie en me livrant davantage à la volonté de Dieu.

A première vue, cet exercice du « retour à Dieu » peut paraître compliqué... Il demande évidemment au début un certain effort. Mais bientôt il se simplifie et devient un simple coup d'œil, un simple regard habituel.

Sainte Thérèse d'Avila demandait cinquante « retours à Dieu » par jour à ses novices (19). Le Père Maxime Carlier, O. C. R. en a compté jusqu'à huit

(19) Cité par D. Lehodey, *Directoire spirituel*, Sect. iv, chap. IV.

cents par jour en dehors des offices et de l'oraison.

Est-il nécessaire d'en arriver à cette mathématique écrasante ? Non. Chacun doit suivre l'attrait de la grâce, car le Saint-Esprit ne demande pas à tous la même mesure.

Quoi qu'il en soit, il faut prendre patience pour arriver à cette vie d'union à Dieu.

C'est l'œuvre de toute une vie. Car nous sommes par définition des êtres inconstants qui allons beaucoup plus de revanches en revanches que de victoires en victoires. « Il ne faut jamais être surpris, dit le Père de Caussade, qu'un jour de grand recueillement soit suivi d'un autre plein de dissipation. Telle est notre condition dans la vie présente. Cette variation est nécessaire, même dans les choses spirituelles, afin de nous tenir dans l'humiliation et dans la dépendance de Dieu. Les Saints eux-mêmes ont passé par ces alternatives. »

L'essentiel est de toujours tendre à une union plus intime avec Dieu par le souvenir et par la volonté. L'effort importe beaucoup plus que le succès. D'ailleurs, on progresse nécessairement si, ne se décourageant jamais, on reprend chaque jour à l'endroit où on était resté la veille.

Faisons donc nôtre l'idéal de Marie-Antoinette de Gueuser qui avait pris cette résolution si suggestive : « Etre la petite occupée du grand Oublié. »

Avant elle et infiniment mieux qu'elle, la Très Sainte Vierge Marie a réalisé ce bel idéal. « Elle vivait des réalités surnaturelles uniquement ; le reste ne comptait pas. Le divin, elle le conservait dans son cœur ; l'humain restait à la porte et n'avait pas d'accès. » (20). Demandons-lui de nous aider à nous rapprocher le plus possible de cette perfection et faisons tous nos efforts pour y parvenir.



(20) P. Plus. *Prêtre demain, aujourd'hui et toujours*, p. 76.

Un jour, sainte Jeanne de Chantal demanda à saint François de Sales : « Auriez-vous la confiance de m'avouer en toute simplicité quand vous pensez à Dieu ? » — « Toujours. Mais il m'est arrivé parfois de n'y point songer pendant tout un quart d'heure. »

Et la Sainte de s'écrier naïvement : « Ah ! pauvre Monseigneur ! pauvre Monseigneur ! Comme vous devez avoir mal à la tête ! Penser continuellement à Dieu ! Je vous plains. » Le bon évêque sourit doucement et dit : « Avez-vous déjà observé un enfant cueillant des fruits de la main droite et tenant l'autre main dans celle de son père ? Cette main gauche reste dans la main paternelle, sans pression nerveuse, bien tranquille. Nous devons agir de même : d'une main travaillons, mais, de l'autre, ne lâchons pas notre Dieu. »

Imitons saint François de Sales : ayons la main à l'ouvrage et le cœur à Dieu et alors nous pourrions dire, avec la sainte Carmélite de Dijon, sœur Elisabeth de la Trinité :

« J'ai trouvé mon ciel sur la terre, puisque le ciel c'est Dieu et Dieu est dans mon âme. Notre corps est un voile qui nous empêche de voir Dieu... A la mort, le voile de notre chair tombera et alors nous verrons ! »

~~~~~

Nous sommes tous enfants du Père,
Disciples de Jésus-Christ,
Temples du Saint-Esprit,
Oh ! quel honneur pour la poussière !

(Bx DE MONTFORT.)

—————

QUESTIONNAIRE

1. Dieu est-il loin de nous ?
2. Montrer que, par la grâce sanctifiante, vous êtes le temple de la Trinité Sainte.
3. Dieu est-il réellement présent en vous par la grâce sanctifiante ? — aussi réellement que par la Communion ? — Cependant n'y a-t-il pas quelques différences entre ces deux présences ?
4. Dieu est-il seulement présent en vous par la grâce sanctifiante ? — Y a-t-il une différence entre la présence et l'habitation ? — En dehors de la grâce sanctifiante, Dieu n'était-il pas déjà en vous ? A quel titre ? — Donner une comparaison pour montrer ce qui différencie la présence de Dieu en vous sans et avec la grâce sanctifiante ?
5. S'agit-il d'une « habitation » sentie ? — Ne pourrait-elle pas l'être ? — A quelles conditions ?
6. Quels sont les deux grands devoirs que nous impose cette présence de Dieu en nous par la grâce sanctifiante ?
7. Pourquoi devons-nous respecter notre cœur et notre corps ? — Qu'en dit saint Paul ?
8. Montrez le respect de l'Eglise pour le corps du baptisé.
9. Dieu habitant en vous, devez-vous l'y laisser seul ? — Quel est votre devoir ?
10. Ne devez-vous pas souvent songer à Lui ? — Comment y parviendrez-vous ? — Quels bienfaits en retirerez-vous ?
11. Est-ce suffisant de vivre uni à Dieu par le souvenir ?
12. Comment vivrez-vous uni à Dieu par la volonté ? — L'offrande de la journée faite au réveil suffit-elle ? — En quoi consiste l'exercice du « retour à Dieu » ? — Vous paraît-il compliqué ? — Ne pourriez-vous pas le faire ?
13. Quelle sera votre résolution personnelle pour intensifier votre vie d'intimité avec Dieu ?

CHAPITRE VII

UN AVEC JÉSUS

« Dieu, qui est riche en miséricorde, à cause du grand amour dont il nous a aimés... nous a rendus vivants avec le Christ. »

(Eph., II, 5.)

Le baptême fait de nous les enfants de Dieu. Il autorise entre nous et Dieu ces relations si pleines de confiance et de simplicité qui doivent exister entre les enfants et leur père. Comme preuve de cette attitude paternelle de la part de Dieu, nous avons vu que l'âme en état de grâce était le temple de la Trinité Sainte. Mais la grâce sanctifiante nous unit encore au Christ et si étroitement que nous ne faisons qu'un avec Lui.

Nous allons approfondir cette grande vérité qui nous inspirera de généreuses résolutions.

I. — NOUS SOMMES « UN » AVEC LE CHRIST.

Pour nous faire comprendre cette vérité, Jésus s'est servi d'une comparaison très suggestive, et

son ardent apôtre Paul en a choisi une autre, aussi, très expressive. Entre les deux, le mystère s'éclaircit.

Notre-Seigneur venait d'instituer la sainte Eucharistie, au soir du jeudi saint. Le divin Maître, entouré de ses apôtres, s'acheminait vers le jardin de Gethsémani. Pour y aller, il devait descendre la colline de Sion, toute couverte de vignes. Soudain, Jésus s'arrête au milieu des vignes « dont les sarments, au souffle du printemps, font déjà éclater les bourgeons (1). » Du doigt, il montre les ceps à ses apôtres et leur dit : « Je suis la vraie vigne. Demeurez en moi, et moi en vous. Comme le sarment ne peut de lui-même porter du fruit, s'il ne demeure uni à la vigne, ainsi vous ne le pouvez pas non plus si vous ne demeurez en moi. Je suis la vigne, vous êtes les sarments. Celui qui demeure en moi, et en qui je demeure, porte beaucoup de fruits : car, séparés de moi, vous ne pouvez rien faire. Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il est jeté dehors, comme le sarment, et il sèche ; puis on ramasse ces sarments, on les jette au feu et ils brûlent. » (2).

Que cette comparaison est riche et instructive ! Essayons d'en dégager les principales vérités :

1° Le cep et les sarments ne font qu'un parce que c'est la *même sève* qui les alimente. Et cette union est très profonde, puisque les sarments vivent de la sève du cep et ne produisent leur fruit que dans la mesure où ils sont alimentés par le suc nourricier du cep.

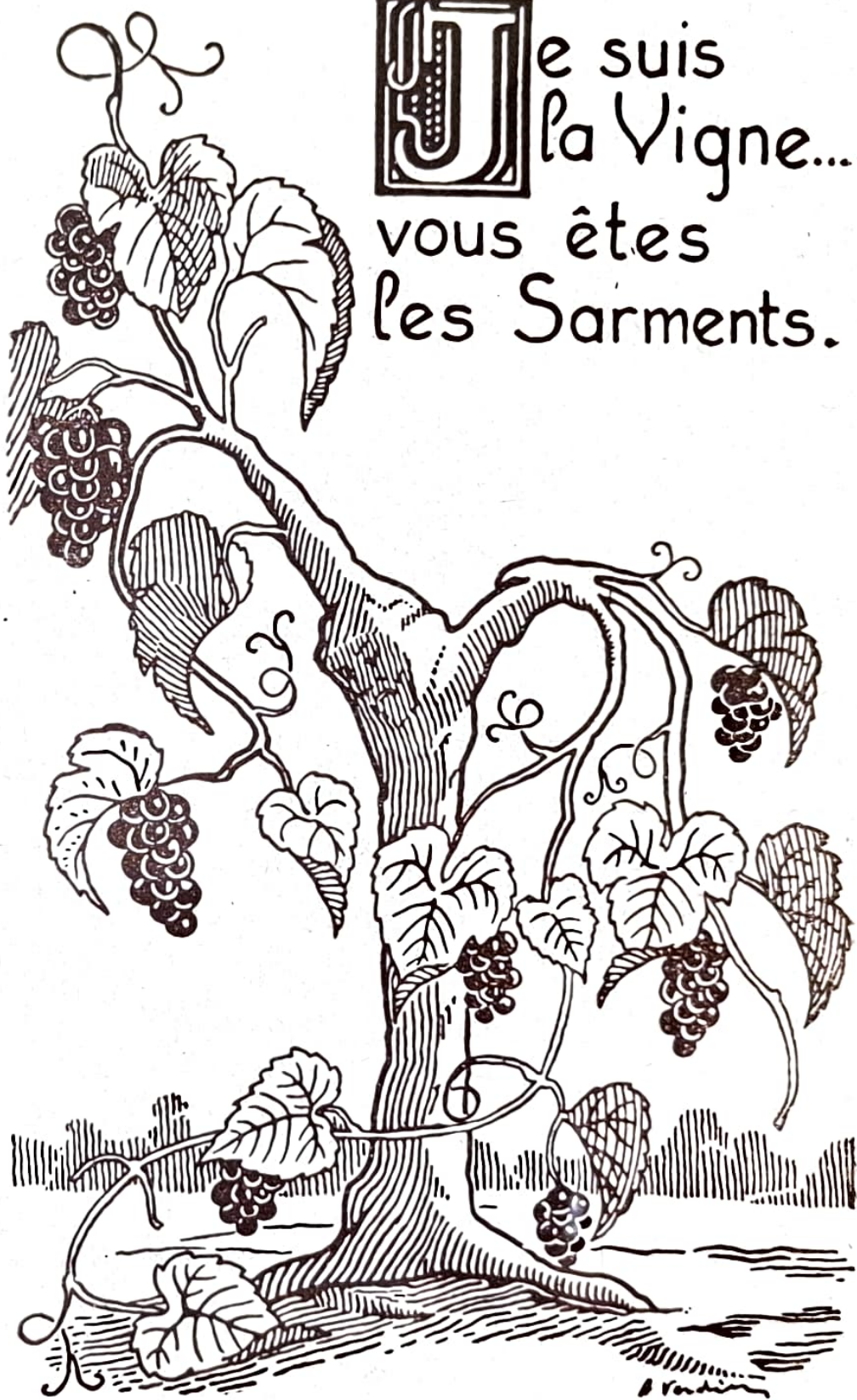
De même, nous ne faisons qu'un avec le Christ parce que c'est la *même grâce sanctifiante* qui est en nous et en Jésus, cependant avec quelques différences :

Notre-Seigneur, en tant qu'homme, possède la grâce sanctifiante *de plein droit* alors que nous ne la possédons que par *pure faveur* de Dieu.

(1) Auffray, *op. cit.*, p. 20.

(2) Jean, xv, 1-9.

Je suis
la Vigne...
vous êtes
les Sarments.



Vivants avec le Christ !

(St Paul)

Notre-Seigneur *ne peut perdre* cette grâce sanctifiante alors que *nous pouvons la perdre* par le péché mortel.

Notre-Seigneur possède la grâce sanctifiante en *plénitude* tandis que nous ne la possédons que dans une mesure *restreinte*. De part et d'autre, c'est la même vie, mais à des *degrés différents*.

La comparaison de l'enfant encore au sein de sa mère nous aide à comprendre cette vérité. Entre eux deux, il y a évidemment communauté, unité de vie ; pourtant, la mère est en pleine activité intellectuelle, tandis que l'enfant, ayant même nature, est simplement capable mais « lointainement » de connaître et de vouloir.

Ainsi, dans le Christ, c'était et c'est toujours la plénitude de connaissance par la vision béatifique, tandis qu'en nous baptisés, ce n'est qu'une connaissance *commencée* par la foi. Nous n'arriverons qu'au ciel au même stade, encore que nous en ayons déjà en nous toutes les possibilités, puisque la grâce sanctifiante contient en germe tout ce qu'il faut pour la gloire.

Cependant, même au ciel, quand notre grâce sera parvenue à sa perfection dernière, elle restera toujours une *participation* de celle du Christ. De même que tout ce qu'il y a de lumière dans notre monde solaire, vient du soleil, de même, tout ce qu'il y a de grâce et de gloire dans le monde des âmes vient du Christ-Jésus... « de la plénitude duquel, dit saint Paul, tous nous recevons ». Un cristal tout irradié des feux du soleil, c'est l'image de l'âme juste transfigurée par la lumière du Christ.

Assurément, cette unité de vie avec Jésus laisse subsister notre personnalité ; nous ne constituons pas avec lui *une seule personne*, nous ne devenons pas des dieux. La grâce, en effet, ne supprime pas la nature, mais la perfectionne. Nous demeurons des créatures, avec notre tempérament, nos qualités, nos défauts, tout comme le fer devenu rouge

dans un brasier ardent ne demeure pas moins fer, mais nous devenons des créatures *divinisées*, c'est-à-dire divinement transformées, vivant de la même vie divine que le Christ. Entre Jésus et nous, il y a communauté de vie, comme entre le cep et les sarments.

2° La sève qui se cache dans un pied de vigne, tend à *monter* du cep aux sarments pour *se transformer* successivement en bourgeons, en feuilles, en fleurs et en fruits.

De même, le Christ vit en nous comme une réalité cachée et son grand désir est de nous *envahir*, de pénétrer notre esprit de ses pensées, notre cœur de son amour, notre volonté de ses énergies. Il veut nous faire *penser* comme Il pense, *aimer* comme Il aime, *vouloir* comme il veut.

Notre rôle consiste à entrer dans les vues du Christ, à nous adapter à son action, comme l'instrument à la main de l'ouvrier. C'est alors que nous portons des « fruits » : charité, piété, pureté, etc... La parole du Christ se réalise : « Celui qui demeure en moi et en qui je demeure, celui-là porte beaucoup de fruits. »

3° La grappe de raisin qui est le fruit de la vigne est *portée* par le sarment, mais *n'est pas produite* par le sarment tout seul. Cette grappe a été formée par la sève qui elle-même a été puisée dans le sol par les racines, transmise par la tige et élaborée, c'est-à-dire « travaillée » par les feuilles. La grappe de raisin est donc le produit de la vigne tout entière.

De même, notre vie spirituelle est *une vie à deux* ; c'est une collaboration de tous les instants entre le Christ et nous. Tout ce que nous faisons, nous ne le faisons pas seuls. Le Christ l'opère en nous et avec nous : « Je vis, dit saint Paul, mais ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » (3).

(3) Gal., II, 20.

Cajetan, commentant cette doctrine de saint Paul, ne craint pas de déclarer : « Toutes mes actions vitales, comme comprendre, penser, aimer, me réjouir, être triste, désirer, travailler, ne sont plus mes actions, elles ne viennent plus de moi, elles viennent du Christ en moi. » (4).

Toutes nos actions sont donc humaines et divines à la fois.

Nous travaillons ? C'est le Christ qui travaille en nous et avec nous.

Nous prions ? Le Christ prie en nous et avec nous.

Nous souffrons ? Le Christ souffre en nous et avec nous.

Par elles-mêmes, nos prières, nos œuvres n'ont aucune valeur... tant nous sommes misérables par suite de notre petitesse et à cause de nos péchés. Mais, grâce au Christ vivant en nous, nos prières sont efficaces et nos œuvres méritoires.

4° Le sarment que l'on retranche du cep ne tarde pas à *périr*, il devient bientôt du bois mort, bon à être jeté au feu. Cette branche coupée de sa tige n'existe plus comme *branche*.

Ainsi, le chrétien, séparé du Christ par le péché mortel, n'existe plus comme *chrétien*, au sens plénier de ce mot. Il conserve la vie naturelle, mais il perd la vie de la grâce « *Per peccatum homo fit tantum homo.* »

Vérité mise vigoureusement en relief par ces martyrs africains qui, accusés d'avoir pris part à des réunions religieuses, présentèrent leur défense en ces termes : *Sine Dominico esse non possumus...* Sans le repas du Seigneur (l'Eucharistie), nous ne pouvons exister. Quelle énergie dans ce langage ! Ces chrétiens ne disent pas : Sans la communion, sans la grâce sanctifiante qu'elle donne, nous ne

(4) In Gal., II, 19 : Cité dans Mersch, II, 257.

pouvons pas pratiquer la vertu. Ils disent : Nous ne pouvons pas *exister* comme chrétiens.

Quelles sont suggestives toutes ces vérités contenues dans la comparaison de la vigne ! Nous pouvons les résumer en cette formule : Nous ne faisons qu'un avec l'unique Possesseur, ici-bas, de vie divine. Voilà notre vocation essentielle : être « Un » avec le Christ.

A la comparaison de la vigne et des sarments, saint Paul en substitue une autre, très expressive et d'ailleurs de même sens : celle du corps.

Le corps humain est composé de membres multiples et forme cependant un seul tout : ainsi en est-il du Christ. Les chrétiens, comme les membres divers dans un même corps, sont multiples, de situations sociales variées, de nationalités différentes, et pourtant ils forment « un corps unique » dont Jésus est la tête et dont ils sont les membres. Saint Paul revient sans cesse sur cette idée fondamentale.

Dans sa première lettre aux fidèles de Corinthe, il dit : « Comme le corps (humain) est un et a plusieurs membres ; et comme tous les membres du corps, malgré leur nombre, sont *un seul corps* ; ainsi en est-il avec le Christ. Tous, en effet, nous avons été baptisés dans un seul esprit, pour former *un seul corps*... Vous êtes le corps du Christ et vous en êtes les membres, chacun pour sa part (5). »

C'est la même idée que nous retrouvons dans l'épître aux Romains : « Car ainsi qu'en un seul corps nous avons plusieurs membres et que tous ces membres n'ont pas la même fonction, ainsi, tous ensemble, nous sommes *un seul corps* dans le Christ (6). »

Et saint Paul ajoute dans l'épître aux Colossiens : « Lui-même (le Christ), Il est la *tête* du

(5) I Cor., XII, 12, 14, 21, 27.

(6) XII, 4-5.

corps de l'Eglise, en ce qu'il est le principe, le premier-né d'entre les morts, afin d'exercer Lui-même la prééminence sur toutes choses (7). »

Evidemment, il ne s'agit pas du corps humain de Notre-Seigneur, qui, avec les cicatrices de la Passion encore imprimées en ses membres, se trouve actuellement dans les cieux. « Ce corps, en effet, n'est plus susceptible d'accroissement ; il possède la plénitude de perfection qui lui revient (8). »

Mais, dit saint Paul, il y a un autre corps que le Christ se façonne au cours des siècles : ce corps, ce sont toutes les âmes des baptisés qui ont reçu la grâce sanctifiante. Elles constituent toutes avec le Christ un seul organisme vivant, un seul corps, le *Corps mystique* (9) dont le Christ est la tête, et dont elles sont les membres.

Toutefois, ce Corps mystique ne constitue pas une seule personne, car les chrétiens gardent leur personnalité, mais ils vivent tous d'une seule et même vie divine.

Qu'est-ce donc exactement que ce « Corps mystique » ?

Pour nous en faire une juste idée, nous n'avons qu'à réfléchir au rôle que jouent la tête et les membres dans le corps humain.

Quel est le rôle de la tête par rapport au corps ?

La tête est le siège de la *connaissance*. C'est par le cerveau que nous connaissons consciemment. De même, le Christ est pour nous le principe de la

(7) 1, 18.

(8) Dom Marmion, *Le Christ, vie de l'âme*, p. 114.

(9) Cette expression n'est pas de saint Paul, mais elle dit bien ce qu'il ne cessait de prêcher et qu'il appelait « le mystère » par excellence (Ephes., III, 4 ; Coloss., 1, 26). — On appelle ce corps « mystique » pour le distinguer du corps physique du Christ et pour marquer le caractère intime et *mystérieux* de l'union du Christ avec les âmes des baptisés. Ce mot « mystique », ne signifie donc pas « métaphorique ». Notre communauté de vie avec Jésus est non une image, mais une *réalité*.

connaissance surnaturelle. « Il est la lumière (10). » Il le répète souvent dans l'Écriture. Il est notre lumière par son Évangile, par son Église infallible et, plus intimement encore, par les clartés que la grâce fait luire sans intermédiaire dans nos esprits.

La tête est aussi le siège du *mouvement*. C'est le cerveau qui commande à nos muscles. De même, le Christ est pour nous le principe du mouvement surnaturel, par ces motions de la grâce actuelle qui nous gardent du mal ou nous y arrachent et nous jettent dans le bien.

La tête est, enfin, le siège de l'*influx vital* qui vivifie tous les membres. C'est le cerveau qui règle la vie. C'est de la tête que vient la vie qui circule dans les membres. De même, le Christ nous donne la vie surnaturelle, cette grâce sanctifiante qui nous fait participer à la vie divine.

Ce triple rôle de lumière, de force et de vie, le Christ l'exerce non seulement en tant que Dieu (cela va de soi), *mais en tant qu'homme*. C'est, en effet, son humanité qui, par sa douloureuse Passion, nous a mérité toute grâce. C'est elle également qui nous distribue cette grâce, par la prière « qu'elle adresse au Père pour nous (11) » et par les sacrements qui nous appliquent le prix de son sang, spécialement la sainte Eucharistie, qui nous donne Jésus tout entier.

De ce « Corys mystique » dont Jésus est la tête, nous sommes *les membres*, dit saint Paul, mais à *des degrés divers*.

« Les uns, dit saint Thomas d'Aquin (12), Lui sont unis par la grâce sanctifiante et la charité, de telle façon qu'ils ne peuvent plus se séparer de Lui. Ce sont les bienheureux du ciel... » Ils sont les membres glorieux du Christ. Ils constituent l'Église *triomphante*.

(10) Jean, I, 9 ; III, 12.

(11) Hébr., VII, 25.

(12) III^a Pars, q. 81, a 3.

Les âmes du purgatoire sont aussi stabilisées dans la grâce, aimées et soutenues par le Christ... Mais en elles le repentir n'a pas été assez vif, ni l'amour assez intense pour les libérer de tout ce qui les empêchait d'aller droit à Dieu. « Une dernière expiation est alors nécessaire, ainsi que l'enseignent l'Ecriture et les Pères (13). » Elles constituent l'Eglise *souffrante*.

Puis, sur la terre, c'est l'Eglise *militante*, composée de diverses catégories.

Ceux qui sont en état de grâce sont les membres *vivants* du Christ et les temples de la Trinité Sainte.

Les baptisés en état de péché mortel, mais qui n'ont pas perdu la foi ou l'espérance dans le Christ, font partie du Corps mystique, car ils sont encore rattachés au Christ par l'une ou l'autre de ces vertus théologiques (14). Mais leur appartenance au Christ est *imparfaite*. Ils sont des membres *morts* qui ne peuvent pas profiter de tous les avantages qui leur pourraient venir du Christ s'ils étaient vivants : leurs œuvres bonnes ne sont pas méritoires du ciel, ils ne peuvent profiter du fruit satisfactoire de la messe. Cependant, ils peuvent revivre sous l'influence des grâces actuelles qui les sollicitent.

Les baptisés en état de péché mortel, mais qui ont perdu la foi ou l'espérance, font encore partie du Corps mystique du Christ, mais d'une manière *très imparfaite*. Etant baptisés, ils ne sont pas entièrement séparés du Christ. Ils conservent toujours le

(13) S. Thomas, III^a, Suppl., q. 69, a. 2.

(14) Le péché mortel détruit la charité parce qu'il est contraire à l'amour de Dieu, mais il n'est pas forcément par là même contraire à la foi et ne détruit pas forcément la foi. Une âme qui a perdu l'état de grâce et la charité par un péché mortel peut donc conserver la foi, peut continuer à croire à la vérité surnaturelle révélée par Dieu, tandis que sa volonté se détourne de Dieu. Au contraire, on ne peut pas avoir la charité sans la foi, on ne peut pas aimer Dieu surnaturellement sans Le connaître surnaturellement par la foi ; toute âme en état de grâce a la foi et la charité.

« caractère baptismal », qui est ineffaçable et qui, selon saint Thomas d'Aquin, les fait participer en une certaine mesure au sacerdoce du Christ. Ils ont avec le Christ une ressemblance, non pas de nature, comme le fait la grâce sanctifiante, mais de *fonctions*. Ils lui sont donc unis de quelque manière. Mais, présentement, ils ne peuvent plus exercer tous les pouvoirs donnés par ce caractère baptismal, par exemple recevoir les sacrements, offrir la messe. N'ayant pas la foi, ils ne sauraient avoir l'intention ni le consentement requis. Cependant, tant qu'ils sont sur la terre, ils gardent la possibilité d'exercer ces pouvoirs de leur Baptême. Quand ils reviendront à la foi, ils pourront les exercer sans avoir à demander de nouveau le Baptême.

Quant aux non-baptisés, aux infidèles, ils n'appartiennent pas *actuellement* au Corps mystique, mais ils sont *tous appelés* à s'y rattacher. Et, s'ils ne résistent pas à la grâce divine, ils en feront partie un jour. Ils sont membres du Christ « en puissance » seulement, dit saint Thomas d'Aquin.

Cependant, les non-baptisés qui, par leur bonne volonté à agir selon leur conscience et à observer la loi naturelle, vivent en état de grâce, sont unis au Christ et ont avec lui une ressemblance de *nature*, mais non de fonctions. N'ayant pas le caractère baptismal qui, par le sacrement incorpore parfaitement et visiblement au Christ, il leur manque une perfection, un degré d'union au Christ qu'on ne reçoit que par le Baptême. Voilà pourquoi, tout en appartenant au Corps mystique, ils ne sont pas membres de l'Eglise visible, et ne peuvent recevoir les autres sacrements ni profiter de la Messe et des biens de l'Eglise.

Il n'y a que les damnés qui soient exclus pour toujours de ce privilège.

En vérité, elle est grandiose cette vision de l'humanité formant avec Jésus « le Christ total », selon l'expression chère à saint Augustin. Dieu, dit

saint Paul, a voulu, dans la plénitude des temps, « tout récapituler dans le Christ, ce qui est dans les cieux et ce qui est sur la terre (15) ». Il conclut : Vous êtes *un* dans le Christ Jésus (16). » La même vie anime donc Jésus et les fidèles comme la même vie anime la tête et les membres du corps humain.

II. — CONCLUSIONS PRATIQUES.

1° Ne faisant qu'un avec le Christ-Rédempteur, nous avons tous une part de rédemption à assurer. « Par vos souffrances, dit saint Paul, vous complétez ce qui manque aux souffrances du Christ. » (17).

Manquerait-il quelque chose à la Passion de Jésus ? Ses souffrances n'ont-elles pas été assez atroces ? Serait-ce trop peu ? Assurément non ! Cependant, pour que le salut de notre âme devienne effectif, il manque au sacrifice du Calvaire notre participation, notre apport personnel. Puisque nous formons avec le Christ un grand Corps dont il est la tête et dont nous sommes les membres, nous devons, par nos souffrances personnelles, nous unir positivement à la Passion de notre divin Chef.

Parce que nous sommes ses membres, Il nous a laissé notre part, *notre petite part*. « Vous êtes membres de Jésus-Christ, s'écrie le Bx Grignon de Montfort, quel bonheur, mais quelle nécessité de souffrir en cette qualité ! Le chef est couronné d'épines et les membres seraient couronnés de roses ! (18). »

D'ailleurs, ce n'est que *justice*. Au Calvaire, nous avons expié nos péchés, en quelque sorte, *par procuration*. Jésus a subi des châtiments qui auraient dû nous frapper. Car, dans toute sa passion, Jésus représente, de par la volonté de Dieu, l'humanité

(15) Ephés., I, 10.

(16) Gal., III, 28.

(17) Col., I, 24.

(18) Lettre aux amis de la Croix.

pécheresse. Si Dieu accepte que Jésus meure à notre place pour réparer nos péchés, n'est-il pas juste et nécessaire qu'il y ait dans notre vie une réparation effective pour les péchés que nous avons commis et que nous continuerons de commettre ?

Ainsi, chaque chrétien fournira une contribution effective à son propre rachat par ses souffrances qui emprunteront toute leur valeur rédemptrice aux souffrances mêmes de Jésus avec lequel il ne fait qu'un. Nous pouvons alors reprendre fièrement la devise de saint Paul : « Je suis crucifié avec Jésus-Christ (19). » Et quand nous souffrons avec Lui, c'est Lui qui souffre en nous et qui, par nous, rachète le monde.

La vocation du chrétien est donc une *vocation au sacrifice* parce que son chef est l'éternel sacrifié. *Tout baptisé est un immolé.* « La grâce du baptême, dit le P. Eudes, est une grâce de martyre. »

Dès lors, nous ne devons pas avoir d'étonnement ou de révolte devant les souffrances de la vie comme si elles étaient exceptionnelles. Elles sont, au contraire, parfaitement normales, et nous devons en prendre notre part — différente pour chaque âme selon la volonté providentielle — parce qu'elles découlent de notre condition « d'incorporés » à la victime divine.

D'ailleurs, quand nous souffrons chrétiennement, notre vie spirituelle s'accroît, se développe, s'approfondit, nous progressons dans l'intimité divine. De plus, notre apostolat devient plus fécond, car notre capacité de rédemption se mesure à l'intensité d'acceptation de nos croix personnelles. En offrant généreusement à Dieu nos souffrances, nous collaborons au salut du monde, nous sommes rédempteurs avec Jésus.

Méditez souvent ces lignes émouvantes écrites par Jacques d'Arnoux, ce grand blessé de la moelle.

(19) Gal., XI, 19.

épineière, soumis à soixante mois d'hôpital : « Nous sommes des rachetés. Le martyre d'un Dieu fut notre rançon et, depuis lors, la souffrance *joyeuse* achève le salut du monde. Appelés sur les pas d'un Rédempteur crucifié, nous ne valons que par notre puissance de rédemption et *la taille de notre croix mesure notre grandeur.* »

2° *Puisque le Christ vit en nous, il faut le laisser vivre.* « Tous nos efforts doivent concourir à préserver et à seconder l'action de Jésus-Christ, vivant en nous par son Esprit : attention de l'intelligence, rectitude et énergie de la volonté, discipline des passions, lutte courageuse contre les tendances du moi naturel et pécheur. » (20).

Vous connaissez cette maladie que l'on appelle l'artério-sclérose : les vaisseaux sanguins se durcissent et font obstacle à la circulation du sang et de la vie. Dans la vie spirituelle, on retrouve le même mal, c'est le péché. Je ne parle pas du péché mortel qui nous sépare totalement de la source de la vie et qui fait de nous un membre mort. Il est évident que nous devons l'éviter à tout prix. Je parle surtout *du péché véniel volontaire* (21), de toutes ces petites lâchetés quotidiennes, de toutes ces recherches personnelles, qui, sans briser avec le Christ, *alanguissent*, affaiblissent notre vie spirituelle et s'opposent à la vie plus abondante que Jésus voulait nous donner. « Je suis venu, disait Jésus, pour qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient en abondance (22). »

Et, en effet, si ces péchés véniels, selon la doc-

(20) Mgr Chevrot : *L'Homme nouveau*, p. 189.

(21) Le péché véniel est pleinement volontaire lorsqu'on en a conscience *avant* de le commettre. C'est en toute connaissance de cause qu'on le fait. « Je peux me tirer d'affaire par un mensonge... Je sens que je vais faire un péché véniel. Mais tant pis ! Je préfère mon petit avantage à la volonté de Dieu. »

(22) Jean, x, 10.

trine de saint Thomas d'Aquin (23), ne diminuent pas essentiellement la grâce, ils en affaiblissent l'éclat et la fécondité.

La croissance de l'arbuste que vous venez de planter est empêchée par la proximité des plantes vénéneuses. De même la croissance de la grâce est souvent arrêtée par les péchés véniels volontaires. C'est déjà une perte suffisamment grande pour nous les faire détester profondément. Car notre place au ciel, c'est-à-dire la quantité de gloire et de bonheur dont nous jouirons au ciel, dépendra du degré de vie divine auquel notre âme sera parvenue. Or, ce degré de vie divine sera constitué par la quantité de grâce sanctifiante que nous aurons acquise à l'heure de notre mort. Donc, en commettant le péché véniel volontaire, nous diminuons notre degré de gloire au ciel.

Mais il y a plus encore : les péchés véniels volontaires conduisent à la perte totale de la grâce. Ce n'est pas que des fautes légères, même nombreuses et répétées, constituent une chute grave, mais elles conduisent tôt ou tard au péché mortel, comme la maladie conduit à la mort. Il n'y a plus dans cette âme, qui a l'habitude du péché véniel volontaire, assez de vigueur pour résister à la tentation. Il suffira souvent d'une simple secousse pour la faire tomber dans une faute mortelle. N'oublions pas le mot de la Sainte Ecriture : « *Qui spernit modica, paulatim decidet* : « Celui qui méprise les petites choses tombera peu à peu. »

Nous devons donc haïr les péchés véniels volontaires, les fuir et les détruire dans le feu de notre grand amour pour Dieu.

Un des meilleurs moyens d'éviter cet état périlleux du péché véniel volontaire est de s'exercer

(23) Ia IIae, qq. 85, 88, 89 ; IIa IIae, q. 24, a. 10. — Ce n'est pas défini mais admis par saint Thomas et la majorité des théologiens. De fait, si le péché véniel diminuait la grâce sanctifiante, la grâce finirait par disparaître.

à demeurer dans *un état de contrition habituelle*. Pour nous y établir, il faut souvent le demander au Bon Dieu et contempler la Passion de Jésus qui nous fait connaître, mieux que tous les raisonnements, la malice du péché. Il faut aussi nous rappeler, d'une manière *générale* seulement, que nous avons offensé Dieu et le regretter sincèrement. Vivant ainsi dans cet état de contrition habituelle, nous aurons plus de force pour éviter le péché véniel volontaire, parce que nous serons dans une disposition habituelle de haine contre le péché.

Il importe de distinguer le péché véniel volontaire des fautes de *surprise* et de *faiblesse*... dont on a conscience *après* les avoir commises.

Les fautes de *surprise* sont très souvent tout à fait involontaires. Vous avez pris la généreuse résolution de ne jamais vous impatienter et voici qu'en heurtant une pierre qui vous fait trébucher, une parole d'impatience vous échappe. Il est bien évident que les nerfs ont agi avant toute réflexion de la raison et toute décision de la volonté.

Dans les fautes de *faiblesse*, la volonté a manqué d'énergie pour réprimer la sensibilité nerveuse, mais on ne peut distinguer la part de la volonté dans cette faiblesse. Vous vous êtes décidé à calmer vos susceptibilités, et voici qu'au moment où vous n'y pensez plus, vous répondez aigrement à une parole qui vous a piqué... à l'endroit sensible ! Aussitôt vous vous dites piteusement : M'y voilà encore ! Cette expérience montre que vous n'êtes pas parfaitement maître de vous-même. C'est une faute de faiblesse.

Faut-il vous étonner de ces fautes ? Nullement. « Il est tout naturel de tomber quand on est un petit enfant », nous dit sainte Thérèse de l'Enfant Jésus. Votre étonnement ne prouverait que votre orgueil. Pourvu que votre volonté soit disposée habituellement à ne jamais offenser Dieu par un péché pleinement volontaire, restez en paix. « Ne vous en

épouvantez point, dit saint François de Sales. Tant que votre volonté et le fond de votre esprit est bien résolu d'être tout à Dieu, il n'y a rien à craindre, car ce sont des imperfections naturelles et plutôt maladies que péchés ou défauts spirituels... Mais humiliez-vous doucement devant Dieu et tâchez de remettre votre esprit *en posture de suavité*. Dites à votre âme : Nous avons fait un faux pas ; allons maintenant tout bellement et prenons garde à nous. Et toutes les fois que vous retomberez, faites de même... Que si bien il intervient dans les exercices de dévotion beaucoup de manquements par l'infirmité, il faut nullement s'en étonner ; mais en détestant d'un côté l'offense que Dieu en reçoit, il faut, de l'autre, avoir une certaine humilité joyeuse qui se plaît à voir et à connaître notre misère. »

Ces fautes de surprise et de faiblesse ne sont pas, en effet, un obstacle à l'accroissement de la grâce sanctifiante dans notre âme. Au contraire, *elles peuvent servir à l'augmenter*, si nous avons soin de faire suivre ces fautes d'un acte d'humilité et d'amour de Dieu. En effet, « à l'occasion d'un acte qui n'aura été ni volontaire ni coupable, ou qui ne l'aura été que très peu, on en fera plusieurs pleinement volontaires et formellement vertueux ; à la place du mérite qu'on a perdu peut-être par la faiblesse, on acquerra celui de plusieurs actes de vertu qui n'auraient pas été faits sans cette faute de faiblesse. Le tout se résume donc dans un accroissement de grâce considérable. Mais qu'on se souvienne toujours que la première condition pour obtenir ce résultat, c'est *la constance dans la correction du défaut* qui donne lieu aux fautes de surprise et de faiblesse (24). »

Par conséquent, il ne faut pas prendre son parti de ces fautes de surprise ou de faiblesse. Avec l'aide

(24) De Smedt, *Notre vie surnaturelle*, t. 1, p. 73.

de Dieu et par une généreuse vigilance, nous devons vouloir les rendre de plus en plus rares.

Pour cela, il est bon de les accuser en confession. Cette accusation nous obtiendra le pardon de Dieu, s'il est nécessaire, nous aidera à mieux connaître nos déficiences et nous incitera à être plus vigilants.

Surtout, sachons profiter de ces chutes pour nous humilier et crier notre *amour* à Dieu.

Un jour, une religieuse italienne écrivait à son bureau. Par suite d'un faux mouvement, elle renverse la statue de l'Enfant-Jésus, placée devant elle. Elle s'empresse de la ramasser en disant : « Mon bon Jésus, c'est un baiser de plus pour vous, car si vous n'étiez pas tombé, je ne vous l'aurais pas donné. » Et Jésus de lui apparaître et de lui dire : « Mon enfant, c'est comme toi, lorsque tu fais un acte d'amour après une faute de faiblesse. C'est un baiser que tu me donnes et que tu ne m'aurais pas donné, si tu n'étais pas tombée. » Cette scène délicate nous montre comment nous devons utiliser nos fautes de faiblesse et de surprise.

« J'ai compris, disait sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, qu'il suffit de *prendre Jésus par le cœur* ! » et elle ajoutait : « Pour ceux qui L'aiment et qui, après chaque petite faute, viennent se jeter dans ses bras en Lui demandant pardon, Jésus tressaille de joie. Il dit à ses anges ce que le père de l'enfant prodigue disait à ses serviteurs : « Mettez-lui un anneau au doigt et réjouissons-nous. » Oh ! que la bonté et l'amour miséricordieux du cœur de Jésus sont peu connus ! Il est vrai que pour jouir de ces trésors, il faut s'humilier, reconnaître son néant et voilà ce que beaucoup d'âmes ne veulent pas faire. »

Par contre, les *imperfections* affaiblissent notre vie divine. Un acte imparfait est un acte moins parfait que ce que nous pourrions faire. Il n'est pas contraire à un ordre de Dieu, mais à un simple *désir* de Dieu. Il n'est donc pas un péché ; il est

un acte bon, mais moins parfait. Pourtant ces imperfections constituent un obstacle à notre progrès spirituel. Notre charité, en effet, progresse vraiment quand toute notre activité se porte vers Dieu de tout son poids et de tout son élan.

*
**

Si nous avons vraiment foi en ces vérités que nous venons d'expliquer, si nous comprenions bien cette immense faveur d'être, par la grâce sanctifiante, membres du Corps mystique du Christ, notre vie spirituelle s'améliorerait très vite.

Remercions le Christ Jésus de nous associer si intimement à sa vie. Pour nous sauver, Jésus ne s'est pas contenté de devenir l'un de nous, mais *Il a voulu faire de chacun de nous quelque chose de Lui*, Il nous a appelés à devenir « Christ » avec Lui pour redevenir divins ! « Félicitons-nous, répandons-nous en actions de grâces, s'écrie saint Augustin, nous sommes devenus non seulement chrétiens, mais le Christ. Comprenez-vous, mes frères, la grâce de Dieu sur nous ? Admirons, tressaillons d'allégresse, nous sommes devenus le Christ : Lui la tête, nous les membres ; *l'Homme total*, Lui et nous : *Christus facti sumus...* (25).

Nous cherchons la grâce,
Le reste n'est rien,
Ce n'est pas un bien,
Dès lors qu'il trompe et qu'il passe
Pour nous, bien joyeux,
Nous cherchons les cieux.

(Bx DE MONTFORT.)

QUESTIONNAIRE

1. A quel point la grâce sanctifiante nous unit-elle au Christ ?

2. Quelle est la comparaison employée par Jésus pour nous le bien faire comprendre ? Qu'en concluez-vous ?

3. Saint Paul n'emploie-t-il pas une autre comparaison très suggestive aussi ?

4. Qu'est-ce que le « Corps mystique » ? Quel est le sens du mot mystique ?

5. Montrez comment le Christ est la tête du Corps mystique.

6. Quels sont les membres du Corps mystique ? Les élus du ciel ? Les âmes du purgatoire ? Les baptisés en état de grâce ? Les baptisés en état de péché mortel, ayant gardé la foi ou l'espérance ? Les baptisés en état de péché mortel, ayant perdu la foi et l'espérance ? Les non baptisés ? Quel est, aux uns et aux autres, leur degré d'appartenance au Corps mystique ?

7. Quelles conclusions pratiques pouvez-vous tirer de cette doctrine ?

8. Montrez, d'après saint Paul, que la vocation du chrétien est une vocation au sacrifice.

9. Pourquoi devez-vous éviter le péché véniel volontaire ? Comment l'éviterez-vous ? Que penser des fautes de surprise et de faiblesse ? — des imperfections ?

10. Haïssez-vous bien le péché véniel volontaire ? — Indiquez un excellent moyen pour l'éviter.



CHAPITRE VIII

LE CHRIST DANS LE PROCHAIN

« Tout ce que vous avez fait au plus petit de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. »
(Matth., xxv, 40.)

Au témoignage de Tertullien, les païens, émerveillés de l'union des fidèles des premiers siècles, s'écriaient : « Voyez donc comme ils s'aiment ! » Est-ce le même cri d'admiration émue que provoque notre attitude de la part des indifférents ou des incroyants ?

Sans doute, l'instante invitation du Christ : « Aimez-vous les uns les autres » a fait fleurir ici-bas la charité fraternelle. La terre s'est couverte d'asiles accueillants à toutes les misères, où des âmes totalement vouées au service de la souffrance se penchent fraternellement sur elle pour la soulager.

Cependant, après vingt siècles de christianisme, l'égoïsme humain reste encore bien vivace ! Que de douloureux heurts d'intérêts, de jalousies mesquines, de compétitions passionnées entre les peuples, entre les fils d'une même patrie, au sein des famil-

les ! Qu'il est loin d'être pleinement réalisé l'idéal de fraternité rêvé par le doux Sauveur du monde !

Nous avons vu que les chrétiens vivant en état de grâce sont tellement unis à Jésus qu'ils ne faisaient qu'un avec Lui... Nous ajoutons : *Puisque le Christ vit en nous, Il vit aussi dans les autres*. Voilà pourquoi nous devons pratiquer la charité fraternelle. « La vraie fraternité, dit le P. Terrien, celle qui peut faire de tous les cœurs un seul cœur, est la fraternité dans le Christ (1). »

Le fondement principal du précepte de la charité chrétienne n'est autre que le dogme si ignoré de notre incorporation au Christ, de cette incorporation merveilleuse qui fait de chacun de nous quelque chose de Lui. Nous allons étudier cette vérité profonde que le Christ a pris soin de nous inculquer en s'identifiant aux plus déshérités de la vie.

I. — LE CHRIST VIT DANS LES AUTRES.

Nous sommes aux premiers temps de l'Eglise (2). Un Israélite célèbre, Saul, celui qui plus tard devait s'appeler saint Paul, se rend à cheval à Damas. Il a appris que des Juifs avaient abandonné la religion de leurs pères pour adhérer à celle du Christ. Il n'entend pas que cela continue : ou bien ils reviendront immédiatement au judaïsme ou bien ils seront emmenés, chargés de chaînes, à Jérusalem. Quand il arrive en vue de la ville, soudain, il est enveloppé d'une lumière céleste et renversé à terre. Il entend une voix qui lui dit : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » Epouvanté, tremblant, il répond : « Qui êtes-vous, Seigneur ? » La voix lui dit : « *Je suis Jésus que tu persécutes !* » Jésus ? mais voilà cinq ou six ans peut-être qu'Il est mort ou que, au dire de ses disciples, Il est ressuscité et monté aux

(1) *La grâce et la gloire*, liv. X, ch. III.

(2) Actes des Apôtres, IX, 3-5.

cieux ! Saul, certes, ne croyait pas à cette résurrection. Pour lui, Jésus était mort et il n'avait pas l'intention de poursuivre un mort. Cependant, Jésus lui dit nettement : « *Tu Me persécutes ! C'est Moi que tu persécutes dans mes chrétiens.* » Pourquoi le Christ parle-t-il ainsi ? Parce que ses disciples Lui appartiennent en propre ; ils forment avec Lui ce Corps mystique dont nous avons déjà parlé. Quand on s'en prend aux siens, c'est Lui qu'on atteint. Entre eux et Lui, il y a une unité profonde, une unité réelle, à ce point qu'en persécutant les fidèles, Paul atteignait le Christ. Et c'est peut-être en se rappelant cette scène du chemin de Damas, que l'Apôtre écrira plus tard aux Corinthiens : « En péchant contre vos frères... c'est contre le Christ que vous péchez. » Oui, le Christ vit dans les autres.

« Franchissons maintenant ces quelques centaines de siècles qui composent la durée de ce monde : nous sommes à l'instant tragique qui va séparer le temps de l'éternité. Au-dessus de l'univers ressuscité, le juge suprême est assis à l'ombre de sa croix rédemptrice. De ses lèvres tombe l'arrêt qui poussera à leur lieu définitif les élus et des damnés (3) ». Quelle forme prend le verdict ? On pourrait croire que, pour apprécier le mérite d'entrer au ciel, Dieu examinera, de préférence, la façon dont nous nous sommes conduits envers Lui. Il n'en est même pas question dans cette sentence finale. Ce qu'il met en avant, *c'est la manière dont nous nous serons comportés vis-à-vis du prochain...* Rappelez-vous l'Evangile :

« Le Roi dira à ceux qui seront à sa droite : « Venez les bénis de mon Père, prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès la création du monde. Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger. J'ai eu soif et vous m'avez donné à boire. J'étais sans gîte et vous m'avez recueilli, sans

(3) Auffray, *Le Christ en moi*, p. 26.

« vêtements et vous m'avez vêtu, malade et vous m'avez visité, prisonnier et vous êtes venu à moi (4) ».

Alors les justes répondront au Christ : « Seigneur, quand vous avons-nous vu avoir faim et vous avons-nous donné de la nourriture ou avoir soif et vous avons-nous donné à boire?... Quand vous avons-nous vu malade ou en prison et sommes-nous allés vers vous ? Et le Roi leur répondra : « En vérité, je vous le dis : ce que vous avez fait à l'un de ces miens frères, à l'un des plus petits, c'est à moi que vous l'avez fait. »

Voyez maintenant la contre-partie du diptyque pour les damnés : « Retirez-vous, maudits... car j'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger, etc... », et l'énumération des griefs contre les damnés se termine par une réponse identique : « En manquant de charité vis-à-vis du prochain, c'est à *Moi* que vous avez manqué. »

Que nous disent ces saisissantes paroles ? sinon que les disciples du Christ, ses frères, Lui sont tellement unis que Lui-même transparait en eux ; qu'ils sont, même les plus pauvres et les plus déshérités, incorporés à Lui, c'est-à-dire membres du Corps mystique dont Il est la tête. *Eux, c'est Lui...*

Rappelez-vous saint Martin, encore catéchumène, à Amiens, donnant la moitié de son manteau à un pauvre, et voyant, la nuit suivante, le Christ lui apparaître revêtu de ce manteau et le remerciant. L'inscription qu'on peut lire sur la porte de l'hôpital de Berne, en Suisse : « *Christo in pauperibus*, pour le Christ dans les pauvres », pourrait se graver sur le front de tout homme : « Pour le Christ dans cet homme. » Oui, le Christ vit dans les autres.

Dès lors, le Christ ne doit pas être pour nous seulement un personnage historique qui remonte dans un lointain passé. Il continue de vivre et d'agir en

(4) Matth., xxv, 34.

nous et en nos contemporains. « Il passe par nos rues ; s'arrête aux devantures ruisselantes de lumières ; va dans les usines, traverse les bureaux, fréquente les chantiers, monte dans une voiture, se serre dans le coin d'un autobus... Le Christ, ici-même, en nous, au milieu de nous. Le Christ, toujours vivant, évoluant dans nos temps si fiévreux » (5).

La vraie charité nous fait donc voir Dieu dans le prochain, nous fait aimer le Christ dans nos frères. Sans cette vue de Dieu dans les autres, la charité n'est pas une vertu *théologique*, car elle ne porte pas sur Dieu Lui-même. Dès lors, en dehors du Christia-nisme, il ne peut y avoir de *vraie* charité et l'on comprend que le Christ ait pu en faire le signe distinctif du chrétien : « C'est à ceci que tout le monde vous reconnaîtra pour mes disciples, à votre mutuelle charité. »

II. — CONCLUSIONS PRATIQUES.

Puisque, par la grâce sanctifiante, le Christ vit en nous et en tous les baptisés en état de grâce, puisque nous participons tous à la même vie divine qui nous a été infusée au moment du baptême, les justes deviennent tous frères, d'une fraternité tout à fait réelle.

On pourrait dire que, du point de vue du baptême, les chrétiens sont des « consanguins ». Ils forment, en effet, une même famille puisqu'ils participent à une même vie divine qui leur a été donnée par le signe visible de l'eau du baptême.

Si, malheureusement, il y a des baptisés en qui Jésus ne vit pas actuellement parce qu'ils sont en état de péché mortel, rappelons-nous qu'ils restent cependant unis au Christ s'ils conservent dans leur

(5) Blickast, *Etre chrétien, qu'est-ce à dire ?*

âme la foi ou l'espérance. Ils restent donc membres du Christ, mais, hélas ! membres *morts*, et par conséquent, ils sont d'autant plus dignes de notre compassion et de notre amour fraternels.

Quant aux non-baptisés, Jésus les poursuit tous de son amour, Il les appelle tous à l'état de grâce et Il nous demande de l'aider dans cette œuvre. De ce chef, ils sont tous de quelque façon nos frères. Comme le dit très bien saint Thomas d'Aquin : « Nous aimons les justes parce que Dieu vit en eux, et ceux qui ne le sont pas pour que Dieu vive en eux. » Notre amour se double de la pitié qu'on témoigne à un déshérité.

Donc, par-delà les divergences secondaires de race, de langue, de parti et de rang social, *nous sommes tous frères et nous devons nous aimer comme des frères.*

Qu'est-ce à dire ? Nous ne devons pas seulement nous abstenir de mauvais sentiments, de propos désobligeants ou de gestes nuisibles, mais nous devons être dans une disposition constante à vouloir et à faire du bien à notre prochain quel qu'il soit.

Nous devons donc aimer tous nos frères *universellement*. Ce qui ne signifie pas *également*. Il y a en effet un ordre, une hiérarchie à suivre dans notre amour fraternel. Saint Paul le rappelle aux Galates : « Faisons le bien à tout le monde, spécialement à nos frères dans la foi. » La charité n'oublie personne, mais elle a des préférences que Dieu lui impose.

Voilà pourquoi nous devons pratiquer la charité fraternelle d'abord *à l'égard de ceux qui professent notre foi.*

C'est avant tout à ses disciples que Jésus a dit, avec une touchante insistance : « Mon commandement à moi, c'est que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés (6) ». C'est pour

(6) Jean, xv, 12.



Sur le chemin de Damas...

eux, qu'au moment de mourir, Il a fait à Dieu son Père cette suprême prière : « Père, qu'ils soient un en nous, comme vous et moi nous sommes un (7) ».

Echo fidèle de son cœur et de sa parole, ses apôtres n'ont cessé d'adresser aux chrétiens la même recommandation : « Avant toutes choses, écrivait saint Pierre, ayez entre vous une charité mutuelle et constante (8) ». « Par-dessus tout, disait à son tour saint Paul, pratiquez la charité qui est le lien de la perfection, afin que la paix du Christ fasse éclater la joie dans vos cœurs (9) ».

Soyons fidèles à ce programme ! Bannissons de nos rangs les dissensions entre catholiques, les vaines querelles, les animosités personnelles. Saint Paul le rappelle aux Corinthiens : « Je vous exhorte, frères, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à tenir tous le même langage et à ce qu'il n'y ait pas de partis parmi vous, et à être tous unis dans la même pensée et dans le même sentiment (10) ».

Selon l'axiome célèbre de saint Augustin, unis *dans les choses nécessaires* que nous indique l'autorité souveraine de l'Eglise, respectons *dans les choses douteuses* la liberté de nos frères comme nous voulons qu'ils respectent la nôtre et observons *en tout* la charité : « *in necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus caritas !* »

La charité peut et doit aussi nous unir, en une mesure plus restreinte, mais très réelle encore, à ceux qui n'ont pas le bonheur de partager nos croyances.

Pourvu qu'ils soient d'accord avec nous sur les principes essentiels de la morale et de l'ordre social, nous pouvons collaborer avec eux pour le plus grand bien de la patrie et de la société.

Quand nous avons à combattre leurs erreurs, il

(7) Jean, xvii, 21.

(8) I Petr., iv, 8.

(9) Coloss., iii, 14.

(10) I Cor., i, 10-13.

faut le faire toujours avec le respect auquel a droit la bonne foi de ceux qui errent, sans rien d'amer ni de blessant, avec une bienveillance sincère et manifeste pour les personnes, dans le désir unique et désintéressé de leur communiquer la vérité. La bonté doit être toujours le caractère de la controverse chrétienne. Selon le mot de saint Paul, nous devons travailler à l'établissement de la vérité, mais toujours *dans la charité* : « *facientes veritatem in caritate* ».

Cependant « il faut éviter, disait en décembre 1944 le Pape Pie XII à un Evêque français (11), en aimant ceux qui se trompent, de paraître accepter ou tolérer leurs erreurs, car l'Eglise a, avant tout, la mission de transmettre le Message évangélique dans sa pureté et son intégrité et le plus grand malheur qui puisse arriver à l'humanité, c'est de confondre la lumière avec les ténèbres, la vérité avec l'erreur. »

Hélas ! aujourd'hui encore, il y a trop d'esprits gâtés par le faux libéralisme du xix^e siècle si souvent condamné par les Papes. Non, nous ne pouvons pas respecter toutes les opinions... à moins d'être hypocrites ! On ne peut pas respecter ce qu'on estime être l'erreur. Mais nous devons respecter et même nous devons *aimer* ceux dont nous ne pouvons partager les opinions. Nous devons être prêts à leur rendre service, à participer à leurs souffrances et à communier à leur joie.

Même à l'égard de ceux qui se font nos ennemis, nous devons, tout en repoussant leurs attaques contre notre foi et en défendant notre sainte cause, nous abstenir de tout ce qui pourrait ressembler à la haine, nous rappelant le précepte du Maître : « Faites du bien à ceux qui vous haïssent (12) », et la recommandation de son apôtre : « Ne rendez à personne le mal pour le mal, mais triomphez du

(11) Mgr Théas, évêque de Montauban.

(12) Matth., v, 44.

mal par le bien, recherchant, s'il est possible et en tant qu'il dépend de vous, la paix avec tous les hommes (13) ».

Que la sainte charité du Christ nous unisse donc les uns aux autres partout et toujours !

Du fond de sa casbah du Hoggar perdue dans le désert d'Afrique, le P. de Foucauld formait un seul rêve : Créer un centre d'unité, attirer à lui pour les donner à son Maître Jésus tous les dispersés des quatre vents : « Je veux les habituer tous, s'écriait-il, chrétiens, musulmans, juifs et idolâtres, à me regarder comme un frère, *le frère universel*. » Ah ! le voilà dans sa plus pure expression l'esprit catholique, le véritable esprit du Christ. « Ils commencent, ajoute le P. de Foucauld, à appeler la maison la Fraternité, et cela m'est doux. » Voilà notre modèle. L'amour que les membres du Christ doivent avoir les uns pour les autres ne peut se refuser à personne.

Il en était bien persuadé ce petit jociste qui, injurié dans la rue, s'avance vers son insulteur à la cravate rouge et lui dit : « Serre-moi la main, mon vieux. » — Non, répond l'autre, je ne serre pas la main d'un ami de la calotte ! — « Eh bien ! tu vois, répond le jociste, c'est la différence qu'il y a entre nous : chez nous on aime tout le monde et ceux qui nous haïssent encore plus que les autres. » C'est la vraie charité.

Les chrétiens sont donc tous frères dans le Christ. Plus que frères, ils sont *membres* d'un même organisme et profondément solidaires entre eux comme les membres d'un même corps. « Tous ensemble, dit saint Paul, nous sommes un seul corps dans le Christ, membres les uns des autres (14) ».

Or les membres d'un corps, quoique parfaitement distincts les uns des autres, sont unis entre eux très

(13) Rom., XII, 17-21.

(14) Rom., XII, 4-5.

intimement. « Dieu, dit saint Paul, a disposé les membres dans le corps, chacun comme Il l'a voulu... afin qu'il n'y ait pas en lui de division, mais que ses membres aient un soin réciproque les uns des autres (15) ».

Les chrétiens jouissent donc de la même intimité à ce point qu'il y a entre eux une communication constante de *prières*, de *mérites* (16) et d'*œuvres satisfactoires*. Ils peuvent prier, mériter, réparer les uns pour les autres. La même grâce sanctifiante qui se trouve en chacun et en tous permet et réalise ces sublimes échanges.

Comme le dit saint Thomas d'Aquin : « L'acte de l'un devient l'acte de l'autre, la charité (au sens de grâce sanctifiante) servant de lien, charité par laquelle nous sommes tous un dans le Christ ». « Il s'établit ainsi, dit Ferdinand Brunetière, dans la société catholique, une circulation de perpétuelle charité. Du centre à la circonférence de ce cercle infini où l'humanité se trouve enveloppée entière, il n'est personne en qui ne retentissent, pour le désoler, les péchés, mais aussitôt pour le consoler, les mérites des autres (17) ».

C'est le dogme si consolant de la « Communion des Saints », c'est-à-dire de l'union intime, invisible mais réelle, qui existe entre tous les membres du Corps mystique du Christ. Pour saint Paul, les « saints » ne sont pas seulement ceux qui sont morts

(15) I Cor., xii, 14-18, 25, 26.

(16) Dans quelle mesure pouvons-nous donner aux autres les *mérites* que nous avons acquis ?

Une bonne œuvre vaut toujours à celui qui l'accomplit une augmentation de grâce sanctifiante. Ceci est inaliénable ; autrement dit, nous sommes forcés de le conserver pour nous. Mais la même bonne œuvre procure à son auteur une certaine remise de peines temporelles et quelque droit aux faveurs célestes. Rien ne s'oppose à ce que nous renoncions en faveur du prochain à ces deux avantages. C'est en ce sens que saint Etienne a mérité pour Saint Paul, sainte Monique pour saint Augustin, le saint curé d'Ars pour les pécheurs qui s'adressaient à lui.

(17) *La science et la religion*.

et que l'Eglise a cités à l'ordre du jour ; ce sont aussi tous ceux, morts ou vivants, qui sont unis à Jésus-Christ ou, comme il dit de préférence, ceux qui sont « dans le Christ ».

Evidemment, pour jouir sans réserve des bienfaits de la Communion des Saints, il faut appartenir au Corps mystique du Christ. On peut dire cependant que la Communion des Saints profite de quelque manière à tous les hommes, parce que les prières et les bonnes œuvres qui se font perpétuellement dans l'Eglise inclinent le Dieu de miséricorde à verser plus abondamment sur tous les déshérités, des grâces puissantes pour les amener au salut.

Voilà pourquoi, grâce à cette « Communion des Saints », la prière d'une petite âme ira convertir tel pécheur inconnu d'elle, les souffrances intérieures et secrètes d'une âme porteront la paix dans tel foyer désuni, telle malade sur son lit de douleur aidera à marcher quelque missionnaire sur une terre lointaine et fécondera son zèle. « Je pense bien souvent, écrit René Bazin, que ce sont des saintes âmes inconnues, dans le cloître et dans le monde, dans les villes et dans les villages, qui ont le plus heureusement travaillé à l'histoire de France... Leurs *Ave Maria* avaient pris le chemin des cieux, et ils étaient allés tomber au loin comme la foudre ou comme la rosée. »

Quelles consolantes perspectives sont ainsi ouvertes aux âmes qui rêvent généreusement d'apostolat et qui parfois sont condamnées à une totale inaction ! Il semble qu'elles ne peuvent rien. *La Communion des Saints leur apprend qu'elles peuvent beaucoup.* Leur impuissance, seulement apparente et relative, peut les rendre des « *Actives incomparables* », des « *Actives cent pour cent* ». Leurs prières et leurs souffrances acceptées et unies à celles du Christ réalisent une forme supérieure de

l'Action Catholique, souvent plus féconde que l'apostolat actif.

C'était la charitable tactique de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Un jour que, sur l'ordre du médecin, elle se promenait péniblement dans le jardin du Carmel, elle répondit magnifiquement à la religieuse infirmière qui lui conseillait de s'asseoir un peu : « Laissez, ma Sœur, je marche en ce moment pour un missionnaire. Je pense que, là-bas, bien loin, l'un d'eux est peut-être épuisé dans ses courses apostoliques, et, pour diminuer ses fatigues, j'offre les miennes au bon Dieu. » Dieu seul sait le bien qu'elle a réalisé ainsi. Nous pouvons en soupçonner la grandeur en songeant que l'Eglise l'a proclamée protectrice de toutes les missions.

Cette Communion des Saints dépasse les limites de la terre. Elle n'est pas restreinte *par l'espace*, car elle est vaste et immense comme le domaine du Christ lui-même ; elle n'est point arrêtée *par le temps*, parce qu'elle a pour mesure l'éternité.

Et, en effet, toutes les âmes en état de grâce, qu'elles soient ici-bas, ou bien en purgatoire, ou au ciel, sont nos frères. La mort n'opère donc en aucune manière cette coupure que faussement on imagine. Ah ! certes, elle creuse un abîme si l'on meurt en état de péché mortel... elle ouvre l'enfer. Mais si l'on meurt dans l'amitié du bon Dieu, elle n'enlève aucun des liens essentiels avec les âmes en état de grâce sanctifiante.

« Les morts sont des *invisibles*, a écrit Monseigneur Bougaud, ce ne sont pas des *absents*. » Nous sommes séparés d'eux, mais nous leur restons unis.

Il y a donc des relations possibles et réciproques entre les fidèles de la terre et les bienheureux du ciel ou les âmes du purgatoire.

Pensée bien consolante dans nos deuils ! Nous habitons encore la même maison que nos morts — s'ils sont morts dans la paix du Seigneur — *ils ont seulement changé d'étage* ! Ils sont au ciel ou au

purgatoire, et d'eux à nous, de nous à eux, les communications ne sont pas coupées.

Les bienheureux du ciel prient pour nous et nos prières reconnaissantes servent à leur gloire, comme le rappelle l'oraison après le *Lavabo* de la messe : « Nous vous faisons, ô Trinité Sainte, cette oblation en l'honneur de tous les saints pour qu'elle profite à leur gloire... »

Les âmes du purgatoire peuvent prier pour nous. Le catéchisme de Pie X (N° 123) l'enseigne formellement. Et nos prières réduisent leur attente du ciel (18).

Les militants de la terre, les débiteurs du purgatoire et les triomphateurs du ciel ne sont donc pas entièrement séparés. Ils sont unis entre eux sous le même chef, le Christ, dans la même vie de la grâce, par le même lien de la charité.

Telles sont les suprêmes consolations de notre sainte religion bien comprise.

**

« Que la charité de fraternité demeure en nous (19) », dit saint Paul. Et saint Jean ajoute : « Cet amour de nos frères nous fera passer du

(18) N'oublions pas de gagner des *indulgences* pour nos chers défunts. L'indulgence est la remise de la peine temporelle due au péché pardonné. Son efficacité découle de l'unité du Corps Mystique, dit saint Thomas d'Aquin. De fait, il y a dans les œuvres satisfactoires du Christ, de la Vierge et des saints de quoi compenser pour un grand nombre. « ...Ces mérites deviennent la propriété commune de l'Eglise qui, par les Indulgences, en fait profiter ses enfants. Ce n'est pas là trop présumer de la miséricorde divine ni déroger à sa justice : l'Indulgence, en effet, ne supprime pas la peine : elle fait seulement bénéficier tel chrétien des mérites surabondants de son frère ; la dette n'est pas abolie purement et simplement, elle est acquittée par un autre que par le débiteur. Tout repose sur la communication des mérites entre les membres du Corps Mystique. » (Anger : *La Doctrine du Corps Mystique de Jésus-Christ*.) Notons qu'une indulgence ne peut se gagner que si l'on est en état de grâce.

(19) Hébr., XIII, 1.

royaume de la mort à la vie : *Translati sumus de morte ad vitam, quoniam diligimus fratres* (20). »

Aimons, aimons donc nos frères,
A l'exemple du Sauveur,
Malgré toutes leurs misères,
Malgré leur mauvaise humeur,
Et tâchons par nos prières
De gagner à Dieu leurs cœurs !
(Bx de MONTFORT.)

QUESTIONNAIRE

1. Pourquoi devez-vous pratiquer la charité fraternelle ?
2. Montrez par la Sainte Ecriture que le Christ vit dans les autres.
3. Comment pratiquer la charité à l'égard des chrétiens — de ceux qui ne le sont pas — de ceux qui se font nos ennemis ?
4. Les chrétiens sont-ils entre eux plus que des frères ?
5. Qu'est-ce que la Communion des Saints ? Montrez combien ce dogme est consolant.
6. Est-ce que cette Communion des Saints dépasse les limites de la terre ? Pourquoi ?
7. Quelles sont les relations possibles et réciproques entre les fidèles de la terre et les bienheureux du ciel ou les âmes du purgatoire ?
8. Votre charité fraternelle est-elle universelle — sur-naturelle — agissante ?

CHAPITRE IX

LE CHRIST DANS L'ÉGLISE

« Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. »

(Matth., xxviii, 20.)

Au jour de la Toussaint, nous chantons ce beau texte de saint Jean : « J'ai vu, dans le ciel, une multitude innombrable de toute nation, de toute race, de tout langage (1) », et tous rendaient le même hommage à Dieu et à son Christ.

Cette multitude, c'est la foule immense des baptisés qui sont morts en état de grâce sanctifiante. Mais ces fils de Dieu dispersés à travers le monde ne forment pas une poussière sans consistance : ils constituent un corps organisé, ils sont groupés dans une société visible... Ainsi l'a voulu le Christ qui, pendant son séjour sur la terre, a réuni ses disciples dans une Eglise.

C'est l'œuvre à laquelle aboutit toute son existence terrestre et qu'il affermit par sa Passion et sa

(1) Apoc., vii, 9-13.

mort. « Le Christ, dit saint Paul, a aimé l'Eglise et Il s'est livré pour elle. »

Pour trop de catholiques, l'Eglise n'est qu'une sorte d'administration avec un chef lointain : le Pape et un certain nombre de « fonctionnaires » qui sont les Evêques et les Prêtres.

L'Eglise est bien autre chose : c'est un Corps vivant dont nous devons être les membres vivants, unis au Chef, unis entre nous.

Pourquoi Jésus a-t-il fondé l'Eglise ? Pour continuer ici-bas sa mission sanctificatrice.

Quand, par sa résurrection et son ascension, les hommes furent privés de sa présence sensible, Il leur a donné alors son Eglise qui — avec sa doctrine — avec son autorité — avec ses sacrements — est un autre lui-même.

Ainsi l'Eglise est tellement unie au Christ qu'on peut dire qu'elle est véritablement « *le Christ qui s'avance à travers les siècles* ». Elle est, dit Bossuet, « Jésus-Christ répandu et communiqué ». Parole qui est le commentaire de celle de saint Augustin : « Le Christ et l'Eglise ne font qu'une personne. »

I. — L'EGLISE CONTINUE LE CHRIST PAR SA DOCTRINE.

Quand le Christ est venu sur la terre, le seul moyen d'aller au Père était de se soumettre tout entier à son Fils Jésus. Vous vous souvenez de la parole de Dieu : « C'est mon Fils bien-aimé. Ecoutez-le. » Mais, avant de remonter au ciel, le Christ a confié à son Eglise, son Evangile, sa doctrine, pour que, Lui disparu, ses apôtres et leurs successeurs la prêchent, l'expliquent et la défendent contre toute déformation consciente ou non. Il veut que les chrétiens du xx^e siècle, dans leur marche vers Dieu, soient aussi favorisés que les Juifs qui avaient eu la faveur d'entendre ses prédications.

Voilà pourquoi le Christ dit à ses apôtres et à

leurs continuateurs : « Allez, enseignez toutes les nations (2). Qui reçoit votre doctrine reçoit ma doctrine. » — *Qui vos audit, me audit* : qui vous écoute, m'écoute. Mais qui méprise votre doctrine, à quelque degré ou dans quelque mesure que ce soit, méprise ma doctrine, me méprise et méprise mon Père. « *Qui vos spernit, me spernit* (3) », et saint Paul en écho reprend : « C'est comme si, par nous, le Christ lui-même vous exhortait. »

Seule l'Eglise catholique a reçu de Jésus-Christ semblable mission à l'égard de toute créature. Elle a le droit d'enseigner, et en indépendance absolue, tout le dogme et toute la morale chrétienne naturelle et révélée, et cela pour toujours. Enseignement dont l'acceptation ou le refus produira le salut ou la perte de l'âme. « Celui qui croira et sera baptisé, sera sauvé ; celui qui ne croira pas sera condamné (4). »

Mais le Christ ne veut pas que son Eglise puisse se tromper dans la transmission du message divin. Aussi Il lui promet d'être avec elle, par sa grâce toute puissante et efficace : « Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles (5). » Cette assistance est telle que jamais, quand elle transmettra la doctrine de son chef, elle ne pourra se tromper et induire en erreur les fidèles qui lui sont confiés. Donc, en acceptant l'enseignement de l'Eglise, c'est l'enseignement du Christ que nous recevons.

II. — L'ÉGLISE CONTINUE LE CHRIST PAR SON AUTORITÉ.

Jésus n'a pas voulu que ses apôtres soient seulement des prédicateurs ; Il a voulu qu'ils soient aussi

(2) Matth., xxviii, 18-20.

(3) Luc, x, 16.

(4) Marc, xvi, 16.

(5) Matth., xxviii, 20.



Notre Mère la sainte Eglise...

des pasteurs, qui conduisent visiblement tout son troupeau dont Il reste, Lui, le Pasteur invisible.

« Comme mon Père m'a envoyé, leur dit-il, ainsi je vous envoie... Donc vous avez la même autorité que moi... Tout pouvoir, ajoute-t-il, m'a été donné au ciel et sur la terre... Allez donc ! apprenez à tous à observer tout ce que je vous ai commandé. » Ainsi donc, Jésus confie aux Apôtres le soin d'établir et d'étendre son Eglise ; Il leur remet la charge de ses fidèles avec mission de se former à leur tour des successeurs qui, jusqu'à la fin des temps, continueront l'œuvre entreprise et se dévoueront au bien de tous.

Parmi tous ses apôtres, il y aura un pasteur suprême, Simon-Pierre, celui à qui Jésus avait dit, en développant le symbolisme de son nom : « Tu es Pierre ! et sur cette Pierre je bâtirai mon Eglise (6). Pais mes brebis, pais mes agneaux ! (7) » Dans un troupeau, les brebis, mères des agneaux, veillent sur leurs petits, mais le berger a le devoir de s'occuper des unes et des autres. Dans l'Eglise, berceau du Christ, il y a les évêques, chargés de veiller sur l'ensemble des fidèles, mais l'autorité de Pierre, du pape, pasteur des pasteurs, s'exerce sur tous : évêques, prêtres et fidèles.

Le Christ donne donc sa propre autorité aux pasteurs de son Eglise. En son nom, les chefs de l'Eglise pourront traduire à notre usage la volonté de Dieu, préciser ce qu'Il réclame et appliquer aux circonstances toujours changeantes de l'histoire du monde, les principes immuables de son enseignement et de sa morale, en un mot, suivant la formule même du Christ, ils auront « le pouvoir de lier et de délier ». Aussi, quand l'Eglise parle pour imposer quelque chose, nous sommes tenus d'obéir.

(6) Matth., xvi, 18.

(7) Jean, xxi, 15-17.

III. — L'ÉGLISE CONTINUE LE CHRIST PAR SES SACREMENTS.

Ce sont bien les sacrements du Christ, « car seul le Seigneur Jésus était capable d'inventer ainsi des gestes, des signes sensibles producteurs de vie surnaturelle. Les sacrements, en effet, ne sont pas seulement de simples cérémonies destinées à faire réfléchir, à rappeler quelques vérités... Evidemment, il y a de cela en chacun d'eux : quelque chose de visible, d'évocateur qui ramène la pensée vers les réalités invisibles de la vie surnaturelle. Mais, en outre, ces signes produisent ce qu'ils rappellent : ils donnent réellement la vie invisible qu'ils signifient. Et Jésus seul était capable d'attacher ainsi la grâce à un geste extérieur et de faire que partout et toujours, à chaque fois qu'on renouvellerait ce geste dans les conditions voulues, on serait assuré d'y trouver la vie surnaturelle (8). »

Ses sacrements, véritables sources de la grâce, le Christ les a confiés à son Eglise. C'est elle qui en a la garde. « Baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. » — « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez... » — « Faites ceci en mémoire de moi. »

Remarquez l'admirable sagesse du Christ qui a voulu que toute notre vie soit comme enveloppée de l'influence sanctifiante des sacrements. De fait, après nous avoir enfantés à la vie surnaturelle par le baptême, l'Eglise entretient cette vie en nous avec grande sollicitude : elle la fortifie, la préserve et la répare au moyen de ses sacrements. Comme la plus tendre des mères, elle nous prend, pour ainsi dire, par la main, dès notre berceau, pour nous acheminer vers le ciel.

Ainsi, chrétiens du xx^e siècle, nous sommes aussi favorisés que les contemporains de Jésus. L'Eglise

(8) Glorieux, *Le Christ et sa religion*, p. 172.

répète en son nom et avec la même efficacité, les gestes qu'il faisait jadis pour distribuer sa grâce. Elle continue donc la mission sanctificatrice de Jésus non seulement par sa doctrine et son autorité, mais aussi par ses sacrements. L'Eglise est tellement unie au Christ qu'on peut dire qu'elle *est le Christ vivant dans les siècles* ! Elle est Jésus vivant encore sur terre, agissant sur terre par ses apôtres et leurs successeurs. « De l'Eglise et du Christ, disait Jeanne d'Arc, c'est tout un. »

J'ajoute que, dans cette Eglise, il y a un double élément : un élément *humain* et un élément *divin*.

L'élément *humain*, c'est la fragilité des hommes qui possèdent le pouvoir du Christ. Voyez donc saint Pierre : à la voix d'une servante, il renie son maître, le jour même de sa première communion et de son ordination sacerdotale. Et, cependant, le Christ fonde sur lui son Eglise. Les successeurs de Pierre sont également fragiles. Dieu, sans aucun doute, aurait pu leur donner le privilège de ne pas pécher ; Il ne l'a pas fait pour que nous puissions exercer notre foi.

A travers l'élément *humain*, nous devons, en effet, discerner l'élément *divin* de l'Eglise.

Nous n'avons qu'à feuilleter ses dix-neuf siècles d'histoire : le grain de sénévé a grandi au milieu des difficultés et des luttes qui devaient l'étouffer ; les persécuteurs ne se sont pas lassés de tuer, les chrétiens ne se sont pas lassés de mourir, si bien que le sang des martyrs a contribué à la propagation extraordinairement rapide du christianisme. Il y a dans l'Eglise catholique une telle sève de vie, une telle fidélité à la parole du Maître, une bienfaisance morale et sociale, une telle source de sainteté et de civilisation qu'on est bien obligé de reconnaître en elle, malgré ses éléments humains et parfois la misère de ceux qui la représentent, l'œuvre du Christ qui n'a pas oublié sa promesse : « Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. »

« Ce ne sont pas les objections contre l'Eglise qui m'ont jamais beaucoup troublé, dit René Bazin. Quand on voit le navire se bien comporter sur la lame, après dix-neuf cents ans, n'avoir perdu ni un mât, ni une planche, on est tranquille sur sa solidité ; la maladresse d'un matelot, l'humeur d'un quartier-maître, un paquet de vieux cordages oubliés dans un coin, toutes ces choses n'ont aucune importance au fond et n'arrêtenf ni ne compromettent la marche de l'immortel vaisseau. » « Il y a plaisir, disait Pascal, à être dans un vaisseau battu par l'orage, lorsqu'on est assuré qu'il ne périra point. »

*
**

Remercions vivement le bon Dieu qui nous a appelés à faire partie de cette Eglise qui continue ici-bas sa mission sanctificatrice. N'oublions pas — selon la très belle pensée du P. Monsabré — que « l'Eglise est la Mère visible de la famille chrétienne dont Jésus-Christ est le Chef invisible ».

Nos ancêtres, pétris de foi, avaient cette conviction profonde. Quand ils parlaient de l'Eglise, ils disaient : « *Notre Mère la sainte Eglise* ». Et Jeanne d'Arc, à son procès, répondait fièrement à ceux qui l'accusaient d'hérésie : « *Je suis d'Eglise.* » Soyons « *d'Eglise* » nous aussi, attachés à elle comme l'enfant à sa mère.

Aimons donc l'Eglise comme une mère, d'un amour *consolateur*. Les afflictions ne lui manquent pas, certes ; elle compte sur nous pour la consoler et nous le ferons en travaillant à notre propre sanctification. On l'a dit avec raison : « Rien ne sert mieux la cause de l'Eglise que les vertus de ses enfants. »

Nous l'aimerons aussi d'un amour *fidèle*. Donnons à ceux qui nous gouvernent, avant tout au Souverain Pontife, vicaire du Christ, aux évêques, à nos prêtres, cette soumission intérieure, cette

obéissance pratique, sincère et entière que doivent des enfants à leur Mère. Ne nous permettons pas de critiquer les chefs spirituels que Dieu nous a donnés. Dans le chaos où nous vivons, soyons la troupe fidèle, unie, serrée autour de ses pasteurs, prête à l'obéissance et, s'il le faut, au sacrifice. Louis Veillot écrivait : « Je n'ai qu'un drapeau : celui de la vérité catholique. Au milieu des factions de toute espèce, je ne veux appartenir qu'à l'Eglise et à la patrie. »

Enfin, nous l'aimerons d'un amour *conquérant*. Nous l'aiderons à étendre ses conquêtes par nos prières et par notre participation active aux œuvres d'apostolat. « Comme il n'y a pas de chrétiens sans amour, dit le P. Lacordaire, il n'y a pas de chrétiens sans prosélytisme, c'est-à-dire sans apostolat. » Dévouons-nous à tous ses intérêts qui sont les intérêts même de Dieu. « J'aime l'Eglise, disait sainte Jeanne d'Arc, et voudrais la soutenir de tout mon pouvoir pour l'honneur de notre foi chrétienne. »

Ce faisant, nous hâterons le règne du Christ pour jouir d'une paix bienfaisante. Quand les nations viendront de nouveau s'abreuver aux sources pures des dogmes sacrés et de la divine morale de l'Eglise, alors seulement elles retrouveront leur plein équilibre dans la paix, la sécurité et la prospérité.

On ne peut pas avoir Dieu pour son Père,
Quand on n'a point l'Eglise pour sa Mère.
Qui ne l'écoute pas, d'ailleurs, quoique chrétien,
Il doit être traité de même qu'un païen,
De même qu'un païen.

(Bx DE MONTFORT.)

QUESTIONNAIRE

1. *Qu'est-ce que l'Eglise ?*
2. *Comment l'Eglise continue-t-elle le Christ par sa doctrine*
3. *Comment l'Eglise continue-t-elle le Christ par son autorité ? — En qui réside l'autorité suprême ? — Est-elle infaillible ?*
4. *Comment l'Eglise continue-t-elle le Christ par ses sacrements ?*
5. *Montrez l'élément humain et l'élément divin de l'Eglise.*
6. *Quels sont nos devoirs envers l'Eglise ? L'aimez-vous d'un amour consolateur — fidèle — conquérant ?*



CHAPITRE X

L'ESPRIT DE VIE

« Je crois au Saint-Esprit... qui
rend vivant. »
(*Credo de la messe.*)

A son arrivée à Ephèse, saint Paul demanda aux quelques disciples qu'il y trouva, s'ils avaient reçu le Saint-Esprit. « Mais, répondirent-ils, nous n'avons même pas entendu dire qu'il y eût un Saint-Esprit ! » (1).

Hélas ! de nos jours, que de chrétiens pourraient faire la même réponse ! Dans son encyclique sur le Saint-Esprit (2), Léon XIII, de glorieuse mémoire, regrettait amèrement que « des chrétiens n'eussent du Saint-Esprit qu'une connaissance très pauvre. Ils usent souvent de son nom dans leurs exercices de piété, mais leur foi est entourée d'épaisses ténèbres. » Aussi, le grand Pontife insiste-t-il énergiquement pour que « tous ceux qui ont charge d'âmes regardent comme un devoir d'enseigner au peuple,

(1) Actes, XIX, 2.

(2) *Divinum illud munus*, 9 mai 1897.

avec soin et abondamment, ce qui a trait à l'Esprit-Saint. »

Et, en effet, si le Sauveur est la tête du Corps mystique, si chacun des chrétiens — à quelque Eglise, souffrante, triomphante ou militante qu'il appartienne — en est un membre, Lui, l'Esprit-Saint, est *l'âme* de tout l'organisme. « Le Saint-Esprit, dit saint Augustin, est au Corps mystique ce que l'âme est au corps humain. » (3). C'est par Lui que la vie de la grâce se répand du Chef divin dans tous les membres qui lui sont unis. Il est bien, comme disait saint Paul, « l'Esprit de vie » (4).

Vérité que l'Eglise a reprise dans son *Credo*, lorsqu'elle chante sa foi en « l'Esprit qui vivifie » : « *Credo in Spiritum sanctum vivificantem.* »

Nous allons montrer ce splendide travail de l'Esprit-Saint dans l'Eglise et dans les âmes, et ensuite nous indiquerons les *devoirs* que nous avons à son égard.

I. — CE QU'EST LE SAINT-ESPRIT.

C'est la troisième Personne de la Sainte Trinité. En l'appelant ainsi, je ne veux pas dire que le Saint-Esprit soit moindre que les deux autres Personnes de la Trinité ; les trois Personnes divines sont égales en toutes choses (5). Mais, en les nommant, il faut bien garder un ordre, et cet ordre est justifié, puisque, comme nous allons le voir, le Saint-Esprit procède du Père et du Fils. On l'appelle « Saint » parce qu'il est la sainteté même. On l'appelle « Esprit » parce qu'il n'a pas de corps

(3) Serm. 187. De temp.

(4) Rom., VIII, 2.

(5) Les Trois Personnes de la Sainte Trinité n'ont qu'une nature qui leur est commune, elles sont Dieu également toutes les trois. Ce qui les distingue en trois Personnes, ce sont leurs relations mutuelles qui sont tout intimes et que nous connaissons par la Révélation.

et aussi parce que le mot « Esprit » vient d'un mot latin « *spiritus* » qui veut dire : souffle. Ce mot nous fait — non pas comprendre, puisque c'est un mystère, — mais deviner un peu ce qu'est le Saint-Esprit... Voyez plutôt :

Il se passe entre Dieu le Père et Dieu le Fils un peu ce qui se passe dans une famille entre le père et l'enfant. Le père aime l'enfant et réciproquement l'enfant aime son père. Ne peut-on pas dire qu'il s'échappe de leurs deux poitrines comme deux souffles qui se rejoignent en un seul et qu'ils appellent « notre amour » ? Leur désir serait de voir leur mutuel amour subsister tout seul au milieu d'eux. Ainsi, ils se prouveraient d'une manière permanente qu'ils s'aiment beaucoup. De même, Dieu le Père et Dieu le Fils s'aiment d'une manière infinie. Mais, tandis que notre amour à nous est trop faible pour subsister tout seul et toujours, en Dieu l'amour réciproque du Père et du Fils demeure éternellement. Il est toujours vivant, en sorte que, véritable personne, cet amour peut dire au Père et au Fils : « Je suis votre amour », ou, comme l'appelle Notre-Seigneur : « Je suis le Saint-Esprit. » Voilà pourquoi la Révélation nous dit que le Saint-Esprit procède, c'est-à-dire dérive en quelque sorte, du Père et du Fils par manière d'amour, sans leur être cependant inférieur.

En résumé, le Saint-Esprit est l'amour réciproque du Père et du Fils, mais un amour si parfait et si substantiel qu'il en est une « personne ».

II. — ACTION DU SAINT-ESPRIT DANS L'ÉGLISE.

Au matin de la Pentecôte, Il s'est affirmé magnifiquement... Dans la chambre haute du Cénacle, il y avait cent vingt apôtres ou disciples, lâches, intéressés, égoïstes. Dans la nuit du jeudi saint, ils avaient abandonné leur Maître. A la Cène, ils se

disputaient le premier rang et, au matin de l'Ascension, ils espéraient toujours avoir des places de choix dans ce royaume terrestre qu'ils comptaient voir fonder par leur Maître.

L'Esprit-Saint descend sur eux et les voilà transformés d'un seul coup et pour toujours. Ils ont tout compris. Ils n'ont plus peur de rien. Ils sont prêts à tout sacrifier à leur tâche. Certes, c'était un beau travail que venait de faire le Saint-Esprit.

Dans les premiers jours de l'Eglise, cette action du Saint-Esprit continua d'être extraordinaire et d'être bien plus visible que de nos jours. Le Saint-Esprit descendait visiblement sur ceux qui venaient de recevoir le baptême. Il les remplissait de grâces aussi nombreuses qu'étonnantes : grâces de miracles, dons de prophéties, dons des langues et tant d'autres faveurs extraordinaires accordées aux premiers chrétiens, pour que l'on reconnût dans leur groupement l'Eglise véritable du Seigneur Jésus. Saint Grégoire nous donne, à ce sujet, une comparaison très suggestive. Lorsque nous plantons un arbuste, dit-il, tant qu'il n'est pas « pris » dans la terre, nous l'arrosons chaque jour. Mais nous cessons ce travail dès qu'il est bien enraciné. Ainsi, pour bien enraciner l'Eglise, il fallait, à ses débuts, des faveurs extraordinaires qui maintenant ne sont plus nécessaires.

Cependant, l'Esprit-Saint continue de travailler activement dans l'Eglise, quoique moins visiblement. « Aujourd'hui, il suscite les pages vivantes de l'Evangile que l'on appelle les saints. Demain, il allume aux cœurs des papes et de quelques grands apôtres une flamme ardente, un désir brûlant d'étendre jusqu'aux extrémités du monde le règne du Christ. A tous les siècles, Concile par Concile, il fait mettre au point la doctrine de vie qui alimentera les fidèles. « Il vous guidera, dit Jésus, vers la « vérité ». Toutes les institutions charitables de l'Eglise, au service de la maladie, de l'ignorance,

de la misère, sont nées, siècle par siècle, de sa secrète inspiration. Et pour fouetter l'activité de ce grand Corps, pour l'empêcher de s'endormir dans un trantran quotidien qui arrêterait sa croissance, il déchaîne à toutes les époques des courants inattendus. Depuis quarante ans, nous en avons senti passer au moins cinq : le courant eucharistique, le courant liturgique, le courant organisateur de la souffrance chrétienne, le courant missionnaire, et enfin le courant de l'Action catholique. » (6).

III. — ACTION DU SAINT-ESPRIT DANS LES AMES.

C'est dès le baptême que l'Esprit-Saint nous a été donné. La liturgie nous le rappelle, lorsqu'au début de la cérémonie du baptême, elle fait dire au prêtre : « Sors de cet enfant, esprit immonde, et laisse la place au Saint-Esprit. »

D'autre part, saint Paul nous dit : « La charité de Dieu, c'est-à-dire la grâce sanctifiante qui nous fait enfants de Dieu, a été répandue dans nos âmes par l'Esprit-Saint qui nous a été donné (7) ». L'Esprit-Saint est ici désigné comme la cause qui produit en nous la charité. C'est Lui, en effet, qui, au nom de la Sainte Trinité, nous donne la grâce sanctifiante par le signe visible de l'eau du baptême.

Cette grâce sanctifiante divinise en quelque sorte la *substance* de notre âme ; elle transforme et transfigure notre être et notre nature en les divinisant, et nous rend enfants de Dieu.

Mais l'âme a aussi des facultés, une intelligence et une volonté qui lui permettent de penser, de vouloir et d'agir. C'est un peu comme le corps qui a besoin de bras et de jambes pour agir et se mouvoir.

Pour que ces facultés puissent faire des actes sur-

(6) Auffray, *op. cit.*, p. 88.

(7) Rom., v, 5.



La Pentecôte
L'Esprit-Saint
Ouragan d'amour
Cardinal Saliège

A. Verdier

Le 50^{me} jour après Pâques...

naturels, des actes méritoires du ciel, elles doivent être aussi surélevées, surnaturalisées.

« Il ne suffit pas que le tronc et les racines de l'arbre spirituel de notre âme soient divinisés, il faut que les branches (les facultés) et la végétation qu'elles portent (les actions) le soient de même. » (8).

C'est précisément ce que fait le Saint-Esprit. Par la grâce sanctifiante, il divinise en quelque sorte le tronc et les racines de notre « arbre spirituel », et par les vertus surnaturelles, il divinise les branches.

Dès le Baptême, en effet, il « infuse » en nous, c'est-à-dire il crée directement et met lui-même en notre âme les *vertus surnaturelles* qui enrichissent, perfectionnent, surélèvent, surnaturalisent notre intelligence et notre volonté. Nos facultés naturelles reçoivent ainsi un surcroît de puissance, une surélévation qui leur permettent, d'une manière immédiate, de faire des actes surnaturels, des actes d'enfants de Dieu, des actes méritoires du Ciel, *avec une certaine tendance à les produire*. Tout principe d'opération est, en effet, incliné à son acte, mais la facilité ne viendra que plus tard à force d'accomplir des actes.

Ces vertus surnaturelles forment deux groupes : celui des vertus théologiques et celui des vertus morales.

Les vertus *théologiques* sont au nombre de trois : la foi, l'espérance et la charité. Elles ont Dieu pour objet direct et immédiat :

Dieu *cru* à cause de son infinie véracité,

Dieu *espéré* à cause de sa bonté infinie envers nous,

(8) Cuttaz, *Le Juste*, page 232.

Il est certain, d'après le Concile de Trente (sess. VI, cap. VII), que les vertus théologiques de foi, d'espérance et de charité accompagnent la grâce sanctifiante. C'est la doctrine commune, confirmée par le catéchisme du Concile de Trente (*De Baptismo*, p. 11, n° 41), que les vertus morales de prudence, de justice, de force et de tempérance nous sont aussi communiquées au même moment.

Dieu *aimé* à cause de la bonté qu'il a en lui-même.

Ces trois vertus théologiques enrichissent nos facultés naturelles.

Ainsi notre intelligence nous permet de connaître. Elle sera surélevée par la vertu de *foi* qui la dispose à adhérer fermement à toutes les vérités que Dieu nous a fait connaître parce que Dieu ne peut ni se tromper ni nous tromper.

La vertu surnaturelle d'*espérance* surélève notre volonté en la disposant à attendre de Dieu, avec une ferme confiance, la béatitude céleste et les moyens nécessaires pour y parvenir, à cause de la fidélité de Dieu à ses promesses.

Enfin notre volonté, laissée à elle-même, ne peut aimer Dieu que d'un amour naturel. Le Saint-Esprit, en versant dans nos cœurs la vertu de *charité*, nous fait aimer Dieu d'une manière surnaturelle. Cette vertu nous fait entrer dans l'amitié intime de Dieu et, nous unissant pleinement à Lui, nous rend capables de L'aimer comme Il s'aime Lui-même, parce qu'Il est le Bien suprême, infiniment bon et infiniment aimable.

En plus de ces trois vertus théologiques, le Saint-Esprit nous donne d'autres vertus surnaturelles qui se rapportent à nos devoirs envers Dieu, envers le prochain et envers nous-même. Ce sont les vertus *morales* : la prudence surnaturelle, la justice, la force, la tempérance surnaturelles. Leur rôle est de nous permettre, dans notre vie morale individuelle ou sociale, de faire des actes qui méritent un accroissement de grâce sanctifiante et qui resserrent ainsi notre union avec Dieu.

Il est facile de montrer comment ces quatre vertus morales surnaturelles perfectionnent également nos facultés naturelles.

La *prudence* aide l'intelligence à choisir les moyens nécessaires ou utiles pour atteindre notre fin surnaturelle.

La *justice* aide la volonté à respecter les droits du prochain.

La *force* aide la volonté à surmonter la crainte de la douleur, du péril, du travail, de l'humiliation dans l'accomplissement de notre devoir.

La *tempérance* aide la volonté à user des biens de ce monde et des plaisirs, dans de justes limites, sans dépasser la mesure.

Ces vertus surnaturelles donnent à nos facultés naturelles le pouvoir d'accomplir des actes à portée divine. Ce sont des puissances d'agir : elles ont une certaine tendance à produire leurs actes, mais ne facilitent pas, à proprement parler, l'accomplissement des œuvres bonnes surnaturelles.

Elles diffèrent ainsi des *vertus naturelles* qui, étant affaire de dispositions innées ou d'habitudes prises par suite d'efforts personnels, donnent une certaine *facilité* pour faire le bien.

Voilà pourquoi il y a des hommes qui, tout en vivant dans le péché mortel, pratiquent facilement la tempérance, parce qu'ils ont acquis cette vertu par des actes fréquents de sobriété. Par contre, tel autre qui se confesse bien et qui, par conséquent, reçoit la grâce sanctifiante et la vertu surnaturelle de sobriété, succombera peut-être à la tentation quelques heures après. C'est qu'en effet l'absolution ne détruit pas l'habitude d'intempérance qu'il a contractée auparavant ; elle lui donne seulement la vertu infuse de tempérance qui communiquera à ses actes de sobriété une valeur *divine*.

Que faut-il en conclure pour notre vie spirituelle?

Que Dieu exige notre coopération personnelle dans l'œuvre de notre salut. Il nous donne les vertus surnaturelles, mais il nous laisse le soin d'acquiescer nous-mêmes, avec l'aide de la grâce actuelle, les bonnes habitudes qui nous permettront d'accomplir facilement les actes de ces vertus.

« *La vertu acquise seule est stérile* au point de vue surnaturel et éternel. Dans une âme en état de

péché mortel, la sobriété ne peut pas, par les actes qu'elle fait accomplir, augmenter une grâce sanctifiante qui n'existe pas.

« *La vertu infuse seule est fragile.* Celui qui vient de se confesser après avoir vécu longtemps dans l'intempérance possède la vertu infuse de sobriété, mais il demeure exposé à la perdre en face de la première tentation venue.

« *La vertu complète est donc la vertu infuse protégée par un solide réseau de bonnes habitudes,* de vertus acquises qui sont le fruit de la répétition des actes bons, de la pratique de la mortification, de la direction de conscience suivie qui indique les efforts à faire et la méthode à adopter, travail que la grâce nous aide à accomplir, mais qu'elle ne remplace pas. » (8 bis).

Qu'elle est donc merveilleuse cette action du Saint-Esprit dans les âmes ! Mais elle ne s'arrête pas à cette « divinisation » de l'âme et de ses facultés par la grâce sanctifiante et les vertus surnaturelles.

Le Saint-Esprit sait que toutes ces ressources divines, il faudra encore en faire un bon usage et que cela n'ira pas sans difficultés. Aussi Il vient encore nous aider en nous donnant des *grâces actuelles* qui sont : ou bien des *secours surnaturels passagers*, donnés à nos facultés (lumière à l'intelligence, une bonne pensée très opportune ; force à la volonté ; émotions pieuses de la sensibilité) ; ou bien des *dispositions providentielles*, des circonstances qu'Il ménage sur notre route, de sages conseils qu'Il nous fait donner, pour nous exciter à faire le bien et à éviter le mal.

Enfin il reste qu'à certaines heures, le devoir demeure au-dessus de nos forces même surnaturelles, car les vertus surnaturelles sont pour ainsi dire greffées sur nos facultés naturelles (intelligence

et volonté) qui gardent toujours la direction de notre vie. Or l'intelligence humaine est sujette à l'erreur, la volonté humaine est exposée à des défaillances. Par exemple, pour faire un acte de justice ou de charité, il faut réfléchir quelquefois longuement à la meilleure manière de faire, il faut agir fortement pour réprimer nos impressions. Devant une question indiscrete, la vertu de prudence reste parfois hésitante, ne sachant trop comment éviter le mensonge et garder un secret. C'est *en raisonnant* qu'elle cherche péniblement la solution désirée.

C'est ce que note saint Thomas d'Aquin : « Même les vertus infuses, théologiques et morales, qui s'adaptent au mode humain de nos facultés, nous laissent dans un état d'infériorité à l'égard de notre fin surnaturelle qu'il faudrait connaître d'une façon plus vive, plus pénétrante, plus savoureuse et vers laquelle il faudrait se porter avec plus d'entrain. »

Alors que fait le Saint-Esprit ? — Au lieu de nous laisser agir péniblement par le moyen des vertus surnaturelles, *Il prend lui-même la direction de notre vie, en nous inspirant ce qu'il faut faire.* Il nous pousse lui-même ; nous sommes dans ses mains comme des instruments, nous n'avons plus la première place dans la direction de notre conduite. Nous n'avons qu'à consentir à son œuvre.

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus a bien décrit cette inspiration du Saint-Esprit : « Sans même que je m'en aperçusse, les moyens de plaire à Dieu et de pratiquer la vertu m'étaient alors clairement dévoilés... Jésus m'inspire tout ce qu'Il veut que je fasse au moment présent. » Ailleurs, elle dit encore : « A chaque instant, Il me guide et m'inspire. J'aperçois juste au moment où j'en ai besoin des clartés inconnues jusque-là. Ce n'est pas le plus souvent aux heures de prières qu'elles brillent à mes yeux, mais au milieu des occupations de la journée. »

Pour que toutes ses inspirations soient bien reçues de nous, le Saint-Esprit nous donne dès le Baptême (9) ses *sept dons* qui nous *disposent* à être dociles et souples à ses inspirations. Les dons du Saint-Esprit sont comme des voiles destinées à capter le souffle du Saint-Esprit, c'est-à-dire ses inspirations. Les dons ne sont donc pas les inspirations du Saint-Esprit, mais des perfections surnaturelles qui *disposent* nos âmes à recevoir fructueusement et à suivre avec docilité les inspirations et la direction que nous donne le Saint-Esprit. C'est un peu comme les fils électriques qui peuvent capter les ondes électriques, qui les centralisent et qui nous communiquent ainsi les pensées qui traversent l'air. Les dons sont dans l'âme comme ces fils impressionnables, capables de capter les inspirations du Saint-Esprit au bénéfice de notre âme.

« Les dons, dit saint Thomas d'Aquin, *disposent* l'homme à opérer promptement en étant mû par l'inspiration divine (10) ».

Ces dons du Saint-Esprit nous sont absolument nécessaires. Léon XIII le dit clairement : « Le juste

(9) On semble croire parfois que l'effet *spécial* du sacrement de Confirmation est d'accroître les dons du Saint-Esprit. C'est une erreur... réfutée ainsi par l'*Ami du Clergé* (Année 1921, page 347) : « Le Baptême et la Pénitence donnent les dons du Saint-Esprit, parce qu'ils donnent la grâce. La Confirmation, l'Eucharistie, l'Extrême-Onction, l'Ordre et le Mariage les augmentent parce qu'ils augmentent la grâce. Et même l'Eucharistie les augmente plus que la Confirmation parce que, toutes choses égales d'ailleurs, elle augmente davantage la grâce, puisqu'elle unit d'intime façon à Celui qui est l'auteur même de la grâce. La Confirmation *confirme* le baptisé, elle l'affermir dans la foi et la grâce. « Elle lui donne la force et le courage de confesser la foi de Jésus-Christ, et c'est par ce sacrement que nous devenons véritablement les soldats et les champions de Jésus-Christ. » Telle est la définition que donnent de la Confirmation le catéchisme de Bellarmin admis par l'Eglise, le catéchisme du Concile de Trente et, équivalement, tous les théologiens. L'effet *spécial* de ce grand sacrement n'est donc pas de fournir en abondance les dons du Saint-Esprit mais de *donner la mission et la force de professer et de défendre sa foi.*

(10) Ia IIae, q. 68, a. 1.

qui vit de la vie de la grâce et qui agit par les vertus comme par des facultés (nouvelles) *a absolument besoin des sept dons* qu'on appelle plus particulièrement dons du Saint-Esprit. Par ces dons, l'esprit de l'homme est élevé et *rendu apte à obéir plus facilement et plus promptement aux inspirations et impulsions du Saint-Esprit*. Aussi ces dons sont d'une telle efficacité qu'ils conduisent l'homme au plus haut degré de sainteté ; ils sont si excellents qu'ils demeureront les mêmes au Ciel, quoique dans un degré plus parfait. Grâce à eux, l'âme est excitée et amenée à obtenir les béatitudes évangéliques, ces fleurs que le printemps voit éclore, signes précurseurs de la béatitude éternelle. »

D'après la Sainte Ecriture (11) et la Tradition, ces dons sont au nombre de sept.

Le *don de sagesse* nous montre Dieu parfait, infiniment grand, saint, aimable. Il nous fait juger de toutes choses à la lumière de Dieu et nous fait aussi goûter les choses divines. Saint Bernard définit ce don : « la connaissance savoureuse des choses divines ». — A l'âge de sept ans, sainte Thérèse d'Avila s'occupait déjà si ardemment, avec le plus jeune de ses frères, des grandeurs de Dieu, qu'elle rapportait tout à Lui en disant : « Eternellement ! Eternellement ! Eternellement ! »

Le *don d'intelligence* nous fait entendre et pénétrer les vérités que la foi nous enseigne. — Sainte Jeanne de Chantal, âgée à peine de cinq ans, remplie de cet esprit d'intelligence, réfutait victorieusement les arguments qu'un protestant opposait devant elle au dogme de l'Eucharistie.

Le *don de conseil* nous fait voir ce que nous devons faire dans le temps, le lieu, les circonstances où nous sommes. — La mère des Macchabées donnait au septième de ses fils, martyrisé sous ses yeux, ce conseil dicté par l'Esprit-Saint : « Mon fils, sois

(11) Isaïe, xi.

courageux, et ne me rends pas, par ton inconstance, la mère d'un infidèle, la mère d'un sacrilège. »

Le *don de force* nous fait affronter avec une confiance inébranlable les travaux, les supplices, la mort même, quand la gloire de Dieu le réclame. — Sainte Agnès, âgée à peine de treize ans, et sur le point d'être martyrisée, faisait éclater sa joie à la vue des horribles tortures qui lui étaient préparées, et reprochait au bourreau le retard qu'il mettait à exécuter les ordres du gouverneur romain.

Le *don de science* nous fait reconnaître en toute créature Dieu qui l'a produite, Dieu qui nous l'a donnée pour que nous la rapportions à sa gloire, et pour qu'elle nous conduise nous-même à Lui. — C'était l'esprit de science qui se chargeait d'instruire sainte Germaine Cousin, pauvre petite bergère : tout en gardant ses troupeaux, la jeune enfant contemplait dans les fleurs qu'elle voyait éclore sous ses yeux, dans les oiseaux dont elle entendait le gai ramage, en un mot, dans toute la nature, la puissance et la bonté du Créateur.

Le *don de piété* nous fait concevoir pour Dieu cette affection filiale et ces sentiments de tendresse, de confiance, de dévouement et d'abandon que les enfants doivent nourrir pour le meilleur des pères. — Apprenant que la mort venait de lui ravir son père, le saint enfant de Diest, Jean Berchmans, s'écriait : « Oh ! désormais ma consolation sera de redire avec un abandon plus filial encore : Notre Père, qui êtes aux cieux. »

Le *don de crainte* nous fait résister aux entraînements de la chair et des sens, afin que nous évitions de causer n'importe quel déplaisir à Dieu. — Saint Benoît, redoutant jusqu'à l'ombre du péché, quitta tout jeune encore la ville de Rome et s'enfuit dans une caverne profonde des montagnes de Subiaco pour y mener, sous l'œil de Dieu, une vie de prière et de pénitence.

Ces dons du Saint-Esprit nous font agir sans que

nous ayons à penser, à réfléchir, à raisonner, mais seulement en suivant l'inspiration intérieure du Saint-Esprit et en nous abandonnant à cette divine direction. C'est comme l'élève qui va demander directement à son maître la solution des problèmes qui le préoccupent. Alors il n'est plus guidé par sa propre raison qui réfléchit et délibère, mais par la docilité à la direction de son maître.

Les dons du Saint-Esprit diffèrent donc des vertus infuses. « Les dons, dit saint Thomas d'Aquin, se distinguent des vertus en ce que les vertus parviennent à leurs actes *d'une façon humaine*, mais les dons en dehors et au-dessus de la manière humaine (12) ». Tandis que les vertus sont des énergies par lesquelles nous agissons nous-mêmes, les dons sont des *docilités* qui nous mettent en état de bien nous laisser faire par le Saint-Esprit. Ils perfectionnent donc les vertus. Ainsi le don d'intelligence perfectionne l'exercice de la vertu de foi, en nous faisant pénétrer plus avant dans les vérités de la foi. C'est ce qui explique que des âmes très simples, comme celle du saint Curé d'Ars, des âmes qui n'ont pas de culture intellectuelle, mais sont très dociles aux inspirations du Saint-Esprit, ont une compréhension, une pénétration parfois surprenante des réalités surnaturelles. D'où vient cela ? De l'étude ? Evidemment non, car elles sont bien loin d'avoir fait de fortes études... Cela vient du Saint-Esprit qui, par le don d'intelligence, perfectionne leur vertu de foi.

Ce don n'est pas le privilège extraordinaire des saints à miracle. Il appartient à ce qu'on appelle les voies ordinaires de la sainteté. Il suffit de s'y disposer par le *recueillement* nécessaire et de l'appeler par la *prière*. Toutefois, il ne faudrait pas, comptant sur cet appoint surnaturel de lumière, se croire dispensé de l'effort personnel de recherche

(12) III Sent., d. 34, q. 1, a. 1.

et d'étude et négliger les moyens naturels de s'éclairer auprès de ceux qui ont la science et la mission d'enseigner. Là aussi « Aide-toi et le ciel t'aidera ». Les dons n'ont pour but que de suppléer à la débilité des âmes *de bonne volonté, courageuses et humbles*.

Même différence entre la prudence et le don de conseil. En vue d'une grave décision à prendre, la prudence doit consulter, examiner toutes les circonstances et les conséquences de l'acte à poser, elle délibère longuement sans arriver toujours à la certitude de ce qu'il convient de choisir. Au contraire, si nous avons prié avec humilité et confiance, sous l'influence du don de conseil une inspiration vient parfois en un instant tout éclairer.

En résumé, les dons du Saint-Esprit sont dans notre âme ce que sont les voiles sur une barque. La barque de pêche peut avancer de deux façons, ou bien à force de rames, c'est pénible et lent, ou bien parce que le vent gonfle ses voiles, alors la petite nacelle accélère sa marche et bondit joyeusement sur la cime des vagues écumantes.

Le matelot qui rame de toutes ses forces, c'est le chrétien généreux qui avance par l'exercice pénible des vertus. Celui qui tend sa voile à la brise marine, c'est l'âme fidèle aux inspirations du Saint-Esprit et qui se laisse emporter par le souffle divin. Vous voyez par là que l'âme n'approche de la perfection que par une grande docilité au Saint-Esprit.

Ces dons du Saint-Esprit se distinguent aussi de la grâce actuelle dont nous parlerons bientôt. Ils consistent, en effet, en des dispositions *stables* qui nous rendent dociles à l'action de Dieu, tandis que la grâce actuelle est un secours *passager* ; d'autre part, ils ne précèdent jamais la grâce sanctifiante, mais l'accompagnent, tandis que la grâce actuelle est offerte au pécheur, même pour sa conversion.

Vraiment, elle est admirable cette action du Saint-Esprit et dans l'Eglise et dans nos âmes !



Quels sont nos devoirs envers le Saint-Esprit :

1° Nous devons *L'invoquer souvent*. Hélas ! le Saint-Esprit est trop souvent le « divin Méconnu ». On ne songe même pas à Le prier. Est-ce que, par hasard, nous n'aurions pas besoin de lumières et de forces pour aller au ciel ? Bien souvent, il est plus difficile de connaître son devoir que de le faire. Alors, que faisons-nous habituellement dans ces circonstances ? Nous réfléchissons, nous prenons conseil auprès d'âmes expérimentées. C'est bien, mais nous oublions le principal : prier le Saint-Esprit qui nous donnerait la lumière nécessaire. De même, dans notre vie parfois « effroyablement quotidienne », nous avons des devoirs pénibles à remplir. Songeons-nous à prier le Saint-Esprit pour qu'il nous aide ? Bien rarement, et cependant le Saint-Esprit est la force même de Dieu.

Charles le Goffic écrit dans « *Mes entretiens avec Foch* » : « Je crois que le maréchal n'a rien fait, rien décidé d'important sans s'être recueilli et avoir invoqué humblement les lumières de l'Esprit-Saint. » Noble exemple à suivre ! Désormais, nous prions souvent le Saint-Esprit.

2° Nous suivrons le conseil de saint Paul : « *No-lite contristare Spiritum* : prenez garde de contrister le Saint-Esprit. » Nous devons *veiller à ne pas contrarier son action en nous*, par notre légèreté, notre dissipation volontaire, notre insouciance ou nos résistances délibérées à ses inspirations. Bien que son action soit infiniment puissante, l'Esprit-Saint respecte notre liberté et ne violente pas notre volonté. Nous avons toujours le triste privilège de pouvoir Lui résister. Or rien ne contriste l'amour comme la résistance obstinée à ses avances. « Un « non » répondu volontairement, même en de petites choses, contrarie l'action du Saint-Esprit en nous. Son action se fait alors moins forte, plus rare,

et l'âme reste à un degré ordinaire, à un niveau médiocre de sainteté. Sa vie surnaturelle manque d'intensité. Et si ces résistances volontaires se multiplient, deviennent habituelles, l'Esprit-Saint se tait. L'âme, alors livrée à elle-même, sans guide et sans soutien intérieur dans la voie du salut et de la perfection, est bien près de devenir la proie du prince des ténèbres : c'est la mort de la charité (13) ».

Le saint Curé d'Ars disait : « Si vous demandiez aux damnés : Pourquoi êtes-vous en enfer ? Ils vous répondraient : c'est pour avoir résisté au Saint-Esprit. Mais si vous demandiez aux élus : Pourquoi êtes-vous au ciel ? Ils vous répondraient : c'est pour avoir obéi au Saint-Esprit tous les jours de notre vie. »

Voici un exemple vécu qui nous montre ce que doit être notre docilité au Saint-Esprit :

« Dès le début de sa vie monastique, un frère convers avait souvent entendu expliquer qu'il ne fallait pas contrister l'Esprit-Saint. Comme il ne réalisait pas bien ce que cela voulait dire, il se tracassait.

Mais, un jour, il dit à son Supérieur : « Maintenant, j'ai compris. Quand je vois quelqu'un qui va salir mon atelier, j'entends mon vieil homme protester : envoie-le promener. En même temps une autre voix me dit : du calme ! un gentil sourire ! Souvent c'est le vieil homme qui a le dessus. Mais après, ajouta-t-il en posant la main en griffe sur sa poitrine dans la région du cœur, il y a quelque chose qui me mord ici, et il continue à mordre et il ne démord pas tant que je n'ai pas été le dire à mon Père Maître ou que je ne me suis pas confessé. Mais quand je me suis accusé, il me lâche. »

A partir de ce moment ce religieux s'appliqua à ne pas contrister l'Esprit-Saint. Celui-ci lui fit re-

(13) Dom Marmion, *Le Christ, vie de l'âme*, p. 153.

marquer des petites choses qu'il n'aurait pas considérées auparavant comme des fautes : tel signe inutile, tel geste un peu familier avec ses frères, telle petite sensualité, comme se chauffer les mains, etc...

Environ deux ans plus tard, comme il s'entretenait avec ce frère, son Supérieur lui demanda : « Est-ce que vous contristez encore l'Esprit-Saint ? » — « Oh ! non, répondit-il, plus maintenant. » — « Alors, il ne vous mord plus ? » — « Si, il me mord encore. » — « Je ne comprends plus. » — « Il me mord encore, mais ce n'est plus la même chose. Avant il me mordait pour me reprocher, maintenant il me mord pour m'exciter, pour que je mette toujours plus d'amour dans mes actions, pour que je sois plus attentif à tout ce qui plaît au Bon Dieu. Et Il demande beaucoup, Il me sollicite toujours à la perfection en toutes choses. »

Ce bon frère continua très fidèlement ; dès lors l'Esprit-Saint pouvait agir librement en lui. Aussi moins de deux ans après, ce religieux disait : « Maintenant, plus rien ne me coûte. Il me semble que je n'ai plus d'efforts à faire. Vous n'avez pas idée comme je suis heureux. Avant c'était moi qui essayais d'aimer le Bon Dieu, maintenant c'est Lui qui m'aime et qui m'envahit de plus en plus. Cela m'inonde de joie et je voudrais le crier à tous. Mais l'Esprit-Saint m'apprend à me dominer plus complètement, à éviter tout ce qui pourrait me distraire et me faire quitter la présence du Bon Dieu. »

Un tel religieux ne devient-il pas, comme le désirait Sœur Elisabeth de la Trinité, une « Louange de Gloire » ? (14).

Demeurons donc bien fidèles à l'Esprit-Saint.

Soyons *silencieux* pour être attentifs à son action et *généreux* pour y coopérer fidèlement. C'est alors que le Saint-Esprit nous excitera à mieux faire en-

(14) *Sous le regard de Dieu*, par Dom Godefroid Belorgey, p. 144.

core. Il en résultera pour notre âme une grande paix et une grande joie.

Pour nous aider à réaliser cet idéal, redisons chaque jour cette très belle prière que le cardinal Mercier intitulait « *Un secret de sainteté et de bonheur* » : « O Saint-Esprit, âme de mon âme, je Vous adore. Eclairez-moi. Guidez-moi. Fortifiez-moi. Consolez-moi. Dites-moi ce que je dois faire. Donnez-moi vos ordres. Je vous promets de me soumettre à tout ce que vous désirez de moi et d'accepter tout ce que vous permettrez qui m'arrive. Faites-moi seulement connaître votre volonté. » « Si vous faites cela, ajoutait le cardinal Mercier, votre vie s'écoulera heureuse, sereine et consolée... et vous arriverez à la porte du paradis, chargé de mérites ! »

Venez, Père des lumières,
Venez, Dieu de Charité,
Formez en nous nos prières,
Montrez-nous la vérité.

Sans vous mon âme est déserte,
Elle est vide de tout bien,
Sans vous je cours à ma perte
Et je tombe pour un rien.
Je ne puis penser ni dire,
Ni faire aucun bien pour Dieu,
A moins que pour le produire
Vous ne m'aidiez en tous lieux.

(Bx DE MONTFORT.)

QUESTIONNAIRE

1. *Quelle est l'âme du Corps mystique ?*

2. *Qu'est-ce que le Saint-Esprit ? Donnez une comparaison qui nous fasse deviner un peu ce qu'est le Saint-Esprit.*

3. *Montrez l'action du Saint-Esprit dans l'Eglise à ses débuts, — de nos jours.*

4. *Montrez l'action du Saint-Esprit dans nos âmes. Quand avez-vous reçu le Saint-Esprit ? — Quel est l'effet spécial du sacrement de confirmation ?*

5. *Comment le Saint-Esprit divinise-t-il la substance de notre âme — ses facultés ? — Qu'est-ce que les vertus surnaturelles ? — Ne forment-elles pas deux groupes ? — Pourquoi les appelle-t-on des vertus « infuses » ? — Montrez le rôle des vertus théologiques et des vertus morales. — En quoi ces vertus surnaturelles diffèrent-elles des vertus naturelles ? — Que faut-il en conclure pour notre vie spirituelle ?*

6. *Cet ensemble de la grâce sanctifiante et des vertus est-il suffisant pour notre sanctification ? — Comment le Saint-Esprit vient-il encore à notre aide ? — Qu'est-ce que la grâce actuelle ? — Qu'est-ce que les dons du Saint-Esprit ? — Quel est leur nombre ? — Montrez la différence entre les dons et les vertus, entre les dons et la grâce actuelle.*

7. *Quels sont nos devoirs envers le Saint-Esprit ? Le priez-vous souvent ? Lui obéissez-vous bien ?*



CHAPITRE XI

LA MÈRE DE LA VIE

« Peuples rachetés, chantez cette
vie donnée par la Vierge ! »
(Hymne des Laudes de l'Office
de la Très Sainte Vierge.)

Cette vie spirituelle que nous avons reçue au baptême et que l'Esprit-Saint inlassablement surveille, défend et accroît en nos cœurs, le Christ, notre Aîné, nous l'a méritée par sa Passion et sa mort. Ses mérites suffisaient pleinement à nous procurer cette vie divine, car ils étaient ceux d'un Dieu et donc infinis.

Mais, dans une sagesse pleine de bonté, Il a voulu que Marie fût nécessaire à la restauration de cette vie perdue au paradis terrestre. Comme une femme avait coopéré à notre mort, une femme aussi devait coopérer à notre vie nouvelle. « De la même manière que tous ont trouvé la mort en Adam, dit saint Paul, tous retrouvent la vie en Jésus-Christ. » « Par son conseil, Eve avait coopéré à notre perte avec le premier homme : avec le Christ, Marie coopère à notre salut par son consentement. Admirable

unité du plan divin (1). » A côté de Jésus, le nouvel Adam, il fallait une nouvelle Eve, la Très Sainte Vierge Marie.

Voilà pourquoi nous devons nous arrêter à contempler cette merveille d'une simple créature associée si étroitement à la vie de la grâce que la Sainte Eglise ose l'appeler « Mère de la divine grâce ».

Nous allons voir comment son fils Jésus se l'est associée pour toute sa mission rédemptrice et ensuite nous dirons ce que doit être notre véritable dévotion à cette Mère de la vie.

I. — JÉSUS A ASSOCIÉ SA MÈRE A CHACUNE DES ÉTAPES MYSTÉRIEUSES DE SA VIE RÉDEMPTRICE.

C'est un fait facile à mettre en évidence.

Elle est associée à son Incarnation. Un ange lui apporte le message de Dieu : « Voici que vous concevrez et vous enfanterez un fils (2). » Marie va-t-elle accepter d'être la Mère du Sauveur ? Elle sait que les prophètes ont annoncé le Rédempteur comme devant être « l'homme de douleurs » et que, par conséquent, sa mère devra souffrir... de ses souffrances. L'ange attend la réponse... Si elle refuse, jamais nous ne pourrions posséder la vie divine perdue par le péché de nos premiers parents. « O Vierge, s'écrie saint Bernard, l'ange attend votre réponse. Et nous aussi, sur qui pèse déplorablement une sentence de condamnation, nous attendons de vous la parole de miséricorde. Voici que le prix de notre salut vous est offert. Consentez et immédiatement nous serons délivrés. Grâce à un petit mot de vous, *nous serons créés de nouveau, nous serons rappelés à la vie*. O Notre-Dame, dites-la cette parole ! » (3).

(1) Bernadot, Notre-Dame dans ma vie, p. 14.

(2) Luc, 1.

(3) *Sermo IV super Missus est.*



Voici
votre Mère...



« O Vierge, l'ange attend votre réponse... »

(St Bernard)

Et Marie, après avoir été rassurée par l'ange et après avoir pesé le message du ciel, dit son « Fiat » par amour pour Dieu et par amour pour nous. La Vierge adhère à toute la volonté du Père, à tout ce qu'elle exigera d'immolations dans son accomplissement. En mettant au monde Jésus, elle nous met en communication avec la Fontaine de la vie, et permet à son eau bénie d'arriver jusqu'à nous. Dès cet instant, Marie devient la Mère du Christ... et aussi notre Mère, la source de notre nouvelle vie, la cause de notre salut. « La Vierge engendre le Sauveur et par Lui nous rend la vie divine (4). »

La coopération de Marie à la Rédemption n'a fait que commencer au jour de l'Incarnation. Désormais, elle sera étroitement associée à son Fils, inséparable de Jésus. Voyez plutôt :

Par Marie, le Sauveur commence sa mission de salut près des âmes : à sa voix, Jean-Baptiste sanctifié tressaille d'allégresse dans le sein de sa mère.

A Bethléem, Marie, sur ses genoux maternels, présente son Fils à l'adoration des bergers et des mages.

C'est Marie qui présente Jésus au Temple et qui prélude ainsi au sacrifice du Calvaire. De ses mains, le vieillard Siméon reçoit le divin Enfant et en bénit le Seigneur.

Elle est associée ensuite aux peines rédemptrices de l'existence de son Jésus... à ses trente années de vie obscure, difficile, pénible, laborieuse, à Nazareth.

Les Evangiles nous disent qu'elle suit parfois son divin Fils dans ses courses apostoliques à travers la Judée, la Samarie, la Galilée. Elle est là, discrète, effacée...

Elle provoque son premier miracle à Cana, en Galilée.

Elle est associée, enfin, à toute sa Passion. Elle

(4) Mura, *Le Corps mystique du Christ*, p. 129.

est là, debout... « *Stabat Mater dolorosa...* » au pied de la croix où son Fils tant aimé agonise... impuissante à soulager ses souffrances... regardant couler le sang de ses plaies ouvertes... dans une atroce solitude... tous les apôtres, sauf Jean, se sont enfuis, lâches et découragés...

Non seulement elle consent à la mort de Jésus, mais elle offre au Père et son divin Fils et ses propres douleurs. Elle est victime avec Jésus, et son sacrifice de douleur est vraiment méritoire.

« Nous le savons bien ; la contribution de la nouvelle Eve n'ajoute rien à l'infinie richesse du sacrifice du nouvel Adam. Toutefois, avec la tradition chrétienne, nous aimons nous rappeler que si Notre-Seigneur est la cause *principale* de notre salut, Notre-Dame en est la cause *secondaire*, et que la Mère nous a mérité *à titre de convenance* et d'amitié ce que le Fils nous méritait strictement *à titre de justice* (5). »

« Elle nous mérite *par équité*, dit Pie X, ce que Jésus nous a mérité *en stricte justice* (6). » Son mérite revêt un caractère spécial : il s'étend à toute l'humanité. Le mérite, en effet, est proportionné à l'autorité de la personne. Or, ne l'oublions pas, la Très Sainte Vierge Marie remplit dans notre salut un rôle unique, officiel et universel : celui de la nouvelle Eve. Ses mérites ont donc une portée universelle.

Avant de mourir, Jésus la proclame officiellement notre mère : « *Ecce Mater tua* : Voici votre Mère », dit-il à saint Jean qui, selon toute la tradition, représentait l'humanité remise désormais aux maternelles sollicitudes de Marie. Certes, elle est bien réellement la Mère de nos âmes, puisqu'elle participe de toute son âme à la grande offrande qui nous apporte le pardon du Père et la vie du Fils.

(5) Bernadot, *op. cit.*, p. 14.

(6) Encyc. Cinquantenaire définition de l'Immaculée-Conception.

Nous avons donc été rachetés par le sang du Fils et les larmes de la Mère... Corédemptrice avec Jésus, Marie se trouve bien pour nous aux origines de la grâce. A la création des nouveaux enfants de Dieu, elle a participé avec tout son cœur de Mère ; elle a voulu, mérité, obtenu qu'ils redeviennent les fils du Père.

II. — MARIE EST ÉGALEMENT ASSOCIÉE A JÉSUS DANS LA DISTRIBUTION DE LA GRÂCE.

Après avoir contribué à nous rendre la vie surnaturelle, Marie ne pouvait pas nous abandonner. Son rôle maternel ne pouvait cesser pour nous au moment même où Jésus nous la donnait comme Mère pour l'avenir.

Or, le rôle d'une mère n'est pas seulement de donner la vie, mais aussi *de protéger et de développer la vie de ses enfants*. La Sainte Vierge doit donc veiller sur le développement de notre vie surnaturelle. Le Bx de Montfort, citant saint Augustin, nous le dit magnifiquement : « Tous les prédestinés... sont en ce monde cachés dans le sein de la Très Sainte Vierge où ils sont gardés, nourris, entretenus et agrandis par cette bonne Mère jusqu'à ce qu'elle les enfante à la gloire après la mort... » (*Vraie dévotion*, n° 33).

« Il est, dit Bossuet, et il sera toujours véritable qu'ayant reçu par Marie une fois le principe universel de la grâce, nous en recevions encore, par son entremise, les diverses applications dans tous les états différents qui composent la vie chrétienne. Sa charité maternelle, ayant tant contribué à notre salut dans le mystère de l'Incarnation, elle y contribuera éternellement dans toutes les autres opérations qui n'en sont que des dépendances. »

Et, puisque notre vie surnaturelle se développe par toutes les grâces divines que nous recevons,

nous devons conclure que, pour chacune d'elles, Marie intervient.

Au ciel, comme sur le Calvaire, Marie continue à présenter à Dieu son Fils bien-aimé, ainsi que ses propres mérites à elle. Par la vision béatifique, elle connaît tous nos besoins spirituels et, son cœur maternel voulant les satisfaire, elle prie pour chacun de nous et nous obtient, ainsi, les grâces de la Rédemption. « Elle veille sur nous, dit Pie X, et travaille, par d'infatigables prières, à porter à sa plénitude le nombre des élus. » Elle est bien la Toute-Puissance suppliante. Comme le dit un auteur contemporain : « Marie produit la grâce en priant (7). » « Elle est, dit le Bx de Montfort, notre médiatrice d'intercession. »

Vous vous rappelez la promesse qui a conquis tant de sympathies à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus : « Je veux passer mon ciel à faire du bien sur la terre » ? Il y a des siècles que Marie réalise ce magnifique programme, puisque toutes les grâces qui descendent du ciel sur la terre passent par ses mains maternelles.

Comme le dit Léon XIII, avec toute l'autorité de sa science et de son pontificat : « Toute grâce accordée aux hommes arrive jusqu'à eux par trois degrés parfaitement ordonnés : Dieu la communique au Christ, du Christ elle passe à la Très Sainte Vierge, et des mains de Marie elle descend jusqu'à nous. »

Au témoignage de saint Bernard : « Marie est le cou du Corps mystique par lequel le Chef communique aux membres tous les dons spirituels. » C'est la même idée que développe le Bx Grignon de Montfort : « Dieu le Saint-Esprit a communiqué à Marie, sa fidèle Epouse, ses dons ineffables et Il l'a choisie pour la dispensatrice de tout ce qu'Il possède, en sorte qu'elle distribue à qui elle veut, autant qu'elle

(7) Mura, *op. cit.*, p. 172.

veut, *comme* elle veut et *quand* elle veut tous ses dons et ses grâces (8). »

Au dire de Pie X, Marie est « le ministre suprême de la dispensation de la grâce (9) ». Cette même doctrine a été rappelée par Pie XI dans son encyclique *Ingravescentibus malis*, du 29 septembre 1937 : « Tout ce qui nous est concédé nous vient de Dieu tout-puissant par les mains de la Madone. »

Marie est donc bien la Mère de la divine grâce puisque, après avoir coopéré à l'acquisition de la grâce, elle coopère encore maintenant à sa distribution.

« En conséquence, conclut Léon XIII, il faut aller au Christ par Marie, votre Mère, à peu près comme par le Fils de Dieu vous allez à la Majesté souveraine de son Père (10). »

III. — CE QUE DOIT ÊTRE NOTRE VÉRITABLE DÉVOTION A LA TRÈS SAINTE VIERGE.

C'est qu'en effet la Vierge Marie doit tenir une « place éminente » dans notre vie chrétienne, « à tel point, dit le cardinal Gerlier, que ne serait pas chrétienne, au sens propre du mot, une piété dont cette dévotion serait absente ou qui ne lui réserverait qu'une importance accessoire (11) ».

« La dévotion à la Sainte Vierge, écrit le P. Faber, n'est pas un simple ornement du mystère catholique, un enjolivement, un hors-d'œuvre dont nous pouvons nous servir ou non à notre gré : c'est une partie intégrante du christianisme (12). » C'est donc avoir perdu le vrai sens catholique que de ne donner à la Sainte Vierge, dans notre piété, qu'une place facultative et surérogatoire.

(8) *Vraie dévotion*, n° 25.

(9) Encyclique sur l'Immaculée Conception.

(10) Encyclique *Octobri mense advertante*, 22 septembre 1891.

(11) Lettre pastorale 1938.

(12) Progrès de l'âme dans la vie spirituelle.

Nul n'a mieux enseigné et pratiqué la véritable dévotion à la Vierge Marie que le Bx P. de Montfort, le grand apôtre de la Croix et du saint Rosaire. Il nous a laissé son enseignement dans un petit livre qu'on ne saurait trop recommander : le *Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge*, que Pie X qualifiait « d'admirable », et dont Benoît XV disait : « Livre d'un petit volume, mais d'une grande autorité et d'une grande onction. »

A Jésus par Marie ! telle est la grande devise du Bx de Montfort. Le but de notre vie est Jésus, le moyen le plus sûr pour atteindre Jésus est de passer par la Très Sainte Vierge, qui a été constituée la médiatrice de toutes les grâces. De ce grand principe, Montfort tire deux conclusions qui résument toute sa dévotion mariale.

Tout d'abord, il faut se consacrer totalement à Marie, « se donner tout entier à la Très Sainte Vierge pour être tout entier à Jésus-Christ par elle (13). »

D'une manière générale, « se consacrer » c'est appartenir à quelqu'un d'une manière exclusive.

Essentiellement, on ne peut se consacrer qu'au Souverain Maître, à qui tout appartient, Dieu. Au Christ on se consacre comme à l'Homme-Dieu, Chef de l'humanité régénérée, de qui et par qui nous vient la vie divine. On ne peut se consacrer à aucun autre.

Voilà pourquoi, si nous nous consacrons à Marie, c'est pour qu'Elle-même nous donne à Jésus. En réalité, nous nous consacrons à Dieu par Marie.

« Il s'ensuit, dit le Bx de Montfort, qu'on se consacre tout ensemble à la Très Sainte Vierge et à Jésus-Christ : à la Très Sainte Vierge, comme au moyen parfait que Jésus-Christ a choisi pour s'unir à nous et nous unir à Lui ; et à Notre-Seigneur comme à notre dernière fin... (14) ».

(13) *Vraie dévotion*, n° 121.

(14) *Vraie dévotion*, n° 125.

Mais il faut distinguer deux formes de consécration à la Sainte Vierge.

Une première forme : le chrétien se recommande à sa Mère du ciel (ainsi la consécration à la Vierge le jour du baptême ou à l'occasion du renouvellement des promesses du baptême).

Une seconde forme : la consécration proprement dite, au sens du Bx de Montfort. C'est un engagement personnel, une *donation* totale et définitive par lesquels nous livrons à la Sainte Vierge notre corps et notre âme, nous lui donnons tous nos biens extérieurs et intérieurs, nous lui abandonnons la valeur même de nos bonnes actions passées, présentes et futures (15), nous lui donnons notre vie du temps et notre éternité. En un mot, nous remettons tout entre les mains de la Sainte Vierge, nous lui appartenons comme un champ appartient à son propriétaire, comme un esclave à son maître. D'où le nom de « *saint esclavage* » donné à cette dévotion mariale. Ne soyez pas choqués de ce mot ! L'esclavage n'est pas autre chose, en soi, que l'*appartenance totale* d'un être à un autre, ce qui n'implique aucune répugnance.

Sans doute, il est injuste qu'un homme soit esclave d'un autre homme. Mais l'esclavage n'est pas injuste à l'égard de Dieu, créateur et conserva-

(15) Toute bonne œuvre faite en état de grâce a une triple valeur :

Valeur *méritoire* : Elle augmente la grâce sanctifiante et la gloire éternelle.

Valeur *satisfactoire* : Elle satisfait pour les peines temporelles dues aux péchés pardonnés.

Valeur *impératoire* : Elle obtient des faveurs spirituelles et temporelles.

La valeur méritoire nous est personnelle et inaliénable. Mais nous pouvons abandonner à la Très Sainte Vierge la valeur satisfactoire et impératoire.

Si donc nous donnons à Marie nos mérites, c'est pour qu'elle les conserve et les augmente, non pour qu'elle les applique à d'autres (*Vraie Dévotion*, n° 122).

teur de notre existence ; il ne l'est pas davantage vis-à-vis de la Très Sainte Vierge qui, étant Mère de Dieu, participe à tous les droits de son Fils Jésus.

Qu'advient-il de cet abandon total ? Il résultera que Marie pourra remplir *pleinement* en notre faveur, auprès de Jésus, son office maternel de médiation (16).

Le Bx de Montfort nous assure, en effet, que la Sainte Vierge *purifie, embellit et fait accepter de son Fils* toutes nos bonnes œuvres qui sont devenues sa propriété. « Elle les *purifie* de toute la souillure de l'amour-propre et de l'attache imperceptible à la créature qui se glisse insensiblement dans les meilleures actions... Elle les *embellit* en les ornant de ses mérites et vertus. C'est comme si un paysan, voulant gagner l'amitié et la bienveillance du roi, allait à la reine et lui présentait une pomme, qui est tout son revenu, afin qu'elle la présentât au roi. La reine, ayant accepté le pauvre petit présent du paysan, mettrait cette pomme au milieu d'un grand et beau plat d'or, et la présenterait ainsi au roi, de la part du paysan ; pour lors la pomme, quoique indigne en elle-même d'être présentée à un roi, deviendrait un présent digne de sa Majesté, eu égard au plat d'or où elle est et à la personne qui la présente... Elle fait accepter de Jésus ces bonnes œuvres... Quand on présente quelque chose à Jésus, par soi-même... Jésus souvent rejette le présent à cause de la souillure qu'il contracte par l'amour-propre... Mais quand on lui présente quelque chose

(16) Voici le passage essentiel de cette consécration rédigée par le Bienheureux de Montfort :

« Je vous choisis aujourd'hui, ô Marie, en présence de toute la cour céleste, pour ma Mère et Maîtresse. Je vous livre et consacre, en qualité d'esclave, mon corps et mon âme, mes biens intérieurs et extérieurs, et la valeur même de mes bonnes actions passées, présentes et futures, vous laissant un entier et plein droit de disposer de moi et de tout ce qui m'appartient, sans exception, selon votre bon plaisir, à la plus grande gloire de Dieu, dans le temps et l'éternité. »

par les mains pures et virginales de sa bien-aimée, on le prend par son faible, s'il m'est permis d'user de ce terme ; il ne considère pas tant la chose qu'on lui donne que sa bonne mère qui la présente ; il ne regarde pas tant d'où vient ce présent que celle par qui il vient. Ainsi Marie qui n'est jamais rebutée et toujours bien reçue de son Fils, fait recevoir agréablement de sa Majesté tout ce qu'elle lui présente, petit ou grand : il suffit que Marie le présente pour que Jésus le reçoive et l'agréée (17) ». Tels sont les précieux avantages du saint Esclavage de Jésus en Marie.

Cependant, il ne faudrait pas donner à ce renoncement total une signification inadmissible et entièrement opposée à l'esprit de Montfort. Il nous dit, en effet, que « cette pratique n'empêche pas qu'on prie pour les autres, soit morts, soit vivants, quoique l'application de nos bonnes œuvres dépende de la volonté de la Très Sainte Vierge (18) ».

Une fois qu'on a tout donné à la Sainte Vierge, rien ne nous empêche de lui demander d'appliquer « notre petit revenu spirituel » à telle ou telle intention particulière.

Mais il ne suffit pas de nous consacrer totalement à Marie. Ensuite, et c'est la deuxième conclusion du Bx de Montfort, il faut vivre cette consécration, c'est-à-dire : *il faut vivre chaque jour dans une dépendance très étroite de la Très Sainte Vierge*. « Ce n'est pas assez, dit Montfort, de s'être une fois donné à Jésus par Marie, en qualité d'esclave, il faut entrer dans l'esprit de cette dévotion, qui est de rendre une âme intérieurement dépendante et esclave de la Très Sainte Vierge et de Jésus par elle (19) ». C'était la pratique quotidienne de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, qui disait :

(17) *Vraie dévotion*, n^{or} 146, 147, 149.

(18) *Vraie dévotion*, n^o 132.

(19) *Secret de Marie*, n^o 44.

Pendant ce triste exil, ô ma Mère chérie,
Je veux vivre avec toi, te suivre chaque jour (20).

Comment faire pour réaliser cet idéal ?

Il y a quatre petits mots qui résument et expliquent fort bien toute cette vie de dépendance à l'égard de Notre-Dame. Il faut, dit le Bx de Montfort, « faire toutes ses actions *par* Marie, *avec* Marie, *en* Marie et *pour* Marie (21) ».

Que signifient ces expressions ?

Faire toutes nos actions *par* Marie, c'est « obéir en toutes choses à la Très Sainte Vierge et se laisser conduire en toutes choses par son esprit qui est le Saint-Esprit de Dieu ». C'est donc renoncer à son esprit et à sa volonté propre et se laisser conduire par la Très Sainte Vierge.

Faire toutes nos actions *avec* Marie, c'est « regarder Marie comme un modèle accompli de toute vertu » ; c'est, pratiquement, nous demander souvent : Que ferait ~~cette~~ bonne Mère si elle était à ma place ?

Faire toutes nos actions *en* Marie, c'est agir avec ses sentiments, en prenant sa mentalité. « C'est une intimité avec la Très Sainte Vierge, intimité qui semble résulter à la fois d'une contemplation habituelle des beautés de Marie et d'une communauté de sentiments avec elle (22) ».

Faire toutes nos actions *pour* Marie, c'est-à-dire « qu'on ne travaille plus que pour elle, pour son profit et pour sa gloire, comme fin prochaine, et pour la gloire de Dieu, comme fin dernière ». C'est « répéter souvent du fond du cœur : O ma chère Maîtresse, c'est pour vous que je vais ici ou là, que je fais ceci ou cela, que je souffre cette peine ou cette injure ! (23) ».

(20) *Histoire d'une âme*, ch. XII, p. 234.

(21) *Vraie dévotion*, n^{os} 257, 258, 260, 261, 265.

(22) Ancel, *Revue des prêtres de Marie*, octobre 1938.

(23) *Secret de Marie*, n^o 49.

Pratiquement, pour vivre quotidiennement dans cette dépendance très étroite de la Très Sainte Vierge, *il faut penser le plus souvent possible à Marie*, vivre toujours en union avec Elle, pour reproduire de notre mieux, avec son secours, sa vie à Elle. En toutes choses, notre premier regard sera donc pour Celle qui, avec tant de vérité, a pu se dire l'esclave du Seigneur. C'est là l'exemplaire le mieux adapté à notre faiblesse, exemplaire qui rapproche de nous, en le reproduisant fidèlement, le modèle divin, Jésus, que toute âme doit copier pour être agréable à Dieu. « Comme l'artiste, qui a un chef-d'œuvre sous les yeux, tâche de s'assimiler le talent du maître, de faire passer dans sa copie quelque chose de l'original, ainsi le fidèle esclave de Marie a sans cesse les yeux sur sa Maîtresse pour faire passer dans sa vie quelque chose de cette soumission entière, qu'il admire (24) ».

Ainsi voulez-vous bien prier ? Commencez par vous recueillir. Profitez de cet instant pour dire à Marie que vous voulez prier avec Elle et comme Elle. Il suffit pour cela, dit le Bx de Montfort, « d'une œillade de l'esprit », c'est-à-dire d'un petit mouvement de la volonté.

Avant chacune de vos actions ordinaires, il serait peut-être difficile, surtout dans les débuts de la pratique de cette dévotion, de vous astreindre à ce bref recueillement. Alors vous pouvez vous contenter le matin, à votre réveil, de faire à Jésus par Marie une offrande collective de toutes vos actions et ainsi chacune recevra comme une sorte de consécration qui lui vaudra, le moment venu, la bienfaisante intervention de la Vierge. Réitérez cette offrande le plus souvent possible au cours de la journée, et ainsi, peu à peu, vous vous habituerez à vivre sous le regard de la Vierge.

(24) *La dévotion du saint Esclavage*, par le R. P. Gebhard, S.M.M., p. 21,

Le Bx de Montfort ajoute cette remarque bien consolante, en parlant de l'esclave de Marie : « Il est toujours vrai de dire que ce qu'il fait *quoiqu'il n'y pense pas*, est à Jésus et à Marie, en vertu de son offrande, à moins qu'il ne l'ait expressément rétractée (25) ». Donc, même si nous ne pensons pas à Marie en chacune de nos actions, tout ce que nous faisons lui appartient par le fait de notre consécration antérieure, à condition que nous ne l'ayons pas rétractée, soit par un acte formel, soit par le péché mortel qui est radicalement inapte à être le bien de Marie.

« Toutefois, la pratique du saint esclavage étant une voie de perfection, plus nous garderons le souvenir actuel de Marie, plus nous avancerons dans la perfection ; plus, en même temps, nos œuvres seront la propriété de la Sainte Vierge, plus elles pourront être utilisées par elle à la gloire de Dieu et au salut des âmes (26) ». Nous devons donc nous efforcer de penser à Marie le plus fréquemment possible dans la journée. Pour cela, il faut méditer souvent sur ses grandeurs et son rôle dans notre vie spirituelle. Si nous connaissons mieux la Vierge, nous l'aimerons davantage et c'est ainsi que son souvenir sera au moins habituellement présent à notre esprit. Plus nous aimons quelqu'un et plus souvent nous pensons à lui. Développons donc dans notre cœur l'amour de la Très Sainte Vierge et le souvenir de sa *présence* viendra naturellement à notre esprit.

De fait, Marie est, en quelque manière, réellement avec nous. Elle nous voit en Dieu dans le Ciel, elle assiste à nos combats, elle entend nos prières, elle accueille nos actes d'amour. Elle nous accompagne partout et toujours de toute la sollicitude de son âme, de toute l'affection de son cœur maternel.

(25) *Vraie dévotion*, n° 136.

(26) *Le saint esclavage de Jésus en Marie*, par le R. P. Guinefoleau, S.M.M., p. 20.

Il est donc normal que nous en fassions la compagnie habituelle de nos pensées.

Dans ce but, faisons « passer par Marie Médiatrice tous les actes de la vie chrétienne : sainte messe, communion, réception des autres sacrements ; lever, coucher, travail, repas, conversations. Elevons le regard de notre intelligence vers Marie, chaque fois que nous entendons l'heure sonner ; ayons une statue ou un tableau de la Sainte Vierge sur notre bureau, au parloir, au réfectoire, partout, afin que cette image nous rappelle, à chaque instant, que nous prions, que nous travaillons, que nous conversons, que nous mangeons sous le regard de Marie. Nos actions n'en seront que plus surnaturelles, elles n'en seront que davantage le bien, la propriété de la Très Sainte Vierge (27) ».

Avez-vous des peines, des ennuis, des épreuves ? Etes-vous accablés de tentations ? Recourez immédiatement à la Très Sainte Vierge, comme le petit enfant, au milieu des dangers, appelle instinctivement sa mère. C'est le conseil que nous donne le Bx de Montfort, dans un de ses cantiques :

Imitons ces petits enfants
Qui n'ont de recours qu'à leur mère,
Ma mère ! ma mère ! en tout temps
C'est leur ordinaire prière.

Le Bx de Montfort conclut : « Voilà le plus grand des moyens et le plus merveilleux des secrets pour faire vivre et régner Marie dans une âme et par elle Jésus-Christ (28) ».



(27) R. P. Guinefoleau, *op. cit.*, p. 21.

(28) Pour propager plus facilement cette sainte pratique de la « vraie dévotion » à la Sainte Vierge, on a institué, le 25 mars 1899, une confrérie sous le titre de *Confrérie*

Avez-vous lu cette très belle lettre de la mère de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, où Mme Martin raconte que Thérèse, à l'âge de deux ou trois ans, la suit partout ? De même, ajoute-t-elle, « la fillette ne monterait pas l'escalier toute seule, à moins de m'appeler à chaque marche : « Maman, maman. » *Autant de marches, autant de mamans.* Et si, par malheur, j'oublie de répondre une seule fois : « Oui, ma petite fille », elle reste là, sans avancer ni reculer. »

Image singulièrement éloquente de notre vie chrétienne, qui n'est qu'une ascension continue... Mais, à chaque étape, si nous le voulons, la sollicitude de notre Mère du ciel répondra à notre appel. « Le cœur de Marie, dit le saint Curé d'Ars, est si tendre pour nous que ceux de toutes les mères réunies ne sont qu'un morceau de glace auprès du sien. » « Marie, dit Bossuet, est le ministre de Dieu au département de la bonté... L'amour des mères a des bornes, le sien n'en a pas. »

« Il y a des jours où les patrons et les saints ne suffisent pas...

Alors il faut prendre son courage à deux mains
Et s'adresser directement à celle qui est au-dessus
de tout.

Etre hardi. Une fois. S'adresser hardiment à celle
qui est infiniment belle.

Parce qu'aussi elle est infiniment bonne.

... ..

de Marie, Reine des cœurs, érigée canoniquement en archi-confrérie le 28 avril 1913. Pour en faire partie, il suffit de donner son nom (écrire aux bureaux du *Règne de Jésus par Marie*, Le Bois-Grolleau, Cholet (M.-et-L.), et de se consacrer à la Sainte Vierge selon la méthode du Bienheureux de Montfort. Il y a aussi l'*Association des prêtres de Marie, Reine des cœurs*, qui s'engagent à pratiquer et à prêcher cette dévotion mariale. Pour s'y faire inscrire, il n'y a qu'à écrire à la même adresse. Ces deux associations ont leur revue mensuelle qui explique la spiritualité montfortaine.

Heureusement que les saints ne sont point jaloux les uns des autres.

Il ne faudrait plus que ça !

Ça serait un peu fort !

Et ensemble heureusement qu'ils ne sont point jaloux de la Sainte Vierge :

C'est même ce que l'on nomme la communion des saints.

Ils savent bien quelle elle est et qu'autant l'enfant l'emporte sur l'homme en pureté

Autant et septante fois autant elle l'emporte sur eux en pureté.

... ..

Adonc il faut quelque jour une fois remonter

A celle qui intercède.

Il faut monter

A celle qui est la plus imposante.

Parce qu'aussi elle est la plus maternelle. » (29).

Ayons donc une grande dévotion envers la Très Sainte Vierge, et pour chacun de nous se réalisera le dicton de nos pères : « Enfant de Marie, enfant du paradis ! »

Chrétiens, voulez-vous être heureux ?

Servez fidèlement Marie,

Car elle est la porte des Cieux

Et le chemin de l'autre vie.

C'est une mère de bonté

Personne n'en est rebuté.

(Bx de MONTFORT.)

(29) Ch. Péguy, *Le Porche du Mystère de la deuxième vertu*, pp. 65-91.

QUESTIONNAIRE

1. *Est-ce que Marie était nécessaire à la restauration de la vie surnaturelle perdue au paradis terrestre ? Pourquoi ?*

2. *Montrez comment la Sainte Vierge a été associée à toute la mission rédemptrice de Jésus.*

3. *Est-elle encore associée à Jésus pour la distribution de la grâce ?*

4. *Quelle doit être votre « vraie dévotion » à la Très Sainte Vierge ? Quelles en sont les deux pratiques fondamentales ? En quoi consiste cette totale consécration ? Comment vivre quotidiennement dans cette dépendance étroite de la Sainte Vierge ? Le faites-vous bien ?*





« Du rosaire dépend mon salut éternel... »

(St Alphonse de Liguori)

CHAPITRE XII

LA PRIÈRE MARIALE

« Roses blanches, roses rouges,
roses d'or (du rosaire), voilà la
couronne dans laquelle je place ma
joie. »

(Paroles de Notre-Dame
à saint Dominique.)

Puisque la Très Sainte Vierge Marie est la mère de la vie et la médiatrice de toutes les grâces, nos prières mariales doivent être quotidiennes. « Les prières à Marie, écrit Péguy, sont des prières de réserve. Il n'y en a pas, dans toute la liturgie, pas une, que le plus lamentable pécheur ne puisse dire vraiment... elles sont toutes des prières de supplication. L'avez-vous remarqué ? » Parmi toutes ces prières que nous pouvons adresser à la Très Sainte Vierge, il en est une particulièrement efficace, c'est le Rosaire, que l'on a appelé « *le psautier de la Vierge* ».

Le pape Léon XIII l'a défini : « Une pieuse manière de prier Dieu, en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie, qui consiste à réciter quinze dizaines

d'*Ave Maria* précédées chacune d'un *Pater* et consacrées chacune à la méditation d'un des quinze principaux mystères de notre Rédemption (1) ».

La Sainte Vierge a voulu elle-même nous faire connaître cette admirable dévotion.

Au début du XIII^e siècle, elle révéla le Rosaire à saint Dominique, en Languedoc ; au XV^e siècle, elle inspira au Bx Alain de la Roche et au vénérable P. Sprenger de le propager, l'un en Bretagne, l'autre en Allemagne ; au XVII^e siècle, le Bx de Montfort en fut un ardent apôtre dans l'Ouest de la France, et enfin au XIX^e siècle, elle le rappela elle-même au monde entier dans ses apparitions à sainte Bernadette dans la grotte de Lourdes.

Par cette prière mariale qui est « la reine des dévotions indulgenciées », vous sauverez votre âme et vous contribuerez au salut du monde entier.

I. — PAR LE ROSAIRE, VOUS SAUVEREZ VOTRE ÂME.

Le Rosaire est en effet *la prière la plus agréable à la Très Sainte Vierge*.

C'est le Bx P. de Montfort qui affirme, dans son *Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge*, que l'*Ave Maria* est « le plus parfait compliment que l'on puisse faire à Marie ». Chaque fois, en effet, que vous le récitez, vous saluez Marie : pleine de grâces, vous l'appellez : Mère de Dieu, vous lui adressez ainsi des vocables qui lui rappellent les prérogatives divines dont elle a été l'objet et qui, comme tels, sont très agréables à son cœur. Et ces appellations, vous les prononcez, non pas seulement une fois en passant, mais dix fois, cinquante

(1) Notons que le *Gloria Patri* entre chaque dizaine n'est pas obligatoire, pas plus que toutes les autres prières que l'on récite au commencement et à la fin du chapelet. On peut donc remplacer le *Gloria Patri* par une autre formule, le *Requiem æternam*, par exemple, quand on récite le rosaire pour les défunts.

fois, cent et cent cinquante fois. C'est comme une couronne que tresse votre piété filiale et qu'elle dépose sur le front même de la Très Sainte Vierge. La plus belle couronne qu'elle reçut, ce fut, assurément, celle qui lui fut présentée au jour de son Assomption dans le ciel, couronne éclatante de gloire et de mérites, s'il en fut jamais... La couronne de vos *Ave* lui rappelle cette couronne reçue au jour de l'Assomption, et par conséquent, doit être très agréable à son cœur maternel. D'ailleurs, Marie l'a dit explicitement à saint Dominique : « Roses blanches, roses rouges, roses d'or (du Rosaire), voilà la couronne dans laquelle je place ma joie. »

Le Rosaire sauvera votre âme, parce que c'est aussi *la prière qui vous est la plus profitable*.

« Pour moi, dit le Bx de Montfort, je ne trouve rien de plus puissant pour attirer le règne de Dieu, la Sagesse éternelle au-dedans de nous, que de réciter le saint Rosaire, *en méditant les quinze mystères qu'il renferme*. » Notez bien les derniers mots de cette citation. Ce qui caractérise le Rosaire, ce n'est pas la récitation matérielle d'une série d'*Ave Maria*, mais bien plutôt *la méditation* des quinze mystères qui le composent. C'est cette méditation qui est l'âme du Rosaire.

Le Rosaire est donc, avant tout, *une façon de méditer* les grandes leçons que nous ont données, par leurs exemples, le Christ et sa sainte Mère. Cette méditation nous est proposée en *quinze* tableaux ou mystères : cinq se rapportent à la vie paisible et cachée de Jésus et de sa sainte Mère, on les appelle les mystères *joyeux*. Ce sont : l'Annonciation et la Visitation de la Très Sainte Vierge, la Nativité, la Présentation et le Recouvrement de Jésus au Temple. Cinq se rapportent à la Passion du Christ, on les appelle les mystères *douloureux*. Ce sont : l'Agonie, la Flagellation, le Couronnement d'épines, le Portement de croix et le Crucifiement de Notre-Seigneur. Cinq se rapportent à sa vie bienheureuse

de ressuscité, on les nomme les mystères *glorieux*. Ce sont : la Résurrection et l'Ascension du Sauveur, la Descente du Saint-Esprit, l'Assomption et le Couronnement de Marie au ciel.

Le mot « méditation », pour le Rosaire, ne signifie pas autre chose qu'une attention soutenue et affective à ces scènes si suggestives de la vie de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère. Comme le dit Léon XIII : « Ce ne sont pas des dogmes, des articles de foi qu'on nous donne à méditer, ce sont plutôt *des événements à se représenter, des scènes à contempler*. Qu'on se les imagine avec toutes leurs circonstances : le lieu, l'époque, les personnages ; l'esprit en sera plus utilement ému. »

Pour soutenir cette contemplation intérieure ou mentale, on récite les si belles et si simples formules du *Notre Père* et du *Je vous salue, Marie*, qui accompagnent notre méditation comme un refrain en sourdine.

Il n'est pas aussi compliqué qu'on pourrait le croire de faire ainsi deux choses à la fois. C'est, au contraire, très simple et bien conforme aux lois de notre nature humaine composée de corps et d'esprit. Les doigts qui courent sur les grains de notre chapelet et les mots prononcés plus ou moins par nos lèvres viennent soutenir l'orientation de notre esprit vers Dieu.

En résumé, pour que le Rosaire produise en nous tous ses effets de sanctification, il faut joindre à la prière vocale la méditation des mystères. Non seulement cette méditation supprime ou diminue la fastidieuse monotonie et l'uniformité parfois lassante de la répétition des *Ave Maria*, mais, de plus, elle nous fait vivre à l'école de Marie : elle crée entre la Vierge et nous une union si intime que peu à peu se produira une véritable ressemblance de notre âme avec la sienne. Et c'est ainsi que par le Rosaire vous sauverez votre âme.

Quand saint Alphonse de Liguori était arrivé à

son extrême vieillesse, il ne pouvait plus se rappeler s'il avait récité son rosaire. Alors il questionnait le frère infirmier pour savoir ce qu'il en était. Un jour celui-ci lui répondit : « Ne vous en préoccupez pas... Je voudrais avoir dit tous les chapelets que vous avez déjà récités de trop aujourd'hui ! » Le saint prit un air grave et répondit : « Frère, ne badinez pas ! Ne savez-vous pas que *du rosaire dépend mon salut éternel*. »

Frappante vérité : du recours fidèle à notre Mère dépend, en définitive, notre sainteté et notre salut.

II. — PAR LE ROSAIRE, VOUS CONTRIBUEREZ TRÈS EFFICACEMENT AU SALUT DU MONDE ENTIER.

Rappelez-vous ce qui s'est passé au commencement du XIII^e siècle. Une hérésie particulièrement néfaste ravageait la sainte Eglise. Ses partisans s'appelaient, en France, les Albigeois, du nom de la ville d'Albi, qui était le centre principal de leur propagande. Dans leur impiété, ils n'ambitionnaient rien d'autre que de détruire radicalement l'œuvre du Christ ; ils s'emparaient des églises, profanaient les autels, emprisonnaient les prêtres et poursuivaient les fidèles. C'est alors que la Très Sainte Vierge apparut en Languedoc à saint Dominique et lui ordonna de prêcher et de propager le Rosaire. « C'est, lui dit-elle, *un moyen certain de salut pour l'Eglise...* Répandez-le partout et les pécheurs se convertiront et les justes persévéreront et arriveront à la béatitude céleste. » De fait, en moins de vingt ans, l'hérésie des Albigeois disparut, et ce XIII^e siècle, qui s'annonçait comme devant être un siècle de persécution et d'ignorance religieuse, fut l'un des plus beaux et des plus riches de l'histoire de l'Eglise, le grand siècle de la science sacrée et de l'art chrétien.

Voici un autre exemple frappant de cette puis-

sance du Rosaire. En l'année 1571, les Turcs, qui étaient les barbares enfants de Mahomet, osèrent porter leurs menaces contre l'Europe civilisée et chrétienne. A l'appel du Pape Pie V, plusieurs royaumes se levèrent et les armées confédérées se rangèrent sous la bannière de la Sainte Vierge. Le samedi 7 octobre 1571, la flotte chrétienne entre dans le golfe de Lépante, près d'Athènes, à la vue des Turcs disposés au combat. Pendant ce temps, le saint Pontife ordonnait des prières perpétuelles dans les maisons religieuses de Rome : partout on récitait le Rosaire pour la prospérité des armées chrétiennes. Le vent, d'abord contraire aux chrétiens, tourne subitement, chasse du côté des Turcs l'épaisse fumée de la poudre et permet ainsi aux nôtres de barrer le passage à la barbarie. Deux cents navires turcs étaient pris ou coulés ; quatre-vingt-dix autres étaient livrés aux flammes ; trente mille ennemis périssaient, et les vingt-cinq mille esclaves chrétiens, employés comme rameurs par les Turcs, recouvraient la liberté. L'expansion musulmane était définitivement brisée.

Pour commémorer ce succès dû à la protection de Marie, le Pape Pie V proclama la Sainte Vierge Notre-Dame de la Victoire ; il fit insérer dans les litanies l'invocation : Secours des chrétiens, et institua pour le 7 octobre la solennité du saint Rosaire.

A notre époque, nous mourons d'une autre hérésie non moins néfaste que celle des Albigeois : le laïcisme, qui consiste à chasser Dieu de partout. Cette hérésie est à la base de la crise mondiale actuelle. On a voulu se passer de Dieu. On croyait follement pouvoir obtenir sans Lui la paix, le pain et la liberté, et maintenant Dieu punit notre audace inadmissible. Qui nous délivrera de cette hérésie qui a été si pernicieuse à la France ? Comme au XIII^e siècle, le Rosaire.

La Vierge — sous le nom de Notre-Dame du Rosaire — est venue nous le rappeler en 1917 en dai-

gnant apparaître à trois enfants, dans une modeste localité du Portugal, à *Fatima*. Ces apparitions ont apporté *au monde* un Message qui contient de rassurantes promesses. Mais il contient *un sévère avertissement* qu'il ne faut pas négliger.

Le R. P. Castelbranco expose cette leçon de *Fatima* dans les termes les plus clairs (2) : « Devenus trop grands, les péchés du monde moderne avaient fini par provoquer la Justice Divine (guerre de 1914). Emue de compassion, la Sainte Vierge intervint auprès de son Fils et obtint de la miséricorde divine une trêve ou un ajournement du châtimement.

Elle descendit alors à *Fatima* au milieu des prodiges les plus éclatants pour bien marquer le tragique de la situation, et, dans un suprême appel, demanda aux hommes : 1°) *la cessation du péché et la pénitence* ; 2°) *la récitation quotidienne du rosaire* ; 3°) *la dévotion à son Cœur Immaculé*.

A ces conditions, elle promet une *paix durable* et le salut de beaucoup d'âmes, tout en avertissant que, si on négligeait ses avis, la Justice de Dieu suivrait son cours et se manifesterait par de nouveaux et plus grands châtimements.

Ces avis divins *ne furent pas suffisamment écoutés* ; aussi la Justice de Dieu reprit-elle de nouveau son cours...

Mais Dieu est infiniment bon, et la Sainte Vierge est inlassable dans ses interventions miséricordieuses... *Si les hommes se ressaisissent* et écoutent encore le céleste message du Cœur Immaculé, le châtimement, non évité, pourra du moins être *très adouci et rapidement terminé*. »

Notons qu'à la dernière apparition du 13 octobre, au moment où commençait de se produire le grand prodige solaire, Notre-Dame de *Fatima* nous recommande les mystères du Rosaire sous la forme concrète de trois tableaux vivants. Les trois enfants

(2) Le prodige inouï de *Fatima*.

virent d'abord *la sainte Famille* qui nous représente les mystères *joyeux* de l'enfance de Jésus. Puis la petite Lucie vit *Notre-Dame des Sept Douleurs* qui nous rappelle les mystères *douloureux* de la Passion et de la mort du Christ. Enfin, succédant à Notre-Dame des Sept Douleurs, apparut *Notre-Dame du Mont Carmel*, tenant en mains le scapulaire, gage de la béatitude céleste, et qui nous rappelle ainsi les mystères *glorieux* du Rosaire.

Le Rosaire forme donc le point central du céleste message de Fatima. A nous de le comprendre et de répondre avec empressement au grand désir de la Vierge. Aujourd'hui, comme dans le passé, le Rosaire obtiendra des miracles.

Tout le monde connaît le vaillant défenseur de l'Eglise et du peuple d'Irlande, O' Connel. Cet homme d'Etat était un grand dévot du chapelet. Un jour, on propose au Parlement anglais un bill contre la liberté de l'Irlande. Le Gouvernement est sur le point de triompher, et les amis de l'Irlande cherchent en vain O' Connel. Enfin, on le trouve dans une des salles du Palais, égrenant son chapelet. On le presse de venir. Mais le grand orateur donne cette magnifique réponse : « *Laissez-moi finir mon chapelet ; je fais plus en ce moment pour la cause de l'Irlande qu'avec les plus éloquents discours.* »

Au lendemain de la dernière offensive de Champagne, en 1918, Poincaré félicite le général Gouraud.

— Mais, général, quelle tactique fut la vôtre ?

Et le général Gouraud, sortant son chapelet :

— Monsieur le Président, voilà !...

Il avait prié.

Ah ! le chapelet de la guerre !... Dans le mouchoir où l'on ramassait les reliques sanglantes des morts avant de les enterrer, il y avait une montre, un calepin, un couteau... et presque toujours un chapelet...

A l'heure où, tristes, découragés, ils sentaient

leur cœur couler dans leur poitrine comme une cire qui fond, à l'heure où la mort rôdait autour d'eux, leur soufflant son haleine froide à la face, à l'heure où ils étaient étendus dans une mare de sang, seuls, atrocement seuls, appelant leur **maman** qui ne répondait pas, les soldats se servaient de leur chapelet.

C'était pour eux une force, une amitié, une consolation...

Il le sera pour vous... Gardez-le... et dites-le...



Le Pape Pie X, de sainte et vénérée mémoire, écrivait dans son testament : « Si vous voulez que la paix règne dans vos familles et dans votre patrie, récitez tous les jours le chapelet avec les vôtres... Il est de toutes les prières la plus belle et la plus riche en grâces, celle qui plaît le plus à la Sainte Vierge. Aimez donc le Rosaire, récitez-le avec dévotion. C'est le testament que je vous laisse, afin que vous vous souveniez de moi. » Le Pape Pie XI nous recommande de le réciter chaque jour *en famille*. « C'est là, disait-il, une habitude singulièrement salubre, dont il ne peut certainement pas ne pas découler pour le foyer domestique une tranquillité sereine et l'abondance des dons célestes (3) ». Suivons ce mot d'ordre du Pape !

Cette couronne de roses, offerte pieusement à Marie pour la récitation quotidienne du Rosaire, se changera en une couronne de gloire et de délices que Jésus et Marie déposeront, au dernier jour, sur le front des élus. Le Bx de Montfort nous en donne la précieuse assurance : « Si vous êtes fidèles à dire votre Rosaire, tous les jours, dévotement, jusqu'à la mort, croyez-moi, malgré la grandeur de vos péchés, vous recevrez une couronne de gloire qui ne se flétrira jamais. »

(3) Encyclique *Ingravescentibus malis*.

O divine prière,
 Si l'on vous connaissait,
 Un chacun vous dirait
 Jour et nuit sur la terre :
 Par l'Ave Maria
 Le péché se détruira,
 Par l'Ave Maria
 Le Grand Jésus règnera.

Oh ! conseil salutaire !
 Oh ! excellent secret !
 Pour devenir parfait,
 Par jour dire un rosaire.

Qui s'y rendra fidèle
 Marchera vite ment
 Vivra parfaitement,
 Mourra tranquillement,
 Montera sûrement
 A la vie éternelle !
 (Bx de MONTFORT.)

N.-B. — Le Rosaire a été organisé en une triple association :

1° *La Confrérie du Rosaire* (un rosaire par semaine), est une association de fidèles qui donnent leurs noms de baptême et de famille (le 1^{er} est seul nécessaire) pour qu'on les inscrive sur le registre de la Confrérie et s'engagent à réciter *un rosaire par semaine* ;

2° *Le Rosaire perpétuel* (un rosaire par mois en plus du rosaire hebdomadaire), est une association de *confrères du Rosaire*, qui s'engagent, pour l'honneur de la Très Sainte Vierge, à monter la garde d'amour autour de son trône, *une fois par mois*, à jour et heure fixes, en disant *un rosaire entier d'un seul trait* ;

3° *Le Rosaire vivant* (une dizaine par jour), est une association de fidèles qui, groupés par section de quinze personnes, s'engagent à dire une dizaine de chapelet par jour, en méditant sur un des quinze mystères que l'on change au commencement de chaque mois. Fondée à Lyon en 1826 par Mlle Pauline Jaricot, cette forme du Rosaire fut approuvée par le Pape Grégoire XVI, qui l'enrichit d'indulgences (23 février 1832).

QUESTIONNAIRE

1. Qu'est-ce que le « psautier de la Vierge » ?
2. Montrez comment par le Rosaire vous sauverez votre âme. — N'est-ce pas la prière la plus agréable à Marie ? Pourquoi ?
3. N'est-ce pas la prière la plus profitable à votre âme ? — Pourquoi ?
4. Quelle est « l'âme » du Rosaire ? Qu'est-ce qu'un mystère du Rosaire ? En quoi consiste cette méditation des mystères. — Est-ce facile ?
5. Montrez comment par le Rosaire vous contribuerez à sauver le monde. Que vous dit à ce sujet l'histoire de l'Eglise ?
6. Récitez-vous votre chapelet chaque jour en méditant les mystères du Rosaire ? Quelle sera votre résolution ?





Ici, je meurs de faim... J'irai à mon Père !
(Parabole de l'enfant prodigue)

CHAPITRE XIII

LES VIVANTS QUI SONT MORTS

« Tu as la réputation d'être vivant, mais tu es mort. »

(Apoc., III, I.)

Nous sommes sur la terre pour faire grandir en nous notre vie d'enfants de Dieu. Mais avant de grandir, il faut commencer par ne pas mourir. Quel est le grand obstacle au développement de la vie de la grâce ? Le péché mortel. C'est la grande brisure avec Dieu... C'est le sarment qui « se taille lui-même » et se retranche du cep. Il n'a plus la vie de la plante vivante... la sève de la grâce. Il devient un rameau sec. La grâce sanctifiante, en effet, n'est pas compatible avec le péché mortel. Les deux ne peuvent coexister dans une même âme.

Pour qu'un péché soit mortel, il faut désobéir à un ordre grave — connu comme grave au moment du péché — avec plein consentement de la volonté. Si l'une de ces trois conditions manque, le péché n'est pas mortel.

Au dernier livre de la Sainte Ecriture, dans l'apocalypse, nous lisons que Dieu fit entendre,

un jour, à l'Eglise de Sardes qui avait outragé sa gloire, cette parole étonnante : « Tu as la réputation d'être vivant, mais tu es mort (1) ». Des vivants qui sont morts ! Hélas ! ils ne sont que trop nombreux ceux qui vivent dans leur corps et qui sont morts dans leur âme !

« *Qui non habet Filium, vitam non habet* », nous dit saint Jean (2), c'est-à-dire celui qui ne porte pas en soi le Fils de Dieu par la grâce sanctifiante, celui-là n'a pas la vraie vie, c'est un mort, c'est un cadavre.

Le péché mortel est donc un véritable suicide surnaturel qui prive totalement l'homme de cette vie splendide qui faisait de lui un fils de Dieu. Il est l'obstacle essentiel à l'union divine, parce qu'il est contraire à l'amour de Dieu. En commettant le péché mortel, l'âme se détourne entièrement de Dieu pour placer sa fin dans la créature. L'éloignement de Dieu est donc radical et l'union avec Lui est détruite.

Nous avons vu que, par la grâce sanctifiante, Dieu vit en nous, Dieu : Père, Fils et Saint-Esprit. Que fait le péché mortel ? Il chasse réellement de notre âme la Trinité Sainte. Il n'empêche pas la présence *physique* de Dieu en nous. (En Dieu, dit saint Paul, nous avons la vie, le mouvement et l'être.) Mais il brise nos affectueuses relations avec chacune des Personnes divines. C'est comme l'envers de la grâce !

I. — A L'ÉGARD DE DIEU LE PÈRE, LE PÉCHÉ MORTEL EST UN ODIEUX MÉPRIS QUI RÉVÈLE UN CŒUR TRÈS INGRAT.

C'est la rupture violente d'un enfant avec son père. Par la grâce sanctifiante, Dieu avait fait de

(1) Apoc., III, 1.

(2) I Jean, v, 12.

nous ses enfants. Il nous faisait vivre de sa vie dans sa société et son intimité et son amitié. Il nous appelait à la vie éternelle, c'est-à-dire au bonheur parfait de Le voir tel qu'Il est et de jouir de son infinie perfection. Et pour un misérable bien fini et limité, plaisir des sens, richesses du monde, orgueil de l'esprit humain, celui qui pêche mortellement rejette ce don de Dieu et la vie éternelle... il déteste Dieu qui l'aime malgré son indignité. Affreuse insulte ! Cinglant affront !

De plus, en accomplissant librement une action contraire à la loi divine, le pécheur *méprise*, pratiquement, et les perfections et les droits de Dieu. Il nie pratiquement que Dieu soit la souveraine *sagesse* et qu'Il ait le pouvoir d'établir des lois. Il nie pratiquement *la sainteté* de Dieu et refuse de lui donner l'adoration qu'Il mérite. Il nie pratiquement que Dieu soit la *toute-puissance* et qu'Il ait le droit de réclamer l'obéissance de ses créatures. Il nie pratiquement que Dieu soit la *bonté suprême* digne d'être préférée à tout ce qui n'est pas elle. Il place Dieu au-dessous de la créature. Il répète, sinon par sa bouche, du moins par son acte, la parole de Satan, au jour de sa révolte : « *Non serviam* : je ne vous servirai point ! »

Et il méprise Dieu pour s'abandonner à une passion funeste, à un péché dont on rougirait devant les hommes. Choix monstrueux d'une volonté perverse ! Songez-vous à ce qu'un tel procédé comporte d'offensant, d'injurieux, d'outrageant pour la majesté divine ? L'union avec le Père est donc complètement rompue et la vie divine détruite. Fils ingrats que nous sommes, nous chassons de notre âme un Père qui nous aime tant !

II. — A L'ÉGARD DE DIEU LE FILS, LE PÉCHÉ MORTEL EST LA PLUS NOIRE DES TRAHISONS.

Qu'est-ce que trahir ? C'est manquer à sa parole, à ses engagements. Or, au jour de notre baptême, le Seigneur Jésus a reçu nos promesses de fidélité, par la voix de notre parrain et de notre marraine qui nous représentaient devant l'Eglise.

Au jour de notre communion solennelle, nous lui avons renouvelé publiquement ces promesses en disant, la main levée sur l'Evangile, que nous nous attachions à Jésus-Christ pour toujours. Et voici que, par le péché mortel, nous brisons avec Jésus ; nous déchirons ces contrats surnaturels, comme on déchire des chiffons de papier sans valeur. « Quelle angoisse au tribunal de Dieu d'avoir à répondre du crime de haute trahison ! (3) »

Ajoutons que ce Jésus à qui nous avons promis fidélité a dû s'imposer des souffrances épouvantables pour chacun d'entre nous.

Jésus, en effet, a très réellement souffert pour nos péchés. Etant Dieu, l'avenir Lui était découvert et, par conséquent, Il voyait par avance toutes nos fautes aussi clairement que si nous avions été présents. Dès lors, chaque fois que nous péchons, nous causons très réellement à Jésus une peine qui a compté dans sa vie mortelle et dont nous sommes présentement responsables.

Les vrais bourreaux du Christ, ce ne sont donc pas les soldats romains. Sans doute, ce sont eux qui ont enfoncé à grands coups de marteau les clous dans ses pieds et ses mains, ce sont eux qui ont déchiré son pauvre corps à coups de fouets et de lanières, qui ont ensanglanté sa tête en y faisant pénétrer de longues épines. Mais ces soldats n'ont eu la permission de Dieu de faire ainsi souffrir Jésus que parce que nos péchés étaient là, avec eux, et

(3) Plus., *Dieu en nous*, p. 88.

réclamaient une expiation, une réparation. En réalité, c'était nous qui enfoncions les clous, qui frappons Jésus, qui le couronnions d'épines. La Passion de Jésus est notre œuvre. A l'exemple de Pascal, dans le fleuve incommensurable de la Passion du Christ, nous devons discerner les gouttes du sang divin qui furent versées pour nous.

Hélas ! par le péché mortel « nous oublions cette Passion et cette mort atroce qu'Il a voulu endurer pour nous rendre cette vie chrétienne dont nous faisons si peu de cas. Tout disparaît à nos yeux trompés : humiliations de la crèche, obscurité et abaissements de la vie cachée, fatigues de la vie publique, souffrances de la croix ! (4) ».

« Chaque fois que tu échanges la grâce pour le péché, tu te joues de la manière la plus impie et la plus ignominieuse de la vie, du sang et de la mort de ton Maître... Toute la sueur qu'a répandue pour toi l'ardent amour de Jésus, tu la consumes en un instant, tu jettes dans l'abîme du péché l'héritage qu'Il t'a acquis avec tant de peine (5) ».

Quelle cruauté de notre part ! Je comprends maintenant l'émouvante parole de Pascal : « Si tu connaissais tes péchés, tu perdrais cœur ! (6) ».

III. — A L'ÉGARD DU SAINT-ESPRIT, LE PÉCHÉ MORTEL EST LA RUINE DE SON ŒUVRE DIVINE EN NOUS.

Alors qu'au baptême, le prêtre avait dit : « Sors de cet enfant, esprit immonde, laisse la place à l'Esprit-Saint », le pauvre pécheur, retournant cette parole de son baptême, s'écrie pratiquement par son péché mortel : Va-t'en, Esprit-Saint, va-t'en ! Je ne veux plus de toi, et laisse la place... — à qui donc, grand Dieu ? — à l'esprit immonde ! « Et

(4) Lamoot, *La vraie vie*, p. 34.

(5) Scheeben, *Merveilles de la grâce*, p. 83.

(6) *Mystère de Jésus*.

Satan entra dans Judas! », dit le saint Evangile, en parlant du traître après son forfait... On doit en dire autant de celui qui commet le péché mortel. Satan entre en lui, non pas par sa substance, ce qui n'appartient qu'à Dieu, mais, nous dit saint Thomas d'Aquin, par son opération, c'est-à-dire par ses suggestions mauvaises. Il opère dans le pécheur en lui inspirant des pensées mauvaises, en lui suggérant des actes mauvais qu'il ne réussit que trop à faire accomplir. Le pécheur est vraiment possédé par le démon. Voilà celui qui vient demeurer là où régnait Dieu.

Que s'ensuit-il ? *Tous les mérites du passé sont perdus* : on ne peut être séparé de Dieu et méritant devant Lui. Le pauvre pécheur ne pourra retrouver ses mérites qu'en obtenant le pardon de Dieu.

De plus, une fois cet Esprit divin chassé de l'âme, les hommes peuvent sans doute accomplir encore des actions bonnes, mais nullement méritoires pour le ciel (7).

Alors que la journée d'un chrétien *vivant* est féconde en mérites, même si rien ne lui coûte, celle d'un chrétien *mort* est inutile, malgré son travail ardu, ses souffrances et les croix qui l'accablent. Tout en vain ! *Tout est stérile pour le ciel.*

Pécheurs, ils sont devenus des branches mortes qui ne reçoivent plus la sève divine de la grâce et qui, au dire de Notre-Seigneur, ne sont bonnes qu'à être jetées au feu pour y brûler. Ils ne peuvent même pas mériter, en droit strict et rigoureux, la grâce de revenir à Dieu. Si Dieu leur donne la contrition, c'est par miséricorde, parce qu'Il daigne se pencher vers la créature tombée.

Ils réussissent peut-être dans le monde, ils sont parfois entourés d'honneur, de respect. En réalité, ils sont des cadavres spirituels, *des vivants qui sont*

(7) Que les pécheurs multiplient cependant ces bonnes actions en attendant le pardon divin : Dieu bon en tiendra compte pour avancer l'heure de la réconciliation.

morts. L'idéal disparaît progressivement de leurs yeux. C'est la terre à terre qui s'empare de tout leur être et, parfois, après avoir chassé Dieu de leur cœur, ils en viennent à vouloir Le chasser du cœur des autres. Ils se font les agents de Satan dans le monde !

Le péché mortel est donc odieux, car il tue la vie chrétienne et il sème une mort d'autant plus effrayante qu'elle est invisible. On comprend, dès lors, la parole de Blanche de Castille à son fils saint Louis : « J'aimerais mieux te voir mourir à mes pieds que de te savoir coupable d'un seul péché mortel. »

Notre sainte nationale, Jeanne d'Arc, exprimait la même idée lorsqu'elle disait, dans toute la sincérité et l'énergie de son âme : « J'aimerais mieux mourir que de commettre un péché ! » De fait, elle préféra la mort, et la mort par le feu, sur le bûcher de Rouen, plutôt que de se démentir et de cesser un instant de dire à ses juges que « tout ce qu'elle avait fait, elle l'avait fait par commandement de Notre-Seigneur ».

Oh ! le bel exemple que nous devons suivre ! La parole du psalmiste doit être notre mot d'ordre : « Je hais le péché et je l'ai en abomination (8). »

Supposez maintenant que la mort surprenne cette âme en état de péché mortel sans qu'elle ait le temps de se reconnaître. Cette supposition n'a rien d'invraisemblable, puisque Notre-Seigneur Lui-même tient à nous avertir qu'il surviendra « comme un voleur au moment où nous n'y songerons pas »... Alors, c'est l'enfer éternel : Ne jamais voir Dieu ! Toujours brûler ! Quel malheur !

En vérité, le péché mortel est bien la plus fatale des erreurs, « *errant qui operantur malum* (9) ». On sacrifie le bonheur infini et éternel du ciel pour

(8) Ps. cxviii, 163.

(9) Prov., xiv, 22.

un plaisir imparfait et éphémère. Voilà l'échange absurde que fait tout homme qui pêche. Se peut-il imaginer un égarement plus déplorable ? Erreur réparable encore ici-bas, mais bientôt irréparable ! Aussi, n'attendons pas pour recevoir le pardon de nos péchés.

Mais, direz-vous, Dieu est trop bon pour me damner ! Détrompez-vous ! *Ce n'est pas Dieu qui damne, mais le pécheur qui se damne lui-même.* Et, en effet, tant que nous sommes sur la terre, nous sommes, selon l'expression d'un grand théologien (10), « *comme des vases de terre glaise ou d'argile molle, susceptibles de changer de forme, pouvant passer du vice à la vertu et réciproquement de la vertu au vice.* Mais aussitôt le coup de la mort venu, nous devenons comme *des vases de terre cuite*, lesquels, durcis par le feu, gardent pour toujours la forme dans laquelle la cuisson les a saisis ».

On montre encore aujourd'hui, au palais de Versailles, la chambre où mourut Louis XIV, le 1^{er} septembre 1715. Ce sont les mêmes meubles et en particulier la même pendule. Par un sentiment de respect envers le grand roi mort, on arrêta cette pendule au moment même où il rendit le dernier soupir, à 4 heures 31 minutes. Depuis, on n'y a pas touché, et voilà plus de deux cents ans que l'aiguille immobile du cadran marque 4 heures 31 minutes. C'est une image frappante de l'immobilité où entre et demeure la volonté de l'homme au moment même où il quitte cette vie.

De fait, une fois la mort venue, *notre volonté ne peut plus changer, nous ne sommes plus libres, le temps d'épreuve est terminé, le temps de choisir est passé.* C'est un dogme de foi catholique... Après la mort, plus de repentir. L'âme reste immuablement dans les dispositions où elle se trouve au moment même où elle quitte son corps. Selon une

(10) Cardinal Billot, *Les Etudes*, 20 août 1923.

image bien connue, l'arbre jeté à terre ne se relève pas, il reste du côté où il est tombé. Ainsi au ciel ou en enfer, l'âme sera fixée pour l'éternité, selon qu'à l'heure de sa séparation d'avec le corps elle aura la grâce ou le péché (11). Jusqu'au dernier soupir, le pauvre pécheur sollicité par la grâce de Dieu n'a pas voulu se convertir. Éternellement, il ne se convertira pas. Éternellement, il demeurera dans le choix qu'il a fait librement entre Dieu et la créature. En toute liberté, il s'est détourné de Dieu... Éternellement il en sera privé et vivra toujours en compagnie des anges rebelles dans un feu réel qui ne s'éteindra jamais. Dieu ne fait que ratifier, confirmer la décision de l'homme qui librement a préféré la créature au Créateur.

« Ma fille, disait un jour Notre-Seigneur à sainte Rose de Lima, je ne condamne que ceux qui veulent être condamnés. » (12)

Ce n'est donc pas Dieu qui damne, mais c'est le pécheur qui se damne lui-même. Comme le faisait remarquer très spirituellement Henri Lasserre, le célèbre écrivain de Lourdes, à son ami, M. Thiers, qui arguait de la bonté de Dieu pour l'inexistence de l'enfer : « Ne vous y trompez pas ! Damner n'est pas un verbe actif, mais un verbe pronominal. »

(11) Cette fixation définitive de chaque homme, au moment de la mort, dans l'état d'amitié avec Dieu ou dans l'état d'éloignement de Dieu constitue le *jugement particulier*, par lequel la destinée de chacun est établie pour toujours. Ce jugement de Dieu ne s'exprime pas par une sentence de récompense ou de condamnation extérieurement prononcée ; il se manifeste à l'intérieur de l'homme : c'est un *jugement intérieur*. Dès que l'âme cesse d'animer le corps, elle connaît très clairement la vérité sur Dieu et sur elle-même ; elle connaît son état de grâce ou son état de péché, tout son mérite ou son démerite. De même que l'âme qui aime Dieu, après la mort se précipite vers Lui, de même l'âme en état de péché mortel se détourne de Lui et reste dans cet état. Bien qu'elle en souffre grandement, elle veut rester dans cet état, car l'âme séparée ne peut plus changer, et le damné ne peut ni se repentir ni se tourner vers Dieu et L'aimer.

(12) *Vie de Sainte Rose de Lima*, par Masson, Lyon, Vitte, 1898.



Une nuit de Noël, l'Enfant Jésus apparut à saint Jérôme :

— Jérôme, demande Jésus, que me donnes-tu pour mon jour de naissance ?

— Divin Jésus, je vous donne mon cœur.

— C'est bien, mais donne-moi encore autre chose !

— Je vous donne toutes les prières et toutes les affections de mon cœur.

— Donne-moi quelque chose de plus !

— Je vous donne tout ce que j'ai et tout ce que je suis.

— Je désire que tu me donnes quelque chose de plus !

— Divin Enfant, je n'ai plus rien. Que voulez-vous que je vous donne encore ?

— Donne-moi tes péchés !

— Que voulez-vous en faire ?

— Donne-moi tes péchés pour que je puisse te les pardonner tous !

— O divin Enfant, vous me faites pleurer !

Le bon Dieu vous adresse le même appel émouvant. Il faut y répondre généreusement : « Je me lèverai et j'irai vers mon Père (13). »

Le ciel n'est pas seulement pour ceux qui ont gardé l'innocence, mais aussi pour ceux qui l'ont perdue et recouvrée. Confiance ! Au-dessus de la persévérance qui ne tombe jamais, il y a la persévérance qui se relève toujours et qui vous conduira au bonheur d'une vie à jamais victorieuse de la mort.

Un jeune prêtre vendéen, l'abbé Giraudet, aumônier clandestin du S.T.O. en Allemagne, mort victime de son prodigieux dévouement, écrivait de Berlin à ses paroissiens : « La récompense céleste n'est pas faite pour ceux qui ne seront jamais tom-

(13) Luc, xv, 18.

bés, mais pour ceux qui se seront toujours relevés. Soyez donc courageux à accomplir ce que Dieu attend de votre foi chrétienne, et lorsque le courage vous a manqué, lorsque votre volonté a fléchi, relevez-vous vite, revenez à Lui, reprenez cœur, pensez qu'il n'est jamais trop tard de bien faire et qu'il faut toujours se presser à faire le bien. »

Reviens, pécheur, c'est ton Dieu qui t'appelle ;

Viens au plus tôt te ranger sous sa loi.

Tu n'as été déjà que trop rebelle,

Reviens à lui, puisqu'il revient à toi.

(Bx DE MONTFORT.)

QUESTIONNAIRE

1. Quel est le grand obstacle à la grâce sanctifiante ?
2. Montrez le mépris de Dieu qui se trouve dans le péché mortel.
3. N'est-ce pas aussi une trahison à l'égard de Jésus ?
4. Montrez comment Jésus a réellement souffert jadis pour nos péchés d'aujourd'hui.
5. Et à l'égard du Saint-Esprit que fait le péché mortel ? Comment le pécheur est-il possédé par le démon ?
6. Que deviennent les mérites du passé ? Que valent les bonnes actions du pécheur ?
7. Où conduit le péché mortel ?
8. Que répondre à ceux qui prétendent que Dieu est trop bon pour les damner ?
9. Que doit faire le pauvre pécheur ? Doit-il se décourager ?
10. Avez-vous pratiquement la haine du péché mortel ?

Ses nombreux péchés
lui sont pardonnés
parce qu'elle a
beaucoup aimé.

2



La Pêcheresse aux pieds de Jésus.

CHAPITRE XIV

REVIVRE !

« C'est pourquoi je te le déclare, ses nombreux péchés lui sont pardonnés parce qu'elle a beaucoup aimé. »

(Luc, vii, 47.)

Vous avez lu parfois les ravages causés par un raz-de-marée de quelques secondes. Subitement tout sombre, tout est emporté. Ainsi en est-il du chrétien qui commet le péché mortel, de ce vivant qui est mort...

La vie de la grâce se retire de son âme... C'est l'enfer éternel !

N'existe-t-il pas un moyen immédiatement à la portée de tous pour retrouver le pardon (1) ?

Oui, le moyen existe auquel songent bien peu de baptisés... C'est la contrition parfaite qui, pour beaucoup, peut être un grand moyen de salut. Le

(1) Il est de foi que la grâce perdue peut se recouvrer : « Si quelqu'un prétend que l'homme tombé après le baptême ne peut plus se relever... qu'il soit anathème. » Concile de Trente, Sess. vi, can. 29.

cardinal Franzelin, qui était un grand théologien, disait un jour : « S'il m'était donné de parcourir le monde, le sujet favori de mes prédications **serait** la contrition parfaite. » Nous allons voir comment ce vivant qui est mort peut revivre par la contrition parfaite.

I. — QUEST-CE QUE LA CONTRITION PARFAITE ?

D'une manière générale, la contrition est le regret du péché. Mais, vous le devinez aisément, on peut regretter ses fautes pour différents motifs.

Voici deux enfants qui ont gravement injurié leur mère : l'un regrette sa faute en raison de la grande peine qu'il a causée à sa mère, l'autre, qui a moins de cœur, la regrette uniquement à cause des magnifiques étrennes qui lui étaient destinées et dont il prévoit la suppression totale. Le regret de ce dernier enfant est imparfait, *c'est-à-dire moins parfait* que celui de son frère. Ce n'est pas la peine de sa mère, mais la privation de ses étrennes qui le préoccupe. Son regret est *intéressé*.

Ainsi pouvons-nous agir à l'égard du bon Dieu... Nous pouvons regretter nos péchés en raison de l'enfer ou du purgatoire qu'ils nous ont mérité ou du ciel dont ils nous privent. Dans ce cas, la contrition est appelée imparfaite parce que nous regrettons nos péchés dans notre intérêt personnel, pour un motif égoïste. C'est surtout nous que nous aimons plutôt que Dieu. Mais nous pouvons aussi regretter nos péchés parce qu'ils atteignent la personne même de Dieu infiniment bon, infiniment digne d'être aimé, parce qu'ils ont été la cause des souffrances atroces endurées par Jésus sur la croix. Cette contrition est dite parfaite, parce que son motif est souverainement *désintéressé*. On oublie ses intérêts personnels, même éternels, pour ne penser qu'à Dieu que l'on a outragé et auquel on

n'a pas craint de déplaire. On aime vraiment Dieu pour Lui-même. En résumé, la contrition parfaite est un regret basé sur un motif d'amour parfait.

II. — EST-IL DIFFICILE D'AVOIR CETTE CONTRITION PARFAITE ?

Avant Notre-Seigneur, sous l'ancienne Loi, la contrition parfaite fut, pendant quatre mille ans, le seul moyen d'obtenir le pardon de ses péchés. Le sacrement de pénitence n'existait pas. De nos jours encore, il n'y a pas d'autre moyen de rentrer en grâce pour des millions de païens et d'hérétiques. Or, nous savons que Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive... En conséquence, il ne peut pas vouloir imposer une contrition parfaite impossible à atteindre... Si tous ceux qui ont précédé la venue du Christ sur la terre, si tous ces malheureux qui, de nos jours, n'ont pas reçu le baptême, peuvent avoir cette contrition parfaite, à plus forte raison nous, catholiques, nous pouvons l'avoir, nous qui sommes éclairés des lumières de l'Evangile et qui recevons beaucoup plus de grâces actuelles. Nous devons conclure qu'il est facile d'avoir la contrition parfaite.

Evidemment, cette contrition parfaite ne peut naître dans une âme que par la grâce du bon Dieu. Mais Dieu ne la refuse jamais à qui la désire sincèrement, tant il a hâte d'exercer sa miséricorde. Il faut donc la Lui demander souvent dans nos prières et particulièrement quand nous assistons au saint Sacrifice de la messe. Le saint Concile de Trente, en effet, déclare que « le Seigneur, apaisé par cette oblation, accorde la grâce et le don de pénitence... (2) ». Quand nous participons à ce divin Sacrifice, « Dieu nous donne, si nous le demandons

(2) Sess. XXII, cap. II.

avec foi, les sentiments de repentir, de bon propos, d'humilité, de confiance, qui nous amènent à la contrition... (3) ».

N'oublions pas — la remarque est importante — que la vraie contrition réside dans *la volonté* et non dans le sentiment. Il n'est nullement nécessaire d'éprouver en nous un chagrin sensible intense. Comme dit saint Thomas d'Aquin : « Cette douleur sensible n'est pas toujours en notre pouvoir et ne s'obtient par sur commande. » Je peux donc avoir la contrition parfaite, bien que les larmes ne coulent pas de mes yeux et que mes sens ne soient pas émus. Il suffit, encore une fois, que je regrette mes péchés pour Dieu, dont j'ai méprisé la bonté, pour Jésus qui a tant souffert pour moi.

Peu importe la formule que nous employons. Notre regret n'est pas lié à une formule plus qu'à une autre. L'acte de contrition que tout petit nous avons appris, celui que nous récitons dans la prière du matin et du soir est excellent. Il n'est pas même nécessaire. Qu'importe la quantité de paroles ! Il suffit de dire mentalement, d'un cœur repentí et aimant : « Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur. » C'est suffisant pour la miséricorde. Tout de suite elle agit, elle vivifie.

III. — QUELS SONT LES PRÉCIEUX EFFETS DE CETTE CONTRITION PARFAITE ?

Elle efface le péché par elle-même et immédiatement.

C'est l'enseignement très net de l'Eglise : la contrition parfaite réconcilie l'homme avec Dieu, même avant la réception du sacrement de pénitence. Ce sont les expressions mêmes du Concile de Trente (XIV, iv).

(3) Dom Marmion, *Le Christ, vie de l'âme*, p. 236.

En cela, du reste, l'Eglise s'appuie sur la parole même de Dieu. « J'aime ceux qui m'aiment », dit-il dans la Sainte Ecriture (4). Tout de suite, Il accourt vers le malheureux qui l'appelle... Il l'associe, de nouveau, à sa vie. Jésus ne disait-il pas : « Si quelqu'un m'aime, mon Père l'aimera et Nous viendrons à lui... » ? Notre parfait amour pour Dieu efface donc immédiatement le péché mortel, puisque notre âme redevient le temple de la Trinité Sainte et que Dieu ne peut habiter dans une âme souillée par le péché mortel.

Voyez Madeleine, la pécheresse publique. Elle se prosterne aux pieds de Jésus et, sans dire aucun mot, elle se met à les arroser de ses larmes et à les essuyer de ses cheveux. En présence de Simon le pharisien, Jésus prit la défense de la pécheresse : « Ses nombreux péchés lui sont pardonnés parce qu'elle a beaucoup aimé (5). » Comme Madeleine, nous pouvons, en un instant, obtenir le pardon de nos péchés au moyen de la contrition parfaite.

Il en fut de même de saint Pierre. Il n'entendit pas tomber des lèvres de son Maître les paroles du pardon ; du moins, l'Evangile n'en rapporte aucune. L'Evangile dit seulement que Jésus, « s'étant retourné vers lui, le regarda ». Mais le regard divin fit éclater dans le cœur de l'apôtre infidèle un tel amour, une contrition si parfaite que la faute commise fut immédiatement pardonnée. De fait, Notre-Seigneur conserva toute sa confiance à saint Pierre. Jamais dans la suite, Il ne lui reprocha son reniement.

Mais, alors, direz-vous, si la contrition parfaite efface par elle-même les péchés, il n'y a plus besoin de se confesser ! Erreur !

Il y a obligation grave d'accuser à la prochaine confession les péchés dont on a eu la contrition

(4) Proverbes, VIII, 17.

(5) Luc, VII, 47.

parfaite, parce que, depuis l'institution du sacrement de pénitence, il y a un précepte divin de confesser, au moins, tous les péchés mortels. D'où, quand on fait un acte de contrition parfaite, si l'on veut qu'il soit efficace, il faut avoir le désir au moins implicite de se confesser. La contrition parfaite suffit, sans la confession pratiquée de fait, quand celle-ci est impossible, mais pas sans la *confession au moins désirée*.

Faut-il recevoir le sacrement de pénitence *le plus tôt possible*, après avoir fait un acte de contrition parfaite ? En toute rigueur, ce n'est pas nécessaire, mais c'est vivement conseillé. Ainsi on est plus sûr d'être pardonné et on obtient en même temps de nombreuses grâces de force pour l'avenir.

Evidemment, les péchés mortels remis par la contrition parfaite sont pardonnés pour toujours. Si, dans la suite, on ne les confessait pas, ces péchés ne reviendraient pas, mais on perdrait de nouveau l'état de grâce, parce que l'on manquerait à l'obligation grave de se confesser.

J'ajoute cette dernière remarque importante. La seule contrition parfaite ne suffit pas pour se présenter à la Table Sainte. « Une loi positive de l'Eglise, formulée au Concile de Trente (Sess. XIII, VII), exige, tellement est grand le sacrement de l'Eucharistie, que l'on se confesse préalablement. Vos péchés sont déjà pardonnés par la contrition parfaite, mais l'Eglise désire sanctionner de façon officielle ce pardon et préparer elle-même la demeure où Jésus va venir (6). » Cette exigence de l'Eglise concerne seulement le sacrement de l'Eucharistie.

Dès lors, si, avant de recevoir un autre sacrement, par exemple celui de la confirmation ou du mariage, on est en état de péché mortel, la contrition parfaite permet de le recevoir dignement.

(6) Guillard, *Le souei de ta vie profonde*, p. 84.

Pour la communion seulement la confession est requise, si on a conscience d'avoir commis un péché mortel certain.



De cette doctrine si consolante sur la contrition parfaite découle cette conclusion pratique : Il faut faire très souvent des actes de contrition parfaite.

Chaque fois qu'on a le malheur de commettre un péché mortel. Vivre en état de péché mortel, c'est vivre inutilement et être menacé du feu de l'enfer. La contrition parfaite vous en délivre, vous restitue la grâce et les mérites passés et vous permet d'acquérir de nouveaux mérites.

Chaque soir, avant de s'endormir. La contrition parfaite efface tous les péchés mortels que l'on a pu commettre au cours de la journée. Si la contrition parfaite renferme la détestation de tout péché véniel (7), elle pardonne également toutes les fautes légères du jour passé.

De plus, chaque acte de contrition parfaite étant un acte d'amour, augmente votre capital de grâces, et vous savez qu'un seul degré de grâce vaut mieux que tous les trésors du monde. Donc, même lorsque l'on est en état de grâce, la contrition parfaite est encore très utile.

Quand vous doutez si vous avez succombé à la tentation. Très souvent, ces doutes découragent l'âme dans le chemin de la vertu. Que faire alors ? Au lieu d'examiner si l'on a consenti ou non — ce qui serait sans résultat — faites un acte de contrition parfaite et demeurez en paix.

Quand vous serez en danger de mort. Il se peut qu'à ce moment-là vous soyez en état de péché mortel sans qu'un prêtre soit présent pour vous confes-

(7) L'acte de contrition parfaite ne renferme pas nécessairement la détestation de tout péché véniel, car le péché véniel est contraire non pas à l'essence, mais seulement à la ferveur de la charité.

ser. En ce cas, la contrition parfaite est pour vous l'unique et suprême moyen de salut.

Enfin, si vous vous trouvez près d'un mourant sans qu'un prêtre soit présent. Généralement, qu'arrive-t-il en ces occasions pénibles ? On s'affole, on pleure... On court chercher le prêtre, un médecin, et le malade agonise sans que personne l'aide à sauver son âme par la contrition parfaite. En pareil cas, présentez-lui le crucifix et récitez lentement à haute voix l'acte de contrition, même si le mourant paraît avoir perdu connaissance. Les apparences sont, en effet, souvent trompeuses. Sous l'aspect de la mort, la vie persiste plus longtemps qu'on ne croit. Faites de même si le moribond n'est pas catholique. Vous pouvez ainsi contribuer très efficacement au salut de son âme.

Notre-Seigneur lui-même nous en donne l'assurance dans une parole à sainte Gertrude :

« Quand je vois à l'agonie ceux qui, parfois, ont accompli quelque œuvre méritoire, je me montre à eux si bon, si tendre, si aimable, qu'ils se repentent du plus profond de leur cœur de m'avoir offensé ; et ce repentir fait qu'ils sont sauvés. » (8).

En vérité, la contrition parfaite est la clef d'or du paradis !

Obtenez-nous, ô Marie,
Le pardon de votre Fils !
Nous voulons changer de vie,
Exaucez nos cœurs contrits.
C'est pour nous, ô pécheurs,
Qu'il est mort dans les douleurs.

(Bx DE MONTFORT.)

(8) *Sainte Gertrude*, édition latine, Paris, Dudin, 1875. L. III, chap. 30, n° 20, p. 187.

QUESTIONNAIRE

1. *Comment un pécheur peut-il recouvrer immédiatement l'état de grâce ?*

2. *Qu'est-ce que la contrition parfaite ? Comment diffère-t-elle de la contrition imparfaite ?*

3. *Est-ce facile d'avoir cette contrition parfaite ? — A quelle condition ? — Une douleur sensible est-elle nécessaire ? — Cette contrition parfaite est-elle attachée à une formule ?*

4. *Est-ce que le péché mortel est pardonné immédiatement par la contrition parfaite ? — Prouvez-le — Y a-t-il cependant obligation de se confesser ? — Pourquoi ? La contrition parfaite suffit-elle pour communier, si on est en état de péché mortel ? Suffit-elle pour les autres sacrements ?*

5. *Quand faut-il faire des actes de contrition parfaite ?*

6. *Quelle sera votre résolution personnelle ?*



CHAPITRE XV

LES BIENFAITS DU PARDON DIVIN

« Rendre la grâce sanctifiante,
c'est œuvre plus grande que de
créer le ciel et la terre. »

(Saint Thomas d'Aquin,
(Ia IIae, q. 113, a. 9.)

Vous vous souvenez de ce qui s'est passé au soir de la Résurrection de Jésus.

L'apôtre saint Jean, comme témoin oculaire et auriculaire, nous a fidèlement transmis dans son Evangile, au chapitre xxii, le témoignage historique de cet événement. Les apôtres étaient réunis dans le Cénacle à Jérusalem ; Jésus paraît au milieu d'eux, et pour que les apôtres n'aient aucune hésitation à Le reconnaître, Il leur montre ses mains percées et son côté ouvert par la lance du centurion. Il leur dit : « Que la paix soit avec vous ! Recevez le Saint-Esprit. Les péchés seront remis (c'est-à-dire pardonnés) à ceux à qui vous les remettrez (à ceux à qui vous les pardonneriez), et ils seront retenus (c'est-à-dire ils ne seront pas pardonnés) à ceux à qui vous les retiendrez (à ceux à qui

vous ne les pardonneriez pas). » Voici donc les apôtres et leurs continuateurs — car le Christ veut que son Eglise dure jusqu'à la fin des siècles — qui reçoivent de Jésus lui-même le pouvoir merveilleux de ressusciter les âmes privées de la vie surnaturelle par le péché mortel.

Examinons avec une reconnaissante admiration les bienfaits de l'absolution qu'ils donnent au nom de Jésus.

I. — LA GRACE SANCTIFIANTE VIENT DANS L'ÂME, OU BIEN Y GRANDIT SI ELLE Y ÉTAIT DÉJÀ.

En un instant, le pécheur est transformé. Son âme souillée de fautes graves était, au dire de sainte Thérèse d'Avila, laide à faire mourir. Cette laideur affreuse faisait d'elle aux yeux de Dieu et des bienheureux un objet de dégoût et d'horreur. Par l'absolution du prêtre, elle redevient pure et belle d'une beauté surnaturelle qui est comme un reflet de la beauté du Dieu vivant maintenant en elle. Désormais, elle est en droit de dire à Dieu, avec grande confiance : « Notre Père, qui êtes aux cieux !... » Elle est redevenue son enfant bien-aimé. La vie divine circule maintenant en elle et elle peut produire des fruits divins, c'est-à-dire acquérir des mérites pour le ciel. Puissance merveilleuse du prêtre qui faisait dire à saint Augustin : « J'admire la création du ciel et de la terre, mais j'admire plus encore l'œuvre du prêtre qui transforme en un juste un pécheur endurci. »

Si, au moment de l'absolution, l'âme n'est souillée d'aucun péché mortel, la grâce sanctifiante augmente en elle ; l'union avec Dieu est resserrée. Dans les justes, en effet, la vie surnaturelle peut toujours grandir et elle croît surtout par le bon usage des sacrements. Or, n'oublions pas qu'à chaque degré de grâce correspond un degré de gloire pour le ciel !

Voilà pourquoi, à l'exemple des saints, nous devons recourir le plus souvent possible au sacrement de pénitence.

II. — EN PLUS DE LA GRÂCE SANCTIFIANTE COMMUNE A TOUS LES SACREMENTS, NOUS RECEVONS UNE GRÂCE SPÉCIALE, PARTICULIÈRE AU SACREMENT DE PÉNITENCE.

C'est la grâce *sacramentelle* qui, selon saint Thomas d'Aquin, « ajoute à la grâce des vertus et des dons un secours divin qui nous aide à arriver à la fin pour laquelle les sacrements sont institués ». (1)

Il ne faudrait pas croire qu'il s'agit là de deux espèces de grâces différentes. Il n'y a qu'une grâce, participation à la vie divine du Christ, venant de Lui et méritée par Lui sur la Croix.

Chaque sacrement donne cette grâce sanctifiante, mais avec une « modification », une propriété spéciale en rapport avec sa fin propre : c'est la grâce sacramentelle que le P. Billot veut expliquer, en parlant des « dispositions habituelles » que le sacrement communique à nos facultés pour les adapter en quelque sorte à sa fin particulière.

Or, quelle est la fin du sacrement de pénitence ? C'est de remettre le péché, de réparer les désordres dont il est cause, de nous rendre plus forts contre lui.

Ce sacrement nous donnera donc la grâce sanctifiante avec une propriété spéciale de nous faire détester le péché. Il communiquera à notre volonté un secours permanent, une disposition spéciale qui contrariera nos tendances natives au péché. Cette grâce sacramentelle nous aidera à surmonter les tentations, à éviter les occasions de péché et à combattre nos mauvaises habitudes. Et ainsi, malgré les retours offensifs de la mauvaise nature et du

(1) II^a, 9-62, a. 2.

Les péchés seront remis à
ceux à qui vous les remettrez
ils seront retenus à ceux à
qui vous les retiendrez.



« Le secret inexprimable de la clémence divine... »

(L. Veillot)

démon, le sacrement de pénitence nous maintient dans l'amitié sanctifiante de Dieu.

III. TOUS LES PÉCHÉS SONT EFFACÉS.

L'absolution efface, d'abord, *tous les péchés mortels* du pénitent bien confessé et réellement contrit. Et, en effet, là où pénètre la grâce sanctifiante, là où pénètre la vie de Dieu, tous les péchés mortels doivent disparaître. Ils sont incompatibles avec la présence de Dieu, en sorte que l'un ne peut être pardonné sans que tous les autres le soient aussi. Il est impossible d'être mort à la vie surnaturelle et en même temps d'en vivre.

Admirez la puissance surhumaine de Celui qui est l'auteur du sacrement de pénitence : Il ne pardonne pas seulement les péchés, *Il les efface*. « C'est moi, dit Dieu, qui *efface* tes fautes et je ne me souviendrai plus de tes péchés (2). »

L'homme peut et doit pardonner les injures dont il a été l'objet, mais il n'est pas en son pouvoir de les oublier, de les effacer de sa mémoire. Dieu est plus puissant et surtout meilleur que nous : Il ne se souvient plus du péché. Il oublie toutes nos offenses. Suivant l'originale expression du prophète Isaïe : « Il a jeté nos péchés derrière son dos (3). » Et nous lisons dans le prophète Ezéchiel cette autre affirmation bien rassurante : « Si le méchant se détourne de tous les péchés qu'il a commis, Dieu ne se souvient plus de ses transgressions (4). » « Se détourner de ses péchés », c'est maintenant, depuis l'institution du sacrement de pénitence, les détester, en recevoir l'absolution : à cette condition, Dieu ne s'en souvient plus. Ils sont ensevelis dans un oubli profond et éternel. Ils disparaissent à jamais.

(2) Is., XLIII, 25.

(3) Is., XXXVIII, 17.

(4) Ezéch., XVIII, 21-22.

Dieu aime à le redire : « Quand vos péchés seraient éclatants comme la pourpre, j'en laverai vos âmes au point qu'elles deviennent resplendissantes comme la neige (5). » « J'ai fait, dit-il encore, disparaître vos iniquités comme je fais s'évanouir les nuages. »

« Songez aux milliards de crimes ainsi pardonnés depuis le jour où, pour la première fois, la grâce de l'absolution est descendue sur une âme coupable. Ah ! comme le cœur de notre Dieu est bien meilleur que celui de sa créature ! Qui pardonnerait à son insulteur trois ou quatre fois le même affront croirait être allé jusqu'aux extrêmes limites de la miséricorde. Mais Dieu, lui, malgré l'outrage fait à sa dignité infinie, quand un pécheur repentant revient pour la dixième, la centième, la millième fois lui demander pardon, toujours avec le même amour sans bornes, remet entièrement les mêmes fautes (6). » L'abbé Perreyve s'écriait : « Béni soit Jésus d'avoir eu pitié de nos pauvres misères réparant toujours les brèches de ces pauvres cœurs. »

Si Dieu, par l'absolution, efface tous les péchés mortels, Il remet aussi aux justes *les fautes vénielles* qu'ils regrettent. Evidemment, il y a d'autres moyens de les effacer : aumône, communions, sacramentaux... Mais le sacrement de pénitence reste le moyen le plus sûr d'en obtenir le pardon, en même temps que le remède le plus efficace pour nous en guérir.

IV. — LA PEINE ÉTERNELLE DE L'ENFER ENCOURUE PAR LE PÉCHÉ MORTEL EST REMISE AINSI QU'UNE PARTIE, TOUT AU MOINS, DES PEINES TEMPORELLES.

Quand on a eu le malheur de commettre un pé-

(5) Is., I, 18.

(6) Paré, *Servons-nous de Jésus-Christ*, p. 174.

ché mortel, on a mérité l'enfer. L'absolution remet cette peine éternelle. L'enfer est fermé. Cela se comprend aisément. La grâce sanctifiante reçue par le sacrement de pénitence nous a fait les fils de Dieu, et, donc, ses héritiers : ce qui appartient au père appartient au fils. Il n'y a plus donc d'enfer pour nous. La peine éternelle est remise.

Mais Dieu n'est pas seulement infiniment bon, il est aussi infiniment juste, et sa justice veut que le mal soit puni. C'est pourquoi le péché entraîne avec lui une expiation, une punition, une peine *temporaire* à subir, soit ici-bas, soit au purgatoire.

Voyez Adam et Eve : ils obtiennent leur pardon, mais ils sont chassés du paradis terrestre, condamnés au travail, à la souffrance, à la mort.

Moïse lui-même avait douté de Dieu. Son repentir très sincère est aussitôt agréé, mais il n'entrera pas dans la Terre promise.

Qui oserait s'en plaindre, quand, après avoir mérité des châtiments éternels, on en est exempté à si bon compte ?

Le sacrement de pénitence peut nous aider beaucoup à satisfaire à la justice de Dieu. D'abord, plus le repentir est pénétré d'amour de Dieu, plus la dette des peines temporelles est diminuée. De plus, le confesseur assigne toujours une pénitence : celle-ci fait partie du sacrement, elle le complète et elle en tire une efficacité particulière. Elle unit plus intimement l'expiation du fidèle à celle de Jésus-Christ. Elle a donc une valeur satisfactoire et une capacité de remettre les peines temporelles plus grandes que d'autres bonnes œuvres. Elle remet au moins partiellement ces peines et même parfois entièrement, selon l'importance de l'œuvre satisfactoire imposée et la perfection des dispositions du pénitent.

Toutes ces merveilles de miséricorde dont nous venons de parler sont vraiment admirables. Elles nous disent déjà bien haut la bonté du Cœur de

Jésus pour les pauvres âmes pécheresses. Cependant, il en est une autre qui montre mieux encore, semble-t-il, cette bonté infiniment libérale.

V. — TOUS LES MÉRITES DU PASSÉ, PERDUS PAR LE PÉCHÉ MORTÉL, REVIVENT.

Toute bonne action, accomplie par une âme en état de grâce, a droit à une récompense céleste.

On peut distinguer, chez celui qui reçoit l'absolution, deux sortes de bonnes actions dans sa vie passée. D'abord celles qu'il avait faites en état de grâce et ensuite celles qu'il a faites depuis son premier péché mortel jusqu'au moment où il reçoit l'absolution.

Les bonnes actions qu'il avait faites en état de grâce lui ont valu des mérites ; mais en commettant le péché mortel, tous ses mérites, si nombreux soient-ils, sont totalement perdus. Le Seigneur n'en tient plus aucun compte. « Si le juste, dit Dieu dans la Sainte Ecriture, se détourne de sa justice et commet l'iniquité, tous ses mérites sont oubliés (7). »

Grâce à la divine miséricorde, le malheur n'est pas sans remède. Les mérites perdus revivent quand le pécheur reçoit le pardon. « Quand ce pécheur revient à Dieu, lisons-nous dans le prophète Ezéchiel, son iniquité ne lui cause plus aucun préjudice (8). » Si les mérites perdus ne revivaient plus, il y aurait, pour le pécheur, véritable préjudice, puisqu'il serait éternellement privé du degré de gloire correspondant à ses mérites perdus. Le Pape Pie XI rappelait cette consolante doctrine dans l'indiction du Jubilé de 1925. « Tous ceux qui, vraiment repentants, accomplissent les salutaires prescriptions du Saint-Siège (donc la confession demandée) reçoivent... la somme des mérites qu'ils avaient perdus

(7) Ezéch., XVIII, 24.

(8) Ezéch., XXXIII, 12.

par le péché. » C'est donc l'enseignement commun de l'Eglise que ces mérites du passé revivent avec l'état de grâce recouvré par l'absolution.

Telle est la bonté du Cœur de Jésus : Il garde au pauvre enfant prodigue, pendant le temps de ses égarements, tous les trésors qu'il avait acquis avant ses chutes et Il n'attend de sa part qu'un mot de vrai repentir pour les lui rendre.

Quant aux actions, bonnes en elles-mêmes, faites autrefois en état de péché mortel, elles n'ont pu être méritoires pour le ciel. Or, un mérite inexistant ne peut revivre. Ces actions ne sont donc pas et ne seront jamais méritoires.

**

Tels sont les grands et nombreux bienfaits des pardons divins ! Mais, de même que l'homme ne pardonne pas à ceux qui n'avouent pas leurs crimes et qui sont prêts à les recommencer, Dieu exige, pour effacer les péchés par le sacrement de pénitence, que les âmes s'accusent de leurs fautes et qu'elles s'en repentent sincèrement. A ces deux conditions, le pardon divin est assuré toujours.

Recourons fréquemment au sacrement de pénitence. Pour les chrétiens fervents, il n'est pas seulement un remède, mais un préservatif, comme, dans la vie naturelle, une prudente hygiène est le meilleur moyen d'éviter les maladies.

Quant aux âmes en état de péché mortel, qu'elles n'hésitent pas à s'approcher du tribunal de la pénitence, appelé si justement « le reposoir des âmes ». Après les quelques instants si courts de la confession, c'est l'allégresse de la jeune innocence. Les Pères du Concile de Trente le disent expressément : « La difficulté de la confession et la honte de découvrir les péchés pourraient sembler pesantes si elles n'étaient allégées par des consolations, par des avantages si nombreux et si grands. »

Interrogeons les convertis ; leurs témoignages sont impressionnants.

Ecoutez Louis Veillot : « Lorsque, levant la main sur ma tête, le ministre du Seigneur prononça d'une voix douce et grave les paroles sacramentelles de la miséricorde et du pardon, je me courbai plus bas en frémissant d'allégresse. J'adorai le secret inexprimable de la clémence divine (9). »

Et Huysmans : « Le moine leva les bras, et les manches de sa coule blanche volèrent, ainsi que deux ailes, au-dessus de lui. Il proférait, les yeux au ciel, l'impérieuse formule qui rompt les liens ; trois mots proférés d'une voix plus haute et plus lente : *Ego te absolvo*, tombèrent sur Durtal, qui frémit de la tête aux pieds. Sentant, et cela d'une manière très nette, que le Christ était là, près de lui, dans cette pièce, il pleura, ravi, courbé sous le grand signe de croix, dont le couvrait le moine (10). »

François Coppée, au souvenir de la joie qu'il ressentit au moment de sa conversion, écrit cet appel émouvant : « Malheureux qui chancelles sous le poids accablant de tes mauvais souvenirs, approche et dépose tout respect humain !... Vieil enfant du monde civilisé, est-ce donc si difficile ? J'ai été longtemps pareil à toi, pauvre pécheur à l'âme troublée, ô mon Frère. Comme toi, j'étais très misérable et je cherchais d'instinct un confident, plein de clémence et de tendresse. Je l'ai trouvé ; fais comme moi (11). »

C'est encore Henri Ghéon, converti de la guerre 1914-1918, qui, racontant sa confession écrit : « La tête dans les mains, je parle, je laisse couler le flot de mes péchés. A mesure que je les confesse, ils s'en vont, ils me quittent ; sitôt avoués, sitôt remis. Je sens une lie amère, grumeau par grumeau, dégor-

(9) Louis Veillot, *Rome et Lorette*.

(10) *En route*, p. 287.

(11) *La Bonne Souffrance*.

ger mon cœur. Avec tout ce poids mort, tout ce poison entre ses fibres, comment pourrait-il encore battre ? J'ai confié tout à un homme, et Dieu m'a entendu ! Allez en paix ! J'ai vingt ans de moins, vingt ans de péchés ! Une allégresse inconnue me transporte. Je cours, je vole, je ne sens plus mon corps ! »

En vérité, la confession est un sacrement non de sévérité, mais de *suavité* !

Approchez souvent à confesse,
Mais avec quelque amendement,
Car de vouloir faire autrement,
C'est se damner sans cesse.

(Bx DE MONTFORT.)

QUESTIONNAIRE

1. *Qui a institué le sacrement de pénitence ? Quand ? Où ? Comment ?*
2. *Quels sont les bienfaits de l'absolution ?*
3. *De morte qu'elle était, que devient l'âme du pécheur ?*
4. *Que fait l'absolution dans une âme en état de grâce ?*
5. *En plus de la grâce sanctifiante ne recevons-nous pas une grâce spéciale ? Comment l'appellez-vous ? En quoi consiste-t-elle ?*
6. *La peine éternelle de l'enfer est-elle remise ? Pourquoi ? — Et les peines temporelles ?*
8. *Que deviennent les mérites du passé qui étaient perdus ?*
9. *A quelles conditions sont attachés ces effets de l'absolution ?*
10. *Faut-il recevoir souvent le sacrement de pénitence ? Pourquoi ? — Le faites-vous ?*
11. *Montrez par l'expérience les consolations de la confession,*

CHAPITRE XVI

LA COLLABORATION DIVINE

« Sans moi, vous ne pouvez rien faire. »

(Jean, xv, 5.)

Pour préparer et conserver la grâce sanctifiante, il faut un autre don de Dieu, un secours gratuit, c'est-à-dire *la grâce actuelle*. On l'a définie : « Une lumière et une force surnaturelle et passagère que Dieu nous accorde pour nous éclairer et nous aider à faire le bien. »

« La grâce sanctifiante ou habituelle est une habitude, je dirais presque une habitante de l'âme, tandis que la grâce actuelle est transitoire et essentiellement passante (1). » C'est elle qui nous fait faire des actes utiles au salut. « La grâce actuelle, disent Boniface II et Léon IX, enveloppe l'acte tout entier, elle le précède pour y déterminer et y disposer l'âme, l'accompagne, afin qu'il soit fait surnaturellement et le suit pour en assurer les résultats. »

Aussi nous devons dire à Dieu, avec l'auteur de

(1) Dom Lefebvre, O. S. B.

l'Imitation : « Votre grâce, Seigneur, m'est nécessaire pour commencer le bien, le continuer et l'achever, car sans elle je ne puis rien faire (2). »

I. — JUSQU'A QUEL POINT CETTE GRACE ACTUELLE NOUS EST-ELLE NÉCESSAIRE ?

S'il s'agit de la conversion, c'est-à-dire du passage du péché mortel à l'état de grâce, nous avons besoin de la grâce actuelle pour faire les actes de foi, d'espérance, de pénitence et d'amour qui nous préparent à recevoir la vie de la grâce perdue par le péché. C'est une vérité de foi définie par le Concile de Trente, après avoir été proclamée par Notre-Seigneur : « Personne ne peut venir à Moi s'il n'est attiré par mon Père qui m'a envoyé (3). » Qui dira jamais pour chaque âme le mystère de la première grâce, celle qui provoque le retour du pécheur ? Nous savons que Paul a eu son chemin de Damas, et bien des convertis ont noté les circonstances de temps, de lieu, de personnes qui ont entouré les débuts de leur vie nouvelle. C'est pour celui-ci la lecture tout à fait fortuite d'une page d'Évangile, pour celui-là la parole d'un prédicateur ou le simple avertissement d'un ami. Qu'importent le fait extérieur, sa nature ou ses détails ? C'est en Dieu qu'il faut chercher la raison dernière de la première grâce. Il faut remonter à un acte de sa volonté libre. Les convertis eux-mêmes savent bien le reconnaître ; interrogés, ils répondent avec humilité que Dieu a tout fait et qu'ils ne Lui rendront jamais assez d'actions de grâces.

La raison peut bien nous conduire à juger qu'il est raisonnable de croire et d'adhérer à la Parole de Dieu. Mais la foi surnaturelle qui adhère à Dieu pour l'unique motif de la Vérité de Dieu est indé-

(2) Liv. III, ch. LV.

(3) Jean, VI, 44.

pendante des arguments qui nous y ont conduits. La foi surnaturelle, parce qu'elle a un motif surnaturel, est engendrée dans l'âme par un principe surnaturel, la grâce actuelle, don de Dieu. « Tous les discours des plus grands saints, disait sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, seraient incapables de faire jaillir un acte d'amour sans la grâce qui touche le cœur. C'est Jésus seul qui sait faire vibrer sa lyre. »

Le IV^e Concile de Latran ajoute que si le juste perd la grâce sanctifiante par le péché mortel, il ne peut la recouvrer par ses propres forces ; mais alors il recevra des grâces actuelles suffisantes pour se repentir et retrouver la grâce sanctifiante. Le pécheur reste toujours libre d'y résister ou d'y coopérer, car la grâce ne détruit pas la nature.

Aux païens de bonne foi et vivant dans le bien, Dieu, dit saint Thomas d'Aquin, envoie par inspiration intérieure ou par prédication extérieure les connaissances des vérités nécessaires au salut.

Dieu, en effet, ne peut laisser périr une seule âme de bonne volonté. Et les missionnaires rapportent de nombreux faits authentiques où éclate la miséricorde divine, agissant par des voies admirables et où souvent la Reine du Ciel entre elle-même en scène, afin de guider une âme païenne jusqu'à son Fils Jésus.

Une fois converti, l'homme vivant en état de grâce ne peut pas, par ses propres forces, garder longtemps la grâce sanctifiante.

Nous savons, par la Sainte Ecriture et par le témoignage de l'expérience, que les justes ne sont pas confirmés en grâce. Elle est de tous les jours la lutte qu'ils doivent mener contre le démon et contre eux-mêmes. « Je ne fais pas le bien que je veux, dit saint Paul, et je fais le mal que je ne veux pas. » Aussi l'apôtre ajoute-t-il : « *C'est par la grâce que je suis ce que je suis.* »

Nous connaissons aussi l'effrayante parole de saint Pierre : « Le démon rôde sans cesse autour de

nous comme un lion rugissant, cherchant une proie à dévorer ; résistez-lui avec courage dans la foi. » (4).

La voie qui conduit au ciel est donc étroite et hérissée de difficultés ; pour la suivre avec persévérance, il faut des efforts pénibles que l'homme abandonné à ses propres forces est impuissant à fournir. De nouvelles grâces actuelles lui sont nécessaires pour persévérer dans les devoirs même faciles et, à plus forte raison, pour pratiquer certains devoirs plus difficiles. (5).

Ces grâces actuelles ne sont jamais refusées par Dieu. D'où le rôle capital de la prière dans la vie chrétienne.

Avec le secours divin, aucun commandement n'est impossible ni aucune tentation insurmontable.

Le juste peut-il éviter pendant toute sa vie *tous les péchés véniels* ? Non, il ne le peut moralement sans une faveur toute spéciale. « Nous péchons tous en plus d'une chose (6). » Seule, la Très Sainte Vierge Marie a eu ce privilège particulier. Saint Joseph, saint Jean-Baptiste, les apôtres après la Pen-

(4) I Ep., v, 8.

(5) Tous les théologiens sont d'accord pour affirmer la nécessité de la grâce actuelle dans les circonstances plus difficiles de la vie.

Bien plus, c'est l'avis commun des théologiens que la grâce actuelle est requise pour *chacun* de nos actes surnaturels. De même que dans l'ordre naturel, il faut un concours de Dieu pour qu'agissent nos facultés (sans cela Dieu ne serait pas la cause première infinie puisque les créatures pourraient poser des actes qui existeraient indépendamment de Lui), de même, pour que les facultés spirituelles de l'âme, surélevées par les vertus, puissent se mettre en exercice et poser des actes surnaturels, il faut une motion surnaturelle : la grâce actuelle.

D'ailleurs, cette nécessité de la grâce actuelle pour tous les actes surnaturels, est insinuée par Jésus dans la comparaison de la vigne : Il est le cep, nous sommes les sarments. Mais pour que les sarments produisent des fruits, il ne suffit pas qu'ils soient entés sur le cep, il faut de plus qu'ils en reçoivent continuellement la sève vivifiante. C'est ainsi que l'entend le Concile de Trente. (Session VI, ch. xvi.)

(6) Jac., III, 2.



Sans Moi
vous ne pouvez
rien faire.

A. Verdier

« Votre grâce, Seigneur, m'est nécessaire... »

(Imitation de N. S.)

tecôte en ont-ils été favorisés ? On peut l'admettre pour les péchés véniels pleinement délibérés, mais d'une manière générale on doit tenir que cette perfection ne saurait être atteinte ici-bas même par les plus grands saints. « Si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous séduisons nous-mêmes et la vérité n'est pas en nous (7). » « Outres gonflées, pleines de l'esprit d'élévation », disait saint Augustin des Pélagiens qui prétendaient pouvoir, par leurs seules forces, atteindre la perfection et éviter tout péché. Le Concile de Trente affirme nettement : « Si quelqu'un dit que l'homme, une fois justifié, peut, pendant toute sa vie, éviter tous les péchés, même véniels, si ce n'est par un privilège spécial de Dieu, comme l'Eglise le croit de la Bienheureuse Vierge, qu'il soit anathème » (Session VI, can. 23).

Enfin si de la persévérance notable nous en venons à parler de *la persévérance finale*, nous devons, avec plus de raison encore, affirmer que le juste ne peut persévérer jusqu'à la fin sans un secours tout à fait spécial de Dieu. Le Concile de Trente parle du « grand don » qui ne peut être octroyé que par Dieu, « qui relève celui qui tombe et soutient celui qui est debout, afin qu'il reste debout jusqu'à la fin » (Session VI, can. 13).

Qui peut songer sans frémir à la dernière lutte que doit soutenir l'âme avant de quitter le corps ? Le démon sait l'enjeu engagé dans ce dernier acte de la partie qu'il mène depuis le commencement ; ce serait déraisonnable de penser qu'il ne donne pas alors toute la mesure de sa méchanceté contre nous et de sa haine contre Dieu. D'où la nécessité absolue du secours de Dieu pour mourir en état de grâce sanctifiante. Prions chaque jour pour obtenir cette grâce précieuse d'une bonne et sainte mort.

Henry du Roure écrit dans ses lettres (1, 2) :

(7) I Jean, 1, 8.

« J'ai acquis la conviction intime de cette chose que je savais théoriquement, c'est que nous ne pouvons rien faire sans l'appui de Dieu. C'est une vérité bien simple et qui devrait être évidente pour tout catholique. Pourtant, *c'est avec quelques-unes de ces vérités-là qu'on change toute l'orientation de la vie.* »

Saint Ignace de Loyola a résumé la doctrine catholique touchant la grâce actuelle dans cette maxime pratique : « Il faut agir comme si tout dépendait de nous, car nous gardons notre liberté, soit avant, soit après la justification, et il faut prier comme si tout dépendait de Dieu. »

Saint Thomas d'Aquin exprimait la même idée quand il écrivait : « Je prie Dieu comme si j'attendais tout de Lui, mais je travaille comme si j'attendais tout de moi. »

II. — DANS LE COURS ORDINAIRE DE LA PROVIDENCE, LA GRÂCE ACTUELLE EST ATTACHÉE A LA PRIÈRE.

La prière est le moyen *normal, efficace et universel* par lequel Dieu veut que nous obtenions toutes les grâces actuelles. Sans doute, Dieu connaît tous nos besoins et pourrait y subvenir sans que nous le Lui demandions. « Ce n'est pas, dit saint Thomas d'Aquin, pour faire connaître à Dieu nos nécessités et nos désirs que nous devons prier, mais pour nous rendre compte à nous-mêmes du besoin que nous avons du secours divin (8) ». T

Assurément la prière ne saurait changer le plan divin. Mais elle entre dans ce plan et s'y accorde parfaitement. Qu'est-ce à dire ? Dieu a vu de toute éternité la prière que nous lui adresserions. Il en a tenu compte pour établir son plan. Cependant notre demande est la condition de l'obtention de la faveur J

(8) II^a, II^æ, q. 83, a. 2.

implorée. Comme le dit saint Grégoire, cité par saint Thomas d'Aquin : « L'homme mérite par sa prière de recevoir ce que Dieu a, de toute éternité, résolu de lui donner. »

Dieu a donc attaché sa grâce à la prière. N'est-ce pas normal ? Devant Dieu nous sommes des *misérables, des pauvres*. M. Dupont, le saint homme de Tours, aimait à se tenir devant Dieu les mains tendues pour recevoir à la façon des mendiants. C'est bien l'attitude qui nous convient à tous. Or, que fait le mendiant qui n'a rien ? Pour avoir le nécessaire, il s'en va frapper à la porte du riche. Mendiants que nous sommes, ne rougissons pas de notre misère, allons frapper à la porte du ciel. « Pour que la porte s'ouvre, disait Mgr de Ségur, il faut tirer la sonnette. Or, la sonnette, c'est la prière. Jésus ouvre et donne à celui qui prie. »

Voilà pourquoi Notre-Seigneur nous inculque si souvent la nécessité de la prière pour obtenir la grâce. « Il faut prier toujours », dit Jésus. L'expression est nette, le commandement formel. Ce n'est pas un simple conseil qu'Il nous donne, mais *une nécessité absolue* qu'Il impose. Il faut toujours prier, c'est-à-dire que la prière est le devoir de tous les âges, de toutes les conditions, de toute la vie. Et Notre-Seigneur revient maintes fois à la charge : Il veut qu'on demande, « *petite* » ; Il veut qu'on cherche, « *quaerite* » ; Il veut qu'on frappe à la porte de Dieu comme le mendiant à la porte du riche, « *pulsate* ». Demander, chercher, frapper, c'est prier.

A l'autorité de sa parole et de ses enseignements, le divin Maître a joint *la force de son exemple*. L'Evangile nous montre l'Homme-Dieu se retirant dans la solitude pour s'entretenir avec son Père, se déroband à ses disciples et à la foule pour passer les nuits en prière sur une montagne. Il prie au moment où Il va choisir ses apôtres et les envoyer prêcher le royaume de Dieu ; Il prie avant de res-

susciter Lazare ; Il prie à la dernière Cène. Il se prépare à l'immolation sanglante du Calvaire par une prière prolongée au jardin des Oliviers. Sur la Croix, Il élève à plusieurs reprises la voix vers son Père pour le prier : « Père, pardonnez-leur... Je remets mon âme entre vos mains. »

Le Christ a donc beaucoup prié... et cependant Il était Dieu... Mais « la volonté humaine du Christ n'étant pas toute-puissante, il convenait, selon cette portion de son être, de demander le secours du Père (9) » :

N'est-ce pas encore ce que Jésus nous rappelle quand Il daigne nous envoyer sa Mère sur la terre de France ?

A Paris, en 1830, la Très Sainte Vierge apparaît à une humble fille de Saint-Vincent-de-Paul, Catherine Labouré, pour lui remettre la « médaille miraculeuse » et lui apprendre cette invocation, qui nous a valu tant de grâces : « O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous. »

A la Salette, elle demande aux petits bergers : « Faites-vous votre prière ? » Et sur leur réponse négative, elle leur dit ce qu'ils doivent réciter matin et soir.

A Pontmain, elle inscrira dans l'espace, en lettres lumineuses, le devoir de la prière : « Mais priez, mes enfants, et mon Fils se laisse toucher. »

C'est à Lourdes surtout qu'elle nous prêche cette obligation, non plus seulement par ses paroles, mais par sa personne qui se fait « prière vivante » et qui ravissait en extase la petite Bernadette. Se souvenant que les hommes sont plus attentifs à ce qu'ils voient qu'à ce qu'ils entendent, elle est apparue dans l'attitude même de la prière.

Nous devons profiter de toutes ces leçons données par Jésus et sa Mère. Nous devons les faire passer dans notre vie. « Celui qui sait bien prier,

(9) PERROY, *Récits évangéliques, la Passion*, p. 307.

dit saint Augustin, sait bien vivre. » D'autre part, saint Alphonse de Liguori a prononcé ces graves paroles : « Quiconque prie sera sauvé ; qui ne prie pas sera damné. Les bienheureux qui triomphent maintenant dans la gloire ont opéré leur salut par la prière ; ceux qui, au contraire, souffrent dans les flammes de l'enfer se sont perdus parce qu'ils ont négligé la prière ; s'ils avaient prié, sûrement ils n'auraient pas péri (10) ».

Nous devons donc prier *chaque jour*, car chaque jour nous avons des devoirs à remplir, des souffrances à supporter, des luttes à soutenir ; chaque jour, par conséquent, nous avons besoin du secours divin que la prière nous obtiendra. Nous serons toujours exaucés quand nous prierons bien pour le salut de notre âme et que nous serons disposés à correspondre généreusement aux grâces sollicitées.

Prions individuellement ; prions aussi *en famille*. La prière faite en commun par tous les membres de la famille est un des plus puissants moyens d'attirer sur les foyers les bénédictions de Dieu. Notre-Seigneur n'a-t-Il pas dit que partout où deux ou trois personnes se trouveraient réunies pour prier en son nom, Il serait au milieu d'elles ?

Prions *avec l'Eglise*. La prière liturgique inspirée par l'Esprit-Saint est de toutes la plus agréable à Dieu. Faisons-nous un devoir d'assister le plus souvent possible aux offices de notre paroisse et surtout au saint Sacrifice de la messe.

Prions aussi *au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. Au ciel, Jésus prie sans cesse pour la pauvre humanité. Mais Il nous permet d'unir nos prières aux siennes. Quand nous prions par le Seigneur Jésus, nos prières deviennent toutes-puissantes. Jésus les fait siennes et elles pénètrent avec Lui et par Lui jusqu'au Cœur de Dieu. C'est pourquoi le prêtre à l'autel prie toujours au nom de Notre-

(10) *Du grand moyen du salut*, I, fin.

Seigneur : « *Per Dominum nostrum Jesum Christum !...* » Il ne fait que se conformer aux conseils formels du Sauveur. « En vérité, si vous demandez une chose à mon Père, en mon nom, Il vous l'accordera. Jusqu'à présent, vous n'avez rien demandé en mon nom, demandez et vous recevrez (11) ».

Mais il ne faut pas se contenter de prier de temps en temps : « Il faut toujours prier et ne jamais cesser de prier (12) », a dit Jésus. La prière *continue* est donc commandée à tous les chrétiens sans exception et donc possible à tous s'ils le veulent.

On s'imagine souvent que la prière consiste à réciter certaines formules apprises par cœur ou lues. Il est bien évident que la prière ainsi conçue serait incompatible avec un grand nombre de nos occupations qui réclament toute notre attention. Dès lors, elle ne serait possible qu'à certains moments.

C'est donc que la prière, si elle peut être aidée à certaines heures par la récitation de certaines formules, ne consiste pas en cela. D'ailleurs, Jésus nous a Lui-même mis en garde contre une fausse conception de la prière chrétienne : « Ne faites pas consister votre prière dans une multitude de paroles comme le font les païens (13) ».

La prière, dit saint Augustin, « consiste à diriger son esprit vers Dieu avec amour ». Saint Thomas d'Aquin nous l'explique ainsi : « L'homme prie tant qu'il agit dans son cœur, ses paroles, ses actions, de façon à tendre vers Dieu, et ainsi celui qui ordonne toute sa vie à Dieu prie toujours (14) ».

Nous comprenons maintenant que la prière continue est le fond de la vie chrétienne et qu'elle est possible dans la vie humainement la plus occu-

(11) Jean, xvi, 23-24.

(12) Luc, xviii, 1.

(13) Matth., vii, 7.

(14) In Rom., i, 9-10.

pée. Il s'agit de *demeurer toujours uni à Dieu et fixé dans son amour.*

Une comparaison vous fera bien comprendre cette vie de prière continuelle. Supposez que vous vivez avec une personne que vous aimez beaucoup. Vous avez à travailler et vous ne pouvez pas toujours lui parler ou penser à elle ; il faut que vous soyez attentif à vos occupations. Mais, tout en travaillant, vous savez bien qu'elle est là et vous en êtes heureux et vous repoussez instantanément la tentation de ce qui pourrait lui déplaire. Voyez, par exemple, une mère assise près du berceau où dort son enfant ; elle tricote un manteau pour lui. Elle ne lui parle pas : elle pourrait le réveiller ; et d'ailleurs pour faire le manteau à la taille voulue, elle doit faire attention et ne peut pas penser à autre chose. Pourtant elle est avec son enfant, elle est heureuse qu'il soit là, elle ne l'oublie pas, et c'est pour lui qu'elle met tout son soin à son travail.

De même, dans la vie chrétienne, nous ne devons pas plus quitter Dieu qu'une mère quitte son enfant quand elle travaille près de lui pendant qu'il dort. Vivons ainsi avec Dieu. Nous ne pouvons pas à tout instant formuler des paroles ou des pensées sur Lui, mais nous n'oublierons pas qu'il existe et vit en nous, nous devons en être heureux, repousser tout ce qui Lui déplairait et accomplir de notre mieux ce que nous avons à faire pour Lui.

La prière continuelle c'est donc *la vie en présence de Dieu*. Il s'agit de réaliser le programme que Dieu donnait à Abraham : « Marche en ma présence et sois parfait (15) ». Avec le Psalmiste nous devons dire : « Mes yeux sont toujours tournés vers le Seigneur (16) ».

La vie de saint Louis de Gonzague illustre bien cette doctrine. Pendant qu'il était novice, les récréations étaient souvent occupées à jouer à la balle.

(15) Genèse, xvii, 1.

(16) Ps. xxiv, 16.

Un jour, un religieux dit aux novices en récréation : « Que feriez-vous si l'on vous apprenait que vous allez mourir dans quelques instants ? » Les uns répondent : « Je courrais à la chapelle m'agenouiller devant le Saint-Sacrement », d'autres : « Je me mettrais à réciter le chapelet », d'autres encore : « Je courrais trouver mon confesseur. » Et saint Louis de Gonzague répond : « Je continuerais à jouer à la balle. » En jouant à la balle pendant la récréation, c'est-à-dire à l'heure convenable pour cette occupation, il agissait selon la volonté de Dieu, par amour de Dieu ; il priait en jouant à la balle. Dans ce jeu, comme dans n'importe quelle autre occupation, il vivait uni à Dieu et était prêt à la mort.

Ajoutons que si, au point de vue spirituel, nous ne pouvons rien sans le bon Dieu, ce secours divin nous est aussi nécessaire *dans l'ordre temporel*. Vie, santé, bonheur humain, dépendent plus encore de la volonté de Dieu que de nos efforts personnels.

Voilà pourquoi Notre-Seigneur nous a appris à implorer « notre pain quotidien », et l'Eglise, dans sa liturgie, a des prières pour toutes les nécessités de notre vie matérielle.

Il le comprenait bien ainsi notre grand maréchal Foch qui, pendant la guerre 1914-1918, en pleine action, passait des heures entières à l'église. Chaque matin, c'était la méditation, la sainte messe, la sainte communion. Nous savons quelles illuminations, quelles grâces de victoire il dut à ses prières matinales dans la petite église de Bombon, près de Mormant. Clemenceau arrive un jour à l'improviste pour le voir. « Il est à la messe, répond l'officier d'ordonnance. Faut-il l'appeler ? » — « Non ! Non ! laissez-le prier. Cela lui a trop bien réussi jusqu'ici ! »

En effet, cela lui réussit assez bien, et si tous les Français et leurs chefs d'après la guerre de 1914 avaient eu la même habitude de la réflexion priante,

peut-être n'aurions-nous pas connu les angoisses d'une nouvelle guerre et les humiliations de la défaite.

Donoso Cortès, le célèbre homme d'Etat espagnol du XIX^e siècle, était bien convaincu de cette nécessité de la prière lorsqu'il écrivait : « Je crois que ceux qui prient font plus pour le monde que ceux qui combattent, et que si le monde va de mal en pis, c'est qu'il y a plus de batailles que de prières. Si nous pouvions pénétrer dans les secrets de Dieu et de l'histoire, je tiens pour certain que nous serions saisis d'admiration devant les prodigieux effets de la prière, même dans les choses humaines. Pour que la société soit en repos, il faut un certain équilibre que Dieu seul connaît entre les prières et les actions, entre la vie contemplative et la vie active. Je crois, tant ma conviction sur ce point est forte, que s'il y avait une seule heure d'un seul jour où la terre n'envoyât aucune prière au ciel, ce jour, cette heure seraient le dernier jour et la dernière heure de l'univers. »

Et n'est-ce pas Marconi, l'illustre réalisateur de la radiophonie, qui disait : « Je crois dans la puissance de la prière. J'y crois non seulement parce que je suis un catholique convaincu, mais comme savant. »

Victor Hugo exprimait la même idée :

« Deux mains jointes font plus d'ouvrage sur la terre
Que tout le roulement des machines de guerre. »

Mais souvenons-nous que Dieu, s'inspirant de nos véritables intérêts, ne nous accordera sûrement ces faveurs temporelles qu'autant qu'elles ne seront pas préjudiciables au bien de notre âme et nuisibles à notre avenir surnaturel. Souvent, en effet, nous ignorons nos véritables besoins. Soyons donc soumis d'avance au bon vouloir de sa Providence paternelle et résignés à ne pas les obtenir s'Il juge meilleur, dans sa sagesse et son amour, de ne pas nous exaucer selon nos désirs.

Quand saint Pierre fut emprisonné par Hérode, l'Eglise, dit saint Luc, ne cessa d'adresser pour lui des prières à Dieu. Elles furent vite exaucées : un ange vint tirer Pierre de sa prison. Vingt-cinq ans plus tard, Pierre fut emprisonné par Néron. Les fidèles de Rome ne furent sans doute par moins ardents à demander sa délivrance que ne l'avaient été ceux de Jérusalem, mais d'après le plan divin, l'heure de son martyre avait sonné. La prière de l'Eglise de Rome n'obtint pas la prolongation de la vie de saint Pierre, elle obtint d'autres grâces.

**

Concluons, avec le Bx P. de Montfort, qui chante dans un de ses cantiques :

L'oraison est le grand canal
Par lequel tout bien passe,
Par lequel un Dieu libéral
Communique sa grâce.
Sans elle, l'homme est sans vertu,
Sans grâce et sans lumière ;
Il est faible, il est abattu,
Oh ! qu'elle est nécessaire !

Allons, allons, grands et petits,
Et ne soyons point engourdis.
Nous cherchons des biens infinis,
Cherchons la grâce,
Et qu'il pleuve et qu'il glace,
Cherchons la grâce et le Paradis.

QUESTIONNAIRE

1. *Qu'est-ce que la grâce actuelle ?*
2. *Est-elle nécessaire pour se convertir ? — pour garder longtemps l'état de grâce ? — pour éviter tous les péchés véniels ? — pour chacun de nos actes surnaturels ? — pour la persévérance finale ?*
3. *Comment obtenir cette grâce actuelle ?*
4. *Montrez la nécessité de la prière, par ce que nous sommes — par le commandement et l'exemple de Notre-Seigneur. — N'est-ce pas le mot d'ordre que nous donne la Sainte Vierge ? Où ?*
5. *Quand et comment faut-il prier ?*
6. *Expliquez la parole du Christ : « Il faut toujours prier et ne jamais cesser de prier. »*
7. *Avons-nous besoin du secours divin dans l'ordre temporel ? — A quelles conditions la prière nous obtiendra-t-elle ces faveurs temporelles ?*
8. *Etes-vous une âme priante ?*



CHAPITRE XVII

LA LUTTE POUR LA VIE

« Veillez et priez, afin que vous
n'entriez pas en tentation. »
(Matth., xxvi, 41.)

On rencontre parfois des esprits qui s'imaginent que la vie intérieure des âmes n'est qu'une ascension douce, aisée, sans secousse, le long d'un chemin bordé de fleurs. Vous savez bien qu'il n'en est pas généralement ainsi.

« Mon fils, lisons-nous dans la Sainte Ecriture, si tu veux t'adonner au service de Dieu, prépare-toi à la tentation, c'est-à-dire prépare-toi à lutter. » Jésus n'a jamais promis le succès aux lâches et aux tièdes. « Le royaume des cieux demande l'effort, dit-il dans l'Evangile, il faut être violent pour s'en emparer (1) », et Il ajoute : « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais la guerre (2) », non pas la guerre entre les hommes et les nations, puisque mieux que personne il a prêché et fondé la vraie

(1) Matth., xi, 11.

(2) Matth., x, 34.

fraternité humaine. Il veut parler de la guerre entre le bien et le mal. Nous pouvons donc redire avec le poète :

La vie est un combat dont la palme est aux cieux.

Nous allons exposer les grands principes de cette lutte pour la vie. Nous verrons successivement quels sont les *obstacles* à vaincre et quels sont les *moyens* à prendre pour remporter la victoire.

I. — QUELS SONT LES OBSTACLES A VAINCRE ?

Tout d'abord, il y a, *en nous*, beaucoup d'obstacles qui contrarient les vues de Dieu. Nous avons tous des passions, des tendances, dont beaucoup sont mauvaises, ou, du moins, mal ordonnées.

Avant le péché de nos premiers parents, l'ordre existait dans la nature humaine : les sens étaient soumis facilement à la raison, et la raison, à son tour, était soumise à Dieu par la grâce. Il n'y avait aucune lutte entre les intérêts inférieurs et les facultés supérieures. Le péché originel a détruit cette harmonie. « La chair est en lutte contre l'esprit », écrit saint Paul. Les sens veulent régner, l'âme en est souvent l'esclave. Sans doute, le baptême lui a inoculé de nouveau une puissance de domination. Mais ses facultés, blessées primitivement, bien que guéries, sont de ce fait moins vigoureuses et plus promptes à faiblir que si elles fussent restées saines. Une histoire d'âme est un récit de luttes incessantes.

De fait, que d'instincts pervers en nous ! Saint Jean les résume dans un mot : *la concupiscence*. Concupiscence vient d'un mot latin qui signifie convoitise, désir passionné. Depuis le péché originel, chacun de nous apporte en naissant *trois espèces* de convoitises, de concupiscences, toutes trois dangereuses : *la première*, c'est un désir grossier de satisfaire tous les mauvais instincts de notre chair par la gourmandise, la mollesse, l'indolence, la



Satan, lion rugissant
cherche à dévorer sa proie.

St. Pierre.

« Veillez et priez... »

paresse et surtout les plaisirs indécents ; *la seconde*, c'est un attrait pour les richesses, pour les biens de ce monde et, en général, pour tout ce qui brille au dehors ; *la troisième*, c'est un désir passionné pour les honneurs et pour l'estime qui nous fait rechercher sans cesse les compliments, les louanges, les succès et tout ce qui peut flatter notre petite vanité.

A ces obstacles intérieurs, il faut ajouter *ceux qui nous viennent de l'extérieur* :

Le démon, d'abord..., car il existe bien : Jésus a insisté sur l'existence de cet être malfaisant qui, selon l'effrayante expression de saint Pierre, « rôde autour de nous comme un lion rugissant qui cherche à dévorer sa proie (3) ». Il est le chef de ces anges rebelles qui, dans un orgueil fou, se sont révoltés froidement contre Dieu et qui, châtiés, s'obstinent toujours dans leur haine contre Lui et ses œuvres.

Les démons *ne peuvent agir directement* sur notre intelligence, sur notre volonté, Dieu s'étant réservé ces sanctuaires pour Lui-même. Cependant, *ils peuvent agir directement* sur notre corps, sur nos sens extérieurs, sur notre imagination, sur notre mémoire. Ils ne s'en privent pas : témoin toutes les tentations dont ils nous assaillent. Mais ce pouvoir des démons est *limité* par Dieu qui ne leur permet pas de nous tenter au-dessus de nos forces. Donc, ne nous décourageons jamais et n'ayons pas des démons une crainte exagérée. Satan a beau enflammer notre imagination et agiter nos sens, il n'a pas de pouvoir direct sur notre volonté. Ses efforts ne parviendront jamais à faire commettre le mal à celui qui ne le veut pas.

Le démon, pour nous porter au mal, trouve un complice empressé dans le *monde* dont il est le chef : « *princeps hujus mundi* », selon l'expression du Seigneur Jésus.

(3) I Pierre, v, 8.

Ce terme « monde » signifie d'abord, d'une façon générale, l'univers matériel qui sert de cadre à notre vie et, plus spécialement, l'ensemble des gens avec qui nous frayons. Dans ce sens, le chrétien est autant que qui que ce soit « citoyen du monde ». Il peut s'appliquer à bon droit la belle déclaration d'un ancien poète latin : « Je suis homme et rien d'humain ne m'est étranger. »

Mais, dans le langage spécial, technique de l'Eglise, ce mot « le monde » a un tout autre sens. Il désigne l'ensemble des forces qui contredisent l'Evangile, s'opposent à l'esprit chrétien et s'exercent contre les âmes pour les perdre. Vu de ce biais, le monde est la contradiction même de l'Evangile. Saint Jean Eudes avait raison de dire que, comme l'Eglise est le Corps mystique du Christ, le monde est « le corps de Satan ». C'est ce monde à qui le Sauveur disait anathème, qu'Il excluait de sa prière et qu'Il déclarait incapable de recevoir le Saint-Esprit.

Ce monde nous pousse au péché d'abord par *ses maximes*, entièrement opposées à celles du Christ : « Notre principe, dit Renan, est de régler la vie présente comme si la vie future n'existait pas (4) » ; par *ses exemples pervers* qui sont en harmonie parfaite avec ses principes : c'est la mise en scène du péché sous ses formes diverses : « Malheur au monde à cause de ses scandales », disait jadis le Christ ; enfin *par ses railleries et ses persécutions* ; la raillerie, faite de rire et de mépris, est, en effet, l'arme ordinaire des mondains contre la piété, contre les pensées graves et austères de la foi. Il en vient même, quand il le peut, à la persécution ouverte contre les serviteurs de Dieu et contre Dieu lui-même.

Saint Ignace de Loyola montre le chrétien en face de deux armées dont les deux chefs, Jésus-Christ

(4) *L'Avenir et la Science*, p. 332.

d'un côté et Satan de l'autre, le sollicitent également à venir combattre sous leur étendard. Ce chrétien est mis en demeure d'opter, de choisir entre ces deux chefs. C'est ce qui a lieu au baptême.

La liturgie de ce sacrement est très suggestive à ce point de vue. Le prêtre interroge les parrain et marraine qui servent de caution à l'enfant : « Renoncez-vous à Satan, à ses œuvres (péchés de toute nature), à ses pompes (occasions de péché) ? »

Quand cet enfant aura grandi et atteint ce qu'on peut appeler l'âge de sa majorité chrétienne, il formulera la même déclaration pour son propre compte : « Je renonce pour toujours à Satan, à ses œuvres et à ses pompes, et je me donne tout entier à Jésus pour toujours. » C'est bien l'expression d'un choix. Et ce choix n'est pas provisoire. Il engage la vie *définitivement*. Revenir au monde, adopter ses habitudes, sa mentalité, prendre part à ses plaisirs coupables, rechercher ses faveurs au prix de capitulations humiliantes, équivaldrait à une trahison. Ce serait renier son baptême, non pas par une déclaration des lèvres, mais par le langage combien plus décisif des actes et des faits.

II. — QUE FAIRE POUR VAINCRE TOUS CES OBSTACLES ?

D'abord *ne jamais se décourager*.

Il est de foi que Dieu donne aux justes les grâces suffisantes pour accomplir tous les préceptes et résister aux tentations.

« Dieu, dit saint Paul, ne permettra pas que vous soyez tentés au-delà de vos forces, mais avec la tentation il vous ménagera (par sa grâce), une issue victorieuse, en vous donnant le courage de la supporter (5). »

(5) I Cor., x, 13.

Le baptême nous enrôle dans une milice où « la victoire, écrit Bossuet, n'est jamais douteuse pourvu que le courage ne nous manque pas : Il n'y a de vaincus que les déserteurs. » (6).

Et, en effet, nous ne sommes jamais seuls. Ne l'oublions pas ! Par la grâce sanctifiante et par des grâces actuelles, la Trinité Sainte est toujours avec nous.

Vous connaissez l'histoire de sainte Catherine de Sienne, qui demandait un jour à Notre-Seigneur, après une épouvantable tentation du démon : « Où étiez-vous pendant qu'il me tentait ? » Jésus lui répondit : « Ma fille, j'étais au fond de ton cœur. Moi seul je l'ai empêché d'avoir raison de toi. C'est par Moi que tu l'as vaincu. » Il faut donc envisager « cette lutte pour la vie » sans crainte et avec grande confiance.

Mais Dieu ne fera pas tout par Lui seul. Il faut de notre part *un minimum de dispositions* qui se résument dans deux mots du Seigneur Jésus : « *Veillez et priez.* »

Il faut *veiller*, nous dit le Christ, être sur ses gardes. « Ne présumez pas de vous-même, dit Bossuet, car c'est là le commencement de tout péché (7). » « Que celui qui croit être debout prenne garde de tomber (8) », dit saint Paul. Et le pape Pie XII affirme nettement : « A l'exception de la Vierge bienheureuse, il est vain de s'imaginer qu'une vie humaine existe qui soit pure et vive sans vigilance et sans combat. » Tout homme n'est-il pas, comme on a dit, « assorti d'un monstre » et ne porte-t-il pas « sur les lèvres, avec le pouvoir de le donner un jour, le baiser de Judas » ?

Voilà pourquoi il ne faut pas rechercher la tentation, mais *se garder de toute imprudence*. « Celui qui aime le danger y périra », lisons-nous dans la

(6) Panégyrique de saint Victor, 1657.

(7) *De la concupiscence*, ch. xxxi.

(8) I Cor., x, 12.

Sainte Ecriture (9). Celui qui s'expose au danger ou à la chute en est donc responsable. Sur ce point, il faut être loyal et courageux. On doit savoir que pour soi personnellement telle occasion est un danger : telle lecture, tel regard, tel spectacle, tel cinéma, tel groupe que l'on fréquente. On n'a pas le droit de s'y exposer de gaieté de cœur. Il y a faute en proportion du danger que l'on court.

Cette fuite des occasions est *indispensable*, surtout quand il s'agit de tentation contre la pureté : « Dans ces tentations, dit saint Philippe Néri, ce sont les lâches qui remportent la victoire. »

Ce travail quotidien de la vigilance exige de nous beaucoup de renoncements et d'efforts. Pour se priver de ce qui plaît à notre mauvaise nature, il faut de la volonté. Or, on apprend à vouloir en faisant des actes de volonté. C'est pourquoi il faut savoir nous priver quelquefois de certaines satisfactions même permises, afin d'affermir notre volonté contre l'attrait du plaisir défendu : quiconque goûte sans restriction tous les plaisirs permis est bien près de s'accorder les plaisirs défendus. Par contre, l'habitude du sacrifice donne de l'énergie. De plus, il attire les grâces actuelles qui protègent la grâce sanctifiante.

Il y a, dans toute vie chrétienne, des moments où il est absolument nécessaire, sous peine de mort pour l'âme, de prononcer un non catégorique, qui n'admette pas de réplique. En aurons-nous la force, si nous sommes habitués à rechercher toutes nos aises, à suivre tous nos caprices, à fuir toute souffrance, toute gêne ? Notre-Seigneur a dit nettement : « Si vous ne vous mortifiez pas, vous périrez tous ! (10). »

Cette vigilance recommandée par le Christ exige aussi que l'on *ne s'attarde pas à la tentation*. Dès

(9) Eccli., III, 27.

(10) Luc, XIII, 15.

que l'on s'aperçoit du danger il n'y a qu'une attitude à prendre : « Couper court énergiquement », en recourant immédiatement au Christ. N'oublions pas que le démon est bien plus malin que nous et qu'on est toujours sûr d'être trompé par lui quand on se met à discuter avec lui.

D'ailleurs, un « non » catégorique, qui n'admet pas de réplique, est plus facile et plus préservant qu'une attitude de demi-mesure et d'hésitation. Il est plus facile de repousser une tentation à son début que lorsqu'on lui a tant soit peu donné le temps de grandir.

Notre-Seigneur, qui nous dit de « veiller », nous enjoint aussi de « prier ». Les deux recommandations vont de pair dans l'Evangile et la leçon y est souvent répétée. « Sans moi vous ne pouvez rien faire (11) », nous rappelle le Christ ; mais, ajoute saint Paul : « En celui qui me fortifie, je suis capable de tout (12). »

On se ferait certainement illusion si on croyait pouvoir triompher *seul* des difficultés et assurer sa persévérance à force de volonté. La vigilance est surtout une pratique humaine, la prière est une pratique divine... Or, il s'agit ici de la vie chrétienne, c'est-à-dire de vie divine, pour laquelle les seules forces naturelles ne suffisent pas.

Soyez donc des âmes de prière ! La lutte est relativement facile à celui qui prie. L'expérience le démontre, et le nier serait faire injure à la parole de Dieu disant à l'apôtre saint Paul et à quiconque est en butte aux vexations du démon : « Ma grâce te suffit (13). » Mais, pour obtenir la grâce, il faut la demander à Dieu.

Que votre prière soit sincère, qu'elle ne soit pas seulement une formule des lèvres, *qu'elle vienne du cœur* ! Priez cent fois le jour si c'est nécessaire

(11) Jean, xv, 5.

(12) Phil., iv, 13.

(13) II Cor., xii, 9.

et vous serez forts ; priez sans crainte et vous serez invincibles. Dans les difficultés de la vie, dans les heures de lutte pénibles, souvenez-vous de ces paroles que le poète place sur les lèvres d'un de ses héros (14) :

Prions ! j'ai souvent vu dans ma rude carrière
Que l'arme la meilleure est encore la prière.

Comme les apôtres ballottés par la tempête, crions vers Jésus : « Seigneur, aidez-nous, car sans vous nous périssons (15) », et, étendant la main, le Christ nous sauvera.

« La croix me pèse, disait Jacques d'Arnoux. Elle pèserait moins si tu priais plus et si tu la portais avec une sainte rage. Prie donc, lâche... » La grâce acquise par notre prière sera comme le feu qui trempera notre volonté et la rendra résistante comme l'acier.

Enfin, pour achever d'être forts, *vivez dans la joie* : « Servez le Seigneur dans la joie (16) », dit l'écrivain sacré.

« Comment pouvons-nous triompher des tentations ? écrit le P. Faber. Il faut pour cela la bonne humeur, encore la bonne humeur, toujours la bonne humeur. »

Je sais bien que parfois les événements du jour ne portent pas à la joie ; cependant, il ne faut pas se laisser déprimer... Il faut réagir... C'est une erreur de croire que, la vie n'étant pas gaie, il faille n'être pas gai soi-même pour la mener à bonne fin. Les tristes, je ne dis pas les sérieux, mais les tristes sont de tristes saints. La tristesse est ennemie de la sainteté, comme la gaieté en est la compagne inséparable. « La bonne humeur, écrit Mgr Keppler,

(14) H. de Bornier, *La Fille de Roland*.

(15) Matth., VIII, 25.

(16) Ps., CXXI, 1.

est l'atmosphère naturelle des vertus héroïques. »
« La gaité est le secret des vaillants (17). »

De fait, une âme qui pratique la bonne humeur se laisse moins impressionner par la vue de l'effort à fournir ou de la difficulté à vaincre. Elle se trouve mieux disposée à la pratique de la générosité et du sacrifice. La bonne humeur double les énergies et donne un élan irrésistible ; elle prépare la victoire surtout si elle est accompagnée de la prière. *Soyez donc gais*, de la vraie gaité qui monte de l'âme au visage, qui met le sourire aux lèvres, une lumineuse sérénité sur le front. Votre âme se portera plus allégrement vers l'accomplissement du devoir et la pratique du bien.

« Chez M. Léon Harmel, on vivait constamment, non pas certes au milieu du bien-être facile (la vie y était impérieusement dure, comme chez ceux qui ont connu dans leur jeunesse le prix de la pauvreté et de l'effort), mais *dans un indéfectible optimisme*.

« Que de fois, écrit l'historien, de jeunes visiteurs, fils ou neveux, sont entrés dans le bureau de Léon Harmel, tête basse et le cœur gros.

« — Oh ! oh ! quelle mine ! qu'y a-t-il donc ?

« Et le cœur se dégonflait ! On était outré par un procédé, agacé par un travail, effrayé par une démarche à faire.

« — Non, mais... comment ? Tu as des difficultés ?

« — Oui.

« — Vraiment ?

« — Mais oui, je vous assure.

« — Eh bien ! en voilà un veinard !

« Et comme, à cette exclamation, l'infortuné ouvrait de gros yeux ronds, Léon se levait, arpentait le cabinet en se frottant les mains, revenait sur son bonhomme et, le regardant bien en face, s'écriait :

(17) Ch. Wagner, *Vaillance*, p. 167.

« — A-t-il de la chance ce gaillard-là d'avoir à faire quelque chose qui lui coûte ! A ton âge ! l'occasion d'une bonne victoire ! C'est moi qui voudrais en avoir, des contrariétés ! Au moins toi, tu peux tremper ton énergie, offrir un sacrifice à Notre-Seigneur, gagner des mérites.

« Or, ce ton si victorieux et si chrétien, dans son allégresse, était la note habituelle de M. Harmel. Il jouait tous les morceaux de la vie, si tourmentés qu'ils fussent, en majeur.

« *Transposer en majeur un air triste*, c'est en changer le caractère. Il faut précisément caractériser la vie par son harmonie chrétienne (18). »

*
**

Suivez ces principes essentiels qui vous assureront la victoire dans cette lutte pour la vie. Ainsi, vous vivrez en état de grâce et *vous serez véritablement heureux sur la terre*, car selon la pittoresque expression du saint Curé d'Ars : « C'est le printemps perpétuel dans une âme qui aime bien le bon Dieu. » De fait, saint Thomas d'Aquin nous assure que la joie est une conséquence de la grâce ou de la charité : « La joie, dit-il, n'est pas une vertu différente de la charité, mais bien une partie, un acte et un effet de cette royale vertu. » Cette joie qui n'est au fond que *la conscience de l'amitié divine* sera toujours, au dire de Chesterton, le « secret gigantesque du chrétien ».

Par contre, ceux qui vivent en état de péché mortel *n'ont jamais de joie véritable*, « parce qu'il n'y a pas de paix pour les impies (19) », « Quand ils diraient : nous sommes en paix !... ne les croyez pas (20). » « Les prometteurs de joie nous ont trompés ! » écrivait Jørgensen après sa conversion.

(18) Charmot, *Esquisse de pédagogie familiale*.

(19) Isaïe, XLVIII, 22.

(20) *Imitation de Jésus-Christ*, II, 6.

Au soir d'une fête mondaine, on dit couramment : « Je me suis bien amusé. » Et le lendemain, quand la surexcitation nerveuse est tombée, on ne conserve des plaisirs savourés la veille, que la sensation déprimante du vide et du creux dont on a naturellement horreur. Car le plaisir mondain sature et lasse très vite.

Au souvenir des dix-sept années qu'il vécut dans le péché, saint Augustin a écrit dans ses *Confessions* : « Vous, Seigneur, vous savez ce que je souffrais ! J'étais rongé... Dans mon cœur abondait une immense tristesse. »

Anatole France, riche, applaudi de tous, ayant goûté à tous les plaisirs de la terre, disait à son secrétaire : « Si vous pouviez lire dans mon âme, vous seriez effrayé. Il n'y a pas, dans l'univers, une créature aussi malheureuse que moi. On me croit heureux. Je ne l'ai jamais été, une heure, un jour. » Et Musset, qui a usé sa santé et sa vie dans les plaisirs des sens, ne peut que s'écrier :

J'ai perdu ma force et ma vie,
Et mes amis et ma gaiété !

« La gloire, les succès, toutes les satisfactions de la vie, je les connais, je les ai eus, disait Eve Lavallière. Il m'en reste un écoëurement profond ! »

Nos chers jocistes ont donc bien raison de chanter :

Souvenez-vous toujours
Que les plaisirs d'un jour
Sont cruels et menteurs !

Oui, le vrai bonheur se trouve seulement dans l'état de grâce, dans la conscience pure du péché mortel.

Au soir d'une journée bien chrétienne, n'avez-vous pas senti la joie et la paix qui inondaient votre

cœur, lorsque vous pouviez vous rendre ce témoignage : « Aujourd'hui, j'ai travaillé, j'ai souffert, j'ai lutté, j'ai conservé la grâce sanctifiante ? » Vous participiez à cette « joie délirante » qu'éprouvait sainte Thérèse de l'Enfant Jésus à aimer le Bon Dieu. Vous expérimentiez alors la parole de saint Paul : « La bonne conscience, c'est une douceur qui surpasse toute joie de ce monde » (21).

Touchée par la grâce divine et convertie, Eve Lavallière écrivait : « Mon cœur ne peut plus contenir tout son bonheur. Avoir été tirée du fond de l'égout et vivre dans l'air pur, dans l'oubli, dans la prière, dans l'amour, dans l'abandon total... Ah ! oui... ! Dieu est bon ! »

A votre dernière heure, qu'il sera doux de pouvoir vous rendre ce témoignage : « J'ai toujours combattu le bon combat (22) ! » La mort elle-même vous sera douce, embellie qu'elle sera par la perspective radieuse de ce royaume de l'éternelle paix, de l'éternel bonheur promis à ceux qui auront combattu jusqu'à la fin.

Ce que Lacordaire a si bien dit du jeune homme, on peut le dire de tout chrétien :

Un jeune homme qui lutte est un roi à venir.

Après l'avoir rendu capable de régner sur ses passions, sur les séductions du monde et sur le démon, la lutte l'aura rendu digne de régner éternellement dans le ciel avec Dieu. « Celui-là sera couronné qui aura légitimement combattu (23). »

Amis de Dieu, braves soldats,
Unissons-nous, prenons les armes,
Ne nous laissons pas mettre à bas,
Combattons le monde et ses charmes.
Puisque Dieu même est avec nous,
Nous le vaincrons, combattons tous.

(BX DE MONTFORT.)

(21) Phil., iv, 7.

(22) II Tim., iv, 7.

(23) II Tim., ii, 5.

QUESTIONNAIRE

1. *La vie chrétienne est-elle de tout repos ?*
2. *Quels sont les obstacles intérieurs, extérieurs que nous devons vaincre ?*
3. *Quel est le pouvoir du démon sur nous ?*
4. *Comment le monde nous pousse-t-il au péché ?*
5. *Montrez comment le baptême est un choix entre Jésus et Satan.*
6. *Faut-il nous décourager devant les difficultés de la vie chrétienne ?*
7. *Que devons-nous faire pour être victorieux dans les combats de la vie ?*
8. *Qu'entendez-vous par cette consigne du Christ : « Veillez » ? Est-ce facile ? Qu'exige de vous cette vigilance ?*
9. *Suffit-il de veiller ?*
10. *La joie est-elle de rigueur ? Pourquoi ?*
11. *Quels sont les heureux et les malheureux de la terre ?*
12. *Suivez-vous bien ces règles de la stratégie chrétienne ?*



CHAPITRE XVIII

L'HEURE DE LA VIE DIVINE

« Faites ceci en mémoire de
Moi ! »

Luc, xxii, 19.)

La sainte messe est le plus grand acte du culte catholique, « la plus divine de toutes les choses qui se passent ici-bas ».

Cependant, trop de chrétiens ignorent ce qu'est la sainte messe. Aussi, ils la manquent facilement, ou, quand ils y assistent, ils ont l'air de la subir. On croirait qu'ils viennent en spectateurs résignés et ennuyés monter la garde pendant une demi-heure, former devant l'autel une sorte de piquet d'honneur, tandis que se déroulera devant leurs yeux indifférents une scène trop connue pour qu'elle ait encore des chances de les intéresser ou de les émouvoir. Ils sont présents de corps à la messe, mais leur âme n'y est pas.

L'un fait semblant de lire dans un livre
Et l'autre est bien embarrassé de son chapeau.
Ce n'est pas que ce soit intéressant,
Et ce n'est pas positivement que l'on s'ennuie,

Chacun sait simplement qu'on est là pour attendre que
Et regarde vaguement le prêtre à l'autel, [ce soit fini,
Qui trafique on ne sait pas trop quoi (1).

Il importe donc d'avoir une idée *exacte* de la sainte messe pour l'apprécier à sa haute valeur et pour y assister avec toute la piété qui convient.

« Si l'on connaissait le prix du saint Sacrifice de la messe, disait le saint Curé d'Ars, ou plutôt, si l'on avait la foi, on aurait bien plus de zèle pour y assister. Mes enfants, ajoutait-il, quand nous voulons obtenir quelque chose du bon Dieu, offrons-Lui son Fils bien-aimé, avec tous les mérites de sa Passion et de sa mort. Il ne pourra rien refuser. »

On demandait un jour au P. de Foucauld : « Que ferez-vous en Afrique ? — Je dirai la messe. » Il comptait plus que tout sur la puissance de la messe et le rayonnement de la Présence réelle pour convertir le Sahara.

Il nous sera très utile d'éclairer notre foi au mystère de l'autel, pour mieux profiter à l'avenir de cette heure de la vie divine qu'est la sainte messe.

I. — QUEL EST LE MYSTÈRE QUI S'ACCOMPLIT SUR L'AUTEL PENDANT LA SAINTE MESSE ?

1° Jésus y descend, au moment de la consécration, par les paroles du prêtre.

Sur l'ordre même du Seigneur Jésus : « Faites ceci en mémoire de moi », le prêtre dit les paroles divines sur le pain : « Ceci est mon corps », et ce n'est plus du pain, mais le corps de Jésus ; sur le vin : « Ceci est mon sang », et ce n'est plus du vin, mais le sang de Jésus. A chaque consécration, le Seigneur Jésus intervient en conférant, d'une manière actuelle et immédiate, aux paroles du prêtre,

(1) P. Claudel, *La Messe là-bas*, Offertoire.

leur efficacité prodigieuse, en se servant d'elles pour opérer le miracle de la présence eucharistique.

« Ainsi donc, s'écrie Bossuet (2), la même parole répétée par les ministres de Jésus-Christ aura éternellement le même effet. Le pain et le vin se changent ; le corps et le sang de Jésus-Christ en prennent la place. Quelle étonnante merveille ! C'est une merveille pour nous, mais ce n'est rien d'étonnant pour le Fils de Dieu accoutumé à faire tout par sa parole, « Tu es guéri », on est guéri, « Tu es vivant », on vit, et la vie qui s'en allait est rappelée... »

Sous l'apparence, et du pain et du vin, c'est donc le Christ tout entier, vivant aussi réellement qu'à Bethléem, Nazareth, Jérusalem, sur la croix.

2° Jésus descend sur l'autel pour représenter, c'est-à-dire pour rendre présent sous les apparences du pain et du vin, le sacrifice de la croix.

Sur le calvaire, que voyons-nous ? La mort du plus juste de tous les hommes, la mort de l'Homme-Dieu — dans un supplice cruel et ignominieux — par le crime exécrationnable des Juifs.

En réalité, Jésus a laissé agir les puissances des ténèbres. « Personne, disait-il, ne m'ôte la vie, mais je la donne moi-même (3). » Le Seigneur Jésus a donc souffert et est mort de son plein gré. Il s'est offert Lui-même en sacrifice à son Père pour sauver le monde.

De la croix, Jésus fait un autel, où Il s'offre pour nous, un autel où Il adore, remercie, demande pardon pour nous et réclame, en notre faveur, les grâces divines.

Ce sacrifice qu'il offre a été l'acte capital de sa vie, ardemment désiré par Lui, voulu et accompli dans un amour infini de Dieu et des hommes.

(2) *Médit. sur l'Evangile, la Cène, 63^e jour.*

(3) Jean, x, 18.



La Messe
rend présent le sacrifice du Calvaire

A. Vindien

« C'est tous les jours le Vendredi-Saint... »

(Bossuet)

Ce seul sacrifice a suffi pour expier tous les péchés et mériter toutes les grâces. Mais l'application des satisfactions de la croix et des mérites du Sauveur se fait par la messe.

« Sur la croix, Jésus a sauvé le genre humain tout entier, parce qu'il y a donné à tous les hommes le moyen d'accomplir leur salut ; cependant, il n'a pas sauvé effectivement chaque homme en particulier. Chacun doit, pour être sauvé, s'approprier pour son compte les mérites de Jésus-Christ. C'est le Sacrifice de la messe qui applique à chacun de nous les fruits du Sacrifice de la croix. (4) » C'est à la messe, dit le Concile de Trente, que les mérites de la croix nous sont appliqués en abondance « *uberrime percipiuntur* ». Doctrine que le P. de Condren résumait en cette formule lapidaire : « Le calvaire a tout mérité, mais n'a rien appliqué ; la messe ne mérite rien, mais applique tout. »

Sur l'autel, le grand acte de la croix est représenté.

Certes, il ne s'agit pas d'une représentation théâtrale du calvaire. Si la messe représente la croix, c'est au sens étymologique de ce mot : re-présente, c'est-à-dire, présente à nouveau, rend présent à nos yeux, sous les apparences du pain et du vin, le Sacrifice de la croix.

De fait, à la messe comme sur la croix, nous trouvons le même *prêtre*, c'est-à-dire la même personne qui offre le Sacrifice et aussi la même *victime*, c'est-à-dire la même personne qui est offerte.

« Une seule et même victime est offerte, dit le Concile de Trente, et celui qui l'offre aujourd'hui par le ministère des prêtres (humains), est le même *prêtre* qui s'offrit jadis sur la croix : la différence ne réside que dans la manière de s'offrir. (5) »

(4) Mgr Chevrot ; « Notre Messe », p. 108.

(5) Session XXII, chap. I et II. Voir en appendice de ce chapitre l'enseignement officiel du Concile de Trente sur la Messe.

C'est le même prêtre : le Christ-Jésus. Il a été, en effet, constitué prêtre éternel, parfait intermédiaire entre Dieu et l'homme. De ce fait, la Sainte Ecriture elle-même témoigne. Elle fait dire au Messie par Dieu : « Tu es prêtre pour l'éternité. » Il est « le prêtre-Né qui donne Dieu aux hommes et les hommes à Dieu ».

Mais, en raison de son état glorieux dans le ciel, Jésus ne peut pas, par Lui-même, offrir *visiblement* le Sacrifice eucharistique.

Voilà pourquoi Il a institué un sacerdoce destiné, non pas à compléter ce que Lui-même a parachevé, mais à rendre permanent parmi nous *son* Sacrifice. Par les lèvres et les mains de ses prêtres, Jésus offre sur les autels en tout temps et en tout lieu, son corps et son sang. C'est Lui qui agit par ses prêtres. Dès lors, Il est le prêtre *principal* à la messe. Le célébrant n'est que le ministre, l'instrument du Christ.

Quand donc le prêtre prononce, au cours de la sainte messe, les paroles qui changent le pain et le vin au corps et au sang du Christ, c'est *Jésus Lui-même* qui agit en lui et par lui. Les expressions qu'emploie le prêtre ne laissent aucun doute à ce sujet : « Ceci est mon corps, ceci est le calice de mon sang », et c'est le corps et le sang du Christ Jésus. Le prêtre principal de la messe est donc le même que celui du calvaire : Notre-Seigneur Jésus-Christ.

C'est la même victime : Celui qui se rend présent sur l'autel au moment de la consécration est le même Jésus qui s'est immolé et offert sur le calvaire et qui conserve au ciel les glorieuses cicatrices du Sacrifice.

Evidemment, il ne s'agit pas, pour Jésus, de renouveler son offrande *intérieure* faite, officiellement, une fois pour toutes, au calvaire et qui persévère inchangée dans les dispositions de son âme très sainte, depuis qu'Il est ressuscité et monté aux cieux.

Saint Paul l'affirme nettement dans l'épître aux Hébreux : « Le Christ a dit en venant en ce monde : « Parce que vous n'avez plus voulu ni sacrifice, ni oblation, vous m'avez formé un corps ; alors, j'ai dit : Me voici... je viens, ô Dieu, pour faire votre volonté... » C'est par cette volonté que nous sommes sanctifiés, moyennant l'offrande, une fois pour toutes, du Corps de Jésus-Christ... Par cette oblation unique, il a conduit pour toujours à la perfection ceux qu'il a sanctifiés (6). »

Dès lors, nul besoin de renouveler ce qui était décisif et qui n'a jamais cessé.

Par la messe, Jésus veut seulement *rendre présente, d'une manière perceptible à nos sens, cette offrande de sa Passion*. Cela permet à l'Eglise de s'emparer de tous les hommages que Jésus exprimait sur la croix et de les offrir à Dieu avec la certitude de Lui être agréable. Cela permet aussi aux fidèles d'offrir à Dieu le corps et le sang du Christ et de s'unir par un acte personnel et conscient à l'immolation sanglante de Jésus sur la croix afin d'en retirer toutes les grâces qui leur reviennent.

A chaque messe, c'est donc de la part du prêtre, et de l'Eglise dont il est le mandataire, *un nouveau geste d'offrande de la Passion*. En symbolisant cette Passion de Jésus dans un geste qui l'exprime et la contient, nous l'offrons à Dieu le Père, comme Jésus Lui-même l'offrit à la Cène, le Jeudi Saint. « Apaisé par cette offrande souverainement digne de Lui, Dieu, dit le Concile de Trente, pardonne toutes sortes de crimes et accorde toutes sortes de grâces. »

Nous ne voyons qu'une différence :

Sur la Croix : mort véritable et sanglante, mais ce genre de mort est désormais impossible — « Le Christ ressuscité ne meurt plus » — et inutile, les mérites de Jésus sur la croix étant infinis.

Sur l'autel : Sacrifice non sanglant. Jésus est animé des mêmes dispositions intérieures qu'au Calvaire.

Sur l'autel comme sur la croix, Il adore son Père et Lui rend grâces, Il offre ses satisfactions pour nos péchés et intercède pour nous : c'est l'offrande *intérieure* de Notre-Seigneur, âme du Sacrifice de nos autels.

Mais pour qu'il y ait Sacrifice, il faut un *signe* qui manifeste à nos yeux ces dispositions intérieures de la victime. Le Sacrifice, en effet, appartient au culte extérieur. Saint Augustin le définit : « le signe visible de l'offrande invisible. »

Au calvaire, quel était ce signe ? C'était la souffrance atroce qui ensanglantait le corps de Jésus.

A l'autel, cette immolation sanglante ne peut pas être réalisée, puisque le Christ ressuscité ne peut plus mourir. Cependant, elle est *rendue présente* à nos yeux, par la consécration séparée du corps et du sang de Jésus : « Ceci est mon *corps* ; ceci est le calice de mon *sang*. »

Le corps et le sang de Jésus nous sont ainsi *présentés* séparément, de telle sorte que, pour nos sens de l'ouïe et de la vue, il y a sur l'autel, d'un côté le corps et de l'autre le sang, encore qu'ils soient tous les deux *présents* sous l'une et l'autre apparence, « à raison, nous dit le concile de Trente, de cette liaison naturelle et de cette inséparabilité par lesquelles, en Notre-Seigneur qui, ressuscité, ne meurt plus, ces éléments sont unis entre eux. »

Néanmoins, sous ces aspects séparés du pain et du vin, le Sacrifice du Calvaire est *rendu présent* à nos yeux. La séparation figurée du corps et du sang du Christ suffit à signifier le sacrifice intérieur du Christ. Jésus se montre à son Père et à nous dans l'état de victime, sous un *signe* qui figure la mort et ainsi, sous les apparences du pain et du vin, *Il s'immole pour nous* à la gloire de son Père.

C'est l'enseignement du concile de Trente qui nous dit : « Jésus-Christ Lui-même est *immolé* à la messe par le ministère des prêtres, *sous des signes visibles*. »

En définitive, notre autel c'est la Croix de Jésus, avec tout son amour, moins l'effusion de son sang. Nous pouvons donc conclure, avec Bossuet : « On est touché le Vendredi Saint à cause qu'on y célèbre la mémoire de la mort du Sauveur. C'est tous les jours le Vendredi Saint ; tous les jours, on érige le Calvaire sur l'autel. Venez et souvenez-vous de cette mort qui est notre vie (6 bis) ».

II. — COMMENT ASSISTER A LA MESSE ?

Nous ne devons pas être seulement des assistants, comme à un spectacle, si beau soit-il, mais des participants, des assistants actifs. « Il est absolument nécessaire, disait Pie XI, que les fidèles ne se comportent pas en étrangers, en spectateurs muets. »

Une messe, en effet, n'est pas seulement quelque chose que l'on *regarde*, ni quelque chose que l'on *écoute*, mais surtout quelque chose que l'on *fait*.

Pourquoi devez-vous avoir cette assistance *active* à la messe ?

Parce que tous les fidèles sont *prêtres*, en un certain sens. Saint Pierre écrivait aux fidèles de son temps : « Vous êtes une race choisie, un sacerdoce royal (7) ». Toute la tradition fait écho à cette parole apostolique. Saint Jérôme appelle le baptême « le sacerdoce du laïque », et saint Augustin, dans *La Cité de Dieu*, salue tous les fidèles du titre d'« associés au ministère sacerdotal ». Pie XI, dans son encyclique *Miserentissimus Redemptor*, est très explicite à ce sujet : « Aux charges du mystérieux sacerdoce du Christ... ne participent pas seulement

(6 bis) Médit. sur l'Evangile, la Cène, 47^e jour.

(7) I Pierre, v, 9.

les ministres choisis par notre Pontife, le Christ Jésus, mais encore le peuple chrétien tout entier. »

Evidemment, les simples fidèles ne sont pas prêtres dans la pleine acception du terme.

Cependant, tout baptisé participe, d'une certaine manière, au sacerdoce de Jésus. C'est une consolante réalité dont trop de chrétiens n'ont pas assez conscience.

« Le baptême a cet effet, dit saint Thomas d'Aquin, que ceux qui le reçoivent sont incorporés au Christ comme ses membres » (8). « Tu as été greffé, écrit saint Paul aux Romains,... et rendu participant de la racine et de la sève de l'olivier » (9). Le rameau participe, en effet, à la nature de l'arbre.

« Je suis la vigne, disait le Christ, vous êtes les sarments. » De même que, pour avoir la vigne tout entière, il faut le cep et les sarments, de même pour avoir le Christ tout entier, il faut Jésus et nous, ses membres, qui le sommes devenus par le baptême, selon la parole de saint Paul aux Corinthiens : « Nous avons été baptisés en un seul Esprit pour être un seul Corps » (10). Par le baptême, nous ne faisons donc qu'un avec le Christ.

Or Jésus est, au témoignage de la Sainte Ecriture, « le prêtre éternel qui intercède sans cesse pour nous ».

Il est l'unique Prêtre du monde. Il n'y a de religion qu'en Lui et par Lui.

Il s'ensuit que chaque fidèle, uni par son baptême au Christ prêtre éternel, participe, en une certaine mesure, à la puissance sacerdotale de Jésus, qui consiste essentiellement à offrir à Dieu son Père un Sacrifice digne de Lui.

Ce pouvoir sacerdotal est réellement conféré aux baptisés par le *caractère sacramentel*, signe spirituel et ineffaçable imprimé dans l'âme et qui, selon saint

(8) III^a, q. 69, art. iv.

(9) xi, 17.

(10) I Cor., xii, 13.

Thomas d'Aquin, les fait participer, en une certaine mesure, au sacerdoce du Christ. « Les caractères sacramentels impriment une vive image du sacerdoce du Christ dans l'âme des fidèles » (11). Ils donnent à ceux qui les reçoivent non pas une ressemblance *de nature* avec le Christ — comme le fait la grâce sanctifiante — mais une ressemblance *de fonction*, de pouvoir (12).

Le caractère baptismal est « le premier degré de cette participation sacerdotale... Il donne officiellement le droit et le pouvoir de participer au culte chrétien et de recevoir les autres sacrements » (13).

C'est pour exprimer plus explicitement cette participation au sacerdoce du Christ que le prêtre fait sur le front des nouveaux baptisés une onction avec le Saint-Chrême, l'huile des consécérations. « Tout chrétien est ainsi oint, dit saint Augustin, pour faire comprendre qu'il participe à la dignité sacerdotale et royale » (14).

Assurément, les fidèles ne sont pas prêtres au même titre que les ministres consacrés. « Seuls, ceux qui ont reçu le sacrement de l'Ordre sont marqués du caractère intégral et investis des pouvoirs pléniers du sacerdoce de Jésus. Seuls, ils peuvent monter à l'autel, pour consacrer le pain et le vin » (15).

Cependant, le baptême associe intimement les fidèles au sacerdoce du Christ et leur donne le pouvoir *d'offrir* à Dieu son Fils immolé, chaque fois

(11) III^a, q. 63, corp. de l'art. III,

(12) Cette participation à l'activité sacerdotale du Christ est plus ou moins complète selon que l'on reçoit l'un ou l'autre des trois sacrements qui impriment un caractère : le baptême, la confirmation et l'ordre. Le baptême confère le pouvoir d'accomplir les actes du culte nécessaires au salut personnel de l'homme. La Confirmation rend apte à professer publiquement la foi, à titre officiel. L'Ordre constitue les ministres des sacrements et les chefs des fidèles. (Saint Thomas d'Aquin, III^a, q. 63, art. v.)

(13) F. Cuttaz, *Les effets du Baptême*, p. 30.

(14) P. L. 41, col. 523 ; 35, col. 1355.

(15) B. Vanmaele, *Hostie avec l'Hostie*, p. 42.

qu'à la messe, le Sacrifice du Calvaire sera rendu présent, sous les apparences du pain et du vin.

Cette offrande du corps et du sang du Christ que peut et doit faire le baptisé à la messe est purement *individuelle*. Le prêtre, lui, aura la mission d'offrir la Victime sainte au Père, non seulement pour son compte personnel, mais *au nom de l'Eglise tout entière*. En plus du pouvoir de la consécration, il a la charge de l'offrande officielle. Il parle et agit au nom de la communauté chrétienne. Les fidèles ont donc le droit de compter sur l'offrande qu'il fait en leur nom. Mais ils ont aussi *le devoir de s'y unir* d'une façon active et personnelle.

« Nous offrons tous avec le prêtre, dit Bossuet : nous consentons à tout ce qu'il fait, à tout ce qu'il dit. Et que dit-il ? Priez, mes frères, que mon sacrifice et le vôtre soient agréables au Seigneur notre Dieu. Et que répondez-vous ? Que le Seigneur le reçoive de vos mains. Quoi ? Notre sacrifice et le vôtre. Et que dit encore le prêtre ? Souvenez-vous de vos serviteurs, pour qui nous vous offrons. Est-ce tout ? Il ajoute : ou qui vous offrent ce sacrifice. Offrons donc aussi avec lui » (16).

Participant activement à la messe *en qualité d'offrants* avec le prêtre, les fidèles doivent encore y prendre intimement part *en qualité d'hosties* avec le Christ.

Par leur baptême, en effet, les chrétiens sont devenus membres du Corps mystique. Ils forment avec le Christ un seul organisme vivant, dont Jésus est la tête et dont ils sont les membres.

Or, c'est en tant que Chef (tête) inséparable de son Eglise que Jésus s'immole sur l'autel. « Tout ce qui se fait à la messe, dit Alger de Liège, est un sacrement du Christ et de l'Eglise » (17).

(16) Méditations sur l'Evangile. La Cène, 1^{re} partie, 63^e jour.

(17) Des sacrements du corps et du sang du Seigneur, Liv. I, chap. XIX.

La messe n'est donc pas le Sacrifice de Jésus tout seul, mais du *Christ total*, c'est-à-dire de Jésus et de ses membres. Dès lors, tous les fidèles doivent être *victimes* à la messe avec Jésus.

« Toutes les fois, dit Bourdaloue, que nous assistons aux divins mystères, nous devons faire état que ce n'est pas seulement pour y présenter l'Agneau sans tache qui est immolé sur l'autel, mais pour y être nous-mêmes présentés et immolés » (18).

« En présentant Jésus-Christ à Dieu, dit Bossuet, nous apprenons en même temps à nous offrir à la Majesté Divine, en lui et par lui, comme des Hosties vivantes » (19).

En résumé, vous avez une *double* mission à remplir à la messe :

1° *Offrir à Dieu Jésus* qui, à chaque consécration, se rend présent sous les apparences du pain et du vin avec ses dispositions de « sacrifié » du calvaire ;

2° *Offrir à Dieu, avec Jésus, votre personne* et tout ce qui est à vous : désirs, peines, travaux, fatigues, luttes, succès et insuccès, joies et tristesses. Vos actes humains, en se mêlant à ceux du Christ, prendront une valeur nouvelle et participeront, en quelque manière, à la richesse infinie des actes du Christ.

Pour avoir cette assistance active, le mieux est de lire dans votre missel avec le prêtre les prières liturgiques de la messe (20).

En récitant ces prières splendides, efforçons-nous d'en comprendre le sens, entrons dans les sentiments qu'elles expriment, ayons les dispositions mêmes de Jésus s'offrant et s'immolant à la gloire de Dieu pour le salut des âmes. Avec le Christ Jésus et par Lui, offrons à Dieu nos adorations, nos actions de grâces, nos réparations et nos supplications.

(18) Sermon pour la fête de Saint André, 2^e partie.

(19) Exposition de la doctrine de l'Eglise catholique.

(20) Qu'on nous permette de citer notre brochure « La Sainte Messe », qui vous aidera à prendre une part active au Saint-Sacrifice. (Voir annonce au début de ce livre.)

Avez-vous remarqué ce que fait le prêtre à l'offertoire ? Il verse une goutte d'eau dans le vin du calice. Quel est le sens de ce rite liturgique ?

Le vin, selon le Concile de Florence, représente « le sang du Christ », c'est-à-dire le Christ Lui-même. L'eau, suivant la parole de l'Apocalypse (21), figure les peuples : « Le mélange de l'eau avec le vin dans le calice donne ainsi à comprendre que le peuple s'unit au Christ et que la multitude des fidèles fait un avec Celui en qui elle croit (22) ».

Voici donc toutes nos souffrances petites et grandes, dont cette goutte d'eau est le symbole, unies à la grande souffrance de Jésus, absorbées par la sienne. Toute notre vie se transfigure de la sorte, tous nos actes sont élevés à la hauteur de la Passion de Jésus et nous constituent Rédempteurs avec Lui. Comme le disait le cardinal Mercier : « Je suis la goutte d'eau qu'absorbe le vin de la messe. »

Paul Claudel a magnifiquement chanté cette vérité :

« Vos larmes et votre foi, votre sang avec le sien dans le calice,

« C'est cela, comme le vin et l'eau, qui est la matière du sacrifice. »

« Ayez pitié de Lui qui n'a eu que trente-trois ans à souffrir !

« Joignez votre passion à la sienne, puisqu'on ne peut qu'une fois mourir ! (23) ».

Voici comment un ouvrier jociste, en une heure de crise, assiste à la messe. Lisez cette page, qui est d'expérience vécue (24). Vous pourrez en faire votre profit.

« Ça me fit tout de même du bien d'être allé là. Je me recueillis, je priai comme je n'avais prié, je

(21) VII, 15.

(22) Concile de Florence, décret *pro Armenis*.

(23) P. Claudel, *La Messe là-bas*.

(24) Van Der Meersch, *Pêcheurs d'hommes*, pp. 202-203.

pense. Peut-être parce que jamais, justement, je ne m'étais senti si seul, si faible, si impuissant, sans une assistance miraculeuse. Et je m'offris tout entier. J'acceptai le sacrifice de moi-même, j'implorai pitié pour cette foule avec tant de violence que je dus cacher ma figure, parce que je pleurais. Je ne sais si c'est à cause de mes angoisses de cette heure, de mes tristesses, de mes doutes et de mes craintes, mais c'est là que m'a été révélée la messe avec sa signification symbolique. Sur cet autel le sacrifice du Christ se répétait comme Il avait voulu qu'il se répêât tous les jours : le partage de sa chair et de son sang pour le salut des hommes.

« Et pour nous faire comprendre à tous que notre vie ne devait être aussi que sacrifice. Je compris que la messe, au fond, c'est la vie, que toute notre vie doit être une messe. Tout cela, qui n'avait été jusqu'alors que très confus, devint en moi une lumière éblouissante. J'assistai avec ferveur, avec passion à l'achèvement de la cérémonie. J'y participai véritablement pour la première fois. Et c'est de ce jour-là que j'ai aimé la messe, symbole de notre destinée. Je sortis de l'église étonnamment réconforté, retrempé pour la lutte. »

Est-il permis de réciter son chapelet pendant la messe ? Oui, évidemment, mais, sauf pour les illettrés qui ne pourraient pas prier autrement, cela n'est pas à recommander. A quelqu'un qui osait demander à Pie X : « Que faut-il chanter pendant la messe ? » le saint Pape répondit : « Il ne faut pas chanter pendant la messe, mais *il faut chanter la messe !* » Nous disons de même : « Il ne faut pas dire des prières pendant la messe, mais *il faut dire les prières de la messe.* » Ce qui ne nous empêchera pas d'assister à la messe en union avec la Très Sainte Vierge. Rien de meilleur, en effet, tout en récitant les prières de la messe, que de s'unir aux actes de reconnaissance et d'amour de la Très Sainte Vierge, la plus parfaite adoratrice de son

Fils. La sainte Eglise nous le recommande : « Tenous-nous au pied de la Croix, avec Marie, la Mère de Jésus, dont l'âme fut transpercée d'un glaive de douleur (25) ». Or, la Croix c'est maintenant l'autel, puisque « la messe fait de la Passion de Jésus un événement d'une actualité si prenante ».

S'il s'agit d'une grand'messe, *il faut participer aux chants*. Quel intérêt prendrait le peuple aux offices liturgiques si, au lieu d'entendre simplement et de façon passive quelques chantres, il s'habitue à chanter d'une voix exercée, unanime et convaincue ! Vous connaissez, d'ailleurs, l'adage répété tant de fois depuis saint Augustin : « Celui qui chante prie deux fois. »

Ajoutons que le moyen par excellence de participer au saint Sacrifice et de s'unir à Jésus, c'est de *communier* pendant la messe ; alors, ce n'est plus seulement notre sacrifice qui ne fait qu'un avec celui du Christ, c'est nous-mêmes qui devenons un avec le Christ.

C'est ainsi que le comprenaient les premiers chrétiens. Le livre des *Actes des Apôtres* nous le dit : « Ils se montraient assidus à la fraction du pain » (II, 42). Cette expression désigne la Sainte Eucharistie. N'est-ce pas, d'ailleurs, le désir du Concile de Trente « qu'à chaque messe les fidèles présents communient, non pas seulement par un désir spirituel, mais *sacramentellement*, afin qu'un fruit plus abondant de ce très saint Sacrifice pût leur être communiqué (26) ».

« Pourquoi le saint Concile le désire-t-il, dit Bossuet (27), si ce n'est que Jésus-Christ le désire?... Vous tous qui assistez, répondez à ce désir de l'Eglise... Si vous ne communiez pas, reconnaissez, en tremblant, que le chrétien devrait vivre de *ma-*

(25) Invitatoire de la fête des Sept-Douleurs, du 15 septembre.

(26) Session XXII, ch. vi.

(27) *Médit. sur l'Evangile*, 1^{re} partie, 64^e jour.

nière qu'il pût communier tous les jours. Retirez-vous avec douleur de n'y avoir pas eu toute la part qui vous était destinée. »

**

Aimez à assister ainsi très activement à la sainte messe et le plus souvent possible. Il y a quelques années, en 1933, mourait à quatre-vingt-sept ans le comte Apponyi, représentant de la Hongrie à la Société des Nations. Comme un journaliste lui demandait à quel sport il devait sa verte vieillesse : « Ma foi, dit-il, en fait de sport, tout le long de ma vie, je n'en ai pratiqué qu'un seul : en quelque endroit que je fusse et quelque temps qu'il fût, j'ai été tous les jours à la messe de 7 heures du matin. »

Suivez cet exemple. Si le P. Lacordaire a pu dire : « On ne saurait calculer l'effet d'une communion de moins dans la vie d'un chrétien », on peut dire aussi justement : on ne saurait calculer l'effet d'une messe de moins, d'une messe bien dite, dans la vie d'un prêtre, d'une messe bien entendue dans la vie d'un chrétien.

Faites mieux encore : *Vivez votre messe*. Le jeune soldat breton de François Coppée écrivait à sa mère pendant le siège de Paris :

Mais aux mauvais railleurs nous faisons la promesse
De bien montrer comment on meurt après la messe.

S'il y a une manière particulière de bien mourir après avoir été réconforté par la messe, il y a une façon particulière de bien vivre. *La vie doit être une messe vécue*, un prolongement de la messe entendue le matin. Faisons donc de nos journées une messe, avec son Offertoire, sa Consécration et sa Communion.

Avec Jésus-Hostie, faisons toutes nos actions en état de grâce et par amour, elles seront une magnifique offrande à Dieu : ce sera *notre Offertoire*.

Avec Jésus-Hostie, immolons-nous par la fuite du péché, la lutte contre nos défauts, l'acceptation du devoir d'état et des sacrifices de la vie : ce sera *notre Consécration*.

Avec Jésus-Hostie, donnons-nous aux autres par une constante et généreuse charité : ce sera *notre Communion*.

Ainsi, nous vivrons notre messe en continuant le sacrifice du Seigneur Jésus dans toute notre vie. La messe sera comme le soleil divin qui illuminera et transformera toute notre existence.

Voici le parfait sacrifice
Qui contient tous ceux de la loi
Et qui seul renferme en soi
Toute justice.

Un Dieu s'immole à Dieu comme prêtre et victime
Pour l'apaiser,
Pour le presser
De nous donner,
De nous pardonner,
De nous donner,
De nous couronner
Et lui rendre un honneur sublime.

(Bx DE MONTFORT.)

QUESTIONNAIRE

1. *Quel est le plus grand acte du culte catholique ?*
2. *Est-il bien compris de tous les chrétiens qui vous entourent ?*
3. *Que se passe-t-il sur l'autel pendant la sainte messe ?*
4. *Montrez que la messe représente le Sacrifice du Calvaire. — Que signifie ce mot « représenter » ?*
Sur la croix, quel était le prêtre ?
Quelle était la victime ?
Et à la messe ?
N'y a-t-il pas cependant une différence ?
5. *Devez-vous vous contenter d'assister à la messe ?*
6. *Quelle est la double mission que vous avez à remplir à la messe ?*
 - a) *Pourquoi devez-vous offrir Jésus à Dieu ? — N'êtes-vous pas prêtre ? En quel sens ? — D'où vient votre dignité sacerdotale ? — Quel est l'effet du caractère baptismal en votre âme ? — Quel pouvoir vous donne-t-il à la messe ? — Pouvez-vous faire descendre Jésus sur l'autel ? Que faut-il pour cela ?*
 - b) *Pourquoi devez-vous vous offrir, avec Jésus, à Dieu ? — Que pouvez-vous offrir avec votre personne ? Qu'en résultera-t-il ?*
7. *Quelle est, à votre avis, la meilleure manière d'assister à la messe ? Avez-vous un missel ? Quel usage en faites-vous ? Participez-vous aux chants de la grand-Messe ?*
8. *Comment pouvez-vous vivre votre messe chaque jour ?*
9. *Ne pourriez-vous pas assister plus souvent et d'une manière plus active à la Messe ?*

APPENDICE

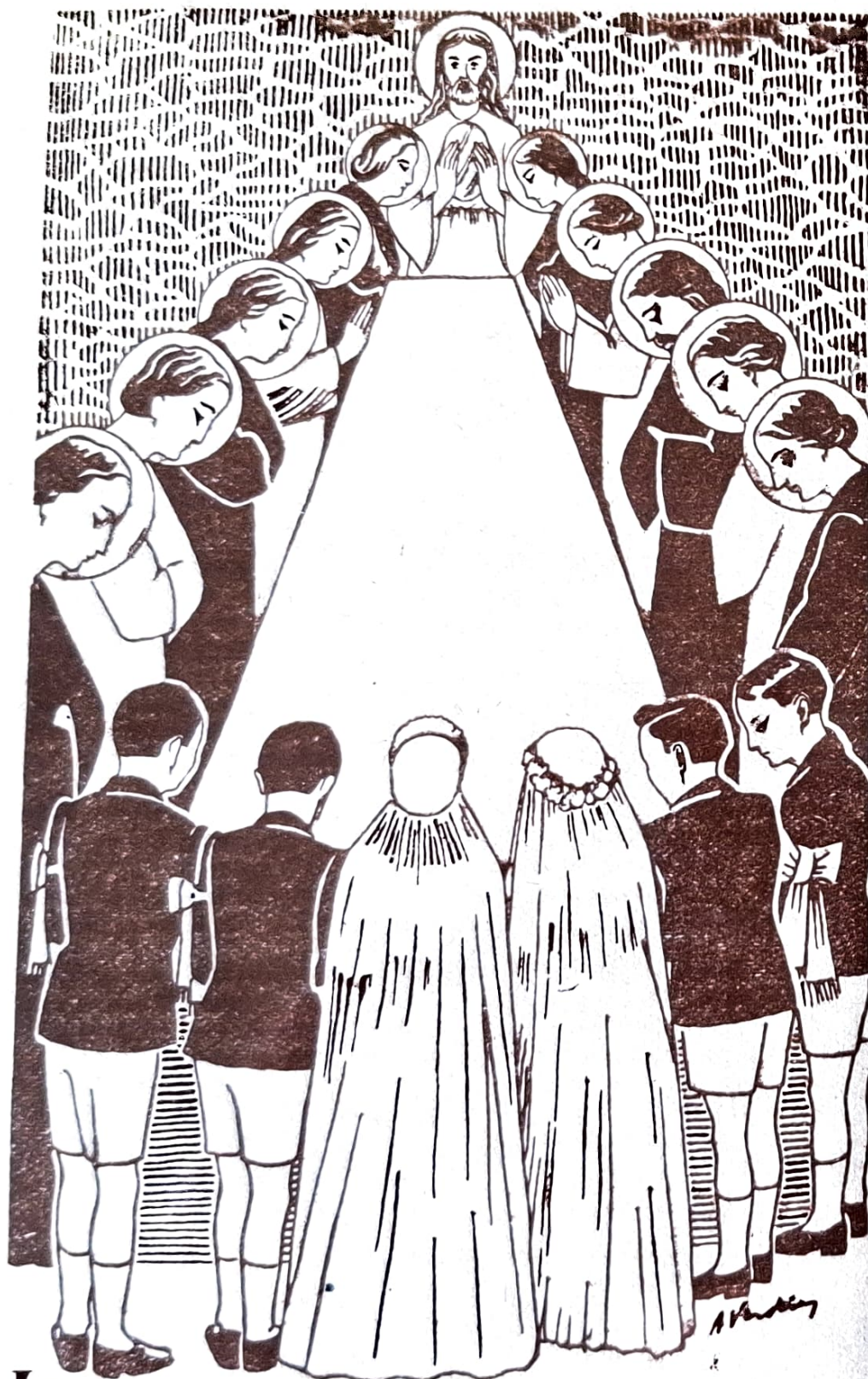
*Enseignement officiel du concile de Trente
sur le Saint Sacrifice de la Messe
(Session XXII, chap. 1 et 2)*

1. — *Les intentions du Sauveur.* — « Jésus, notre Dieu
« et notre Seigneur, bien qu'il dût s'offrir lui-même une
« seule fois à Dieu son Père sur l'autel de la Croix, en
« passant par la mort, afin d'opérer notre éternelle rédemp-
« tion, ne voulut pas, cependant, que sa mort éteignît son
« sacerdoce. Aussi, à la dernière Cène, dans la nuit où il fut
« livré, il laissa à l'Eglise, son épouse bien-aimée, un Sacri-
« fice visible, conformément aux exigences de notre na-
« ture. »

Ce Sacrifice visible « devait : 1° représenter le Sacrifice
« sanglant que Jésus allait accomplir une seule fois sur la
« Croix ; 2° en conserver le souvenir jusqu'à la fin du
« temps ; 3° en appliquer la vertu salutaire à la rémission
« des péchés que les hommes commettent tous les jours. »

2. — *Institution du Sacrifice eucharistique.* — « Jésus,
« lui-même, offrit à Dieu le Père son corps et son sang,
« sous les espèces du pain et du vin, et sous les symboles
« de ces mêmes éléments, il les donna en nourriture à ses
« Apôtres. En même temps, il établit ceux-ci prêtres de la
« Nouvelle Alliance, et il leur prescrivit, ainsi qu'à leurs
« successeurs dans le sacerdoce, d'offrir son corps et son
« sang. »

3. — *Identité des deux Sacrifices.* — « Dans ce Sacrifice
« divin, qui s'accomplit à la messe, est contenu et immolé,
« d'une manière non sanglante, le même Christ qui s'offrit
« lui-même d'une manière sanglante, une seule fois, sur
« l'autel de la Croix... « Dans l'un et l'autre Sacrifice, une
« seule et même victime est offerte, et celui qui l'offre
« aujourd'hui par le ministère des prêtres (humains) est
« le même Prêtre qui s'offrit jadis sur la Croix : la diffé-
« rence ne réside que dans la manière de s'offrir ; (en con-
« séquence) le Sacrifice de la messe nous permet de recueil-
« lir dans toute leur abondance les fruits du Sacrifice de
« la Croix. »



JE SUIS LE PAIN DE VIE

« Le Pain des faibles et des forts... »

(Bx P. Eymard)

CHAPITRE XIX

LE PAIN DE VIE

« Je suis le pain de vie. »
(Jean, vi, 35.)

Tout chrétien doit avoir le culte de l'état de grâce qui ne consiste pas seulement dans l'absence du péché mortel, mais dans la présence de Dieu en nous et qui nous fait participer à sa propre vie. Cette vie divine doit être au premier plan de nos préoccupations : « Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice, dit le Christ, le reste, tout le reste viendra par surcroît (1) ».

Mais toute vie se conserve et se développe par une alimentation en rapport avec sa nature. Sans nourriture, elle s'étirole rapidement. Il s'ensuit que notre vie divine a besoin d'une alimentation divine pour se conserver et s'enrichir.

Or, parmi les sacrements, il en est un qui est plus spécialement ordonné à fournir à l'âme son alimentation surnaturelle : c'est l'Eucharistie, sa-

(1) Matth., vi, 33.

crement de la force par excellence. La divine Hostie est, en effet, dit le Bx P. Eymard, « la nourriture de toutes les âmes, le pain des faibles et des forts ; elle est nécessaire à ceux qui sont faibles, c'est évident, et à ceux qui sont forts, parce qu'ils portent leur trésor dans des vases fragiles et qu'ils sont entourés de toutes parts d'ennemis acharnés ».

I. — L'EUCCHARISTIE EST L'ALIMENT DE NOTRE VIE SURNATURELLE.

L'Eucharistie est, entre tous les sacrements, *le seul qui, de par sa nature intime, tend à l'accroissement de la grâce, comme à son but propre.*

« Chacun des autres sacrements, dit Suarez, a sa fin spéciale, en vue de laquelle il confère des secours particuliers avec une augmentation de grâces, mais il ne va pas *uniquement et directement* à nourrir la charité pour qu'elle grandisse dans l'âme et nous unisse plus étroitement à Jésus-Christ. »

Voilà pourquoi Jésus affirme avec tant d'insistance, dans le saint Evangile (2), que l'Eucharistie est l'aliment de notre vie surnaturelle. Entendez-le dire : « Le pain que je donnerai, c'est ma chair pour *la vie* du monde. » « Je suis le Pain *de vie* descendu du ciel. » « Je suis le Pain *vivant*. » « Ah ! s'écrie Bossuet (3), si le pain commun, qui n'a pas de vie, conserve la vie du corps, de quelle vie admirable ne vivrons-nous pas, nous qui mangeons un pain vivant, nous qui mangeons la vie même ? »

D'ailleurs, Notre-Seigneur le dit expressément : « Celui qui Me mange *vivra* par Moi », c'est-à-dire vivra de ma vie... C'est comme si Jésus disait : Je possède la plénitude de grâce et j'en fais participer ceux auxquels je me donne en nourriture... « Les

(2) Jean, vi.

(3) *Sermon pour le samedi Saint* (Lebarq.t. I, p. 122).

Juifs, continue-t-Il, ont mangé la manne (4) dans le désert, mais ils sont morts. Par contre, celui qui mange de ce pain *vivra* éternellement ; mais si vous ne le mangez pas, vous n'aurez pas *la vie* en vous. »

Quoi de plus clair et de plus explicite que ces déclarations du Seigneur Jésus ? Ce n'est donc pas seulement pour que nous L'adorions, pour que nous L'offrions à son Père en satisfaction infinie, que le Christ se rend présent sur l'autel. C'est pour que nous Le prenions comme la nourriture de notre âme. « Prenez et mangez », disait-Il à la Cène, et en Le mangeant nous aurons la vie, la vie de la grâce ici-bas et plus tard la vie de la gloire.

C'est, du reste, l'enseignement authentique de l'Eglise : « Ce désir de Jésus-Christ et de l'Eglise que tous les fidèles s'approchent chaque jour du banquet sacré tend en premier lieu à ce que les fidèles, unis à Dieu par le sacrement, y puisent *la force* pour refréner la concupiscence, effacer les fautes légères qui échappent chaque jour et prévenir les péchés graves auxquels est exposée la faiblesse humaine (5) ».

Sans doute, tous les sacrements reçus en état de grâce développent cette vie divine en nous. Mais vous comprenez aisément que l'Eucharistie soit capable plus que tout autre sacrement d'augmenter en nous cette vie de la grâce : l'Hostie, c'est Jésus lui-même qui possède en plénitude dans son âme la grâce sanctifiante. Ici, nous recevons la vie divine de sa source la plus *directe*. Ici, chante l'Eglise, « l'âme est remplie de la grâce : *Mens impletur gratia* ».

(4) La Manne était une nourriture miraculeuse, blanche comme le givre, ayant le goût du miel, que Dieu envoya aux Hébreux, durant leur séjour de quarante ans au désert. Elle tombait du ciel chaque matin et fondait au lever du soleil.

(5) Décret de la Congrégation du Concile (20 décembre 1905).

Voilà pourquoi le *premier* effet de l'Eucharistie est d'augmenter en nos âmes la grâce sanctifiante. Chaque fois que nous recevons la sainte Hostie avec les dispositions requises, notre participation à la vie divine s'accroît et par le fait notre ressemblance avec Dieu ; nos vertus surnaturelles s'affermissent et leur activité nous est rendue plus facile ; toutes nos actions deviennent plus riches de mérites.

Ces bienfaits n'épuisent pas la munificence du Christ. L'Eucharistie nous donne aussi des grâces *sacramentelles*, c'est-à-dire communique à nos facultés un secours permanent, une disposition spéciale pour les adapter en quelque sorte au but de ce sacrement. C'est pourquoi l'Eucharistie met dans notre volonté une disposition qui contrarie l'égoïsme, l'amour-propre et nous facilite par là même l'exercice de la charité envers Dieu et le prochain.

Et alors, de même qu'une nourriture saine et abondante permet à l'organisme de triompher des germes morbides qui sommeillent en lui, de même l'Eucharistie, nourriture spirituelle, en intensifiant la vie divine en notre âme et en nous facilitant la pratique de la charité, *multiplie nos forces* et nous permet de vaincre les ennemis de notre vie spirituelle.

Ses effets sont comparables à ceux que la nourriture matérielle produit dans nos corps. « Ma chair, nous dit Jésus, est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage. »

Les aliments *réparent* les fatigues et les faiblesses de notre organisme, *accroissent* sa force, lui font éprouver une sensation de *bien-être*. Ainsi l'Eucharistie est-elle pour l'âme la meilleure garantie de progrès et de bonheur.

« Communiez souvent, *Philotée*, et le plus souvent que vous pourrez, avec l'avis de votre père spirituel... Les lièvres deviennent blancs parmi nos montagnes en hiver parce qu'ils ne voient ni mangent que la neige. A force d'adorer et manger la beauté, la bonté

et la pureté même en ce divin Sacrement, vous deviendrez toute belle, toute bonne et toute pure. »

Quoi qu'il en soit des lièvres blancs, ce conseil de saint François de Sales est toujours excellent et opportun.

Evidemment, ces forces accumulées en nous par l'Eucharistie ne détruisent pas notre liberté. Si Dieu veut par sa grâce aider cette liberté, il ne la supprime pas. Nous conservons toujours le triste pouvoir de désobéir à Dieu et de Le chasser de notre âme.

Pour que l'Eucharistie produise en nous la *plénitude* de ses effets, il faut nécessairement *notre coopération personnelle*.

Vous avez vu dans nos campagnes des champs dont la terre a la même valeur, qui sont vivifiés par le même soleil du bon Dieu, et qui donnent cependant des moissons très différentes. Pourquoi cela ? C'est que les uns sont cultivés par des agriculteurs intelligents et travailleurs, les autres par des agriculteurs négligents, qui ne font rien à temps ou qui apportent à leur culture peu de soins. Ainsi, les effets de l'Eucharistie varient suivant notre *générosité personnelle*. Sans aucun doute Dieu donne sa grâce à tous ceux qui communient dignement, mais c'est à nous de collaborer à l'action vivifiante de Dieu. Plus cette collaboration sera généreuse, et plus abondants seront en nous les effets de l'Eucharistie.

Par conséquent, si nous avons une véritable bonne volonté, si nous correspondons fidèlement à la grâce, l'Eucharistie sera vraiment notre force et notre soutien dans les luttes incessantes de la vie chrétienne.

« Vous savez, dit Pie XII, qu'un des effets de la très sainte Eucharistie est de donner à celui qui y assiste et à celui qui la reçoit de la force pour le sacrifice et l'abnégation de soi-même » (6).

(6) Allocution du 24 juin 1939 aux séminaristes de Rome.

Le curé d'Ars exprimait la même idée : « On sait quand une âme a reçu dignement le sacrement de l'Eucharistie. Elle est tellement noyée dans l'amour, pénétrée et changée, qu'on ne la reconnaît plus dans ses actions, dans ses paroles. Elle est humble, douce, mortifiée, charitable et modeste ; elle s'accorde avec tout le monde. C'est une âme capable des plus grands sacrifices. »

II. — LES FAITS LE PROUVENT.

Quand nous étudions l'histoire des premiers siècles de l'Eglise, nous sommes profondément édifiés de l'intrépidité avec laquelle tant de martyrs professaient si héroïquement leur foi en Jésus-Christ. D'où leur venait ce courage surhumain avec lequel ils bravaient tous les supplices inventés par la cruauté raffinée de leurs bourreaux ? Les saints Pères nous l'apprennent, c'est de l'Eucharistie qu'ils recevaient fréquemment. « Ceux que nous exhortons au combat, dit saint Cyprien, nous les munissons de la protection du Corps et du Sang du Christ. »

Qu'est-ce qui soutenait saint Benoit Labre dans sa marche épuisante à travers les chemins si rudes qu'il choisissait pour aller vers les sommets de la sainteté ? « C'est, répond-il, le Pain mystérieux, le Pain d'âme, la nourriture qui rend divine la route sur laquelle je marche. »

C'est encore l'Hostie sainte qui, au siècle dernier, donnait tant de courage aux martyrs de l'Annam que leur persécuteur Tu-Duc dut prendre un arrêté — et remarquez bien les termes qu'il emploie — « pour empêcher, disait-il, qu'on apporte aux chrétiens *un certain pain magique* qui les rend insensibles à la douleur et les fait mourir avec joie ». Admirable éloge de l'Eucharistie, sacrement de la force, arraché à ce féroce ennemi du christianisme !

C'est la communion qui faisait dire à l'héroïque P. Damien, religieux belge, consacré au service des lépreux dans l'île de Molokaï et rongé lui-même par leur affreuse maladie : « Ma vie serait intolérable sans le Saint-Sacrement. Avec Notre-Seigneur, je suis gai et vaillant au travail pour mes lépreux. »

Et n'est-ce pas encore ce jeune capitaine aviateur de vingt-neuf ans, Pierre Claude, mort héroïquement le 25 septembre 1939, qui écrivait quelques jours avant sa mort : « J'irai communier aussi souvent que je le pourrai, car c'est *la seule vraie force* que nous puissions posséder en ce monde. »

« Un jour, raconte S. Em. le Cardinal Liénart, dans le ravin de Froide-Terre, comme je revenais d'une visite à l'ouvrage de Thiaumont, sous le bombardement, j'entendis une voix qui m'appelait : « Monsieur l'Aumônier, ne passez pas, vous allez vous faire tuer ! »

J'aperçus alors, blotti contre une souche mutilée, un petit Parisien de vingt ans, à qui j'avais fait faire un peu auparavant sa Première Communion.

Je m'approchai donc de lui ; il était là, tremblant, terrorisé.

On l'avait envoyé, de son bataillon campé un peu plus bas, reconnaître l'ouvrage de Thiaumont, où le soir il faudrait monter ; mais seul, dans ce chaos, sous les obus, le cœur lui manquait. Il s'était jeté là par terre, incapable d'aller plus loin et de remplir jusqu'au bout sa mission.

J'essayai de le convaincre et de le rassurer : je lui montrai le cheminement ; j'essayai de lui expliquer que, puisque j'en venais et que j'étais passé, il passerait bien aussi.

Il m'écoutait, mais tout son corps tremblait, et dans ses yeux je lisais l'épouvante.

Alors je lui dis : « Je porte sur ma poitrine la Sainte Eucharistie ; si tu communiais ! »

Il accepta avec joie ; à genoux tous les deux, serrés l'un contre l'autre, à travers la mitraille, je lui donne la Sainte Hostie. Aussitôt son visage changea.

« *Maintenant, dit-il, je ne suis plus seul, je passerai, et s'il m'arrive quelque chose, eh bien ! je suis prêt !... »*

Et résolu, il me serra la main, et tandis que je revenais, il accomplit sa rude mission.

Jamais je n'ai senti comme ce jour-là, la force que nous donne la foi pour accomplir notre devoir. »

Que nous réserve l'avenir ? La route qui se déroule devant nous est-elle plus facile à suivre que les cheminements de la guerre ?

Comme le disait le Cardinal racontant ce trait, il y a des heures où les menaces s'accumulent, où le cœur nous manque et où, si nous nous écoutions, nous n'oserions plus passer.

Avec Jésus dans le cœur, par la communion, nous ne serons plus seuls et nous passerons.

De fait, qu'est-ce qui entretient dans le monde la flamme de la charité sans laquelle l'humanité retournerait si vite à l'égoïsme naturel ? L'Eucharistie qui perpétue dans l'humanité le Sacrifice du Calvaire. Un jour, un ministre français visitait un hôpital où semblaient s'être donné rendez-vous tous les rebuts de la société. Il ne put s'empêcher d'admirer et de louer le dévouement des Religieuses au service des malades. S'adressant à l'une d'entre elles, il lui dit : « Ma sœur, qui vous a permis pendant cinquante ans, de soutenir la vue de ces misères et vous a gardé la force de les soigner ? » — « Ceci, Monsieur le Ministre... » Et elle montrait la chapelle, c'est-à-dire l'Hostie.

Et nous-mêmes, n'avons-nous pas besoin du pain des forts pour vivre vaillamment notre vie parfois effroyablement quotidienne ? Le démon, appliqué sans cesse à entraver le règne de Jésus-Christ dans les âmes, le monde avec ses maximes et ses plaisirs

si souvent coupables, nos passions parfois si nombreuses, si violentes, sont autant d'ennemis redoutables qui, pour être vaincus, exigent de notre part beaucoup d'énergie, beaucoup d'efforts. Ce courage nécessaire, où le puiserons-nous ? Dans nos communions ferventes et nombreuses.

« Sachez, mon cher ami, écrivait à un jeune officier le général de Sonis, sachez qu'en dehors de la sainte Eucharistie, il n'y a qu'alternatives de relèvement et de défaillance et que la seule force, la force indomptable est le partage de ceux en qui Jésus-Christ, par la fréquente communion, vit en permanence. » C'est aussi Frédéric Ozanam, le fondateur des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul, qui avouait en toute simplicité : « Je trouve dans la sainte communion *le soutien de ma vie morale* et le moyen de résister à une imagination dévorante et aux entraînements d'un monde fascinateur. » Convaincu de cette vérité, E. Psichari, en manœuvre, restait à jeun jusqu'à midi pour pouvoir communier.

Imitons ces exemples. Communions le plus souvent possible et *avec toutes les dispositions requises*. L'Eglise a fixé *un minimum* pour ces dispositions. Elles sont clairement exposées dans le décret de la Congrégation du Concile (1905) :

1° La communion fréquente et quotidienne, étant tout à fait conforme aux désirs de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de l'Eglise Catholique, doit être accessible à tous les fidèles de n'importe quelle classe ou condition, de sorte que personne, pourvu qu'il soit *en état de grâce* et s'approche de la Sainte Table *avec une intention pieuse et droite*, n'en puisse être exclu.

2° L'intention droite consiste en ce que celui qui s'approche de la Sainte Table n'y aille pas pour suivre l'usage, ni par vanité ou pour des motifs humains, mais bien pour correspondre au désir de Dieu, lui être plus étroitement uni par la charité,

et, à l'aide de ce divin remède, guérir ses infirmités et corriger ses défauts.

3° Quoiqu'il importe tout à fait que ceux qui font la communion fréquente et quotidienne soient exempts de péchés véniels, au moins pleinement délibérés, et d'affection à ces mêmes péchés, il suffit néanmoins qu'ils n'aient aucun péché mortel sur la conscience et qu'ils se proposent de n'en jamais commettre à l'avenir ; s'ils ont ce ferme propos, il est impossible que, communiant chaque jour, ils ne se dégagent pas peu à peu de leurs péchés même véniels et de toute affection à ces péchés.

4° Comme les sacrements de la loi nouvelle, bien qu'agissant *ex opere operato* (7), produisent cependant d'autant plus d'effet que les dispositions pour les recevoir sont meilleures, on aura soin de faire précéder la sainte communion d'une *préparation sérieuse*, et de la faire suivre d'une *convenable action de grâces*, selon les *capacités*, la *condition* et les *devoirs* de chaque fidèle.

Ayez donc toujours, en venant à la sainte Table, ces dispositions exigées par l'Eglise. C'est alors que le Christ Jésus vous communiquera son invincible vaillance. Par Lui, avec Lui et en Lui, vous triompherez de toute tentation, éviterez toute faute pleinement volontaire et remplirez tous vos devoirs : les obligations ordinaires de chaque instant et, s'il s'en présente, celles qui exigent de vous d'héroïques vertus.

Ne l'oublions jamais, l'Eucharistie a été instituée pour faire passer en nous le courage de l'Homme-Dieu. Elle est la force de Dieu mise à notre disposition pour nous aider à éviter le péché et à pratiquer la vertu. Voilà pourquoi le Bx P. Eymard disait : « J'avoue ne pas comprendre l'état de grâce dans le monde sans la communion fréquente. »

(7) C'est-à-dire par le Sacrement lui-même. L'Eucharistie reçue en état de grâce produit ses fruits indépendamment des mérites du communiant.



Que notre mot d'ordre soit donc celui des fidèles d'Afrique au temps de saint Augustin : « *Eamus ad Vitam* : Allons à la Vie que nous donne l'Eucharistie et qui est la semence de la Gloire éternelle ! Allons nous abreuver au rocher d'où l'amour créateur et sauveur fait continuellement jaillir la source d'eau vive *pour la vie éternelle*. L'Eucharistie a, en effet, des répercussions éternelles.

Le Christ n'a-t-il pas dit : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle... (8) » Il ne dit pas seulement : « il aura plus tard » la vie éternelle. » Il parle *au présent* : « Le communiant a la vie éternelle. » Pourquoi Jésus s'exprime-t-il ainsi ? Parce que le germe de la vie éternelle est dans la grâce sanctifiante.

De même que la petite semence, jetée par le laboureur dans le sillon altéré, renferme des merveilles que l'avenir dévoilera : tige svelte et élégante, admirables teintes de la fleur, fruits délicieux..., de même la grâce sanctifiante contient, comme dans un germe, tout le bonheur du ciel. Elle est, au dire de saint Jean, *une semence divine* : « *semen Dei* (9) », qui doit grandir. Elle nous rend aptes, en effet, à voir Dieu directement, face à face, et à L'aimer à la façon dont Il s'aime. Elle *exige* cette vision et cet amour. « La grâce, dit un pieux auteur, me donnant une réelle participation à la nature divine, j'ai droit au bonheur de ma nature nouvelle. J'ai donc le droit de monter, j'ai donc le droit d'aller m'asseoir à cette table, où est servi comme un mets éternel le bonheur même de Dieu. »

Or, rien ne conserve, ne développe la grâce sanctifiante comme la sainte communion.

(8) Jean, vi, 55.

(9) I Ep., iii, 9.

Voilà pourquoi Jésus dit, plein d'assurance, comme si nous possédions déjà la vie éternelle : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle. »

Notre-Seigneur ajoute : « Je le ressusciterai au dernier jour. » Dans la communion, en effet, notre pauvre corps est en contact très intime avec le Corps de Jésus, glorieux et incorruptible. Les saints Pères nous disent que, par la communion, nous devenons « chair de sa chair ». Notre-Seigneur considère tous ceux qui reçoivent son Corps et son Sang comme sa propre chair, et par conséquent Il doit donc les faire participer à la gloire de son propre Corps. Avec le saint homme Job, le communiant peut dire : « Je sais que mon Rédempteur est vivant et qu'au dernier jour je me lèverai de ma poussière (10). » A la fin des temps, son corps sera associé à la félicité de son âme.

Vraiment, dans la communion, le Christ nous a aimés à l'excès : « *in finem dilexit eos* (11) ». Aussi, répondons généreusement à l'appel de Jésus qui nous invite à ce banquet de l'éternelle vie. Puisque la bonté divine a mis à notre disposition un trésor d'un prix incomparable, il faut y puiser largement.

Fréquentez donc ce mystère de grâce,
Pour devenir plus saint et plus fervent,
Pour voir au ciel clairement, face à face,
Le Dieu caché dans ce grand Sacrement !

(Bx de MONTFORT.)

(10) Job, xix, 25.

(11) Jean, xiii, 1.

QUESTIONNAIRE

1. Montrez la nécessité de l'Eucharistie.
2. Est-ce que Jésus n'a pas insisté dans l'Evangile pour nous montrer que l'Eucharistie était l'aliment de notre vie divine ? Donnez son argumentation.
3. Quel est le premier effet du Sacrement de l'Eucharistie ? En quoi consiste la grâce sacramentelle qu'elle donne ?
4. Que faut-il pour que l'Eucharistie produise en nous la plénitude de ses effets ?
5. Prouvez par des faits que l'Eucharistie est le sacrement de la force.
6. A quelles conditions le sera-t-il pour vous ?
7. Expliquez la parole de Notre-Seigneur : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour. »
8. Quelle sera votre résolution ? Ne pourriez-vous pas communier plus souvent ? Votre préparation à la communion et votre action de grâces sont-elles toujours bien faites ?



CHAPITRE XX

LA VIE QUI MONTE

« Soyez parfaits, comme votre
Père céleste est parfait ! »
(Matth., v, 48.)

Le véritable chrétien doit vivre en état de grâce et, pour triompher de toutes les difficultés intérieures et extérieures qu'il peut rencontrer sur sa route, il doit veiller et prier.

Mais ce n'est là qu'un minimum. Nous devons avoir à cœur *de nous sanctifier de plus en plus* : « Soyez parfaits, nous dit Notre-Seigneur dans l'Evangile, comme votre Père céleste est parfait (1) », c'est-à-dire sans mesure, sans limite assignable.

Nul ne peut estimer que cette invitation s'adresse à un petit nombre spécialement choisi et qu'il soit permis aux autres de rester dans un degré inférieur de vertu. Celle loi oblige, comme il est clair, *absolument tout le monde*, sans aucune exception (2).

(1) Matth., v, 48.

(2) Pie XI, Encyclique troisième centenaire de saint François de Sales.

« Dieu, dit Pie XII, n'appelle pas tous ses fils à l'état de perfection, mais il les invite *tous à la perfection de leur état* (3). » « Ce que Dieu veut, disait saint Paul aux Thessaloniens, c'est votre sanctification. » Dans la pensée éternelle de Dieu, nous ne sommes donc créés que pour devenir des saints.

Dès lors, une question se pose : Que faire pour nous sanctifier de plus en plus ? Faut-il accomplir des actions extraordinaires ?

René Bazin nous répond : « Nous n'avons que deux ou trois fois dans la vie l'occasion d'être braves, mais nous avons à chaque instant celle de ne pas être lâches ! » De fait, dans notre vie, ces tâches extraordinaires ne représentent pas un centième de notre temps actif. Il serait donc déraisonnable d'accorder à ce centième toute notre attention et de négliger les quatre-vingt-dix-neuf centièmes qui représentent la vie de chaque jour. Nous négligerions ainsi notre plus grande source de mérites.

Voilà pourquoi le Christ a tenu à nous dire dans l'Evangile : « Ce ne sont pas ceux qui me disent : Seigneur ! Seigneur ! qui entreront dans le royaume des cieux, mais bien celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux (4). » Comme toujours, Il a joint l'exemple à la parole. L'Evangile nous montre le doux Sauveur uniquement préoccupé d'accomplir la volonté de Dieu. Saint Jean nous cite ses paroles : « Ma nourriture, c'est-à-dire ma vie, est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé (5). » « Je fais toujours ce qui Lui plaît (6). »

Cette attitude du Christ doit être la nôtre. « Un saint, disait le Curé d'Ars, c'est un homme qui se soumet en tout à la volonté de Dieu, dans toutes les croix et les traverses qui lui arrivent. » « La

(3) Discours aux jeunes mariés, novembre 1939.

(4) Matth., VII, 21.

(5) Jean, IV, 34.

(6) Jean, VII, 29.

sainteté, dit Monseigneur Gay, n'est qu'un *oui* plénier et perpétuel que la créature dit à Dieu ; un *oui* vivant dans lequel elle fait passer tout son être ; un *oui* fervent, actif, pratique, efficace... »

Pour nous sanctifier, pour faire monter le niveau de notre vie spirituelle, il faut donc accomplir la volonté de Dieu. Or, Dieu nous manifeste sa volonté de bien des manières.

I. — DIEU NOUS MANIFESTE SA VOLONTÉ PAR LES COMMANDEMENTS.

Il nous les a *donnés Lui-même* dans le Décalogue, complété et perfectionné par l'Évangile ; Il nous les *communiqu*e aussi par les supérieurs chargés de manifester en son nom sa volonté (avant tout l'Église, puis nos parents, nos maîtres, nos chefs civils et militaires). Car, toute autorité légitime vient de Dieu, et la mépriser c'est mépriser la sienne. Si *donc, nous avons vraiment le souci de notre sanctification*, nous aurons à cœur d'accomplir la volonté de Dieu d'abord dans tous ses *ordres*. N'est-ce pas saint Thomas d'Aquin qui nous dit que, même chez les plus grands saints, l'observation des commandements est la sainteté dans ce qui la constitue essentiellement (7) ? Voilà pourquoi le psalmiste s'écrie :

« Je me suis complu (Seigneur) dans la voie de vos ordres autant que dans toutes les richesses...

« Mon âme a désiré vos ordonnances avec une grande ardeur...

« Imposez-moi, Seigneur, la voie de vos préceptes et je la rechercherai sans cesse... (8) »

Notre-Seigneur lui-même le rappelait à ce jeune homme qui l'interrogeait un jour : « Bon Maître, que dois-je faire pour jouir de la vie éternelle ? —

(7) II^e II^o, q. 184, a. 3.

(8) Ps. CXVIII.

Gardez les commandements, répond le Seigneur Jésus (9) » Oui, *tous les commandements*, sans choix ni dosage. Si l'on choisit, si l'on accepte ceux qui plaisent ou du moins qui ne déplaisent pas trop, et si l'on rejette les autres, on montre que l'on fait bon marché de sa sanctification personnelle.

Il est évident qu'il faut observer d'abord et sans exception les commandements *graves* : la violation d'un seul suffit à empêcher ou à détruire l'amour.

Mais vous ferez mieux : vous *vous efforcerez d'accomplir tous les préceptes divins même légers, d'éviter toute désobéissance même « vénielle »*. Et probablement, il vous échappera d'y manquer quelquefois : il est moralement impossible, sans un privilège spécial de la grâce, d'éviter longtemps tous les péchés véniels. Alors il faudra en demander pardon à Dieu, vous humiliant de votre faiblesse et lui promettant d'être à l'avenir plus vigilant et plus généreux, avec le secours de sa grâce.

II. — DIEU NOUS MANIFESTE SA VOLONTÉ PAR NOS DEVOIRS D'ÉTAT.

Nombreux sont les humbles devoirs de notre existence quotidienne, et peut-être fatigants à force d'être toujours les mêmes ; ils sont cependant l'expression la plus nette de la volonté de Dieu sur nous, puisqu'ils nous sont imposés par la situation où Dieu nous a placés. C'est en les accomplissant de notre mieux que nous nous sanctifierons de plus en plus et que nous multiplierons nos mérites.

« Il n'y a rien de meilleur, disait Péguy, que le pain cuit des devoirs quotidiens. »

Verlaine, au cœur agité mais à l'âme sincère, nous l'a dit :

La vie humble, aux travaux ennuyeux et faciles,
Est une œuvre de choix, qui veut beaucoup d'amour.

(9) Matth., xix, 16, 17.

Faut-il vous montrer *l'importance* de ces devoirs d'état ? Regardez donc la sainte Famille à Nazareth ! A-t-elle cherché le lustre des actions sensationnelles ? Est-ce que cela vous paraît si remarquable d'équarrir des planches, de ramasser des copeaux ? C'était le travail quotidien de Jésus. Est-ce que cela vous paraît si remarquable de préparer les repas, de laver le linge, de mettre en ordre les différents objets d'un ménage ? C'était le travail quotidien de Marie. Est-ce que cela vous paraît si remarquable d'exercer le métier de charpentier ? C'était le travail quotidien de Joseph. Mais la sainte Famille rehaussait par beaucoup d'amour la bassesse de ses occupations quotidiennes.

Donc, pour celui qui veut se sanctifier, le mot d'ordre est invariable : ne pas chercher à s'évader dans le rêve, mais embrasser le réel, le devoir présent, si monotone et si minime soit-il en apparence.

Le Père Tissot va jusqu'à comparer les parcelles du devoir quotidien aux parcelles d'Hostie consacrée : « Notre-Seigneur n'est-il pas tout entier aussi vivant, aussi adorable dans une petite Hostie que dans une grande ? Il en est ainsi de la volonté de Dieu. Les plus humbles particularités du devoir la contiennent tout entière ! et là je l'adore, je l'embrasse avec la même dévotion que dans ses plus importantes prescriptions. Il ne laisse perdre aucune parcelle de ce bien sacré. »

C'est le même conseil que nous donne Pascal à la fin du « Mystère de Jésus » : « Faire les petites choses comme grandes, à cause de la majesté de Jésus-Christ qui les fait en nous et qui vit notre vie. » La doctrine si riche, si capitale du Corps mystique réapparaît et nous rappelle que le Christ qui, durant sa vie terrestre « *a bien fait toutes choses* » (10), veut continuer de les bien faire en chacun de nous.

(10) Marc, VII, 37.



Il n'y a rien
de meilleur...

...que le pain cuit
des devoirs quotidiens.

(en. PLOUV)

« Bien faire toutes choses... »

Voilà pourquoi nous devons faire nôtre la consigne que Jeanne d'Arc donnait à Charles VII : « *Songez donc à faire bonne besogne !* » Que renferme ce mot d'ordre ?

« *Faire bonne besogne* » c'est d'abord faire chaque chose *au moment voulu*. Le temps du travail existe comme celui de l'aide au prochain. Il y a l'heure de tel travail, l'heure aussi de tel autre. N'agissons jamais à contre-temps, comme des enfants.

« *Faire bonne besogne* », c'est ensuite faire chaque chose *avec le soin voulu*.

« J'ai vu, dit Péguy, toute mon enfance rempailler des chaises exactement du même esprit, du même cœur et de la même main que ce peuple avait taillé ses cathédrales... Il fallait qu'un bâton de chaise fût bien fait. C'était entendu. Il ne fallait pas qu'il fût bien fait moyennant le salaire. Il ne fallait pas qu'il fût bien fait pour le patron, ni pour les connaisseurs, ni pour les clients du patron. Il fallait qu'il fût bien fait *lui-même*, en *lui-même*, pour *lui-même*.

« Une tradition venue du profond de la race, un honneur voulait que ce bâton de chaise fût bien fait. Toute partie, dans la chaise, qui ne se voyait pas, était exactement aussi parfaitement faite que ce qui se voyait. C'est le principe même des cathédrales... C'était un beau sport continu, qui était de toutes les heures, dont la vie même était pénétrée, tissée.

« Un dégoût sans fond pour l'ouvrage mal fait ! Un mépris, plus que de grand seigneur, pour celui qui eût mal travaillé. Mais l'idée ne leur en venait pas...

« Ils disaient en riant que travailler, c'est prier ; et ils ne croyaient pas si bien dire !... Tout leur travail était une prière et l'atelier un oratoire... »

Hélas ! au sujet de nos occupations quotidiennes, nous avons trop souvent le souci d'en finir plutôt

que de « les finir ». C'est regrettable. Ayons donc le souci du détail. Soyons des valeurs professionnelles, non pas par orgueil ni par intérêt, mais parce que nous reconnaissons dans ces occupations ordinaires la volonté très nette et très sûre de Dieu. Nous devons nous y donner de tout cœur et avec grand soin. Nous aurons ainsi, au dire de Péguy, « cette piété de « l'ouvrage bien faite », poussée, maintenue jusqu'à ses plus extrêmes exigences (11) ».

Vous connaissez les anciennes et magnifiques tapisseries qui décoraient jadis les maisons royales. Les ouvrières qui les ont brodées les ont exécutées *petit point par petit point*. Chaque coup d'aiguille ne fixait sur le canevas qu'un peu de soie ; l'ensemble des innombrables coups d'aiguille a formé ces ouvrages splendides, chefs-d'œuvre d'art et de patience.

Si les ouvrières avaient dit : « *Un petit point, c'est peu de chose* » ; si elles avaient sauté dans leur travail beaucoup de ces petits points, que serait-il arrivé ?...

Nos vies ressemblent à ces tapisseries : dans les plans de sa sagesse, Dieu en a *tracé le dessin* ; à nous de le réaliser. Chaque devoir omis, chaque action négligée laisse un *vide* sur la trame et porte préjudice au succès final. Quel malheur si Dieu ne jugeait pas notre ouvrage digne de son Royaume éternel !

Au musée de l'hôpital saint Jean de Bruges, se trouve le chef-d'œuvre de Memling : la châsse de sainte Ursule. L'artiste a mis, à côté de sa signature, ces mots : « C'est de mon mieux. » Il ne pouvait mieux exprimer son goût du fini, son effort consciencieux. A son exemple, habituons-nous à fuir l'à peu près « dans le travail, source de tous les échecs ».

(11) Péguy : *L'argent*.

« *Faire bonne besogne* », c'est aussi « faire chaque chose *avec bonne grâce*, avec le sourire, sans augmenter le nombre des grognons perpétuels, grognons par tournure d'esprit ou par excessive irritabilité, à charge à tout le monde et à eux-mêmes (12). » « Faisons ma soupe de bonne grâce ! » écrivait Eugénie de Guérin.

« *Faire bonne besogne* », c'est enfin agir toujours *avec grande pureté d'intention*. L'intention est l'âme de nos actions. Elle transforme les actes les plus ordinaires et leur donne un magnifique éclat.

Evidemment, cela suppose l'état de grâce... Mais, pour augmenter notre mérite, ayons le souci de tout rapporter à Dieu, au moins le matin à notre réveil et de temps en temps dans la journée, suivant le conseil de saint Paul : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu (13). » C'est ce que faisaient ces jeunes mineurs de la J. O. C. qui, « agenouillés dans la boue noire à huit cents mètres sous terre, récitaient ensemble leur prière jociste, avant de commencer le dur travail qui les attellera, huit heures durant, au corps à corps avec le charbon : « Seigneur Jésus, ouvrier comme nous, accordez-moi de travailler avec Vous, de prier pour Vous, de vivre en Vous, de donner pour Vous mes forces et mon temps. »

Toutes ces petites choses de notre vie quotidienne faites en état de grâce et pour Dieu accroissent la vie divine en nous. Elles nous rendent plus chrétiens, plus fils de Dieu. Elles sont une source de grands mérites. « Par la bonne intention, dit le P. Faber, le métal grossier de nos actions les plus communes se transforme en or pur (14). »

(12) Guillard, *op. cit.*, p. 188.

(13) I Cor., x, 31.

(14) *Tout pour Jésus*, ch. vi. — Pour accomplir une œuvre méritoire, il n'est pas nécessaire d'une intention surnaturelle expressément renouvelée ou *actuelle* : il suffit pour

« Le mérite, ajoute le P. Pinard de la Boullaye, dépend de la pureté des intentions, — si vous préférez, de leur générosité. Vous vous contentez d'obéir « en gros » : amour médiocre. Vous vous appliquez à obéir « dans la perfection », à répondre aux moindres désirs de votre Créateur et Maître, pour lui être agréable : amour parfait (15). »

Ainsi, nos actes valent d'autant plus que nous les accomplissons avec plus d'amour. L'acte le plus ordinaire accompli avec une grande charité vaut infiniment plus que l'acte le plus héroïque accompli avec peu d'amour. C'est la charité qui donne à nos actes leur valeur surnaturelle. « Vous serez récompensés, dit sainte Catherine de Sienne, non selon le temps et l'ouvrage, mais *selon le degré d'amour...*; le mérite est à la mesure de l'amour. »

Cette fidélité aux petites choses fera de nous des saints authentiques, à l'exemple de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, qui disait : « Je suis une petite âme qui ne peut offrir au bon Dieu que de très petites choses. » Mais ces petites choses, elle les faisait si bien qu'elles l'ont rendue « la plus grande sainte des temps modernes », au dire de Pie XI. Notre devise doit donc être celle de saint Jean Berckmans : « *Communia non communiter.* » Faisons les choses *ordinaires* avec une perfection *non ordinaire*. Agissons par amour, et alors chaque minute, chaque seconde de notre vie gagnera la vie éternelle. C'est la *vraie sainteté*.

Un religieux franciscain, frère convers, c'est-à-dire non prêtre, avait été, pendant toute sa vie monastique, le tailleur de sa communauté. Sur le point de mourir, il demandait instamment *la clef du paradis*. On lui présenta tour à tour la Règle de

cela d'une intention générale et permanente, *l'intention habituelle*. Cette bonne intention continue d'exercer son influence sur notre vie, tant qu'elle n'est pas neutralisée et annulée par une intention explicite ou implicite incompatible avec elle.

(15) *La vie divine, retraite pascalle 1933.*

son Ordre, son crucifix, son chapelet... Mais l'agonisant n'était pas encore satisfait. Alors, de ses lèvres expirantes, il murmura : « *Donnez-moi mon aiguille !* » Et, tenant avec joie, délicatement, entre ses doigts raidis, l'instrument de son travail, le pauvre frère ouvrier, dans un ineffable sourire, laissa son âme s'envoler vers le bon Dieu. Retenons cette leçon sublime : *le travail bien fait est la clef du paradis.*

III. — ENFIN, LE BON DIEU NOUS MANIFESTE SA VOLONTÉ PAR LES ÉVÉNEMENTS JOYEUX OU TRISTES QUI MARQUENT NOTRE EXISTENCE.

La volonté de Dieu, en effet, les décide ou, au moins, les permet et les conduit... C'est pourquoi nous devons nous y plier, quand ils s'imposent à nous, heureux ou malheureux, favorables ou contraires. Il faut les recevoir avec une égale docilité.

Evidemment, il est facile d'accepter les événements *heureux* ; encore faut-il les accepter *avec reconnaissance*... Nous oublions trop souvent de remercier le bon Dieu de ses bienfaits. La reconnaissance, cette mémoire du cœur, est bien rare ; nous ne savons pas reconnaître les bienfaits de Dieu ; nous sommes trop facilement des ingrats quand Dieu nous comble. Voilà pourquoi saint Paul recommandait aux premiers chrétiens « *de demeurer dans l'action de grâces* ».

Mais, si nous avons quelques instants de joie sur la terre, il faut bien dire qu'ils sont peu nombreux, en comparaison *des épreuves de toutes sortes qui abondent dans notre vie*. Alors que voyons-nous ?

En présence de la souffrance, les uns, hélas ! regimbent et *blasphèment*, les autres *se découragent*. Quelle tristesse que tout ce gaspillage de la souffrance !

Le chrétien *véritable*, au contraire, sait *utiliser la souffrance*. Il est convaincu que c'est pour lui le

moyen par excellence de réparer le passé, de progresser et de mériter. La souffrance bien acceptée n'est-elle pas la preuve suprême de l'amour ? Cela ne l'empêche pas *de sentir la souffrance et de pleurer*. Jésus lui-même a pleuré à Jérusalem et devant le tombeau de Lazare son ami.

Quand le cœur est brisé, il est normal que nous versions des larmes, ces larmes dont on a dit qu'elles sont « le sang du cœur s'en allant en ruisseaux ». D'ailleurs, ces pleurs sont souvent pour nous ce qu'ils étaient pour saint Augustin : « comme un lit de repos pour son âme accablée. »

Par conséquent, sentir même vivement l'aiguillon de la souffrance n'est pas une faiblesse, ni, à plus forte raison, une faute. « Je pleure, mais j'aime, disait Louis Veuillot devant le cercueil de ses petites filles, je souffre, mais je crois, je ne suis pas écrasé, je suis à genoux. »

Mais, si vous pleurez, *ne vous révoltez jamais*, au contraire, *acceptez vaillamment* la souffrance. « Dieu est le maître, disait un jour un brave paysan, *nous ne devons pas grinchonner là-dessus !* » Evidemment, cette expression n'est pas dans le dictionnaire de l'Académie. Néanmoins, ce néologisme inélégant est bien chrétien.

Ne « grinchonnez » pas, mais tâchez de porter votre bout de croix avec courage, offrez vos peines au bon Dieu en les unissant au Sacrifice rédempteur de son divin Fils.

C'est ce que faisait Fernanda Paola Lorenzoni : elle savait unir toutes ses douleurs à celles de Jésus : « Quand la tête me fait mal, je participe un peu aux douleurs de ton couronnement d'épines ; quand la toux me fait sursauter et paraît déchirer mes poumons, je pense à ta respiration oppressée dans ton agonie ; quand tout mon corps s'appesantit et paraît être écrasé comme sous un poids, je me rappelle ta longue montée avec le bois de la croix sur tes épaules. Dans ta compagnie, ô Seigneur, on souffre ».

fre bien, on offre avec ton sang, notre pauvre sang et notre être tout entier. »

Ainsi, chacune de vos journées sera alors comme une messe ininterrompue dont vous serez les hosties pures et généreuses. Vous compenserez ainsi le désordre causé par vos péchés. « *Si nous souffrons avec le Christ, dit saint Paul, nous serons glorifiés avec Lui (16).* »

Dans les premiers mois de la guerre de 1914, pendant la bataille de la Marne, sur la table de l'autel de l'église de Neufmoutiers, un officier français subissait une grave opération, sans être endormi par le chloroforme. On lui demanda si la souffrance n'était pas trop atroce. Lui, montrant des yeux le crucifix qui dominait le tabernacle : « Devant Celui-là, qui donc a le droit de se plaindre ? »

Un semblable exemple nous a été donné par le général de Castelnau. C'est en pleine bataille, au milieu de son état-major, qu'il apprit la mort du premier de ses fils. Il se recueillit un instant, essuya une larme, et murmura : « Travaillons, messieurs ! »

Faites mieux encore ! *Puisque Dieu est notre Père très bon et que tout ce qu'Il permet est, en définitive, pour notre plus grand bien, dites-lui merci*, en toute confiance, à l'exemple de Mgr de Ségur, qui, devenu aveugle, célébrait chaque année une messe d'action de grâces, au jour anniversaire de sa « chère cécité », selon son héroïque expression. Léon Bloy avait bien compris cette vérité : « Tout ce qui arrive est adorable ; volonté ou permission de Dieu, tout ce qui arrive est très bien. J'en suis arrivé à la certitude parfaite qu'une catastrophe advenant, la seule chose à faire c'est de chanter le *Magnificat*. »

De son côté, André Ampère, après avoir eu beaucoup de déceptions, écrivait : « Dieu a daigné m'en-

voyer des épreuves : tout est miséricorde dans les mains de la Providence : *mes douleurs sont aussi des dons de son amour.* »

Dans la nuit du bombardement du 15 juillet 1944, une cadette du Christ d'une importante ville du centre voyait s'effondrer tous ses rêves d'avenir dans la ruine totale de sa maison. Sa réaction ? la voici dans une lettre qu'elle écrivait le lendemain à sa zélatrice : « Aujourd'hui, 16 juillet 1944, jour où je ressemble le plus au Grand Frère, j'accepte, j'aime et je bénis cette épreuve qui nous atteint. Le Bon Dieu nous avait donné une maison, il nous l'a reprise. Que sa volonté soit accomplie sur la terre comme au Ciel ! Quand on n'a plus rien et qu'on a tout offert, on a les deux mains libres pour embrasser tous les cœurs dans l'amour. Que Jésus et Marie soient consolés par notre sacrifice et qu'ils veuillent bien s'en servir pour la rédemption de la France. Dieu nous a laissé la vie... nous ne devons avoir qu'un chant sur les lèvres : *Magnificat*. Que les âmes de tous ceux qui sont morts soient enrôlées dans mon offrande et chantent avec moi la prière de salut et de victoire. Jésus nous aime. *Deo gratias !* »

C'est qu'en effet *plus on souffre et plus on est aimé de Dieu* (17). « Dieu châtie celui qu'Il aime », lisons-nous au livre des Proverbes. Voilà pourquoi Il n'a pas voulu exempter de la souffrance ses amis les plus chers, les saints, et son « Fils bien-aimé » a été appelé justement « l'homme de toutes les douleurs ». De même, voyez la Sainte Vierge ! Elle était la créature la plus aimée de Dieu puisqu'elle

(17) « Crois-le, ma fille, dit Notre-Seigneur à sainte Thérèse, ceux-là reçoivent de mon Père de plus grandes souffrances qui sont le plus aimés de Lui, et ces souffrances sont la mesure de son amour... Quand tu l'auras compris, tu m'aideras à pleurer la perte des mondains, dont tous les désirs, tous les soins, toutes les pensées ne tendent qu'à un but tout contraire » (*Œuvres complètes de sainte Thérèse*, édition des Carmélites, t. II, Relation XXVI, p. 248).

était la Mère de Jésus. Cependant, aucune créature n'a enduré plus de souffrances : elle a mérité ce titre ensanglanté de « Reine des martyrs ! »

La créature la plus aimée de Dieu a donc le plus souffert... De même, si Dieu permet à notre égard beaucoup de souffrances, Il nous témoigne ainsi plus d'amour, puisqu'Il nous donne l'occasion providentielle d'augmenter notre degré de gloire au ciel, en rachetant par la souffrance nos fautes passées. Or, le moindre surcroît de gloire céleste vaut les souffrances de toute une vie.

Voilà pourquoi le vrai chrétien doit pouvoir dire avec Frédéric Ozanam : « Seigneur, je vous remercie des souffrances, des afflictions que vous m'avez envoyées dans cette demeure. Acceptez-les en expiation de nos péchés ! » Et comme sa femme pleurait, il ajouta : « Je veux que tu bénisses Dieu avec moi de nos douleurs... » Trois jours après, il mourait à Marseille, en renouvelant son héroïque offrande. Quelle splendeur dans de tels sentiments !

Les saints sont allés encore plus loin. Ils étaient contents, *heureux* de souffrir pour Dieu et d'être ainsi associés davantage à la rédemption des âmes. Nous les voyons parvenir à ce degré que Tertullien appelle « *l'âpre volupté de souffrir* ».

« Vous tous qui avez pris part à la Passion de Jésus-Christ, s'écrie saint Pierre, réjouissez-vous. » Cette joie surnaturelle, les saints l'ont ressentie et proclamée en des accents qui ont étonné la terre.

Ecoutez saint Paul : « Je surabonde de joie au milieu de mes tribulations (18). » Saint François Xavier, écrasé sous le poids de la souffrance, s'écriait : « Encore davantage, Seigneur, encore davantage ! » Sainte Thérèse d'Avila avait pour devise : « Ou souffrir ou mourir. » Encore plus héroïque celle de sainte Madeleine de Pazzi : « Non pas mourir, mais souffrir ! » Le Bx de Montfort

(18) II Cor., VIII, 4.

soupirait : « Pas de croix, quelle croix ! » Et sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus : « Il n'y a qu'une chose que j'aime dans la vie, c'est la souffrance !... La souffrance est devenue mon ciel sur la terre. Savez-vous quels sont mes jours de fête ? Ce sont ceux où le bon Dieu m'éprouve davantage. » Enfin, la petite Bernadette, qui a été si éprouvée de toutes manières, disait au milieu de ses souffrances : « Je suis plus heureuse avec mon Christ sur mon lit de douleur qu'une reine sur son trône. » « Désormais, plus je serai crucifiée et plus je me réjouirai. » « Il faut accepter la maladie comme une caresse du divin Roi. »

De *simples laïques* ont su aussi comprendre et goûter ces joies de la souffrance. Le Pape Pie XII le disait aux Polonais de Rome : « Pour le chrétien qui sait le prix surnaturel de ces perles, les larmes elles-mêmes peuvent avoir leur *douceur*. »

Parmi ces héros de la souffrance, il faut citer *Pierre Termier*, ce grand savant et ce grand chrétien que « Dieu fit entrer si profondément dans l'épaisseur de la Croix », selon la belle expression de Jacques Maritain. Un jour, un de ses enfants, le petit Joseph, âgé de treize ans, fut écrasé par un ascenseur. Bien loin de se décourager, voyez jusqu'où il élève son héroïsme : « Je sais que cette épreuve est voulue par quelqu'un qui sait ce qu'il fait et qui nous aime. J'ai remercié Dieu de ses grâces, et particulièrement de m'avoir pris mon Joseph pour l'investir à tout jamais de je ne sais quel rôle de thuriféraire ou de céroféraire ou de porte-palme ou de lanceur de roses dans les processions triomphales du paradis. Grâce à Dieu, personne chez moi ne murmure, et le cantique que je récite le plus volontiers, c'est le *Magnificat*. »

C'est encore la célèbre actrice parisienne, Eve Lavallière, qui, une fois convertie, comprend à ce point le sens de la douleur, qu'elle avoue à un académicien, directeur d'un grand journal parisien,

venu la visiter : « Vous ne pouvez savoir combien je suis heureuse. — Malgré vos souffrances ? — A cause d'elles ! »

Bien plus, elle offre sa vie pour la conversion de sa fille et, après avoir obtenu cette heureuse grâce, elle fait cette recommandation : « Dites bien, lorsqu'on vous parlera de moi, dites bien à tous ceux qui me connaissent, que vous avez vu la plus heureuse, *la plus parfaitement heureuse* des femmes (19). »

Ah ! qu'il est réconfortant d'entendre de telles paroles et de contempler des exemples si sublimes ! Cela nous donne plus de courage dans les peines inévitables de la vie.

*
**

Sanctifions-nous de plus en plus par notre généreuse soumission à la sainte Volonté de Dieu. Cette constante docilité à la Volonté de Dieu développera en nous la vie divine. Et alors, au tribunal de Dieu, nous aurons la suprême consolation d'entendre le divin Maître nous dire : « Bon et fidèle serviteur, parce que tu as été fidèle dans les petites choses, je t'établirai sur de grandes ; entre dans la joie de ton Maître (20). »

On va dans la Patrie
Par le chemin des croix,
C'est le chemin de vie,
C'est le chemin des rois.
Bonne croix !

(Bx DE MONTFORT.)

(19) R. de Flers, *Figaro*, 24 août 1926.

(20) Matth., **xv**, 21, 23.

QUESTIONNAIRE

1. *Un chrétien doit-il se contenter de vivre en état de grâce ?*

2. *Comment devez-vous vous sanctifier ?*

3. *L'observation des commandements est-elle nécessaire pour tous ?*

4. *Vos devoirs d'état sont-ils de grande importance ?*

5. *Qu'est-ce que « bien faire toutes choses » ?*

6. *Comment faut-il vous comporter devant les événements heureux et malheureux de votre existence ?*

7. *Quelles sont les différentes attitudes des hommes devant la souffrance ? Quelle doit être la vôtre ?*

8. *Avez-vous vraiment le désir de vous sanctifier ? Etes-vous bien soumis à la volonté de Dieu dans les plus petits détails ?*



CHAPITRE XXI

LA VIE QUI RAYONNE

« Que votre lumière brille devant les hommes afin que, voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient votre Père qui est dans les cieux ! »
(Math., v, 16.)

Etablir le règne de Dieu en soi est le premier et principal travail auquel doit se livrer ici-bas tout chrétien.

Employer son activité à promouvoir le règne de Dieu dans les autres, c'est le travail complémentaire de quiconque aime Dieu et les âmes : c'est le travail de l'apostolat chrétien. *Devoir impérieux, dont personne ne peut se dispenser sans trahir sa vocation de baptisé, sa qualité d'enfant de Dieu et de frère du Christ.* Le Pape Pie XI le disait nettement dans sa lettre au Cardinal-Patriarche de Lisbonne : « Le baptême nous impose le devoir de l'apostolat, car il nous fait membre de l'Eglise, c'est-à-dire du Corps mystique du Christ ; et entre tous les membres de ce Corps, comme en tout organisme, il doit y avoir solidarité d'intérêts et communication réciproque de vie. »

Saint Paul développe magnifiquement cette idée aux Ephésiens (IV, II ss.) : « C'est lui-même (le Christ) qui des uns a fait des apôtres, d'autres des évangélistes, des pasteurs ou des docteurs, pour le perfectionnement des saints, pour les œuvres du ministère, pour l'édification du corps du Christ, jusqu'à ce que nous soyons tous parvenus à l'unité de la foi et d'une pleine connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'homme parfait, à la mesure de la taille qui convient au complément du Christ... Partisans de la vérité, que la charité nous fasse parfaitement croître en celui qui est la Tête, le Christ. C'est par lui que le corps entier, joint et uni par tous les liens qui le desservent, chaque membre gardant d'ailleurs son opération propre, réalise sa croissance organique et monte comme un édifice dans la charité. »

« Cette admirable page enseigne éloquemment que l'Eglise est un corps qui n'a pas encore sa taille parfaite, *un corps en plein dynamisme de croissance*, dans lequel chacun, pour sa part et à sa façon, doit contribuer à l'épanouissement organique. L'obligation apostolique apparaît inscrite en nous à la manière du besoin de multiplication dans les cellules d'un vivant. Pour un chrétien, l'apostolat n'est pas seulement un devoir, c'est sa nature. » (1).

On n'est donc pas chrétien seulement pour soi. *Il faut avoir une vie rayonnante.* « Pour nous, chrétiens, disait l'abbé Perreyve, il est une passion qui doit posséder notre âme : celle de travailler en ce monde, sans trêve et sans relâche, à la venue du Royaume de Dieu. »

Le Pape Pie XI, de vénérée mémoire, n'a cessé de nous rappeler ce grave devoir par ses appels réitérés et solennels qui se résument dans un mot qui est un mot d'apostolat : *l'Action catholique* : « participation des laïques organisés à l'apostolat

(1) H. Guillet, *Corps mystique, mystère d'union*, page 26.

hiérarchique de l'Eglise en dehors et au-dessus des partis politiques, pour l'établissement du règne universel de Jésus-Christ (1 bis) ».

Sous ces mots, le règne universel de Jésus-Christ, l'Action catholique n'entend pas seulement que ce règne doit s'étendre par la prédication jusqu'aux extrémités du monde. Elle veut aussi marquer par là *le rétablissement effectif du règne social du Christ dans tous les milieux.*

I. — POURQUOI DEVONS-NOUS ÊTRE APOTRES ?

Le P. Faber écrit très justement : « Une âme ne saurait être vraiment catholique si elle n'éprouve pas le besoin de gagner des âmes à Dieu et de sauver ceux qu'elle aime. »

Notre titre de chrétien, en effet, exige que nous soyons apôtres. Qu'est-ce qu'un chrétien ? C'est essentiellement celui qui aime Dieu et le prochain de tout son cœur.

Si nous aimons vraiment Dieu, est-ce que nous ne travaillerons pas, de toutes nos forces, à étendre son règne sur la terre ? « L'âme qui aime Dieu, disait sainte Catherine de Sienne, voudrait Le voir aimé par le monde. »

Si nous aimons bien Notre-Seigneur Jésus-Christ qui est mort pour tous les hommes, est-ce que nous ne voudrions pas nous dévouer pour que son sang n'ait pas été inutilement versé ? Au Jardin de l'Agonie, Jésus songeait à cette multitude infinie qui n'entendrait jamais prononcer son nom ; et cette vision désolante pour son cœur dut être, en grande partie, la cause de cette sueur de sang qu'il endura.

Sur la croix, Il voyait par la pensée ces « masses profondes » pour lesquelles Il mourait, mais auxquelles Il ne pourrait pas prodiguer les bien-

(1 bis) Mgr Fontenelle, *Petit catéchisme d'Action catholique.*

faits de la Rédemption. N'est-ce pas pour cela que son cri, au moment d'expirer, fut déchirant à faire frémir ?

Donc, *par amour pour Dieu, par amour pour Jésus*, nous devons être apôtres.

Nous le devons aussi *par amour pour le prochain*. « Nous, chrétiens, nous croyons, en effet, à la fraternité des hommes, non pas à une fraternité frelatée, bonne à servir de thème à de démagogiques déclarations et à couvrir de durs égoïsmes, mais nous croyons à une fraternité enracinée dans les profondeurs de notre dogme catholique et solennellement affirmée par le Christ, nous enseignant la sublime prière du *Notre Père*. Avoir un Père commun, n'est-ce pas en toute rigueur être uni par des liens de fraternité ? (2) »

Quel nouveau et puissant motif de nous dépenser au service des autres qui, aux yeux de la foi, ne peuvent être pour nous des étrangers, mais des frères ! Or, pour eux comme pour nous, il n'y a que cette alternative effrayante : ou l'éternel bonheur avec Dieu, ou l'éternel malheur avec Satan. Si nous aimons vraiment nos frères, nous ferons donc l'impossible pour arracher les âmes à l'enfer et les introduire au ciel.

Le Bx de Montfort nous rappelle ce devoir dans l'un de ses cantiques :

Quoi ! je verrais l'âme de mon cher frère
Périr partout par le péché,
Sans que mon cœur en fût touché ?
Non, non, Seigneur, elle est trop chère !

Ils avaient cette même conviction profonde ces professeurs catholiques de l'Université qui écrivaient dans leur Bulletin : « Un de nos grands devoirs est de graver au cœur de nos élèves cette pen-

(2) Garnier, *Sols apôtre* / p. 10.

sée dominatrice *qu'ils sont responsables du salut du monde.* » C'est la même pensée que développait le philosophe Jacques Maritain dans une lettre à Jean Cocteau : « Nous sommes responsables *de tout*, ayant la lumière rédemptrice dans nos mauvais cœurs d'hommes. »

Paul Claudel rappelait magnifiquement cette même idée à Jacques Rivière : « Et puis, vous n'êtes pas seul : songez à l'immense foule des pauvres, des misérables dont des livres terribles vous décrivent l'enfer, et qui vivent et meurent dans les ténèbres et l'infection. Vous avez le loisir, vous avez l'intelligence, vous avez l'instruction, *vous êtes le délégué à la lumière de tous ces abîmés.* Que leur répondrez-vous devant Dieu, quand ils vous accuseront et vous demanderont : « Qu'avez-vous fait de tous ces dons ? » Malheur à vous si vous n'en usez que pour épaissir encore ce Tartare par un accroissement de la nuit et de la corruption ! »

Oui, tout chrétien doit être apôtre, puisque Jésus a condensé toute sa loi en un précepte unique qui est d'aimer Dieu et notre prochain. Comme le disait Marie-Antoinette de Geuser : « Parce que j'aime mon Dieu, je voudrais Lui amener des âmes ; parce que j'aime les âmes, je voudrais les amener à Dieu. »

Un prêtre vendéen, l'abbé Pierre Arnaud (déporté en Allemagne et mort à Husum le 9 novembre 1944, après avoir été sauvagement brutalisé par ses gardiens), qui fut une grandiose figure d'apôtre, écrivait dans ses notes intimes : « Ma peine, c'est que Jésus soit trop peu aimé et servi. Ma peine, c'est de voir, après deux mille ans, la Rédemption si peu appliquée. Ma peine, c'est de croiser en nos rues, en nos trains, partout, tant de visages malheureux, au fond, parce que Jésus manque à ces âmes. Ma peine, c'est de savoir les âmes qui sont à ma charge en état de péché. »

Que votre
lumière brille
devant les hommes



NOUS REFERONS CHRÉTIENS NOS FRÈRES

Surtout ne dites jamais : « Il n'y a rien à faire ! » Pierre de la Gorce, de l'Académie française, vous répond : « Cela, c'est le langage des égoïstes ou, tout au moins, des faibles ; c'est le langage de ceux qui ne trouvent jamais l'heure propice et qui, alors même que le fruit tomberait de l'arbre, trouveraient encore qu'il n'est pas mûr ! »

Si nous voulons être dans la logique de notre baptême, si nous voulons être de vrais chrétiens, nous devons nous occuper de nos frères, nous devons être apôtres. Nous devons pouvoir dire, avec Marie-Antoinette de Geuser : « Je me sens des désirs immenses de rayonner la Vérité et de répandre l'Amour. Je voudrais être apôtre jusqu'à la fin du monde. »

II. — QUELS SONT LES GRANDS MOYENS A PRENDRE POUR ÊTRE APOTRES ?

Plusieurs prétendent qu'ils ne peuvent se livrer à l'apostolat parce que tout leur temps, disent-ils, est pris par leur devoir d'état, leurs charges de famille, la nécessité de gagner leur vie. D'autres regrettent de ne pouvoir « agir », empêchés qu'ils sont par l'infirmité ou la maladie. Comme si pour faire du bien, il était indispensable d'avoir des loisirs et une bonne santé ! Comme si s'occuper d'œuvres et participer à l'action extérieure était l'unique forme d'apostolat ! Alors que ce n'est même pas la principale et la plus efficace !

Voici deux moyens — à la portée de tous — pour être apôtre :

- 1° Avoir une vie intérieure intense.
- 2° Vivre notre foi.

1° Avoir une vie intérieure intense.

« Ce qu'il y a de primordial pour l'apostolat du prêtre ou du laïque, dit le Pape Pie XII, c'est la vie

intérieure, la vie d'oraison... Sans la grâce divine, rien ne tient, rien ne compte, rien n'a de valeur surnaturelle. Sans vie intérieure, on tombe dans l'hérésie de l'action (3). »

Qu'est-ce donc que la vie intérieure ? C'est la vie de Dieu qui est en nous par la grâce sanctifiante. C'est cette vie que, par l'apostolat, nous devons donner aux autres ou accroître dans les autres.

Le cardinal Gerlier, alors qu'il était président général de l'A. C. J. F., disait à des jeunes : « L'influence décisive sur les cœurs et les volontés n'appartient pas à ceux qui se dépensent tout entiers au dehors ; elle appartient aux hommes de vie intérieure. »

Etre apôtre, en effet, c'est donner Dieu aux autres, c'est, selon l'expression du P. Gratry, « multiplier le Christ ». Or, on ne donne Dieu que dans la mesure où on Le possède.

Pierre Poyet, mort prématurément après avoir exercé un apostolat extraordinaire à l'Ecole Normale Supérieure, disait à ses amis : « Mes chers camarades, donnons le Christ par nos actes, par notre parole, par notre vie... Mais, de grâce, n'oublions pas que nous ne donnerons le Christ que si nous L'avons en nous ! »

Et comment possédons-nous Dieu ? Par la grâce sanctifiante.

Nous aurons donc une vie intérieure intense si nous vivons habituellement en état de grâce et si nous nous efforçons de grandir de plus en plus dans la grâce. Sans cette vie intérieure, l'apostolat n'est qu'une contrefaçon du véritable apostolat. Ecoutez Pie XI : « L'Action catholique n'est pas autre chose que la manifestation de la vie chrétienne : il ne peut y avoir d'action si à la base de cette action l'on ne suppose pas la vie (4). »

(3) Consignes de Pie XII transmises par Mgr Théas, évêque de Montauban.

(4) Discours aux pèlerins de Yougoslavie le 18 mai 1929.

Une activité humaine dont Dieu est trop absent ne bâtit rien de solide. « Ce serait se tromper, dit le Bx P. Eymard, que de mettre tout l'apostolat dans les moyens de zèle extérieur : *ces œuvres n'en sont que l'écorce et le canal*. L'apostolat consiste essentiellement dans la prière qui obtient la grâce, dans le sacrifice qui expie pour le péché et qui applique les mérites et les satisfactions de Jésus-Christ. »

D'où on agit beaucoup plus efficacement par ce que l'on est que par ce que l'on dit ou écrit. En voici un exemple authentique. Dans un camp de jeunesse, le chef était un excellent chrétien, mais très timide, il ne parlait jamais de religion. Certains jeunes demandèrent à l'aumônier d'être baptisés ou bien de refaire leur première communion déjà lointaine. « Pourquoi ? » demanda l'aumônier. — « Pour avoir une belle vie comme celle du chef... » Voilà l'efficacité rayonnement des âmes ferventes, quoique silencieuses.

Sans doute il faut annoncer l'Évangile. Mais nos paroles et nos actes doivent traduire la vie qui nous anime au dedans. De là vient la contagion chrétienne. L'activité extérieure n'est efficace que si elle s'appuie sur une profonde vie intérieure faite d'intimité avec Dieu.

Il n'y a donc en définitive qu'une seule méthode d'apostolat, *c'est la sainteté*. Ce n'est pas, en effet, l'apôtre qui convertit et sanctifie, c'est le Saint-Esprit qui convertit et sanctifie par lui et, pour cela, il faut que le Saint-Esprit soit vraiment le maître qui conduise la vie et l'action de l'apôtre.

Le Pape Pie X le proclamait jadis : « Pour bien accomplir l'Action catholique, il faut la grâce divine, et l'apôtre ne la reçoit point, s'il n'est uni à Jésus-Christ (5) ».

Le Christ n'a-t-il pas dit : « Celui qui demeure en moi et en qui je demeure, celui-là porte beau-

(5) *Encyclique Il fermo proposito*.

coup de fruits (6) ». Donc, par le seul fait que nous demeurons dans le Christ, nous concourons puissamment au bien de l'ensemble.

Une apôtre admirable, Mme Elisabeth Leseur, a traduit très heureusement cette idée quand elle a dit : « *Toute âme qui s'élève, élève le monde.* » Et pourquoi ? Parce que le simple fidèle n'est pas un être isolé dans le monde. Tous les baptisés forment avec le Christ un seul organisme vivant, le Corps mystique, dont Jésus est la tête et dont ils sont les membres. Tous les chrétiens sont donc solidaires les uns des autres comme les membres d'un même corps.

Or tout membre participe à la santé des autres et tout le corps se ressent de la maladie de l'un d'eux : « Qu'un membre souffre, dit saint Paul, tous les autres membres souffrent avec lui. Qu'un membre soit à l'honneur, tous les membres partagent sa joie (7) ».

De même, au point de vue spirituel, ce qui profite à l'un profite à l'autre.

Voilà pourquoi notre sainteté personnelle a nécessairement une répercussion sur les autres, non seulement sur l'Eglise militante, mais aussi sur l'Eglise souffrante et triomphante. Un saint sauve les âmes de la terre et du purgatoire. Un saint met un peu plus de joie accidentelle dans le cœur des élus.

Par contre, si nous nous contentons d'une honnête médiocrité au point de vue spirituel, toutes les âmes souffrent de notre lâcheté. S'il est vrai que toute âme qui s'élève élève le monde, il est vrai également que *toute âme qui pèche fait tort non seulement à elle-même, mais à tout le Corps mystique* qu'elle enlaidit, qu'elle affaiblit, pour lequel elle devient un membre mort et une gêne. « Le jour où vous ne brûlerez plus d'amour, écrit Mauriac, beaucoup d'autres mourront de froid. »

(6) Jean, xv.

(7) I Cor., xii, 26.

Voilà le caractère *social* du péché. On ne songe pas assez à cette répercussion de nos actes personnels sur la société. Les fautes des individus ont aussi leur large part d'influence néfaste dans la marche des événements. Sa Sainteté le Pape Pie XII le proclamait dans son message de Noël 1942 :

« Une grande partie de l'humanité et même, nous n'hésitons pas à l'affirmer, un bon nombre de ceux qui se disent chrétiens, partagent, en un certain sens, la responsabilité collective de la mauvaise orientation, des méfaits et du manque absolu d'élévation morale dont souffre la société d'aujourd'hui. »

Dans son message de Noël 1943, le Souverain Pontife revient encore sur cette même idée :

« Toute tiédeur et toute transaction inconsidérée avec le respect humain dans la profession de la foi et de ses maximes ; toute pusillanimité et tout flottement entre le bien et le mal dans la pratique de la vie chrétienne, dans l'éducation des enfants et dans le gouvernement de la famille ; tout péché secret ou public ; tout cela et tout ce que l'on pourrait y ajouter, a été et est encore une contribution déplorable au malheur qui bouleverse aujourd'hui le monde. »

Nous sommes donc tous responsables de la bonne ou mauvaise santé du « Corps mystique » ainsi que de sa croissance. Saint Paul le dit nettement aux Corinthiens et aux Ephésiens. Il faut en conclure que chacun doit avoir à cœur de mener une vie parfaite pour le bien de tous. « Si nous sommes bons, écrit saint Augustin, les temps eux-mêmes deviendront meilleurs. »

Un grand d'Espagne ayant demandé, un jour, à saint Pierre d'Alcantara : « Père, que faut-il pour sauver le pays de cette marée d'impiété et de corruption ? — C'est simple, répondit Pierre d'Alcantara, devenez un saint et moi aussi. »

Antoine Martel, ce jeune universitaire ravi à la fleur de l'âge, disait : « La grande œuvre est de commencer la conversion du monde par celle de nous-mêmes. »

Oui, la plus grande erreur qui menace l'apôtre et qui d'avance annihile toute son action, c'est de vouloir réformer les autres avant de se réformer lui-même. « Ayez donc premièrement du zèle pour vous-même, dit l'*Imitation*, et vous pourrez ensuite, avec justice, l'étendre sur le prochain (8) ». « La pire des erreurs est de défendre la sainteté en vivant dans le péché (9) ».

C'est pourquoi saint Thomas d'Aquin a donné la formule définitive de l'apostolat quand il a dit : « Etre apôtre, c'est livrer aux autres les trésors acquis par soi : « *Tradere aliis contemplata a se* (10) ». D'abord acquérir, c'est la vie intérieure. Ensuite il faut répandre les trésors acquis, et comment cela ? En vivant notre foi. C'est le meilleur procédé pour conquérir à la foi.

2° Vivre notre foi.

« La foi sans les œuvres est morte », déclare l'apôtre saint Jacques. Une conviction sincère aime à s'affirmer.

« La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère ? » disait Abner dans la pièce d'*Athalie*.

D'ailleurs, la religion est une institution *publique et sociale*, elle n'est pas simplement un sentiment individuel. Le culte intérieur doit rayonner sans affectation comme sans honte.

Deux conditions sont nécessaires pour vivre notre foi : la fuite du respect humain et le bon exemple.

a) *Le respect humain*, « nom absurde comme la

(8) Liv. I, ch. III.

(9) Palau.

(10) II^a II^m, p. 188, a. 6.

chose qu'il veut exprimer », disait un écrivain du siècle dernier (11). Nous pourrions le définir ainsi : le respect humain est le sentiment qui place le respect de l'homme et des choses humaines au-dessus du respect de Dieu et des choses divines. C'est l'homme devenu le maître, l'inspirateur, le juge de notre vie tout au moins extérieure. C'est l'homme prenant dans nos préoccupations, nos pensées, nos vœux, la place de Dieu. Gestes, attitudes, paroles ou silences, s'inspirent, chez la victime de ce mal, de la peur de déplaire non à Dieu, mais aux hommes, et, parmi les hommes, à ceux-là mêmes qui vivent dans l'erreur !

Comprenez-vous maintenant la sévérité des paroles du Christ : « Celui qui rougira de Moi devant les hommes, je rougirai de lui devant mon Père des cieux (12) » ?

Arrière donc le respect humain qui nous paralyse, arrière cette crainte du camarade, cette lâcheté inexplicable d'hommes, dont René Bazin disait qu'ils « cessent d'être braves dès qu'ils ne sont plus en danger de mort ».

Faites mieux : *Soyez fiers de votre foi chrétienne* qui a fait tant de bien à la terre, car foi et civilisation se confondent. Soyez fiers de cette foi pratiquée par les plus beaux exemplaires de l'humanité qui sont les saints et les saintes. Soyez fiers de votre foi de chrétien, de ces valeurs spirituelles vers lesquelles aujourd'hui les peuples angoissés se tournent comme vers l'unique espérance, ces valeurs spirituelles qui, de l'aveu de tous, ont assuré à travers les siècles la grandeur de la France.

N'est-ce pas Montalembert qui, comparaisant en 1831 devant la Chambre des pairs, au sujet du procès de l'Ecole libre, s'écriait, dans l'enthousiasme de ses vingt ans : « J'ai pour me soutenir devant vous, par-dessus tout, le nom que je porte, ce nom

(11) Ernest Hello, *L'homme*.

(12) Matth., x, 33.

qui est grand comme le monde, *le nom de catholique.* »

C'est aussi Marconi, l'illustre réalisateur de la radiophonie, qui disait à la fin de sa vie : « Je suis *orgueilleux* de dire que je suis un catholique et un croyant. »

Paul Lamache, un des compagnons d'Ozanam, ajoutait : « Je me sens tant d'orgueil d'être catholique que j'ai peur d'être obligé de m'en confesser ! »

« Je me souviens, écrit Joseph Ageorges, qu'un jour je déjeunais dans la grande salle d'un restaurant italien des grands boulevards à Paris avec Léon Poncet, cet admirable journaliste catholique à qui l'on doit le retour des moines à la Grande Chartreuse, et un industriel qui dirige une des plus importantes usines du Sud-Est. Le restaurateur nous avait réservé une table au beau milieu de l'assemblée des clients. C'était l'heure où l'assistance était le plus dense. Avant de s'asseoir, Léon Poncet fit un signe de croix et récita à voix haute le Benedicite, auquel nous répondîmes : Amen. Il y eut dans la salle un mouvement d'étonnement. Tous les yeux se braquèrent sur nous. Mais il n'y eut pas un sourire ni même un chuchotement et je me suis demandé, à regarder attentivement la clientèle, si, après le premier frisson d'étonnement, la moitié de la salle ne s'était pas associée à notre prière. » Bel exemple à imiter !

Cette fierté chrétienne vous insufflera une « *sainte audace* » pour le bien. « Les catholiques me paraissent manquer d'audace, écrit Mgr Saliège, Archevêque de Toulouse. L'audace est fille de la confiance. La confiance est fille de l'amour. » Beaucoup, en effet, hudent aux événements et s'enferment dans une inaccessible tour d'ivoire. Ils ont oublié le mot d'Albert de Mun : « Ne laissez pas passer les transformations de votre siècle. Montez hardiment dans le convoi et tâchez de diriger la machine. »

Il faut donc oser entreprendre quelque chose pour conquérir au Christ le milieu où la Providence vous a placé. « J'ai vu, dit Pierre de la Gorce, un canton presque subitement retourné du mal au bien, par l'action, non pas de trois hommes, non pas de deux, mais *d'un seul* qui savait vouloir et qui, surtout, savait *oser*. »

b) Vous ne vous contenterez pas de fuir le respect humain et d'être fiers de votre foi. Pour être un véritable apôtre, *vous donnerez toujours le bon exemple*.

« L'apôtre, dit Lacordaire, n'est pas seulement un homme qui enseigne la religion par la parole, mais un homme qui prêche l'Evangile *par tout son être* et dont la présence seule est déjà comme une bienfaisante apparition de Jésus-Christ. » — « J'ai vu Dieu dans un homme », disait un brave paysan de la Savoie qui était allé rendre visite au saint curé d'Ars. Tel doit être notre idéal.

Vous connaissez l'adage : « Les paroles émeuvent, les exemples entraînent. » C'est le mot de Corneille : « Les exemples vivants sont d'un autre pouvoir ! »

C'est la consigne que nous donne le Pape Pie X : « Tous ceux qui se consacrent à promouvoir le mouvement catholique doivent être des hommes d'une piété véritable, de mâle vertu, de mœurs pures et d'une vie si exempte de tache qu'ils servent à tous d'exemple efficace (13) ».

Aux prédicateurs du carême 1935, à Rome, le Pape Pie XI recommandait particulièrement « de veiller attentivement à la contradiction qu'on rencontre trop fréquemment entre la foi que les fidèles croient avoir et le genre de vie, empreinte d'une grande tendance païenne, qu'ils pratiquent aujourd'hui ».

(13) *Encyclique Il fermo proposito.*

Pour être véritablement apôtre, il faut donc donner l'exemple, il faut, comme Jésus, « commencer de faire avant d'enseigner : *Cœpit facere et docere* (14) », il faut, disait Mme Elisabeth Leseur, « que l'on devine, à travers moi, l'Hôte adoré de mon âme, il faut que tout en moi parle de Lui ! »

Voyez les premiers chrétiens, ils n'avaient rien de ce qu'il faut humainement pour réussir : science, éloquence, pouvoir, considération, mais ils étaient des chrétiens convaincus qui faisaient passer dans leur vie quotidienne leurs convictions intimes : ils vivaient leur foi. C'est ainsi qu'ils furent vraiment la lumière de cette société païenne où ils étaient comme perdus. Merveilleuse puissance de l'exemple, qui fit de ces hommes obscurs de magnifiques conquérants des âmes !

Cet apostolat de l'exemple est absolument nécessaire de nos jours où sévit une telle indifférence religieuse que l'on parle de *l'apostasie des masses...* « Le monde est en état de péché mortel », a écrit Daniel-Rops (15). Les deux tiers du genre humain sont encore en dehors de la vraie foi. Le tiers du monde seulement connaît le Christ.

Même dans notre France, il y a de vrais pays de mission. C'est ce que confirme l'acte par lequel le Pape Pie XII donne à la France, comme patronne secondaire, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. De fait, des statistiques assurent que la partie mission-

(14) Actes des Apôtres, 1, 8.

(15) « Environ 10 % des Français restent sans baptême. Dans les banlieues de certaines de nos grandes villes, cette proportion s'élève jusqu'à 30, 50 % et même plus. Il n'y a pas tout à fait le quart d'habitants de notre pays réputé « chrétien » qui fait ses pâques, pas tout à fait le cinquième qui assiste régulièrement à la messe chaque dimanche... D'après les récentes enquêtes de la J. O. C., dans la banlieue parisienne, seulement 3.000 jeunes ouvriers ou ouvrières sur une masse de 300.000 ont conservé l'habitude des pratiques religieuses à 21 ans. Trois mille sur trois cent mille... un sur cent !... Il faut que tous les catholiques prennent conscience de tout cela... » (Abbé Mazioux, *Dans le champ du Père*, p. 34).

naire compterait chez nous *plus de douze millions* d'infidèles.

Et parmi les baptisés, combien qui ont pratiquement renié leur baptême et vivent en hommes terrestres et païens ! Combien qui ignorent ou ont oublié tout ou presque tout de la religion chrétienne ! Ils la jugent d'après notre façon de vivre, à nous chrétiens. Henri Brémond rapporte ce mot d'un évêque anglican : « Les chrétiens sont la seule Bible que les hommes lisent aujourd'hui. » « J'ai besoin de te voir, tu es ma vérité », disait un jour une normalienne incroyante à sa compagne jéciste.

Que d'exemples on pourrait citer, de conversions qu'amena, lentement ou subitement, la vue de vertus pratiquées dans l'entourage immédiat du converti !... Tel le cas de ce juif recueilli dans un Asile des Petites-Sœurs des Pauvres. On lui demande quels sont les motifs de sa conversion, et il répond : « Je vois que les Petites-Sœurs vont à Dieu ; je veux aussi les suivre... »

Tel encore le cas de ce malade, féroce anticlérical, qui, une nuit, a forcé la Sœur garde-malade à le lever et recoucher indéfiniment et qui, à la fin, lui demande d'appeler le prêtre... La raison ? Il la déclare lui-même : « Combien de fois vous m'avez levé et recouché ? Dix-huit fois ! Je les ai comptées. J'ai fait exprès de vous déranger... Votre conduite m'étonnait et, cette nuit, j'ai voulu vous pousser à bout de toute manière, et, devant votre patience et votre dévouement, j'ai compris que la croyance en Dieu n'est pas un vain mot. La religion seule peut donner tant de charité et tant d'abnégation. »

La raison ? Toujours la même, qu'il s'agisse du juif ou du mécréant : une vertu surhumaine leur est apparue : *Digitus Dei est hic !*

Monsieur le duc de la Force, ayant à faire le *Rapport* annuel sur les *Prix de Vertu*, dans la séance du 22 décembre 1932, devant l'Académie Française, après avoir étudié, observé les faits, en avoir cher-

ché l'explication morale, a présenté à ses auditeurs le résultat de ses réflexions, sous forme de conclusion que voici :

« Tant d'actes magnifiques, messieurs, quel idéal les inspire ? Tant d'âmes généreuses, quel souffle les anime ? Elles ont vaincu des difficultés presque surhumaines, pratiqué des vertus sublimes ; elles se sont élevées à des hauteurs que le paganisme n'a pas connues. N'attestent-elles pas la présence du Christ parmi les hommes ? Et les récompenses ne sont-elles pas beaucoup plus qu'un secours matériel ? Un témoignage que vous rendez à Celui qui est venu sur la terre pour y apporter la bonté — Celui à qui nous pouvons dire aujourd'hui : en couronnant leurs Œuvres, nous couronnons la vertu que vous leur avez donnée. »

Si donc nous nous comportons dans notre vie publique et privée comme notre foi nous le demande, *nous révélons le Christ aux incroyants*. Au contraire, si, tout en nous disant chrétiens, nous agissons en païens, nous contribuons à les ancrer dans leurs erreurs et dans leur hostilité à la religion. Nous sommes donc responsables de ceux qui nous entourent.

Un jour, on demandait à la petite Sœur Jean-Rémi, qui avait soigné longtemps Clemenceau, pourquoi le Père la Victoire était demeuré jusqu'à la fin un perpétuel vaincu devant la foi. Elle répondit : « Ce qui le retenait pour une grande part sur la pente de la croyance, c'était le spectacle de certains croyants... Dans son incroyance, il y avait une très belle idée qu'il se faisait du chrétien parfait et le dépit de ne pas le rencontrer à tous les coins de rue. »

Evidemment, c'est une erreur de supposer que la foi donne automatiquement la sainteté. Mais ne peut-on pas désirer qu'elle donne le plus possible *la pratique intelligente et consciencieuse* de ce qu'enseigne la croyance ? De ce chef, notre incom-

parable foi gagnerait beaucoup en puissance conquérante.

On n'est pas un chrétien cent pour cent parce qu'on récite fidèlement ses prières du matin et du soir, parce qu'on garde les divers commandements de l'Eglise : c'est dans les mille circonstances de la vie privée et publique qu'il importe de faire rayonner l'Evangile avec les vertus théologiques de foi, d'espérance, de charité, avec l'observance des commandements de Dieu, la pratique à l'occasion des conseils évangéliques.

Il faut donc, par l'affirmation courageuse de votre foi, par l'irréprochable rectitude de votre vie, rappeler leur devoir à ceux qui l'oublient, y ramener ceux qui s'en écartent. Si le général de Sonis a pu dire : « L'exemple d'un officier chrétien fait *tache d'huile* dans un régiment », on peut en dire autant d'un patron, d'un employé, d'un simple ouvrier, tous ayant à leur service l'argument de l'exemple, plus puissant et plus efficace que les plus beaux discours. Ne discutez pas, mais *vivez bien*. La lumière des œuvres éclaire tout le monde et ne froisse personne. « Sans y songer on redresse les autres en marchant droit. »

D'où il est nécessaire, si l'on veut avoir une foi conquérante au maximum, de posséder un catholicisme pleinement logique *dans le domaine de la morale*. « Devenez un modèle pour tous les fidèles (16) », nous dit saint Paul, et au chapitre VIII de l'Epître aux Romains il se montre très catégorique. Ne peut-on pas résumer ainsi sa pensée : « Il faut vivre selon la chair ou selon l'esprit, selon le monde ou selon le Christ ; pas de milieu. Aucune compromission n'est dans la ligne du christianisme. »

Soyez aussi *très charitables*. Louis Veuillot disait : « Si ce petit nombre de fidèles qui fréquentent l'église étaient ce qu'ils devraient être, s'ils avaient

(16) I Thess., I, 7.

la science de l'amour, ils changeraient le monde. » C'est très juste, parce que suivant la parole du Père Lacordaire : « La bonté est ce qui ressemble le plus à Dieu et ce qui désarme le plus les hommes. »

Tant d'hommes souffrent de n'avoir jamais été aimés ! « Si les méchants invoquent un jour une excuse, a écrit L. Lavelle, ils n'en pourront trouver d'autre que celle-ci : c'est que personne ne les a aimés. » Evitons de mériter ce reproche et entendons la voix de saint Paul aux habitants de Corinthe : « Pour vous, ô isolés du monde, tristes et solitaires, hommes ou femmes au cœur fermé, qu'une blessure a peut-être durcis, pour vous, notre cœur s'est élargi. »

Renonçons donc à tout égoïsme pour nous donner tout entier à chaque âme, jusqu'au sacrifice de notre plaisir et de notre repos. Soyons plein d'attention pour les autres, rendons-leur tous les services possibles, sans rigidité, mais d'une manière vraiment *béatifiante*. Les occasions ne manquent pas... si nous voulons y penser. « Du mot aimable, dit pour rasséréner l'humeur sombre d'un mélancolique, d'un regard sympathique, du visage épanoui pour semer la joie, du livre prêté, jusqu'au service le plus important rendu avec un complet désintéressement (17) ». Voilà du christianisme vivant auquel les âmes sont très sensibles.

Le vieux Clemenceau le reconnaissait lui-même, dans l'une de ses dernières conversations avec Dom Chautard, abbé du monastère cistercien de Sept-Fons. Celui-ci exprimait ses alarmes sur l'avenir de notre pays : « La dépopulation, la frivolité, la poursuite des jouissances menacent de ruiner notre patrie... Ne voyez-vous rien à l'horizon, personne qui puisse opérer un redressement ?... »

Clemenceau se recueille, ferme presque les yeux et des profondeurs de son âme de patriote jaillit cet

(17) Blickart, *Etre chrétien, qu'est-ce à dire ?*

aveu : « Cher ami, ne voyez nullement dans ma réponse un indice de participation à votre foi, mais l'expression de mon admiration pour ce que vous appelez l'Évangile... La seule force qui pourrait sauver la France, c'est l'Évangile. Qu'ils aient dans les veines, ceux qui ont à rendre cette idée vivante, une goutte du sang de François d'Assise (dont il venait de lire la vie, du converti Joergensen) et rien de l'idéal bourgeois, et je croirai à la résurrection de la France par l'idéal évangélique. »

Nous devons être de ceux qui ont à rendre vivante l'idée évangélique. Faisons-la rayonner par notre charité. Le succès apostolique suivra nécessairement : la charité ouvrira dans les âmes la voie à la vérité. « C'est d'une abondante effusion de charité, disait Léon XIII, qu'il faut principalement attendre le salut (18) ».

Du fond du Sahara, le Père de Foucauld écrivait : « Avant de parler religion, il faut mettre les gens en confiance et en amitié. » Ayons donc la main tendue et le cœur ouvert à tous. Cette charité sans réserve, nous la devons à nos proches et à nos amis, mais aussi aux indifférents que nous coudoyons, voire même à nos adversaires. Si nous n'aimons que ceux qui nous aiment, nous n'avons pas l'esprit du Christ.

Voici un exemple vécu qui montre cette puissance conquérante de la charité : Un enfant de Paris dont le père est un ivrogne et dont la mère ne vaut pas mieux a grandi sans affection, sans la moindre notion de religion et de morale. La guerre arrive ; il a vingt ans, il s'engage. Un soir de novembre 1914, aux tranchées, un homme vient se tapir auprès de lui. C'est un aumônier militaire, le célèbre P. Lenoir. Tous deux causent. Les voilà amis... Quelques semaines plus tard, en un coin du front de Champagne, le petit soldat reçoit le baptême et dit à l'aumônier : « Vous êtes le premier qui m'ayez aimé ! »

(18) *Encyclique Rerum Novarum.*

La charité inscrivait à son actif une conquête de plus.

Cette charité exige de nous que nous soyons très bons pour tous, mais intransigeants dans la transmission de la vérité. Il faut, dit Jacques Maritain, avoir « le cœur doux et l'esprit dur ». Oui, dureté du jugement, qui ne connaît que le vrai et le bien et ne cède jamais, mais douceur de l'affection qui cherche en tout homme et en toute chose ce qu'il y a de bon, de vrai, de juste à accueillir et à cultiver. « Toute erreur, disait Bossuet, est fondée sur une vérité dont on abuse. »

Une autre vertu dont le catholique doit toujours faire montre, c'est le *détachement*.

La richesse est parfaitement légitime, encore faut-il qu'elle soit toujours acquise par des moyens honnêtes. Mais il y a la manière catholique de s'en servir, selon les règles de la justice et de la charité. Rien de plus légitime que de vivre conformément à son rang social. Cependant certaines dépenses somptuaires ne sont justifiées par aucun rang.

Saint Eloi eut un jour le courage de reprocher à la reine Bathilde son excès de luxe. « Est-ce trop pour une reine ? » interrogea Bathilde. — « Non, peut-être : mais à coup sûr, c'est trop pour une chrétienne ! » répondit le saint.

« Le peuple est simpliste, disait Henri Bazire, il ne comprend pas. Il trouve que cette société « bien pensante » est surtout une société « bien dansante » et il se tourne vers le socialiste dont au moins le geste de malédiction le soulage. »

Concluons par le mot d'ordre que donnait le cardinal Gerlier, au lendemain de nos désastres de 1940 : « Que demain chaque chrétien en France... prenne à deux mains son courage, d'abord pour réformer sa propre vie, ensuite pour être autour de lui le semeur magnifique qui, moins par des paroles toujours un peu vaines que par le sermon éloquent

entre tous d'une vie intégralement logique avec son idéal, saura entraîner les âmes autour de lui. »

Oui, pratiquons intégralement notre foi. Prêchons le christianisme par nos vies et nous serons les conquérants de nos frères ! Que notre devise soit celle de nos chers jocistes :

Fiers, purs, joyeux et conquérants,
Nous referons chrétiens nos frères !

*
**

Qu'elle est noble la vie du chrétien qui, par la seule vertu de son exemple, entraîne en son lumineux sillage ses proches, ses amis, tous ceux qui le voient à l'œuvre !

Quelle belle vie et quelle belle mort ! Même s'il est obligé de constater que son œuvre reste *inachevée*, s'il a fait « *ce qu'il a pu* », l'apôtre peut envisager le grand départ avec calme et sérénité, tel François Xavier que Paul Claudel représente à la fin de sa vie :

François, capitaine de Dieu, a fini ses caravanes ;
Il n'a plus de souliers à ses pieds et sa chair est plus
usée que soutane,
Il a fait ce qu'on lui avait dit de faire, non point tout,
mais ce qu'il a pu :
Qu'on le couche sur la terre, car il n'en peut plus.
Et c'est vrai que c'est la Chine qui est là ; et c'est vrai
qu'il n'est pas dedans ;
Mais puisqu'il ne peut pas y entrer, il meurt devant.
Il s'étend, pose à côté de lui son bréviaire,
Dit : Jésus ! pardonne à ses ennemis, fait sa prière,
Et tranquille comme un soldat, les pieds joints et le
corps droit,
Ferme austèrement les yeux et se couvre du signe de
la Croix !

QUESTIONNAIRE

1. *Qu'est-ce que l'Action catholique ?*
2. *Pourquoi devez-vous être apôtre ? Montrez comment cette nécessité de l'apostolat découle de votre titre de chrétien.*
3. *Comment serez-vous apôtre ? Quelle est la première condition à réaliser ? Qui nous l'a dit ? N'est-on pas trop porté à l'oublier ?*
4. *Montrez comment « toute âme qui s'élève élève le monde » et comment toute âme qui pêche nuit à l'ensemble de l'Eglise.*
5. *Comment vivre votre foi ?*
6. *Qu'est-ce que le respect humain ? Montrez son absurdité.*
7. *Suffit-il de fuir le respect humain ?*
8. *Comment devez-vous rayonner autour de vous ? Montrez la nécessité urgente de l'exemple — sur quels points principalement ?*
9. *Avez-vous toujours donné le bon exemple ? Comment le donnerez-vous dans l'avenir ?*



CHAPITRE XXII

NOUS IRONS DANS LA MAISON DU PÈRE

« Nous sommes héritiers de Dieu. »

(Rom., VIII, 17.)

Le matin du 20 mars 1811, le peuple de Paris apprenait une grande nouvelle. Au palais des Tuileries venait de naître un enfant, fils de Napoléon, qui, à la mort de son père, devait hériter du titre d'empereur des Français. Mais, en 1832, le fils de Napoléon mourait en Autriche, sans avoir reçu en héritage l'Empire français. Il en est souvent ainsi des héritages terrestres : ou bien celui qui promet l'héritage ne peut tenir sa promesse, ou bien la mort empêche de recevoir l'héritage ou de le garder.

Il en est autrement de l'héritage céleste. Dieu, qui le promet, tient toujours sa promesse, et l'homme qui le reçoit le gardera toujours.

Quelle est la condition à remplir pour posséder un jour cet héritage céleste ? *Il faut posséder la grâce sanctifiante.* Dieu a voulu que la grâce sanc-

tifiante comportât la gloire pour conséquence : qui possède l'une a reçu, de ce fait, un droit à la seconde. Le ciel n'est que l'épanouissement de la grâce sanctifiante. A l'heure de notre mort, tout dépend donc de notre vie divine. Mourir sans elle, c'est forcément être exclu de la vision de Dieu. Car c'est manquer de l'organe indispensable à cette vision. Mourir avec la vie divine, c'est mériter le ciel. Car la grâce sanctifiante, c'est le droit et le pouvoir de participer au bonheur de Dieu. Voilà pourquoi notre bonheur éternel sera exactement mesuré par le degré de grâce sanctifiante atteint à l'instant de la mort.

I. — PAR LA GRACE SANCTIFIANTE NOUS DEVENONS LES HÉRITIERS DE LA VIE ÉTERNELLE.

S'il est une vérité expressément et universellement enseignée par l'Eglise, et donc de foi, c'est bien celle-ci : « Vont au ciel tous ceux, et ceux-là seuls, qui meurent en état de grâce sanctifiante. »

Le Seigneur Jésus Lui-même l'a solennellement affirmé dans l'Evangile : « En vérité, nul (sans aucune exception), s'il ne renaît de l'eau et de l'Esprit-Saint, ne peut entrer dans le royaume des cieux (1) ». Pour aller au ciel, il faut donc, par l'eau du baptême et par la vertu de l'Esprit-Saint, recevoir une vie nouvelle, la vie de la grâce. C'est pourquoi le baptême, qui donne cette vie, est, lui aussi, absolument nécessaire. « Qui aura cru et aura reçu le baptême sera sauvé », dit Jésus.

Pourquoi la grâce sanctifiante nous fait-elle héritiers de la vie éternelle ?

Rappelons ce que nous avons déjà dit : par la grâce sanctifiante, nous devenons réellement les enfants du bon Dieu. Nous ne sommes plus des

(1) Jean, III, 5.

étrangers ni des serviteurs, mais des *fil*s. Or, nous dit saint Paul : « Si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers de Dieu (2) ». L'héritage divin nous appartient, nous y avons droit, car tout ce qui appartient au père appartient aussi à ses enfants. Notre titre de fils adoptifs nous crée un droit formel à l'héritage paternel.

L'héritage est, en effet, un droit consécutif à l'adoption. C'est une des choses qui frappent le plus dans les adoptions terrestres. Dans l'adoption céleste, beaucoup plus parfaite que celles d'ici-bas, Dieu veut nous mettre, après le temps de l'épreuve, en possession de son héritage et de ses biens. Quel héritage ? quels biens ? Ceux-là mêmes dont il jouit pour l'éternité : la claire vue de son infinie vérité, de sa beauté, de sa bonté ; la vision face à face de l'Etre subsistant ; vision qui ravivera notre amour et nous plongera dans la plénitude du bonheur ; vision qui sera le dernier et éternel épanouissement de la ressemblance divine que nous portons en nous. « Nous savons, dit saint Jean (3), qu'en ce jour-là nous serons semblables à Dieu, parce que nous Le verrons tel qu'*Il* est. »

Notre-Seigneur a tenu à le redire dans ses derniers entretiens avec ses apôtres, la veille de sa mort : « Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon Père. S'il en était autrement, je vous l'aurais dit, car j'vais vous y préparer une place ; et lorsque je m'en serai allé et que je vous aurai préparé cette place, je reviendrai et vous prendrai avec moi afin que là où je suis, vous soyez aussi (4) ». Qu'il est doux de penser que dans la maison du Père une place nous attend, préparée par notre divin Frère Jésus !

Saint Thomas d'Aquin, dont les témoignages abondent sur ce point, nous dit : « A l'homme

(2) Rom., VIII, 17.

(3) I Jean, III, 2.

(4) Jean, XIV, 2-3.

qu'Il adopte, Dieu confère, par le don de la grâce, la capacité d'entrer en possession de l'héritage céleste. L'héritage divin est dû aux enfants de Dieu en vertu même de leur adoption (5) ».

Je me souviendrai toujours de cet ami d'enfance que je visitais, un jour, sur son lit d'agonie... Je m'efforçais de le consoler... et je l'entends encore me répondre avec un accent surnaturel indéfinissable : « Comment ? tu me consoles alors que je retourne chez nous ? » Il avait raison. Le ciel est bien notre « *chez nous* », si nous vivons et mourons en état de grâce sanctifiante. C'est la véritable maison paternelle où le Père très miséricordieux attend ses enfants pour les récompenser magnifiquement.

II. — EN QUOI CONSISTE CET HÉRITAGE DE LA VIE ÉTERNELLE ?

« Ce que nous appelons l'héritage de quelqu'un, dit le Père Billot, c'est ce par quoi il est riche, et comme Dieu n'est riche que de Lui-même, souverain bien, c'est-à-dire de la vision, de l'amour, de la jouissance de Lui-même, il apparaît dès lors que la possession de l'héritage de Dieu se confond avec la vision intuitive (6) ». L'héritage promis aux enfants de Dieu est donc le *ciel*.

Cet héritage est réel, car *le ciel existe*. La raison nous le présente déjà comme une nécessité. La vertu, éprouvée ici-bas de tant de manières, ne reçoit que là-haut les récompenses auxquelles elle peut prétendre.

La foi nous l'enseigne et avec des témoignages bien autrement décisifs que ceux de la raison. Quoi de plus probant et de plus clair en effet que ce texte de l'Évangile : « Alors le Roi dira à ceux qui sont à sa droite : Venez, les bénis de mon Père, venez prendre possession du royaume qui vous a été pré-

(5) III^a, q. 23, a. 1.

(6) *De Gratia*, p. 135.

paré depuis le commencement ? » Et, dans la parabole du mauvais riche, Jésus nous montre l'âme du pauvre Lazare mise en possession du bonheur éternel. Au larron pénitent, Il donne cette suprême assurance : « Aujourd'hui, tu seras avec Moi dans le paradis ! »

Saint Paul tient le même langage. Quand il écrit au sujet de sa mort prochaine : « Le moment de mon départ est venu. J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi ; il ne me reste plus qu'à recevoir la couronne de justice que me donnera le Seigneur, le juste Juge... (7), où compte-t-il se rendre et de quelle « couronne impérissable » (8) entend-il être récompensé ? « Nous savons, dit l'apôtre, que, si cette tente, notre demeure terrestre, vient à être détruite, nous avons une maison qui est l'ouvrage de Dieu, une demeure éternelle qui n'est pas faite de main d'homme, dans le ciel (9) ».

C'est ce même séjour de la gloire que saint Jean veut nous faire admirer quand il écrit dans l'Apocalypse : « Je vis la ville sainte, la Jérusalem nouvelle qui venait de Dieu, parée comme l'épouse se pare pour son époux. Elle était toute illuminée de la clarté de Dieu. »

Le ciel existe donc, mais qu'est-il au juste ? C'est un lieu de délices : « *locus gaudiorum* », où les élus jouissent de la gloire éternelle dans leur âme et dans leur corps.

A. — LA GLOIRE DE L'ÂME : L'âme des élus est établie définitivement : 1° dans la vision de Dieu ; 2° dans l'amour de Dieu ; 3° dans la béatitude.

1° *La vision de Dieu.* — Dès son entrée au ciel, l'âme des élus voit Dieu.

« Maintenant, dit saint Paul, nous voyons dans un miroir, en énigme, mais alors nous verrons face

(7) II Tim., iv, 6-8.

(8) I Cor., ix, 25.

(9) II Cor., v, 1.



« J'ai cru, je vois! ».

(L. Vouillot)

à face ; aujourd'hui, je connais en partie, mais alors je connaîtrai comme je suis connu (10) ».

Ainsi la connaissance que nous avons maintenant des mystères divins est *indirecte* (dans un miroir), *obscur* (en énigme), *incomplète* (en partie). Tout autre est la connaissance des élus : elle est *directe* (face à face), *claire*, *complète* (comme je suis connu). Cette illumination spéciale qui s'appelle « la lumière de gloire », surélèvera leur intelligence et la rendra capable de voir Dieu directement et clairement.

Notre raison, par l'intermédiaire des choses créées, nous fait déjà connaître l'existence d'un Dieu unique ; par la foi, nous savons que Dieu est un en trois personnes, grâce à la révélation, c'est-à-dire au témoignage de Dieu lui-même ; par la *lumière de gloire*, nous connaissons Dieu dans sa Trinité, immédiatement, sans intermédiaire. Ainsi l'âme va de clarté en clarté.

La connaissance de Dieu *par la raison* est comparable à la connaissance que nous avons d'un architecte par ses œuvres ; la connaissance de Dieu *par la foi* est comparable à celle que nous avons d'un architecte par le témoignage de ses amis ou par sa correspondance ; la connaissance de Dieu *par la lumière de gloire* est comparable à la connaissance d'un architecte avec qui nous vivons continuellement.

Saint Jean, comparant la grâce sanctifiante à la gloire céleste, écrit : « Nous sommes maintenant enfants de Dieu, et ce que nous serons un jour n'a pas été manifesté ; mais nous savons qu'au temps de cette manifestation, nous serons semblables à Dieu, parce que nous Le verrons tel qu'Il est (11) ».

Ainsi notre adoption divine est actuellement inconsciente ; dans le ciel elle sera consciente, parce

(10) I Cor., XIII, 12.

(11) I Ep., III, 2.

que les élus voient Dieu tel qu'Il est et, par suite, se rendent compte de leur ressemblance avec Lui.

Quel bonheur de voir Dieu dans toute sa splendeur ! Si la gloire du Christ, au Thabor, éblouissait déjà les apôtres et leur arrachait cette exclamation : « Qu'il fait bon ici ! » que sera-ce donc au ciel ?

Cependant, tous les élus ne verront pas Dieu dans la même mesure. Lorsque plusieurs personnes regardent un objet, celles qui ont un verre grossissant le distinguent mieux que celles qui ne le fixent qu'à l'œil nu. Ainsi au ciel, la mesure de la pénétration de notre vision et d'intensité de notre jouissance dépendra du degré de vie divine auquel notre âme sera parvenue. Or, ce degré de vie divine sera constitué par la quantité de grâce sanctifiante que nous aurons acquise au moment de notre mort. D'où la nécessité de nous sanctifier de plus en plus...

L'objet *premier* de la vision céleste est donc Dieu lui-même ; mais dans cette vision de Dieu les élus connaissent aussi, à *titre d'objet secondaire*, tout ce qui peut les intéresser dans leur état. Car rien ne manque à leur bonheur. Ils savent donc tout ce qu'ils ont intérêt à connaître. Quelle pensée consolante ! Ils connaissent les autres élus, puis les habitants de la terre, du moins ceux qui leur sont particulièrement unis par la parenté ou l'amitié ou le culte, et l'univers lui-même, du moins les choses auxquelles ils se sont spécialement intéressés pendant leur vie.

Sur la tombe de Louis Veuillot, on lit gravés ces deux mots : « *J'ai cru, je vois.* » A l'obscurité de la foi succède la pleine lumière de la vision.

2° *L'amour de Dieu.* — La vision de Dieu a pour conséquence chez les élus l'amour parfait de Dieu. Tel est l'enseignement de saint Paul : « La foi et l'espérance cesseront, mais la charité ne passera jamais (12) ».

(12) I Cor., xii, 8.

La charité ou amour de Dieu est en même temps la jouissance de Dieu. Le Concile de Vienne (France 1311), enseigne que, par la lumière de gloire, l'âme est élevée à la jouissance en même temps qu'à la vue de Dieu.

La raison, en partant des vérités révélées, et des lois psychologiques, conclut que la gloire du ciel consiste dans l'amour en même temps que dans la vue de Dieu.

En effet, quand notre intelligence connaît un bien, notre volonté se porte naturellement vers ce bien, et ce mouvement constitue l'amour.

Plus le bien connu est parfait et plus notre connaissance en est complète, plus aussi notre amour pour ce bien a naturellement d'intensité. Supposons le bien parfait, c'est-à-dire Dieu, connu aussi parfaitement que possible par notre intelligence, notre amour pour ce bien sera également parfait. Or, c'est précisément l'état des habitants du ciel.

Cet amour parfait de Dieu chez les élus a un double effet.

Le premier est *l'extase*, c'est-à-dire le transport de celui qui aime dans le bien qu'il aime. L'amour, en effet, est un oubli de soi pour l'objet aimé, mais dans l'ordre naturel cet oubli n'est jamais complet. Dans le ciel, ce transport atteint sa perfection : les élus vivent en Dieu, c'est-à-dire que toutes leurs pensées, toutes leurs affections ont Dieu pour objet direct et définitif.

Le résultat de l'extase est *l'union ou l'assimilation à Dieu*. L'idéal de l'amour sincère est d'identifier le sujet et l'objet. Notre moi s'étend à ceux que nous aimons véritablement. Saint Augustin disait d'un ami qu'« ils n'avaient qu'une seule âme en deux corps ». Les premiers chrétiens ne faisaient qu'un cœur et qu'une âme. Cet idéal se réalise parfaitement dans le ciel par l'amour béatifique. Les élus sont unis à Dieu par une sorte de fusion en Lui, qui, sans les priver de leur personnalité, les

rend semblables à Dieu, selon la parole de saint Jean : « Nous deviendrons semblables à Dieu parce que nous le verrons tel qu'Il est. » Ainsi le cristal très pur devient semblable à la lumière du soleil. Le lingot de fer jeté dans le feu devient semblable au feu.

L'objet propre de l'amour béatifique est Dieu Lui-même dans l'unité de sa nature et la trinité de ses personnes. Mais dans cet amour de Dieu les élus aiment tout ce qui a rapport à Dieu, c'est-à-dire les autres élus, les chrétiens de l'Eglise militante et de l'Eglise souffrante, tous les hommes et toute la création, même inanimée.

Au ciel, nous aimerons donc les saints que nous y trouverons. Nous parlerons à Paul l'ardent, à Jean le virginal, à François-Xavier le conquérant d'âmes, à sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, la semeuse de roses, à notre saint patron, à tant de héros. Au cours de la sainte messe, avant le *Pater noster*, nous sollicitons cet honneur de la société céleste : « *Nobis quoque peccatoribus...* » A nous aussi, pécheurs, daignez accorder la grâce de vivre dans la société des saints apôtres et des martyrs.

Au ciel, nous aimerons aussi particulièrement tous ceux que nous aurons connus et aimés ici-bas. La gloire céleste, en effet, ne détruit pas les tendances honnêtes et foncières de notre nature. Quel fut le bonheur de Marie quand, au jour de son Assomption, elle revit son divin Fils !

Quelle sera notre joie quand nous reconnaitrons au ciel nos amis, nos parents, nos compatriotes ! Cette pensée doit nous aider à supporter vaillamment tous nos deuils et toutes nos séparations.

De la sorte, le ciel n'est pas un pays étranger, mais, suivant l'expression de saint Paul : « notre Cité » (13).

3° *La béatitude.* — La vision et l'amour de Dieu

(13) Ep. Philipp., III, 20.

produisent chez les élus la béatitude, c'est-à-dire le bonheur parfait et définitif : « *gaudium Domini* », la joie du Seigneur, une joie telle que rien ici-bas n'en peut donner l'idée.

Si déjà sur la terre les grandes joies divines des saints dépassent tout sentiment, si un François-Xavier en extase est obligé de crier à Dieu : « Arrêtez, Seigneur, arrêtez ! » tant il exulte, que dire alors des joies du ciel : joie du *beau* se dévoilant sans ombre, joie du *vrai* aperçu sans erreur et sans limite, joie du *bien* étreint sans défaillance possible !

La sainte Ecriture représente le ciel par des images de joie : un festin, des noces, une couronne de gloire. Le Psaume XVI fait dire à David : « Je serai rassasié, Seigneur, quand votre gloire apparaîtra. »

Saint Paul parle de l'éternel poids de gloire pour le chrétien (14).

Saint Pierre parle de la couronne incorruptible de la gloire (15).

L'Apocalypse de saint Jean décrit longuement le ciel comme une cité, bâtie de pierres précieuses, éclairée par la lumière divine, où se célèbrent les noces de l'Agneau, où il n'y a plus de mort, ni de larmes, ni de chagrins. Mais ce bonheur est inconcevable : « L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, le cœur n'a point compris ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment (16) ».

La raison d'ailleurs nous fait comprendre que les élus sont parfaitement heureux. En effet le bonheur consiste dans la satisfaction complète et définitive de toutes les facultés, c'est-à-dire, s'il s'agit de notre âme : de l'intelligence et de la volonté. Notre intelligence est faite pour connaître la vérité, et la volonté pour posséder le bien ; or les élus voient Dieu directement, Dieu qui est la vérité même ; ils aiment parfaitement Dieu qui est le souverain Bien. Leur

(14) II Cor., iv, 17.

(15) I Ep. v, 4.

(16) I Cor., ii, 9.

intelligence et leur volonté sont donc satisfaites d'une façon complète et définitive.

Mais cette béatitude céleste ne sera pas la même pour tous. Le ciel n'est pas le royaume de l'égalité, il est le royaume de la justice.

Plus nous aurons de vie surnaturelle, de grâce sanctifiante à la mort, et plus nous verrons Dieu. Plus nous verrons Dieu et plus nous l'aimerons. Plus nous aimerons Dieu et plus nous serons heureux et glorieux.

Notre degré de grâce sanctifiante deviendra notre degré de gloire et notre degré de gloire sera la mesure de notre bonheur plus ou moins grand.

Donc, bonheur *inégal* et cependant bonheur *parfait* pour tous. Car chacun voit *tout* ce qu'il a désiré voir, chacun comprend *tout* ce qu'il a désiré comprendre, chacun sait *tout* ce qu'il a désiré savoir, chacun connaît *tout* ce qu'il a désiré connaître.

Si le bonheur n'est pas égal pour tous, c'est que les capacités de bonheur sont inégales. Mais le moins bien servi est tellement bien partagé qu'il n'envie rien à personne. Il est pleinement satisfait.

D'où il résulte que notre grand souci, sur la terre, doit être de *grandir en grâce* pour augmenter notre capacité de bonheur au ciel.

Cette vision et cet amour de Dieu dans la béatitude seront *sans fin*. Ce bonheur du ciel demeurera éternellement, sans diminution, sans dégoût, sans crainte de le perdre. Ce qui fait l'immense malheur de l'enfer, c'est qu'il est éternel ; ce qui fait l'immense bonheur du ciel, c'est qu'il durera toujours. Si l'on peut écrire en lettres de feu sur la porte de l'enfer : « Vous qui entrez ici, laissez toute espérance », sur la porte du ciel on peut graver en lettres rayonnantes : « Vous qui entrez ici, laissez toute crainte. »

Dante résume parfaitement la gloire de l'âme des élus en ces trois vers de la Divine Comédie :

- « Une lumière intellectuelle pleine d'amour,
- « Un amour du vrai bien rempli de joie,
- « Une joie qui dépasse toute suavité » (17).

B. LA GLOIRE DU CORPS. — Quand le nombre des élus voulu par Dieu sera atteint, le monde actuel finira. La date de cette fin du monde est connue de Dieu seul, dit la Sainte Ecriture (18). Aussi l'Eglise défend-elle de fixer une date. Notre monde ne sera pas anéanti, mais *transformé*. Il n'existe pas de définition de l'Eglise à ce sujet, mais quelques paroles de la Sainte Ecriture et l'enseignement théologique.

Saint Pierre enseigne que les cieux et la terre seront consumés par le feu, mais que nous attendons de nouveaux cieux et une nouvelle terre où la justice habite (19).

Saint Paul écrit dans l'Epître aux Romains : « La création attend avec un ardent désir la manifestation des enfants de Dieu. La création, en effet, a été assujettie à la corruption (c'est-à-dire au péché de l'homme dont elle est devenue la complice, contrairement au plan divin), avec l'espérance qu'elle aussi sera affranchie de la servitude de la corruption, pour avoir la liberté glorieuse des enfants de Dieu ; car nous savons que jusqu'à ce jour la création tout entière gémit et souffre les douleurs de l'enfantement (20) ».

Saint Jérôme, saint Augustin et saint Thomas d'Aquin entendent la fin du monde matériel comme une *transformation*, une *transfiguration* et *non pas* comme un *anéantissement*.

Quand le monde actuel sera ainsi transformé, les morts ressusciteront. L'Ancien et le Nouveau Testament nous enseignent cette résurrection de la chair. « Je sais, disait Job affligé d'ulcères, que mon Rédempteur est vivant, qu'au dernier jour je ressusciterai du sein de la terre ; de nouveau je serai

(17) Paradis, chant XXX.

(18) Marc, XIII, 32.

(19) II Epît. III, 3-15.

(20) Rom. VIII, 19-22.

revêtu de mon corps et, dans ma chair, je verrai Dieu (21) ».

« Les morts vivront, s'écrie Isaïe, et les tués ressusciteront (22) ». Et Daniel : « La multitude de ceux qui dorment dans la poussière de la terre se réveilleront, les uns pour la vie éternelle, les autres pour le châtimement (23) ».

Le Nouveau Testament est encore plus explicite.

Notre-Seigneur dit dans son discours apologétique : « Ne vous étonnez pas. L'heure viendra où les morts entendront la voix du Fils de Dieu... Ils sortiront du tombeau, ceux qui auront fait le bien pour une résurrection de vie, ceux qui auront fait le mal pour une résurrection de condamnation (24) ».

Saint Paul a fait de cette vérité l'un des points principaux de sa prédication. Il l'enseigne au juge Félix : « Il y aura une résurrection des justes et des méchants (25) ». Aux Corinthiens : « Si nous prêchons que le Christ est ressuscité des morts, comment quelques-uns parmi vous prétendent-ils qu'il n'y a pas de résurrection des morts ?... Si les morts ne ressuscitent pas, le Christ non plus n'est pas ressuscité. »

D'ailleurs notre raison découvre facilement à ce dogme de nombreuses convenances surnaturelles.

Dieu avait créé l'homme dans un état où il ne devait pas mourir ; la mort est le résultat du péché originel. Il convient que Dieu rétablisse son plan primitif en ressuscitant les hommes.

De plus, la grâce sanctifiante nous rend frères de Jésus-Christ. Dans une famille, les frères ont tous le même sort ; puisque Jésus est ressuscité, il convient que les hommes qui sont élevés ou du moins

(21) Job, xix, 26-27.

(22) Isaïe, xxvi, 19.

(23) Daniel, xii, 2.

(24) Jean, v, 28-30.

(25) Act. xxiv, 15.

appelés à l'adoption divine, ressuscitent pareillement.

Enfin le corps du chrétien est sanctifié par les sacrements ; il ne convient pas que ce corps soit voué à la corruption définitive.

Tous les hommes ressusciteront, mais *non dans le même état*. Saint Paul écrit : « Nous ressusciterons tous, mais nous ne serons pas tous transformés », c'est-à-dire transfigurés. Seuls les élus ressusciteront avec un corps glorieux. « Oui, s'écrie saint Augustin, cette même chair qui meurt et est ensevelie ressuscitera, celle des méchants pour être éternellement punie, celle des bons pour être glorifiée. »

Les qualités des corps glorieux sont énumérées par saint Paul, dans sa première Epître aux Corinthiens : « Semé dans la corruption, on ressuscite *incorruptible* ; semé dans le déshonneur, on ressuscite *glorieux* ; semé dans la faiblesse, on ressuscite dans la *force*. On sème un corps matériel, on ressuscite avec un corps *spirituel*. »

Se basant sur ce texte de l'Apôtre, les théologiens voient *quatre qualités* dans les corps glorieux ressuscités :

1° *L'impassibilité*, c'est-à-dire l'exemption de toute blessure, de toute maladie, de toute usure, de toute douleur, de toute affliction.

Saint Jean, dans son Apocalypse, nous le dit formellement : « Dieu essuiera toute larme de leurs yeux ; la mort ne sera plus ; il n'y aura plus ni deuil, ni douleur, car les (conditions) premières auront disparu (26) ».

Cette impassibilité résultera de ce que la sensibilité du corps glorieux sera parfaitement soumise à l'âme.

2° *La clarté*, la splendeur ou la gloire, c'est-à-dire un éclat lumineux qui les fera ressembler à des

étoiles... selon la parole du Christ : « Alors les justes brilleront comme le soleil dans le royaume de leur Père (27) ». Ainsi resplendissait Notre-Seigneur dans sa Transfiguration sur le Thabor et dans son Ascension glorieuse.

Cette clarté sera comme un rejaillissement de la gloire de l'âme. Voilà pourquoi, plus grande sera la clarté de l'âme, à cause de son mérite, et plus grande sera aussi celle du corps, comme le déclare saint Paul. De la sorte, dit saint Thomas d'Aquin, « la gloire de l'âme se verra à travers l'enveloppe du corps comme à travers le verre on voit la couleur de l'objet qui s'y trouve renfermé (28) ».

3° *L'agilité*, c'est-à-dire le pouvoir de se transporter en un clin d'œil d'un lieu à un autre. Ainsi faisait Notre-Seigneur après sa résurrection. « Par l'agilité, dit saint Thomas d'Aquin, le corps glorifié est soumis à l'âme, en tant que celle-ci est son moteur ; cette propriété la rend apte à obéir sans efforts à tous les mouvements et à toutes les actions de l'âme (29) ».

4° *La subtilité*, c'est-à-dire cette qualité en vertu de laquelle les corps des élus seront en quelque sorte *spiritualisés*, parce que soumis entièrement à l'âme.

« Après la résurrection, dit Notre-Seigneur, les élus seront comme les anges du ciel (30). » De tels corps n'auront donc plus les fonctions de la vie purement animale.

De plus, nul obstacle matériel ne pourra retenir ou arrêter leur mouvement. Ainsi Jésus-Christ ressuscité traversait le rocher du sépulcre, apparaissait à ses disciples, les portes et les fenêtres étant fermées.

Enfin, de même que le Sauveur, après la résur-

(27) Matth., XIII, 43.

(28) Q. LXXXVII, a. 1.

(29) Q. LXXXVI, a. 1.

(30) Matth., XXII, 30.

rection, avait un corps glorieux et néanmoins palpable, les corps glorieux seront *palpables* de leur nature. « Par miracle, dit saint Thomas d'Aquin, ils pourront échapper au toucher. »

En un mot, le corps des élus participera aux propriétés du corps de Jésus-Christ ressuscité : « Pour nous, dit saint Paul, notre cité est dans les cieux, d'où nous attendons, comme Sauveur, le Seigneur Jésus-Christ, qui transformera notre corps si misérable à la ressemblance de son corps glorieux (31) ».

Le ciel est donc bien la grande consolation du chrétien. Voilà pourquoi nous ne devons pas nous attrister de la mort, comme ceux qui n'ont pas d'espérance.

Evidemment, la mort, étant le châtiment du péché, est toujours pénible à la nature humaine. Le Fils de l'homme lui-même a tremblé à son approche. De plus, elle est habituellement accompagnée de souffrances physiques et morales que nous redoutons. Elle est surtout suivie du jugement de Dieu que nous craignons.

« L'enfant de Dieu doit réagir contre cette crainte et s'en remettre tranquillement, pour cet instant suprême, à l'amour de son Père... Est-ce qu'un père aimant ne se montre pas plus affectueux, plus dévoué, plus secourable, plus empressé, quand son enfant souffre et craint ? Est-ce qu'alors, il ne l'entoure pas de plus de tendresse et de plus de soins ? Votre Père céleste ne fera pas moins pour vous. Il sera là, près de vous, pour réconforter votre courage, aviver votre foi, soulager vos peines, adoucir vos derniers moments... Vous pourrez redire avec Suarez : « Je ne pensais pas qu'il était si doux de mourir ! (32) ».

Le jeune aviateur Pierre Claude, dont nous avons déjà parlé, écrivait à son oncle quatre jours avant le dernier sacrifice : « Je n'ai pas peur de la

(31) Philip. III, 20.

(32) Cattaui : *L'Enfant de Dieu*, p. 186.

mort, qui serait *la meilleure des choses ici-bas*, si nous aimions vraiment Dieu. » Pour nous, chrétiens, en effet, la mort n'est pas le point final de notre existence, mais *un simple passage*, une transition. Comme le proclame l'Eglise dans son admirable préface de la messe des défunts : « C'est la vie qui *change*, non pas la vie qui est enlevée. »

Cette vie terrestre se change en une vie glorieuse et éternelle. Comme le disait si bien Poyet, l'apôtre de l'Ecole Normale Supérieure : « La mort est l'avènement à la vie. » Et Louis Veuillot, évoquant la pensée de sa mort, écrivait :

Dites entre vous : « Il sommeille,
Son dur labeur est achevé. »
Ou plutôt dites : « Il s'éveille,
Il voit ce qu'il a tant rêvé ! »

C'est la raison pour laquelle l'Eglise appelle le jour où sont morts les saints, le jour de leur *naissance*... au ciel, « *dies natalis* ». Il le savait bien, « le bon Père du Val-des-Bois », Léon Harmel, qui, durant sa dernière maladie, disait : « Je n'ai pas peur, puisque je vais voir le bon Dieu : c'est la vie qui *commence* ! » Oui, un chrétien qui meurt, ce n'est pas un mortel qui finit, mais un immortel qui commence.

Bernard Olivier, séminariste de Saint-Sulpice, mort au champ d'honneur le 8 juin 1940, écrivait à ses parents, le 24 mai : « Il se peut qu'un éclat d'obus entre mille ou qu'une balle me trouvent un jour sur leur chemin. Ce sera la croisée de mon chemin et de celui de Dieu, le carrefour de son rendez-vous, l'endroit où il m'attend depuis toujours. Et ce sera bien, puisque c'est son plan à Lui qu'il s'agit de réaliser et que le nôtre n'est pur et solide que s'il coïncide avec le sien. Vous savez que cela sera pour moi, non pas le « sacrifice de ma vie » comme on dit trop humainement, mais l'immense joie de

l'entrée lumineuse dans la Maison de Dieu, l'incompréhensible gloire d'être reçu par Lui, d'être accueilli par son éternelle tendresse, le commencement d'une vie resplendissante. »

Et il ajoutait pour consoler ses parents de cette mort prévue, acceptée, presque désirée : « ...Jeoudrais, mes parents si tendrement aimés, qu'en plus du réconfort de me savoir infiniment heureux, et infiniment près de vous, vous trouviez dans notre Evangile de foi et d'amour, la force de tout replacer sur le plan éternel, et de tout voir en fonction de lui. Dès ce moment, la durée et l'importance humaine de notre vie deviennent un petit zéro... Il ne reste plus alors qu'une question de tendresse inéluctable. Celle-là, il faut la résoudre par une plus grande tendresse encore, celle de la charité totale, de l'acceptation sans révolte, de l'amour offrant qui ne fixe pas de limite au prix de son offrande. Du même coup, vous monterez avec moi plus près de Dieu, sous l'écrasement et dans l'obscurité du crucifiement, en attendant la montée béatifiante. Et vous mériterez l'infinité des grâces promises à tout calvaire vécu en communion avec celui du Fils, et avant tout, celle de m'ouvrir plus vite les portes du Royaume de la Joie et de la Paix... »

C'est la même idée si consolante qu'exprimait Ollé-Laprune, second secrétaire de l'ambassade française à Rome, avant la guerre de 1914... Le dernier mot qu'on connaisse de lui est la réponse qu'il fit, sur le champ de bataille, à un camarade étonné de le voir si tranquille sous le bombardement : « Comment ne pas être heureux, quand on se dit qu'on n'est peut-être séparé de Dieu que par une seule minute ! »

Nous devons donc conclure que le jour de la mort est *le plus beau jour de la vie*, quand on a bien vécu. La mort nous jette, en effet, dans une apothéose divine, dans les bras du bon Dieu, en plein bonheur, en plein ciel.

Avec saint Paul, nous devons dire : « La mort est un gain (33) », le gain de l'héritage si précieux du Père. « Ne craignons pas la mort, disait le saint curé d'Ars ; pourquoi aurions-nous peur de tomber entre les bras de notre Père ? »

Devant la mort, le chrétien peut donc s'écrier avec Lamartine :

Je te salue, ô Mort, libérateur céleste...
Tu n'anéantis pas, tu délivres !

Nous n'arriverons toutefois à de tels sentiments que si nous ne négligeons aucun effort pour nous maintenir en état de grâce.

Le cardinal Boyer, archevêque de Bourges, recevant, peu avant sa mort, le supérieur de son petit séminaire, lui disait ces graves paroles : « Dites à vos jeunes gens que les consolations de la dernière heure sont en proportion des *sacrifices* qu'on s'est imposés toute sa vie. »

Faisons donc nôtre le magnifique appel de saint Augustin quand il écrivait : « Vivons ici-bas en apprentissage de cette vie immortelle du ciel où toute notre occupation sera d'aimer. »

Suivons la consigne du saint Curé d'Ars : « Vivons cœur à cœur avec notre Père, pendant que nous sommes ici-bas ; alors nous pourrons lui dire à l'heure de la mort : Mon Dieu, je n'ai pas peur, ce n'est pas la première fois que je me trouve seul avec Vous ! »

Avec François d'Assise nous pourrons murmurer cet acte d'amour suprême :

« Soyez béni, Seigneur, pour notre sœur la Mort corporelle,
« A laquelle aucun homme vivant ne peut échapper ;
« Malheur à ceux qui meurent en état de péché mortel ;

(33) Phil., I, 21.

« Heureux ceux qui se trouveront conformes à vos
 très saintes volontés,
 « Car la seconde mort (34) ne leur fera aucun mal. »



L'historien Tite-Live raconte qu'Annibal, menant ses troupes à la conquête de l'Italie, les voyait parfois découragées par l'obstacle des Alpes, et révoltées par suite de la fatigue et de la faim endurées. Alors, de l'épée, il leur montrait le but convoité et leur disait : « Derrière les Alpes, c'est l'Italie. »

Je vous laisse, en terminant, une parole semblable. Derrière toutes ces montagnes de difficultés, d'ailleurs grossies par notre imagination, derrière toutes nos peines, nos épreuves, c'est le ciel, le ciel merveilleux. Encore un peu de courage ! L'effort ne durera que quelques années, tandis que l'apothéose est pour des siècles sans fin. Puisse le Christ, au soir de notre vie terrestre, dire de chacun de nous ce que notre grande Jeanne d'Arc disait de son étendard, après la victoire : « Il fut dans la lutte, il fut dans la souffrance, qu'il soit maintenant dans le triomphe ! »

Pour cela, vivons toujours en état de grâce et recommandons-nous humblement à la miséricorde du divin Maître : « O Jésus ! vous êtes notre guide et notre chemin jusqu'aux cieux ; soyez le but désiré de nos cœurs, soyez notre joie parmi les larmes et la douce récompense de notre vie (35). »

« Allons, mes chers amis,
 Allons en Paradis !
 Quoi qu'on gagne en ces lieux,
 Le Paradis vaut mieux ! »

(P. de MONTFORT.)

(34) Le « seconde » mort selon l'Apocalypse (xx, 14) est la mort éternelle. La « première » mort est la mort temporelle.

(35) Hymne de l'Ascension.

QUESTIONNAIRE

1. A quelle condition irez-vous au ciel ?
2. Montrez comment la grâce sanctifiante nous fait héritiers du ciel. — Est-ce un droit ?
3. Est-ce que le ciel existe ?
4. Qu'est-ce que le ciel ?
5. En quoi consiste la gloire de l'âme ? — Comment connaîtra-t-elle Dieu ? — Quelle différence y a-t-il entre la connaissance par la raison, par la foi et par la lumière de gloire ?
Tous les élus verront-ils Dieu dans la même mesure ? — Ne verront-ils que Dieu ?
La vision de Dieu n'a-t-elle pas pour conséquence l'amour parfait de Dieu ?
Quels sont les deux effets que produit chez les élus cet amour parfait de Dieu ?
N'aiment-ils que Dieu ?
Que produit chez les élus la vision et l'amour de Dieu ?
Pourquoi les élus seront-ils parfaitement heureux ? — Et pour combien de temps ?
6. En quoi consiste la gloire du corps ? — Quand le corps sera-t-il revêtu de cette gloire ? — Le monde actuel sera-t-il anéanti ?
Prouvez la réalité de la résurrection des corps.
Quelles sont les qualités des corps glorieux d'après saint Paul ?
7. Comment un chrétien doit-il envisager la mort ?
8. A quelle condition la mort sera-t-elle pour nous un gain ?
9. Quelle sera votre résolution personnelle ?
Êtes-vous bien sur la voie du ciel ?



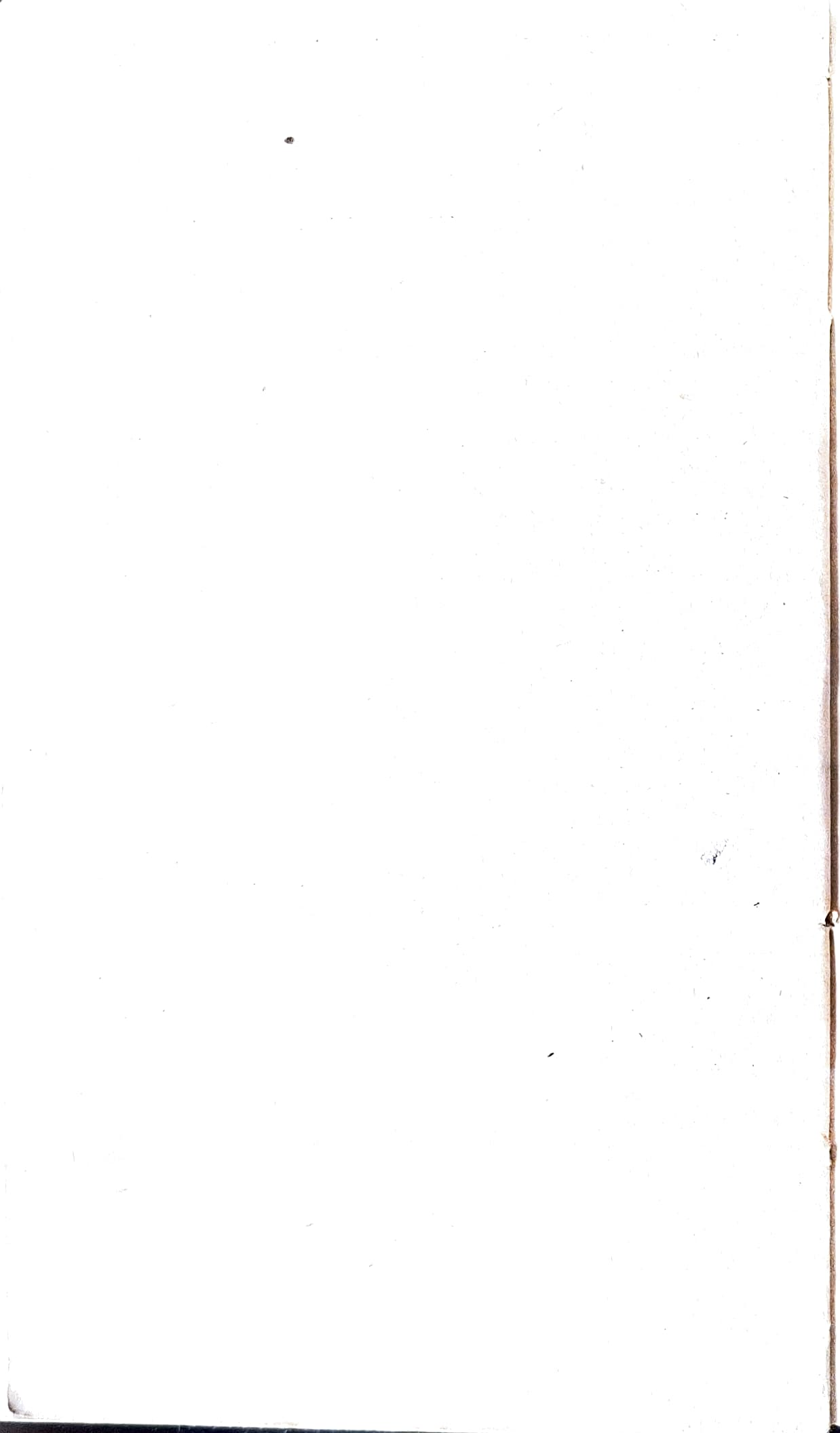


TABLE DES MATIÈRES

	Pages
LETTRE DE S. EXC. LE NONCE APOSTOLIQUE A L'AUTEUR..	7
RAPPORT DE MONSIEUR LE CHANOINE L. MAHIEU, DOYEN HONORAIRE DE LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE LILLE ..	8
CHAPITRE I. — Credo !	13
— II. — Chrétien !	31
— III. — Si tu connaissais le don de Dieu ? ...	46
— IV. — Fils de Dieu !	55
— V. — Frères du Christ !	74
— VI. — Temples de la Trinité Sainte !	85
— VII. — Un avec Jésus	107
— VIII. — Le Christ dans le prochain	127
— IX. — Le Christ dans l'Eglise	142
— X. — L'Esprit de Vie	152
— XI. — La mère de la vie	173
— XII. — La Prière mariale	193
— XIII. — Les vivants qui sont morts	206
— XIV. — Revivre !	217
— XV. — Les bienfaits du pardon divin	228
— XVI. — La collaboration divine	237
— XVII. — La lutte pour la Vie	253
— XVIII. — L'Heure de la Vie divine	268
— XIX. — Le Pain de Vie	289
— XX. — La vie qui monte	302
— XXI. — La vie qui rayonne	320
— XXII. — Nous irons dans la Maison du Père.	344

Congrégations Montfortaines

Louis-Marie Grignion de Montfort (1673-1716) a fondé deux Congrégations religieuses : les Missionnaires de la Compagnie de Marie (Montfortains) et les Filles de la Sagesse. Elle perpétuent dans la Sainte Eglise la doctrine du Fondateur, notamment sa dévotion à la Très Sainte Vierge.

La Compagnie de Marie, composée de Prêtres-Missionnaires et des Frères-Coadjuteurs, s'adonne à l'apostolat missionnaire, soit dans les pays chrétiens, soit aux missions étrangères.

Elle compte aujourd'hui 1.300 membres répartis en huit provinces.

MAISONS DE FORMATION DE LA PROVINCE DE FRANCE

Pour les Prêtres-Missionnaires :

Deux écoles apostoliques (Petits Séminaires) :

Ecole du Calvaire, Pont-Château (Loire-Inférieure) ;

Institution Notre-Dame de Grâce, Pelousey, par Pouilly-les-Vignes (Doubs).

Un Noviciat à Celles-sur-Belle (Deux-Sèvres).

Un Séminaire de philosophie à Chézelles, par la Tour-Saint-Gelin (Indre-et-Loire).

Un Séminaire de théologie à Montfort-sur-Meu (Ile-et-Vilaine).

Pour les Frères-Coadjuteurs :

Un Juvénat à Notre-Dame de la Gardiolle, par Saint-Hippolyte-du-Fort (Gard).

Un Juvénat et un Noviciat à Saint-Laurent-sur-Sèvre (Vendée).

La Congrégation des Filles de la Sagesse compte environ 5.000 membres. Elle se dévoue à l'enseignement à tous les degrés, aux œuvres hospitalières et sociales, aux retraites fermées, aux Missions.

Elle a pour champ d'apostolat :

En Europe : la France, la Belgique, l'Italie, l'Angleterre, la Hollande, la Suisse, le Danemark ;

En Amérique : le Canada, les Etats-Unis, Haïti, la Colombie ;

En Afrique : Madagascar, le Nyassaland, le Congo Belge ;

Pour la France, le Postulat et le Noviciat sont à Saint-Laurent-sur-Sèvre (Vendée), près du tombeau du fondateur.

Du même auteur :

“ LA SAINTE MESSE ”

avec explications, prières et chants conformes à la liturgie
40 pages texte : 12 fr. franco 135 mille

De Son Exc. Mgr Cesbron, évêque d'Annecy :

Travail solide et sûr, travail pratique, où l'expérience du passé se complète d'une note personnelle excellente.

De « La Semaine Catholique », de Luçon :

Nous n'hésitons pas à dire que ce petit manuel de quarante pages est un des plus pratiques que nous connaissions pour apprendre aux fidèles à participer activement et avec plus de fruits au saint sacrifice de la messe... Clarté, esprit pratique et piété ont présidé à la rédaction de ce petit manuel.

De « La Semaine Religieuse », d'Aire et de Dax :

De tous les petits manuels que nous connaissons, celui-ci nous semble le plus instructif, le plus clair et le plus pratique. Nous le recommandons volontiers à Messieurs les Curés et à Messieurs les Aumôniers des groupements de jeunesse.

Des « Fiches Pastorales » (janvier 1943) :

Cet opuscule nous paraît ce qu'il y a de mieux à recommander aux fidèles pour la participation active et liturgique des fidèles à la messe basse et à la messe chantée. A diffuser largement.

“ CHRÉTIEN, CONNAIS TA DIGNITÉ ”

36 pages texte : 12 fr. franco

170 mille

De Son Exc. Mgr Cesbron, évêque d'Annecy :

C'est plein, vivant ; il y en a pour l'esprit et pour le cœur. Bonne nourriture, et très apostolique. Compliments les meilleurs.

De M. le Chanoine Le Gulchaoua, Poitiers :

Cette jolie plaquette met en lumière, avec un relief saisissant, les vérités fondamentales qui sont pratiquement ignorées d'un grand nombre.

De M. le Chanoine P. Glorieux, Lille :

Puissent vos pages très claires et très simples se répandre largement et faire connaître à tous les richesses auprès desquelles, trop souvent, nous passons sans guère les soupçonner.

De « La Semaine Catholique », de Luçon :

Ces pages lumineuses, d'un style très simple, sont à mettre entre les mains des fidèles, spécialement des militants de l'Action Catholique.

En dépôt à la résidence des Frères Montfortains, Le Bois-Grolleau.
Cholet (Maine-et-Loire). C. C. P. : R. P. RIBOULLEAU, Nantes 247-83.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Imprimerie FARRÉ & FREULON
13, boul. Gustave-Richard
CHOLET (Maine-et-Loire)

Dépôt légal imprimeur :
I-1947 — N° 73



Editions
LES TRADITIONS FRANÇAISES
TOURCOING (Nord)

Dépôt légal éditeur :
I-1947 — N° 57

Nihil obstat.
Sancti Laurentii ad Separim,
die 29^a Septembris 1946.
Th. RONSIN, S. M. M.
Sup. gén.

Imprimatur.
Andegavi, di 2^a Octobris 1946.
A. OGER,
Vic. gén.

